N° 721 39e Année Tome CCV 1er Juillet 1928

MERCVRE
DE
FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Jean-Edouard Spenlé..	*Stefan George*....................	5
Jean Demeure........	*Racine et son Ennemi Boileau*	34
Renée Frachon........	*Enluminures persanes*, poèmes.......	62
J.-G. Prod'homme.....	*A propos du Centenaire de la Mort de Houdon. Gluck et Houdon. Histoire d'un Buste*	7
Julie Sazonova	*L'Esthétique du Ballet. Le Rôle des Plans et des Lignes dans le Ballet.*	84
Charles-Henry Hirsch	*Les Jalouses*, roman (IV)...........	102

REVUE DE LA QUINZAINE. — Gabriel Brunet : **Littérature**, 148 | André Fontainas : **Les Poèmes**, 154 | John Charpentier : **Les Romans**, 158 | André Rouveyre : **Théâtre**, 163 | Edmond Barthèlemy : **Histoire**, 170 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique**, 177 | Marcel Coulon : **Questions juridiques**, 182 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues**, 187 | Georges Batault : **Les Journaux**, 194 | Auguste Marguillier : **Musées et Collections**, 199 | Charles Merki : **Archéologie**, 209 | Divers : **Chronique de Glozel**, 213 | Wilhelm Fischer : **Notes et Documents littéraires**, *La Villa Tanit et la nièce de Gustave Flaubert*, 219 | Léon Filderman, Kadmi-Cohen : **Notes et Documents d'Histoire**, *Sur le Sionisme*, 224 | Claude-Roger Marx : **L'Art du Livre**, 230 | J.-W. Bienstock : **Lettres Russes**, 235 | Divers : **Bibliographie politique**, 238 ; **Ouvrages sur la Guerre de 1914**, 242 | Mercvre : **Publications récentes**, 243 ; **Échos**, 248.

—

PRIX DU NUMÉRO

***France**........ 4 fr. | **Étranger**....... 4 fr. 50*

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

Flamma tenax

1922-1928

POÉSIES

1 volume in-16 double couronne. — Prix..... 12 fr.

La première édition a été tirée à 770 exemplaires sur vergé pur fil Montgolfier, numérotés de 276 à 1020, à.. 40 fr.

IL A ÉTÉ TIRÉ EN IN-8 RAISIN :

44 exemplaires sur Japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 44, à.. 175 fr.

198 exemplaires sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de 45 à 242, à.. 120 fr.

33 exemplaires sur Vélin de Rives bleu, numérotés à la presse de 243 à 275, à.. 120 fr.

1 exemplaire sur Japon à la forme, marqué à la presse AA.. h. com.

MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT CINQUIÈME

1er Juillet — 1er Août 1928

1er Juillet — 1er Août 1928 — Tome CCV

MERCVRE DE FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXVIII

STEFAN GEORGE

—

Alors que Rainer Maria Rilke, l'Orphée séraphique de nos déliquescences les plus éthérées, a trouvé en France une chapelle d'amis et de dévots, celui qui passe à bien des égards pour sa vivante antithèse, Stefan George, demeure pour nous une idole lointaine, un Sphinx dont l'énigme n'a pas encore été déchiffrée ni divulguée. Le jubilé très proche où l'Allemagne s'apprête à célébrer le soixantième anniversaire de la naissance de son plus grand poète lyrique actuellement vivant risque fort, en dehors d'une petite confrérie de germanistes, de passer ici inaperçu. Mais aussi, il est peu d'écrivains qui aient si rigoureusement consigné au public l'accès de leur personnalité. Amis et disciples du Maître, comme liés par un commun secret, observent la même consigne du silence. Même le livre de M. Gundolf (1), livre définitif en son genre et qui a fait date dans la critique, n'est rien moins qu'une biographie romancée. On dirait plutôt une « gnose » où se trouve exposé, en un vocabulaire parfois volontiers hermétique, le mystère de l'incarnation du Logos divin, manifesté dans l'œuvre d'un poète terrestre de qui la figure humaine n'apparaît qu'hypostasiée en sa pure essence platonicienne. Et l'on est presque fondé, après cette lecture, à se demander si Stefan George ne serait pas,

(1) Friedrich Gundolf : *Stefan George*, Berlin, Bondi, 1921.

comme semble vouloir nous le suggérer l'auteur, un être tout symbolique et mythique.

Pourtant il existe en chair et en os, sans aucun doute. Nous savons même qu'il est né en pays rhénan, non loin de Bingen, à Budesheim, petite bourgade viticole réputée pour son cru très apprécié, le Scharlachberg. Son père et son grand-père étaient eux-mêmes propriétaires d'un vignoble considérable. Sa mère, personne pieuse, suivait avec une profonde dévotion les pratiques et les fêtes du culte catholique, dont l'empreinte sur l'imagination du poète restera ineffaçable. Il ne nous est rien rapporté de mémorable de son enfance et de ses études. Nous apprenons seulement que plus tard il a beaucoup voyagé et qu'il possède la langue et la littérature de la plupart des pays d'Europe. En France même, quelques contemporains de la génération symboliste se rappellent peut-être encore ce jeune esthète venu d'Allemagne, qu'aux alentours de 1890 on rencontrait dans les cénacles parisiens, solennel et gourmé. Ils ont dû conserver le souvenir de cette tête inoubliable, prodigieusement chevelue, toute en angles, en saillies et en méplats, à l'expression quasi sacerdotale, au profil vaguement dantesque, avec, dans les cavités profondes, le regard aigu, froid et distant. C'était le temps où le *Mercure de France*, en une série de chroniques initiatrices, présentait au public français les prémices du poète, écloses pour la plupart dans l'ambiance parisienne : *Algabal*, somptueuses visions de décadence, profession de foi de l'esthétisme le plus hyperbolique; les *Pèlerinages*, recueil de poésies quelque peu hermétiques, aussitôt traduites en français par Albert Saint-Paul; et le programme d'une revue à tirage très restreint, les « Cahiers pour la défense de l'art » (*Blätter für die Kunst*), sorte de « Défense et Illustration » d'inspiration manifestement mallarméenne, réservée à une petite Pléiade d'artistes allemands, transposition germa-

nique de la doctrine parnassienne et symboliste française (2).

Et puis, soudain, l'esthète parisien s'est dérobé à nos regards. A la suite de multiples pérégrinations à travers les civilisations d'Europe et les paysages d'Orient, il est revenu, un jour, vers son patrimoine rhénan, après avoir abjuré les fièvres de la décadence et la curiosité des exotismes fastueux. Mais il n'a trouvé dans son entourage que le spectacle attristant d'une irrémédiable barbarie qui vainement essayait de donner le change par le déploiement tout extérieur d'une prospérité insolente et brutale. C'est alors qu'une révélation inattendue est venue pour la seconde fois ranimer son cœur et rajeunir ses sèves — l'Epiphanie toute payenne d'un nouvel Enfant divin, charnellement et corporellement présenté à ses yeux dans la miraculeuse jeunesse d'un éphèbe de sa race. Et le voici, à l'intérieur d'un petit cercle d'initiés, sacré prêtre d'un culte ésotérique, prophète d'une alliance et d'un sang nouveaux. Il est en même temps le Maître très écouté d'une élite de la jeunesse et revêtu, même aux yeux des profanes, d'une sorte de prélature poétique universellement révérée. Qu'entre l'esthète d'hier et le prophète d'aujourd'hui il n'y ait ni disparate ni opposition irréductible, lui-même l'a affirmé avec une insistance qui ne souffre aucune contradiction. Mais il y a là du moins un cas hautement réprésentatif où peut se lire l'histoire de toute une génération du lyrisme allemand.

§

Spectacle déjà bien insolite, que celui de ce débutant qui, dès la première heure, se forclôt dans une sorte de

(2) Voir dans le *Mercure de France* les numéros de mai 1892, avec une note sur la traduction par Albert Saint-Paul d'extraits des *Pilgerfahrten*; de mars 1893, avec une note sur les *Blätter für die Kunst*, et sur une étude de Karl Augst Klein, note signée des initiales L. Dr.(Louis Dumur); de juillet 1893, avec une note sur *Algabal*, signée A. F. H. (Herold); enfin en septembre 1898, une chronique du regretté Henri Albert sur *das Jahr der Seele*.

noviciat et, avant même d'avoir quelque chose à nous dire, s'étudie, à force de purifications, de lustrations, d'austérités spirituelles, à définir uniquement son attitude fondamentale et centrale. Il éprouve une si instinctive répulsion pour tout contact profane, pour tout ce qu'il appelle les « dénominations apprises » et « les souffles étrangers », qu'il préfère, plutôt que de s'exposer à leur donner sur lui la moindre prise, faire au préalable le vide, dût-il périr d'inanition. Et sans doute dénoncera-t-on l'orgueil inouï d'une prédestination affirmée en termes si inhabituels, si solennels et si hautains :

Mir dämmert wie in einem Zauberbrunnen
Die frühe Zeit, wo ich noch König war.

(Je crois voir, comme dans le miroir d'une fontaine magique,
L'âge primitif où j'étais encore roi.)

Mais en même temps, que de détachements douloureux imposés par l'ascèse héroïque qu'exigera de lui l'Absolu d'une pareille vocation! Que de victoires il lui faudra remporter sur les gestes grossiers de l'instinct et sur les voix vulgaires de la vie, avant de pouvoir restaurer, dans l'empire de la poésie et dans toute sa splendeur, ce rêve enfantin de royauté prénatale! Voilà qui fait la qualité exceptionnellement noble et vibrante de ses premiers vers. Tout de suite la première pièce qui ouvre le recueil des *Hymnes* pose, dans toute son ampleur, le thème initial de l'*Ordination* (*die Weihe*). Jusque dans son maniérisme guindé, elle traduit à merveille, croyons-nous, la particulière qualité de ce noviciat poétique :

Dehors! Viens sur la berge! Vois les fiers ajoncs,
Etendards dans la brise, muraille frissonnante,
Qui retient au passage les vagues charmeresses
La troupe babillarde, venue s'ébattre sur la mousse du rivage.

Etendu dans le pré, aspire jusqu'au vertige
L'haleine forte des éléments; chasse toute pensée intruse,
Et que se dispersent bien loin les souffles étrangers,
Pour que ton œil s'ouvre à la Vision qui l'exauce.

Ne perçois-tu pas un rythme caché dans le fourré qui s'agite?

Et par-dessus le miroitement nocturne des eaux
Ne vois-tu pas se déchirer l'écran subtil du brouillard?
Ecoute le chant féerique, prélude de la ronde des elfes.

A travers les lacis des rameaux anguleux
Contemple les villes d'étoiles dans les plaines élyséennes.
Le Temps emporte dans son vol les dénominations apprises
Et toute Présence dans l'espace n'est plus que pure Image.

C'est l'heure propice. Celle qui règne sur ta vie
Descend à ta rencontre, vêtue d'azur lunaire.
Sous ses paupières mi-closes qu'appesantit un rêve
Son regard vers toi s'abaisse, avec un geste qui bénit.

Et pendant que sur ton front son baiser a vibré
Tu y as répondu par un si pur élan
Qu'elle n'a même pas songé à prendre ombrage
Du geste de ton doigt posé près de tes lèvres.

S'il y a quelque romantisme désuet dans l'évocation de cette ronde nocturne des elfes et dans l'apparition vaporeuse et lunaire de cette Aphrodite céleste, n'oublions pas que ce sont là balbutiements de néophyte. Mais comment ne pas reconnaître ce qui fait dès à présent la note inimitable du poète et qu'il définira lui-même « son grand souffle liturgique »?

...Gib mir den grossen feierlichen Hauch
(Donne-moi le grand souffle liturgique)

On dirait de ces premiers vers que ce sont des talismans, dont la vertu magique doit fortifier sa vocation encore mal assurée, des amulettes, des scapulaires ou bien des images de piété glissées entre les feuillets d'un bréviaire — à la condition toutefois de comprendre cette dévotion dans le sens d'une ferveur tout esthétique, d'un culte déjà tout payen consacré au service de la seule Beauté.

Et voici un symptôme non moins frappant. Seule la poésie lyrique répond à cette fonction éminemment purifiante, sacramentelle et liturgique du Verbe. Stefan George est peut-être le seul poète qui ne se soit jamais essayé à aucune forme d'expression littéraire en dehors du pur

lyrisme. Le théâtre, le roman et la nouvelle étaient pour lui des genres inférieurs. Ils constituent un domaine prosaïque et profane; ils confèrent les « ordres mineurs » de la littérature. Mais n'avait-il pas reçu, lui, les « ordres majeurs » de la Poésie et n'avait-il pas prononcé le vœu éternel et sacré de consacrer sa vie au service de cette Apparition dont le baiser l'avait comme retranché du monde? Ne devait-il pas en conséquence réserver toutes les énergies de son génie pour les reporter sur cette vocation quasi sacramentelle? Comme l'écrit M. Albert Schaeffer, à propos du Dante, dans le parallèle qu'il esquisse entre les deux poètes : « Il s'est ainsi livré à une double mort : la mort dans l'œuvre où il a enseveli sa vie, et la mort dans le monde d'où il l'a soustraite. Tout l'échange de son organisme avec le monde extérieur se réduit désormais à cette double fonction: une expiration d'images créées et une absorption de solitude » (3).

Mais si telle est la fonction primordiale de la poésie, où trouver maintenant cette matière lyrique qui sera au poète ce que sont la couleur et la lumière au peintre, la pierre ou le bronze au statuaire — matière entièrement neuve et vierge avec ses ressources originelles et ses résistances spécifiques, en fonction desquelles seulement il pourra réaliser sa vision et préciser ses rapports avec le monde étranger? Il ne peut la recevoir, certes, de cette langue triviale, avilie par des siècles de bas usages, qui a passé par tant de mains et, qui pis est, par tant de bouches, chargée de tant d'haleines profanes. Où trouver les radicaux intacts et sacrés du Verbe impollué? Problème angoissant sur lequel, dès l'origine, s'est repliée la méditation du poète. Il nous est dit que Stefan George s'était forgé dès son enfance un idiome à son usage personnel, dont les désinences et les flexions offraient quelque analogie avec le grec. La récente édition de ses

(3) Voir la très belle étude consacrée à Stefan George par M. Albrecht Shaeffer dans *Dichter und Dichtung*. Insel Verlag, 1923.

œuvres complètes en cours de publication (4) nous apporte quelques spécimens de ses premières poésies rédigées dans un autre idiome de son invention, en une « lingua romana » dont les sonorités éclatantes feraient songer plutôt à l'espagnol. Le texte allemand de ces poésies, le seul qu'apportaient jusqu'ici les éditions mises en librairie, ne serait, d'après cela, qu'une traduction postérieure en langue « tudesque » (mot qui, comme on sait, désignait à l'origine la langue des laïcs et des profanes) de ces proses sacrées primitivement composées en un idiome liturgique, lequel devait être à la poésie de Stefan George ce que le latin est au culte catholique.

Le poète en était là de ses perplexités linguistiques, quand un jour la lumière se fit. Ou plutôt elle lui fut inopinément apportée par les lyriques français; tout particulièrement par celui qui allait rester pendant des années son ami et son maître très vénéré : Mallarmé.

§

Il est de tradition dans les milieux « georgiens » de rabaisser cette influence française, de la ramener à un simple exercice de style. Peut-être ici encore vaut-il mieux s'adresser au dieu lui-même qu'à ses trop zélés apologistes. Or il nous parle un langage suffisamment clair dans l'une de ses poésies, *Franken* (Au pays des Francs), dans laquelle il évoque un des tournants décisifs de sa destinée. C'est l'heure où, jetant un regard méprisant sur cette Allemagne nouvelle dont l'industrialisme est venu souiller jusqu'aux eaux de son fleuve légendaire, il prend la grave résolution de fuir devant cette barbarie envahissante :

J'étais arrivé au pire carrefour de mon aventure.
Là-bas — ce gouffre en jets de flammes vomissant sa pestilence

(4) Voir le premier volume déjà paru de l'édition complète nouvelle, sensiblement augmentée, des œuvres du poète chez Georg Bondi à Berlin.

Ici — ces bourgades que fuyait mon ennui,
Avec le dégoût des choses qu'on y prône et qu'on y pratique.
Que me sont vos dieux, que vous sont les miens? Objets de risée!
Montre-moi ton poète, peuple de gueux fanfarons.
Pas un n'a vécu sur cette terre. L'un a erré dans l'exil,
L'autre a senti un souffle de mort glacer son front dément (5).

Alors d'Occident est venu le message féerique. — Il est venu
De la Terre généreuse, éternellement jeune et tant prônée
Par l'aïeul (6) qui, même au loin, s'enflammait pour sa gloire,
Pleurait sur ses détresses — Terre maternelle,
Refuge des méconnus, des répudiés.
Un murmure de bienvenue a salué l'héritier
Attiré par les plaines fertiles, bonnes et amicales,
Qui entre Meuse et Marne se déroulaient au petit jour.

Et puis voici la Ville des grâces et des sourires,
Avec le charme triste de ses jardins, la féerie nocturne
De ses tours et de ses voûtes. Là une folle jeunesse
M'a entraîné dans le vertige de toutes choses qui me sont chères.
Là, poètes et preux veillaient sur le Secret :
Villiers, hautaine figure qui n'eût pas déparé un trône;
Verlaine, enfant pieux dans le péché comme dans la pénitence,
Et, à l'Idole abstraite s'immolant, *Mallarmé.*
De rêves et de lointains peut se nourrir un temps notre âme,
Mais l'atmosphère qu'on respire, seule l'apporte une vivante
[Présence.

Ainsi donc je vous bénis, amis qui toujours chantez là-bas,
Et vous, pères, que j'ai conduits depuis à leur dernière demeure.
Que de fois, même après avoir pris pied sur le sol
De ma maussade patrie, guerroyant pour une victoire
Toujours indécise, j'ai trouvé réconfort dans ces mots murmurés :
Returnent Franc en France dulce terre (7).

Une tradition se renouait ainsi qui, depuis un demi-siècle, comme l'a montré le grand historien de l'art, M. Meier-Graeffe, avait été celle de tous les grands peintres allemands du XIX[e] siècle, tradition qu'avait malencontreusement interrompue la guerre de 1870, pour faire

(5) Il s'agit, dans ces deux vers, de Nietzsche et de Hölderlin, que Stefan George désignera toujours comme ses précurseurs allemands.

(6) S'il faut en croire M. Nadler (voir dans *Literaturgeschichte der deutschmen Stämme und Landschaften,* tome IV, la notice consacrée à Stefan George) le poète serait wallon par son ascendance paternelle et, du côté maternel, descendrait d'une famille lorraine. Il s'agirait donc ici du grand-père ou de l'arrière-grand-père du côté maternel.

(7) Ce vers en vieux français se trouve tel quel dans le texte allemand.

place en Allemagne à une période d'orgueil national et de marasme artistique sans précédent. En littérature pourtant, une première impulsion vivifiante était, aux environs de 1885, partie de France, portée par l'œuvre de Zola. Car c'est Zola qui a déclanché le naturalisme en Allemagne : les scandinaves et les russes ne sont venus qu'après et comme dans son sillage. Puis, ou plutôt presque simultanément, voici une seconde impulsion française, moins tapageuse, mais non moins initiatrice, qui cette fois renouvellera l'esprit et la technique du lyrisme allemand. Elle est partie de nos poètes, parnassiens et symbolistes, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud et Mallarmé, et elle a eu comme missionnaire un poète allemand de même lignée qu'eux et d'égale envergure : Stefan George.

Il ne faut donc pas voir de simples pastiches de style — études préliminaires d'un peintre uniquement soucieux de composer sa palette — dans les traductions qu'il a faites à cette époque des *Fleurs du Mal* de Baudelaire et de quelques-unes des plus belles poésies de Verlaine, de Rimbaud et de Mallarmé. Ce qu'il venait demander aux poètes français, c'était avant tout *le secret* d'un lyrisme nouveau :

Là, poètes et preux veillaient sur *le Secret.*

Le problème qui avait obsédé son noviciat — celui d'une langue poétique distincte du parler profane — n'était-ce pas aussi la préoccupation centrale de Mallarmé, cette alchimie du Verbe à laquelle le grand cabaliste consacrait ses jours et ses nuits, « l'Idole abstraite », selon le mot de Stefan George, à qui « il immolait sa vie »?

C'est pourquoi — lisons-nous dans un panégyrique de Mallarmé publié dans les *Blätter für die Kunst* — ô poète, tes contemporains et tes disciples t'appellent leur maître, parce que précisément tu ne peux être imité et que pourtant ta domination sur eux est si grande; parce que tu les incites à tendre à la plus haute perfection de l'Idée et de la Musique,

afin qu'ils osent paraître devant tes yeux, et parce que tu réserves toujours un secret encore plus profond, dans ta foi à cette Beauté qui est d'essence éternelle.

Qu'est-ce que la poésie pour Mallarmé, comme pour Stefan George? Une dénomination neuve des réalités secrètes, une magie incantatoire. Et ainsi la question se pose à tous deux : comment d'une langue commune, dégradée, dépotentialisée de toutes ses virtualités magiques, tombée au rang de simple numéraire d'échange, d'instrument commercial de la pensée ou d'outil de reportage, extraire le Verbe initiateur? — *Par l'écriture*, avait répondu Mallarmé. « Pour Mallarmé, écrit M. Thibaudet, la fin de l'écriture sous sa forme la plus haute, sa forme d'art, est non pas de rappeler des paroles, mais de susciter directement la méditation et le rêve. » Ce fut un trait de lumière pour Stefan George. La poésie sera désormais pour lui aussi une « écriture » — *ein Schrifttum*. Il range parmi les vieux accessoires sa « lyre » romantique; il ne parle plus que de son « crayon » — « du crayon qui regimbe » — *der Griffel der sich sträubt*. L'office du poète n'est-il pas de graver sur la matière rebelle des « runes » aux linéaments indélébiles? Voyez déjà la présentation typographique de ses recueils de vers. La page avec ses grands espaces blancs où se détachent deux ou trois strophes, telles des inscriptions lapidaires ou des tables votives. Considérez ces caractères d'imprimerie, exprès fondus pour le poète, merveilleusement moulés, intermédiaires entre l'alphabet romain et le grec, sans pleins ni déliés, sans fioritures gothiques; presque pas de ponctuation (la ponctuation hache la phrase de signes parasites et fait l'office de guide-ânes pour lecteurs paresseux). Surtout, guerre aux majuscules dont le foisonnement fait de la ligne allemande un fouillis pédantesque, sans air ni perspective! Il faut que les vers d'un poème se présentent en plein air, comme la colonnade d'un temple. Et voyez l'architecture interne de ces poè-

mes : les mots, les phrases sont des blocs, si admirablement choisis et ajustés, qu'ils se juxtaposent et se superposent sans l'artifice d'aucun ciment, comme une maçonnerie marmoréenne surgie, telle quelle, des limbes de l'Irréel.

Mais il ne faut point que ces analogies de principe nous masquent les divergences profondes qui iront s'accentuant entre l'écriture mallarméenne et la georgienne, et qui procèdent d'abord de l'instrument tout différent que les deux poètes tiennent en main. Mallarmé écrit une langue achevée, complètement fixée par des siècles de littérature. Son effort d'innovation ne porte guère que sur les arrangements syntaxiques, sur la combinaison des éléments de la phrase. De là ce caractère d'élaboration très artificielle, très arbitraire, où s'expriment parfois des « idiosyncrasies » tout à fait bizarres, et qui donne à son style l'aspect d'une sorte de volapuk esthétique pour initiés, dont on finit bien par trouver la clé, mais qui ne subsistera guère dans l'histoire des lettres que comme une singularité inimitable. — Stefan George, lui, n'a pas grandi dans un milieu aussi artificiel que les symbolistes parisiens. Sa langue n'a pas perdu le contact avec les sèves originelles. Il n'aura pas à lui faire subir une alchimie aussi arbitraire.

Donner un sens plus pur aux mots de la tribu

ce beau vers de Mallarmé précise à merveille le sens de la réforme qu'il a entreprise. Elle visera à restaurer d'abord cette magie étymologique que l'usage a effacée, à émonder le langage de tous les parasites grammaticaux ou logiques qu'y fit foisonner, depuis des siècles, le pédantisme de la « pensée intruse ». Elle voudra surtout restaurer ces radicaux sacrés où se trouve condensée à la fois la pure substance, la moelle onomastique vivante du mot, et enclose toute sa magie sonore. Alors que l'allemand moderne tend vers une sorte de gigantisme agrégatif et polymorphe des formes composées et

des constructions enchevêtrées, Stefan George, par contre, lui impose une concision lapidaire, mesurée au millimètre — *Kürze, rein ellenmässige Kürze* — et il a réalisé, surtout dans les derniers recueils, ce tour de force inouï d'écrire des vers composés presque exclusivement de mots monosyllabiques et de purs radicaux.

Par un autre aspect, la réforme georgienne me paraît s'écarter du symbolisme mallarméen. M. Thibaudet a finement noté le caractère essentiellement intellectualiste, métaphysicien et, somme toute, abstrait et « négatif » de cet art mallarméen, composé essentiellement d'absences, de réticences, chez un poète halluciné par la vision de la page blanche et par les possibilités entrevues de tous les coups de dés, de toutes les combinaisons, également arbitraires et inadéquates, qu'elle lui suggère. A ce symbolisme semble s'appliquer particulièrement la phrase de M. Bergson qui veut que l'art suprême de l'écrivain consiste surtout « à nous faire oublier qu'il emploie des mots ». Mais que voilà un jugement de métaphysicien auquel jamais Stefan George n'eût consenti de souscrire! Penser sans mots lui eût paru aussi inconcevable que vivre sans corps. Ici son impérieuse vocation de poète-né se rencontre de nouveau avec l'indélébile empreinte qu'a marquée sur son esprit la liturgie catholique. Il faudrait sans doute un théologien de race pour expliquer à ce propos les subtiles distinctions entre la Présence réelle et la Présence purement symbolique. Chez Mallarmé, la Présence n'est que symbolique, virtuelle, « allusive », ce qui veut dire en somme corporellement absente. Pour Stefan George, elle est au contraire concrètement, corporellement, matériellement réelle. Il n'est pas, lui, fasciné par la hantise de la page blanche et de ses virtualités infinies; mais il est émerveillé par le miracle du vers effectivement réalisé. Les mots ne sont point des supports mobiles, interchangeables et accidentels de l'Idée; ils en sont le tissu vivant, le corps à la fois divin et charnel. Le vers est le moule sacré, le

vase d'élection, le saint ciboire où s'opère la transsubstantiation intégrale des Espèces. Les contraintes qu'il nous propose n'auraient plus aucun sens, si ce n'étaient que des artifices ingénieux, ou de simples occasions de vaincre des résistances, et non des moyens de participation magique à la grâce effectivement possédée et appréhendée dans toute sa plénitude.

§

C'est à Mallarmé que Stefan George a demandé le « secret » d'une « écriture » nouvelle; mais c'est surtout des parnassiens français qu'il a reçu l'initiation à une technique concrète du vers encore insoupçonnée. Le lyrisme allemand était musical dans le sens purement « auditif ». Son principe rythmique était fondé sur l'accent tonique et sur un dynamisme essentiellement moteur qui rappelle toujours un peu la danse ou le pas cadencé. Mais voici une musique bien plus raffinée — dont il est juste de reconnaître que déjà Gœthe avait su tirer des effets merveilleux — et qui repose sur le timbre, sur la couleur des voyelles, sur la gamme vocalique, c'est-à-dire sur une musique « visuelle » au moins autant qu' « auditive ». Le lyrisme allemand, surtout romantique, s'était développé dans la proximité constante des grands compositeurs de « lieds », de Schubert à Brahms; par contre le lyrisme parnassien et symboliste français, comme l'a finement montré M. Gillot dans son très beau livre sur Delacroix (8), s'est formé plutôt dans le voisinage de nos grands peintres, et on y retrouverait sans peine beaucoup des secrets de la palette d'un Delacroix, d'un Corot ou d'un Manet.

Si neufs qu'aient dû paraître à des oreilles allemandes les raffinements de cette technique à laquelle semblait devoir se prêter médiocrement une langue jusqu'alors

(8) M. Gillot : *Delacroix, l'homme, ses idées, son œuvre*, Paris, « les Belles Lettres »; voir notamment pp. 304, 305, 308 et 384.

réputée trop riche en consonnes, les premiers vers de Stefan George, disciple des parnassiens, offrent à des oreilles françaises moins de sujets d'émerveillement. Pareillement quant au fond, ils ne nous apprennent rien à quoi nous n'ayons été déjà initiés par nos propres poètes et ils nous apportent les habituels acessoires de ce qu'on est convenu d'appeler l'esthétisme : culte de l'exotisme, de l'artificiel, de la décadence. Même prédilection pour les pierreries, les parfums, les essences précieuses, pour la froideur du métal qui écarte toute palpitation vivante, pour le geste hiératique qui fige la vie dans une attitude immuable et rigide. Le modèle que se propose le poète est une pièce d'orfèvrerie parnassienne. Il en reproduit d'ailleurs la formule stéréotypée dans les deux strophes d'une courte poésie, l'*Agrafe* (*die Spange*) :

J'aurais voulu forger en un acier frigide
Une simple barrette au reflet métallique.
Mais je n'ai point trouvé dans les filons souterrains
De minerai idoine, prêt à entrer dans la fonte.

Et maintenant, qu'elle soit telle que la voici :
Une grande Ombelle, bizarrement découpée
Dans un or très chaud, à l'éclat rutilant,
Avec l'éclair de ses riches pierreries.

Cet esthétisme a trouvé son expression la plus hyperbolique dans le poème d'*Algabal* dédié au roi Louis II de Bavière. Et sans doute ce sont les fameux châteaux du royal esthète qui ont suggéré l'idée des fantastiques évocations des châteaux souterrains ou de coupoles astrales par où s'ouvre le poème. Il est bien certain aussi que c'est d'abord à *Salammbô* de Flaubert, à l'*Hérodiade* de Mallarmé, à certaines œuvres aussi de Villiers de l'Isle-Adam, qu'il a emprunté cette atmosphère lunaire, sèche, hiératique, et aussi l'arsenal exotique, tous les ruissellements de pierreries, les combinaisons de boiseries odorantes et de parfums liturgiques, bref tout le décor parnassien de cette contre-nature savamment byzantine. Mais ce qui appartient bien à Stefan George,

c'est le personnage d'Algabal, hiérophante magicien adonné au fond de son palais au culte d'une divinité mystérieuse, ambiguë et hermaphrodite, dont les rites doivent être sévèrement soustraits au regard de la vile multitude. Reconnaissons là l'incarnation symbolique de l'esthète et de cette vocation d'artiste-prêtre où nous l'avons vu forclos dès l'origine comme dans une royale et sacerdotale solitude. La moindre intrusion profane dans ce domaine sacré prend à ses yeux les proportions d'un sacrilège inexpiable qui doit instantanément être puni de mort. Tel cet épisode où nous voyons l'Empereur-prêtre, dans une cour intérieure de son palais, baignée par la fraîcheur du matin, en train de jeter des grains de mil aux colombes sacrées — lorsque surgit, au détour d'une colonnade, la silhouette d'un esclave lydien :

Les colombes s'envolent vers les toits, effarouchées.
« J'accepte de mourir, puisque mon Seigneur a pris peur. »
Un large poignard déjà lui plonge dans la poitrine;
Le pavé d'émeraude s'émaille d'une mare de pourpre.

Ou encore l'épisode du frère d'Algabal, avec lequel l'impératrice mère a fomenté une sédition :

Mère! prends garde de m'aliéner mon frère!
Dans mon sommeil j'ai scruté tes perfides desseins.
Tu cherches à l'entraîner dans de folles intrigues
Et ton orgueil l'astreint à de bas déguisements.

Vois, j'ai l'âme tendre comme la fleur du pommier,
Douce et folâtre plus que l'agneau nouveau-né;
Mais elle recèle aussi fer, salpêtre, amadou,
Dépôt plein de dangers qu'un choc peut enflammer.
Je descends les degrés de l'escalier de marbre.
Ce torse décapité, est-ce toi, mon frère aimé,
De qui le sang ici en minces filets s'égoutte?
J'écarte le frôlement de ma traîne de pourpre.

Visions sanguinaires, où s'affirme un défi très concerté à toute morale bourgeoise et à toute sentimentalité humaine! Elles soulignent en même temps ce que cet esthétisme au fond a de différent de la pure et simple décadence, laquelle n'est qu'épuisement des sèves. Il est

chargé au contraire d'une magie latente qui est toute prête à exploser en nihilisme destructeur, si elle n'arrive pas à se traduire un jour en création positive. C'est la pensée exposée dans une autre poésie d'*Algabal,* celle où, sous les espèces d'une *Fleur noire,* le poète symbolise ces sèves dangereusement refoulées qui fermentent dans son for intérieur. Là elles se sont construit à elles-mêmes une ré lité en quelque sorte négative, un monde à rebours, aussi net et aussi plastique que le monde de la réalité profane dont il est la systématique antithèse :

Mon jardin n'a besoin ni d'air ni de chaleur,
Le jardin que moi-même j'ai de mes mains planté,
Et le peuple figé des oiseaux immobiles
N'a vu poindre encore l'aube d'aucun printemps.

De houille noire sont les troncs, de houille noire les ramures,
Une campagne blafarde est bordée de funèbres futaies.
Nulle main ne vient cueillir les fruits qui s'amassent sur les [branches,
Lave scintillante au fond de l'obscure pinède.

Une spectrale lueur filtre d'une source lointaine
Et projette un jour terne, sans aurore ni couchant.
Des senteurs où se mêle une poussière d'amandes
Traînent sur les massifs, les pelouses, les moissons.

Au fond du sanctuaire qu'explore ma chimère,
En méditations changeant son morne ennui,
De quelles sèves nourrie, enfin surgiras-tu
O noire corolle de ma ténébreuse Fleur?

Algabal est l'antipode la plus hyperbolique où s'est mis en opposition systématique avec le monde de la vie commune le narcissisme de l'art qui se forge à lui-même sa réalité solitaire et hautaine. Là était le danger extrême d'un culte de la perfection qui se retranche si délibérément dans l'artificiel. Il faut, ou que les sèves tarissent, faute de nourritures terrestres, ou qu'elles se fraient tôt ou tard une issue vers le monde des vivants.

L'inspiration de Stefan George a opté pour la seconde solution. Ainsi que l'a excellemment montré son interprète, M. Gundoff, elle s'est peu à peu « extra-vertie », développée dans le temps et, pour ainsi dire, étoffée d'espace, par une croissance qui est allée du centre à la périphérie, tel un tronc d'arbre qui souderait d'année en année les couches superposées de ses anneaux concentriques.

C'est d'abord le ciel et l'atmosphère du paganisme antique qui ont été évoqués dans les *Hirtenlieder* (Bucoliques), visions colorées et chatoyantes qui font songer à l'*Après-midi d'un Faune* ou encore rappellent les Tritons et les Néréides brossées par le pinceau de Böcklin, le peintre favori de Stefan George. Atmosphère tout édénique, où le rêve charnel se dissout dans la frissonnante luminosité du paysage, où les corps et les âmes fusionnent dans la fluidité ingénue d'une matière cosmique encore primitive — véritable âge d'or, très fabuleux, très lointain, à ce qu'il semble, et pourtant tout proche, et où nous transportent d'emblée, à l'improviste, une matinée de printemps, un beau jour, un ciel radieux. Ou bien, dans une série de légendes, de cantates, de paysages d'Orient (*Preisgedichte der Sagen un Sänge und der hängenden Garten*), voici une imagerie fort curieuse, très précieusement décorative et ornementale et qui très délibérément veut nous donner l'impression d'une chose d'art, d'une tapisserie, d'un panneau ou d'un écran peints, d'un vitrail, d'un médaillon ou d'une estampe. Ici l'éducation parnassienne chez Stefan George célèbre ses plus beaux triomphes. Quelques strophes, quelques vers lui suffisent pour circonscrire un horizon historique, pour enclore un climat, pour fixer le geste en quelque sorte rituel d'une époque et extraire la quintessence d'une civilisation. Comparé à ces merveilles inestimables, l'historisme romantique n'est plus verbiage sentimental. Voici l'une des plus connues parmi

ces estampes; elle est dédiée au « Minnesänger » *Frauenlob* (9).

Maisons aux toits pointus, aux pignons bariolés,
Et ornées de volutes aux charpentes et aux portes;
Vitres peintes, clochers qui touchent les étoiles,
Arcades sans jour, armoiries effacées,
Places où depuis l'aube à la tombée du soir
Tinte le grelot d'argent des rires et des fontaines :
C'est la vieille cité de mon humble calvaire
Où, portant sans faiblir le fardeau de mes jours,
J'ai consacré ma vie en hommage constant
A prôner vos vertus, à chanter vos louanges —

A vous, blanches enfants des blanches processions,
Qui portez des rubans, des cierges, des bannières;
A vous aussi, beautés aux atours plus frivoles,
Qui présidez, rieuses, à nos fêtes mondaines;
A vous, pâles amies des cloîtres, des messes basses,
Et à vous patriciennes, aux noms très vénérés,
Qui passez, la tête haute, sous le porche des églises,
Avec les lourdes traînes de vos brocarts rigides —
A toutes j'ai dédié le labeur de mon art,
Etoiles resplendissantes au ciel de toutes nos fêtes,
O Dames très puissantes, impassibles Princesses!

Quelle de vous s'est jamais levée à ma rencontre
Et m'a tendu la coupe ou les rameaux de chêne?
Et quelle eût agréé l'hommage humble et docile
D'un cœur à qui la chaîne eût pesé si légère?
Quels yeux mouillés de pleurs, quelles repentantes mains
Ont consolé le trouble dont sanglotaient mes chants?
Plus douce sur mon cœur déjà la mort se pose.

Un glas tombe du dôme. Des vierges et des mères
Escortent un cercueil en funèbre apparat,
Pleureuses confondues en un commun veuvage,
De funérailles royales elles honorent le mort
Que leurs mains sans défaut vont porter dans la crypte.
Mais avant de sceller la dalle du sépulcre,

(9) « Le Laudateur des femmes », surnom donné au poète mayençais Hennrich V. Meissen, pour avoir, au cours d'une joute poétique, le mieux célébré les louanges de la femme. A sa mort, en 1318, de saintes femmes portèrent son corps au tombeau dans le transept de la cathédrale, sur une civière couverte de fleurs, entonnant des cantiques funèbres, et elles versèrent tant de vins généreux sur sa tombe que la nef en fut embaumée. Voir une reproduction de la très belle gravure représentant ces funérailles et qui a dû certainement inspirer Stefan George, dans la *Revue Rhénane*, janvier 1925.

Sur l'officiant défunt de leurs apothéoses
Elles versent pieusement, en même temps que leurs larmes,
Des vins aromatiques, des fleurs et des joyaux.

On mesure le chemin parcouru depuis *Algabal*. Le poète ne se retranche plus dans une irréalité hautaine. Il vit dans sa ville natale, participe au culte et aux fêtes de la cité. Le secret qui le met à part est uniquement le calvaire d'un labeur voué au culte de la beauté — il est vrai, d'une beauté sévère, impassible et qui doit rester inaccessible, intouchée. Mais après la plainte discrète et déchirante, la mort transfiguratrice apporte l'exaucement que la vie avait refusé, la canonisation du poète.

Et nous faisons encore un pas de plus avec le recueil intitulé *das Jahr der Seele* (l'Année de l'âme). Une des impressions ineffaçables de son éducation religieuse était celle que le poète avait reçue du calendrier liturgique, véritable « année de l'âme », avec la succession régulière de ses fêtes, lesquelles, dans sa vie d'enfant, correspondaient si bien aux retours périodiques des saisons, des jeux et des travaux de la campagne. Une conception rituelle de la durée s'était ainsi fixée en lui, très différente de la conception fiévreuse que nous nous faisons pour l'ordinaire du temps. Au lieu d'une évolution rectiligne, d'un mobile lancé vers un but inconnu dans l'espace infini, c'était le sentiment de l'implication totale de la durée individuelle dans le cycle parfait d'une année au retour périodique. Sur cette conception catholique et, pourrait-on dire, antique et classique de la durée s'était greffé tout naturellement un sentiment parallèle de la nature. Pour l'esprit ainsi préparé, percevoir la nature ce n'est plus, comme pour le poète romantique, projeter son moi agité dans le paysage, mais c'est percevoir les synchronismes subtils, participer à une sorte de symbiose mystique, de commun destin, collaborer à un rite unanime.

Fais de ton jour léger le chant grave de l'année.

L'âme prend les teintes de l'automne; elle vit l'eni-

vrement de son déclin fastueux, pour entrer ensuite, très différente, dans les rigidités angoissantes et dans les féeries glaciaires de l'hiver, et enfin se dilater, toute neuve et comme ouverte, extasiée, avec les triomphales maturités de l'été. Le drame humain s'accorde à un moment exact de la durée cosmique, noté avec son éclairage précis, avec son atmosphère et ses résonances particulières. Ni méditations, ni plainte, ni effusion; nulle psychologie; mais rien que vision, contemplation muette.

Komm in den totgesagten Park und schau.
(Viens dans le parc qu'ils disent mort *et contemple.*)

Voici une de ces évocations d'arrière-saison si subtilement notées et comme chronométrées, avec pourtant toute l'informulable angoisse que fait filtrer en nous le pressentiment qu'une saison de l'âme est irrévocablement révolue :

Nous allons et venons parmi les oripeaux
Fastueux d'une allée, jusque près du portail
D'où le regard découvre, au delà de la grille,
L'amandier qui pour la seconde fois fleurit.

Et puis nous revenons vers nos bancs vides d'ombre,
Abris où nulle voix n'arrivait jusqu'à nous.
Nous allons comme en rêve en nous serrant le bras,
Savourant longuement la douceur de ce jour.

Tandis que les grands hêtres, faiblement frissonnants,
Font s'égoutter sur nous une pluie de lumière
Qui éblouit nos yeux — et que nous écoutons
Le choc intermittent des fruits mûrs sur le sol.

§

Si nous relisons aujourd'hui la préface qu'écrivit en 1894 Stefan George en tête d'un premier recueil d'extraits tirés des *Blätter für die Kunst*, et si nous confrontons le programme d'alors avec l'introduction plus récente qui ouvre un recueil similaire publié vingt-cinq années plus tard, en 1919, nous ne pouvons nous défendre d'être frappés d'un changement très apparent dans le ton et

dans l'attitude. A l'origine, il ne s'agissait que de proclamer hautement le primat de l'art. Seuls importaient les problèmes de « forme », en regard desquels les questions morales, politiques, métaphysiques même ne sont qu'objets de discussion profane. « Contre la vulgarité et le bruit du jour, était-il dit, nous voulons de nouveau travailler au triomphe de la beauté et du goût. » Triomphe qui d'ailleurs ne pouvait être assuré que par une littérature hermétique à l'intérieur d'un petit cénacle d'initiés, selon le postulat symboliste et mallarméen. Les maîtres et les modèles invoqués étaient les préraphaélites anglais, les symbolistes et les parnassiens français. De la littérature allemande, point n'était question, ou s'il en était fait mention, c'était pour affirmer l'impérieuse nécessité de s'évader de son horizon septentrional et bourgeois, et d'aller à la conquête de « ciels artistiques nouveaux », à la conquête surtout de cette ivresse de la lumière, de cette musique des voyelles et de cette perfection plastique de la forme qui semblaient avoir été jusqu'à ce jour un privilège réservé aux seules civilisations méridionales.

Ne dirait-on pas au contraire entendre dans le second manifeste la voix d'un moraliste, d'un avertisseur, presque d'un sermonneur? Le poète s'érige en juge de son époque, il se découvre une mission — *eine Sende* — celle de régénérer la race et le sang de son peuple. « Les jugements portés par les grands esprits, Nietzsche en tête, sur les forfaits des néo-européens sont restés sans écho. » Et il ajoute : « Rares sont ceux qui comprennent que dans la poésie d'un peuple se dévoilent ses ultimes destinées ». Ce ne sont plus les artistes étrangers, préraphaélites anglais ou symbolistes français, qu'il appelle à la rescousse, mais il conjure les Esprits des grands annonciateurs allemands : Hölderlin, « le Voyant », et Nietzsche, « le Foudroyant ». L'Esthète s'est mué en Prophète.

Il a tenu lui-même à s'expliquer de cette apparente transformation dans la poésie qui ouvre un de ces der-

niers recueils, le *Septième Anneau.* Il commence par dénoncer l'erreur de ceux qui naguère n'ont voulu voir en lui que l'esthète décadent :

Compagnons de mon âge, vous pensiez me connaître.
Votre regard m'a toisé et vous m'avez honni — à tort.
Tandis qu'aux orgies tapageuses vos troubles instincts,
Le pied lourd, le geste brutal, se ruaient :
J'étais pour vous le Prince oint d'aromates enivrants
Qui mollement berce au rythme de ses savantes cadences
Son élégance gracile et sa froideur distante,
Exilé au fond de ses pâles féeries.

De l'austère labeur de toute une jeunesse
Vous n'avez rien deviné; rien de la quête par vents et par tempête
Vers les cimes ardues; rien du danger de mes rêves de sang...

Ils n'ont surtout pas compris que ce culte de la beauté, ou plutôt de la perfection, c'était alors une ascèse héroïque, une victoire difficile. Mais aujourd'hui que l'esthétisme est devenu en Allemagne une formule banale, un jeu facile et à la portée de tous, une singerie de la mode, Stefan George est le premier à s'en détourner et à donner l'alarme :

... Ecoutez ceux-ci moduler leurs zéphyrs bucoliques;
Voyez se pavaner leurs langueurs! C'est l'heure où, lui, il sonne
[la fanfare;
Il éperonne vos chairs flasques, les blesse au vif
Et jette l'appel strident qui rallie au combat.

Or, parce que de quelques-uns l'envieuse sénilité
Applaudit au geste viril, vous soupirez: « De si haut il a pu
[déchoir!
Le chant des nuées éthérées, il s'est changé en cri! »
Vous me voyez divers; mon geste est identique.

Et celui qui en ce jour embouche la buccine
Et lance le feu grégeois, il sait bien que demain
Toute beauté, force et grandeur peuvent de nouveau tenir
Dans le chant paisible qui monte du roseau d'un enfant.

De l'Esthète d'antan au Prophète d'aujourd'hui le passage s'est ainsi effectué par une conséquence logique. Car la même exigence de pureté sacrale et de sévère beauté qui dans le langage lui faisait retrouver les radicaux purs

du Verbe impollué le conduit à rechercher aussi dans la race les sèves originelles, les empreintes primitives, les germes intacts et les énergies pures du sang, promesses d'un éternel renouveau.

Vous me voyez divers, mon geste est identique.

Rien ne serait donc plus faux que de voir dans cette nouvelle attitude de Stefan George un reniement de son culte de l'art et la conversion à une sorte de racisme guerrier, politique ou national. C'est plutôt, comme chez Thomas Mann, la réaction d'un instinct de préservation très esthétique contre un certain européanisme niveleur qui voudrait étouffer les sèves vivaces et originelles sous l'uniformité d'une civilisation purement idéologique et d'une technique toute rationnelle. Car, en scrutant les assises profondes de sa vie spirituelle, bien loin d'y trouver en opposition le « germanisme » et le « romanisme », Stefan George a découvert que ce sont là deux composantes essentielles d'humanité dont seule la synthèse pourrait donner au métal européen son titre définitif. Et cette synthèse, il l'a trouvée en lui-même toute préparée et déjà presque accomplie, grâce à un triple héritage.

D'abord celui de la terre rhénane et de son humus historique qui est à la fois germanique et romain. Par le climat même de son âme, Stefan George est né au sud de cette ligne de démarcation que trace sur la carte d'Europe « la vigne sacrée », séparant les civilisés, adeptes de Bacchus, des hyperboréens buveurs d'hydromel. Non qu'il méprise les vertus guerrières et héroïques d'un sang gothique, mais il y reconnaît un sang déréglé, prédestiné à périr dans les plus folles aventures s'il n'est modéré par les influences régulatrices et civilisatrices de ce que le poète appelle « l'empire du blé et du vin ». C'est pourquoi il invoque, comme étant son bon génie, « le souffle de son esprit romain » — *mein römischer Hauch* — et il acclame l'arrivée sur le Rhin des légions romaines, chassant devant elles la rudesse d'un passé barbare. Je ne

sache pas plus cinglante invective, jetée à la face d'un certain orgueil tudesque, que cette poésie, *Porta Nigra*, où il évoque la vieille porte romaine de Trèves bravant des siècles de décadence ininterrompue, et où il humilie les Allemands d'aujourd'hui, dégénérés falots, en leur opposant les Ombres hautaines des légionnaires romains, et jusqu'au sourire méprisant de ce jeune garçon, « l'enfant Manlius », qui là, près de cette porte, venait le soir, oint de parfums, se prostituer aux mercenaires de César.

Son second héritage classique est le catholicisme. Car c'est là le rôle dévolu au catholicisme, de conserver dans notre civilisation moderne le grand principe classique et payen, la tradition de l'Ordre œcuménique, du mythe tutélaire, du geste liturgique et de la prélature spirituelle, unique contrepoids à la morale utilitaire et au culte barbare de la Force. Le classicisme allemand n'a été qu'un pseudo-classicisme. Il est issu de l'esprit protestant. Il porte l'accent sur l'idéalisme de la conscience individuelle, de la culture intérieure et de la morale. Comme si le vrai miracle de la civilisation ne consistait pas à susciter le geste « extérieur » et unanime, par le moyen du mythe, du rite, de la fête, surtout par le moyen de l'art.

Enfin le Saint Empire. Car le Saint Empire s'intitulait « romain »; il n'était que secondairement « de nation allemande ». Il a fait le rêve grandiose d'un ordre qui comprendrait dans une même synthèse universaliste le Nord et le Sud, l'Occident et l'Orient, le christianisme et le paganisme :

Frédéric le ghibelin — en lui a battu le cœur d'un vrai peuple
Dans son regard la pensée de Carolus et des Othons
Unie à un prodigieux rêve d'Orient,
La sagesse de la cabale unie à l'imperium romain,
Les fêtes d'Agrigente à celles de Sélinonte.

Mais comment ressusciter ce passé auprès duquel le présent n'est qu'anarchie et décadence? Non certes à

la manière des archéologues qui ne trouvent dans ces rétrospectives explorations que prétexte à exhumations historiques. Ce n'est point dans les sépulcres qu'il faut chercher l'âme des morts, l'empreinte tenace d'un fier et grand passé. Déjà Nietzsche avait proclamé la faillite de cet historisme déprimant, symptôme de sénilité. Et il avait aussi indiqué la seule voie du salut : le sang, les sèves, le corps vivant d'une « Jeunesse » nouvelle. Mais il est resté l'Ermite, l'Annonciateur d'un chimérique Surhomme. Le dieu nouveau ne pouvait se dévoiler qu'à un poète, dans toute la plénitude corporelle et terrestre d'une vision miraculeusement concrète — celle de cet éphèbe allemand d'une si aristocratique beauté, et à qui une mort précoce, foudroyante et restée mystérieuse, allait conférer une surnaturelle apothéose : Maximin.

Qu'il entre dans le culte mi-érotique, mi-religieux, rendu par le poète à cet adolescent mystérieux, une bonne part de fétichisme romantique, cela ne paraît guère contestable. Mais, aussi bien, le fétiche n'a-t-il été que l'occasion fortuite. L'essentiel est la fécondité magique du symbole ou plutôt de ce germe déposé dans une âme qui vivait dans son attente et qui saura en tirer une merveilleuse moisson. Or, dès les premières poésies qui servent d'introduction au *Stern des Bundes* (L'Etoile de l'Alliance), ce travail d'épuration se trouve accompli. L'épisode humain s'est transformé en mythe rayonnant. Maximin est l'Enfant-messie d'une nouvelle Epiphanie toute payenne : il est *l'Ephèbe-dieu.* Ce qu'avait été le culte de la Vierge au catholicisme chrétien médiéval, le culte de l'Ephèbe-dieu le sera à cette espèce de néo-paganisme dont Stefan George s'institue dès à présent le Souverain Pontife.

Culte d'ailleurs tout ésotérique et, peut-être pour longtemps encore, réservé à une petite chapelle d'initiés. Et pourtant il est possible, même aux profanes, d'en entrevoir au moins les grandes intuitions génératrices et d'en

noter les concordances multiples avec les aspirations de toute une élite de la jeunesse allemande actuelle.

C'est d'abord l'évangile d'un Eros nouveau. Non plus l'Eros bourgeois, limité à une fonction exclusive, mais l'Eros platonicien, supra-sexuel, principe d'une pédagogie nouvelle qui sera initiatrice d'enthousiasme, d'ascèse héroïque et de création spirituelle. Cet Eros nouveau a été, comme le montrait naguère M. Hans Blüher, le secret mobile de tout ce vaste mouvement d'insurrection contre les traditions familiales et les autorités scolaires qui a entrainé les *Wandervögel* allemands; et il a reçu un commencement de réalisation pratique dans l'œuvre de l'audacieux pionnier, rénovateur de la pédagogie allemande, qu'est M. Wyneken. Parler du renouveau de la jeunesse allemande, sans avoir au préalable exploré et jusqu'au fond ces transformations qui s'accomplissent dans l'instinct même de cette jeunesse, c'est s'exposer à en parler comme un aveugle des couleurs. Nulle part le fossé n'apparaît plus profond entre les « vieilles barbes » et la jeunesse imberbe.

Voici ensuite « la déification du corps ». Qu'il ne s'agisse pas, chez un poète aussi délicat que Stefan George, d'un simple programme d'éducation sportive, de quelque doctrine d'eugénie ou d'eurythmie, est-il besoin de le faire remarquer? Ce qui donne au corps son sens suprême, c'est qu'il est la « Forme » divine, et c'est qu'il est et doit rester aussi le principe sacré de toute « Mesure » humaine. Car si nous allons au fond de toutes les folies destructrices, génératrices d'anarchie, de chaos ou de guerre — de ce que Stefan George appelle « les forfaits des néo-Européens », c'est-à-dire de tous les fanatismes idéologiques, comme aussi de toutes les mécanisations oppressives et inhumaines — nous trouvons toujours une méconnaissance initiale du corps, un principe barbare de « Démesure », une « hybris » outrepassant les proportions fixées par la nature et les règles prescrites dans

le corps. De cette intuition le poète avait tiré naguère, bien avant l'événement, ces prophéties étonnamment lucides qu'il a rappelées plus tard, non sans tristesse, dans un magnifique poème sur la *Guerre*, poème composé en pleine tourmente et où parmi le déchaînement des fureurs homicides parle tout à coup une voix si étonnamment noble, recueillie et grave :

Ils sont venus vers l'Ermite sur la montagne.
« Tu peux rester, toi, calme devant l'horrible destin? »
Et il leur dit: « Ce frisson est votre meilleure part.
Depuis longtemps ce qui vous bouleverse m'est entré dans le cœur,
Depuis des années sur mon front a perlé une sueur de sang
Quand je vous voyais jouant avec le feu... Toutes mes larmes
Je les ai déjà pleurées... Il ne m'en reste plus,
Tout était arrivé. Vous seuls ne voyiez pas! »

Enfin voici un apport de provenance plus spécifiquement germaniste : l'association virile, le *Männerbund*. Ici encore c'est M. Hans Blüher, l'historien du renouveau de la jeunesse allemande (10), qui nous apprend à distinguer entre deux types d'association : le type qu'on pourrait qualifier de « bourgeois », où s'affirme l'esprit de la société civile fondée sur la morale familiale et sur la capacité professionnelle, c'est-à-dire sur l'Eros hétérosexuel et sur la technique rationnelle, principe d'une association largement ouverte et qui tend naturellement à une organisation démocratique de ses membres — et puis un type plus secret, plus ésotérique, fondé sur un principe plus hiérarchique, sur un recrutement plus fermé, exclusivement masculin, au moins à l'origine, et qu'on ne peut, à ce titre, qualifier autrement que d' « homosexuel » — secte philosophique, Ordre militaire ou religieux, bref, communauté dont les membres se groupent ou se donnent rendez-vous dans la « Maison des Hommes » (cloître, caserne, loge ou club) strictement réservée et placée en dehors du commerce habituel de la vie bourgeoise et

(10) Hans Blüher : *Die Rolle der Erotik in der männlichen Gesellschaft.*

familiale. Avec d'innombrables diversités, ce type secret présenterait dans sa structure un certain nombre de caractères invariables : il exige comme condition d'admission un « noviciat » plus ou moins sévère et des degrés successifs d'« initiation » à un mystère entouré de symboles et de rites hermétiques; il repose sur l'attachement charismatique, consacré par un vœu solennel, à la personne d'un Supérieur ou d'un Chef, d'un *Führer* qui exerce sur tous les membres un ascendant particulier d'un caractère mi-érotique, mi-religieux; et enfin il comporte l'adhésion à une sorte de « gnose », à la fois germe mystique d'une vie régénérée et principe de sélection qui permet de recruter une aristocratie purifiée. Le modèle parfait d'un pareil *Männerbund* aurait été donné jadis par l'ordre des Templiers. — Et c'est bien aussi à des Templiers nouveaux, groupés à l'intérieur d'un *Bund*, association ésotérique qui répond au second type « secret », que Stefan George a proposé son culte de l'Ephède-dieu et les miracles de son art le plus mûr et le plus parfait.

Reconnaissons que dans cette construction il entre un élément germanique de mysticisme romanesque qui paraîtrait difficilement assimilable à notre goût français. Aussi bien ne s'agit-il ici que d'une fiction poétique à laquelle il est loisible de ne pas prêter plus d'importance ni d'existence réelle qu'aux célestes phalanges planant sur les dernières scènes du second Faust, ou qu'aux liturgiques agapes du Parsifal, de Wagner. La seule chose qui importe, c'est la musique, c'est le miracle d'art.

Quelques-uns trouvent à cet art tardif de Stefan George une perfection froide et le disent frappé de sécheresse et de stérilité. C'est méconnaître de gaieté de cœur la richesse étonnamment condensée qu'il renferme à l'état d'inégalable perfection. Abondance serait-il donc synonyme de qualité? Et puis, sous son apparente froideur, cet art est très vivant. Il a un arome, un parfum; il laisse après

lui comme un bouquet de vin très généreux, très vieux, précieusement conservé et ménagé. A dessein je choisis cette comparaison. Stefan George n'est-il pas l'héritier d'une lignée de viticulteurs rhénans? Et n'est-ce point dans la culture de la « vigne sacrée » et dans la renommée de ses crus que la terre rhénane a mis de tout temps son plus secret orgueil? Assurément d'autres vins sont plus chauds, plus parfumés. Ils ont un goût de terroir plus prononcé. Mais ils portent aussi souvent un dépôt un peu trouble. Celui-ci est le miracle des miracles. Il unit les extrêmes du Nord et du Midi, les frimas hyperboréens et les feux, comme amortis, d'un lointain soleil méditerranéen. Il est le produit composite, l'alliance d'une terre barbare et d'une culture classique. Il est l'initiation la plus rare, la délectation suprême.

Des Edlen Edelstes gedeiht nur hier.
(Le suc noble entre tous ne peut mûrir qu'ici.)

Les vers de Stefan George eux aussi sont nourris de « ce suc noble entre nous ». Ou plutôt ils sont eux-mêmes un de ces vins inestimables, tout ensemble secs et veloutés, froids et capiteux, où l'ivresse fougueuse s'allie à une transparence d'or miraculeusement irréprochable — *Rausch und Helle.*

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ
Professeur à l'Université de Strasbourg.

RACINE ET SON ENNEMI BOILEAU

A la mémoire
de JOSEPH COMBEROUSSE
tué à Douaumont.

Boileau, célibataire, a su acquérir, sur ses illustres « contemporains » La Fontaine, Molière et Racine, la supériorité qui, en fin de compte, emporte toutes les autres : il leur a survécu. C'est à lui qu'incomba la tâche de renseigner les jeunes générations sur cette merveilleuse période de l'histoire littéraire comprise entre *Œdipe* et *Phèdre*. N'avait-il pas été, peu ou prou, l'ami de tous ceux qui, en ces temps bénis, avaient gravi le Parnasse? N'était-ce pas lui qui leur avait indiqué le plus sûr chemin? De tous les chefs-d'œuvre de ce temps, les siens n'étaient-ils pas les plus immédiatement utiles à l'histoire? Ne se vouait-il pas, depuis plus de vingt ans, à célébrer, en style d'historien, la gloire de ce grand roi dont la nature l'avait fait le précurseur? Enfin l'hôtellerie d'Auteuil, comme avait dit Racine, n'était-elle pas la plus accueillante? Les curieux d'histoire littéraire devaient, bon gré mal gré, faire le pèlerinage d'Auteuil. Malheur à qui s'y refusait. Un Grimarest eut l'audace de préférer aux souvenirs de Despréaux les souvenirs de Racine, et même d'écrire en guignant du côté de la fameuse hôtellerie : « Il y a peu de personnes du temps de Molière qui, pour se faire honneur d'avoir figuré avec lui, n'inventent des aventures qu'ils prétendent avoir eues ensemble »; mais Grimarest ne s'est pas relevé du coup que lui a porté le vieux satirique. — Après deux siècles, il y a encore des Brosette et des Racine-fils

pour vouloir interdire l'histoire des glorieuses années du grand règne (les premières) à ceux qui refusent de réciter d'abord que Louis XIV est Louis le Grand et Despréaux, son prophète. L'orthodoxie est toujours que sans Louis XIV et sans Boileau, il n'y aurait eu ni La Fontaine, ni Molière, ni Racine.

L'influence de Boileau sur Racine prête aux plus beaux développements. Tout le monde connaît les principaux thèmes. Boileau a appris à Racine à rimer difficilement et à faire des vers faciles; il lui a fait connaître ces héros grecs dont l'absence dépréciait *la Thébaïde* et dont la présence embellit *Britannicus, Bérénice* et *Bajazet*; il l'a empêché de se brouiller avec Port-Royal et il l'a réconcilié avec Port-Royal; il a été pour lui un Aristarque et en même temps s'est assuré, « dans le plus vif de l'âme du poète, une place absolument fermée à Mme Racine »; etc., etc... Loin de nous la pensée de montrer que l'histoire des relations de Racine avec Boileau ne contient pas tous ces enseignements ni qu'elle ne saurait servir à prouver l'utilité, pour la littérature, des professeurs et des critiques! Mais si, au lieu de célébrer une fois de plus la plus célèbre des amitiés littéraires, nous essayions d'en préciser l'histoire (1)?...

I

Et d'abord à quelle date a commencé cette amitié? La première réponse imprimée est de Brossette : dans une note à l'épigramme *In Marullum* (1716, I, 488) il raconte que « le célèbre La Fontaine la montra à M. Racine qui ne connaissait pas encore M. Despréaux. Elle fut cause de leur connaissance. M. Racine le pria de lui donner ses avis sur la tragédie des *Frères ennemis*, à laquelle il tra-

(1) Références courantes : MESNARD, notices sur la vie et sur les œuvres de Racine dans l'édition des Grands Ecrivains; LAVERDET, *Correspondance entre Boileau et Brossette*, Téchener, 1858; LACHÈVRE, *Les satires de Boileau commentées par lui-même*, Champion, 1906.

vaillait alors ». En 1719, l'abbé Dubos fait imprimer, dans ses *Réflexions* (éd. de 1732, II, 105) que « M. Racine venait de donner sa tragédie d'*Alexandre*, lorsqu'il se lia d'amitié avec l'auteur de l'*Art poétique* ». En 1747 enfin parurent, hors de la France antijanséniste, les deux volumes de *Mémoires* que Louis Racine avait trouvés dans les papiers de son aîné Jean-Baptiste et dont il a réussi à se faire dire l'auteur; au tome I (Mesnard, I, 229) on lit que « le jeune Despréaux était connu de l'abbé Levasseur qui lui porta l'ode de la *Renommée*, sur laquelle Despréaux fit des remarques qu'il mit par écrit. Le poète critiqué trouva les remarques très judicieuses, et eut une extrême envie de connaître son critique. L'ami commun lui en procura la connaissance... »; au tome II, page 85, en note au *dernier* paragraphe de la *dernière* lettre de Racine à Levasseur, un récit très semblable :

Cet endroit est remarquable : il parle des critiques sur son ode de *la Renommée*, faites par Boileau, à qui M. Levasseur avait montré cette ode. Ces critiques lui inspirèrent de l'estime pour Boileau, et une grande envie de le connaître. M. Levasseur le mena chez Boileau...

Les sources, restées manuscrites jusqu'au XIXᵉ siècle, se réduisent à une note que Brossette avait prise un jour qu'il s'était rencontré avec Jean-Baptiste Racine (Laverdet, 519), mais que Brossette s'est bien gardé d'utiliser parce qu'il en connaissait la valeur exacte, et à une note que Jean-Baptiste avait rédigée pour son édition des Lettres de jeunesse, où il est dit que l'œuvre critiquée par Boileau était l'ode de la *Seine* (Mesnard, VI, 520, 2ᵉ édition). Inutile de mentionner la lettre à Levasseur : son dernier paragraphe est obscur, tout simplement, comme beaucoup de passages des lettres de la jeunesse, et quand il serait clair, il ne pourrait servir qu'à la préhistoire de la fameuse amitié, puisque Racine s'y borne à exprimer poliment et vaguement l'espoir de connaître un jour son critique.

On conçoit l'embarras des biographes en présence de ces textes contradictoires. Mesnard, que tout le monde suit encore, a cru que le moyen de se tirer d'affaire, c'était de faire rentrer dans l'ombre l'abbé Dubos, le Brossette imprimé et Jean-Baptiste Racine et, consciencieusement, de juxtaposer les dires incompatibles de Louis Racine et du Brossette manuscrit. Revillout a essayé vainement de faire disparaître une des contradictions avouées par Mesnard, en prétendant que l'*ami commun* dont parle le tome I des Mémoires, ce peut être *La Fontaine,* nommé par le Brossette inédit. La plupart ont préféré suivre aveuglément le seul Louis Racine, supposant que Louis Racine c'est Jean-Baptiste, et que Jean-Baptiste, c'est ou bien son père ou bien Boileau. Mais, pour être fidèle aux fils de Racine, il faut admettre bien des choses : que Racine, ayant besoin de tenir une main dans la sienne et recherchant un Aristarque, a rompu avec Levasseur dont il n'était plus satisfait, pour prendre Boileau comme guide; que le père de Boileau possédait une maison à Crosnes (2), qu'en 1657, cette maison a été le lot de Nicolas plutôt que de Jérôme ou de Gilles ou de Jacques ou de Pierre, que Despréaux est né et a été baptisé à Crosnes et que ce petit village a été brûlé peu après; que Boileau a eu une réputation (de critique littéraire!) avant 1666, qu'il était l'ami de Levasseur, que cet abbé a jeté le froc aux orties, que la liaison entre Boileau et Racine a été le résultat de deux coups de foudre; qu'enfin la lettre à Levasseur date de 1662 et que son texte authentique ne s'accorde avec l'identification proposée (l'auteur de remarques : Boileau) que moyennant des remaniements (3); qu'après tout nous avons

(2) Gilles Boileau avait possédé : 1° à Fontainebleau, une maison qui, en 1692, était encore un bien en commun de ses enfants, et que Racine estimait 4.000 francs; 2° à Clignancourt, une propriété que Boileau qualifiait de *maison* devant les jeunes gens et de *vignes* devant les gens informés (Lachèvre, 15; Laverdet, 162; lettres de Boileau et Racine d'août 1687 et d'octobre 1692).

(3) Pour prouver que Racine « trouva les remarques [de Boileau] *très judicieuses* », ses fils lui ont fait écrire : « j'ai trouvé des diffi-

bien assez de documents sur la question et que « la correspondance avec le frivole abbé s'arrête pour nous à ces mots, *tout à fait à point* »! Aux historiens de démêler dans le récit cohérent des fils Racine la part des erreurs et la part des hypothèses invérifiables, de décider si un soi-disant témoin conserve encore quelque crédit après avoir si souvent et si lourdement abusé de la confiance de ses lecteurs.

Ce qui pourrait empêcher de rejeter absolument et en bloc le récit des fils Racine et tous les autres, c'est la peur de s'exposer, ce faisant, à rejeter une déclaration de Boileau. Mais, des contradictions entre Jean-Baptiste et Brossette, du fait que Jean-Baptiste en a été réduit à interpréter et à tripatouiller une lettre de son père, de l'ignorance de Le Verrier lui-même (Lachèvre, 55), il appert que, tout comme Racine, Boileau n'a pas voulu s'expliquer nettement sur ses premières relations avec le tragique (et, sans doute, il faudra chercher les raisons de ce silence). D'autre part, une déclaration que Boileau aurait faite, vers 1702, dans l'intimité, à de jeunes hommes curieux d'histoire littéraire, n'aurait qu'une valeur relative : il est trop assuré que le vieillard d'Auteuil racontait volontiers des histoires (4). Enfin pourquoi demander à Brossette ou à Jean-Baptiste ce que nous pouvons demander directement à Boileau? Car il existe non pas

cultés qui m'ont arrêté. Je suis pourtant fort obligé... » Or le texte autographe porte : « j'ai trouvé assez de difficultés qui m'ont arrêté, *et d'autres sur lesquelles il serait aisé de vous regagner.* Je suis pourtant... » Les fils Racine voulaient prouver que leur père était docile, et qu'eux-mêmes étaient intelligents : ils ont conservé le *pourtant!*

(4) *Cf.* Revillout, *La légende de Boileau.* Mais il n'est guère parlé là que d'inexactitudes et d'erreurs. Il faudra parler un jour des mensonges de Boileau. Exemple : à la même époque, deux personnes lui demandent qui est ce Jaquin dont l'adresse funeste a causé plus de maux que la guerre et la peste (Sat. I, v. 37). A Le Verrier, *qui sait,* Boileau répond *par écrit* qu' « il a voulu désigner l'illustre Jaquier qu'il ne « connaissait que sur un bruit de Palais... Jaquier pourtant était un « très honnête homme et qui avait rendu de très grands services à « l'Etat ». (Lachèvre, 15.) A Guéton, *qui ne sait pas,* Boileau répond *par écrit* : « on l'a voulu depuis imputer à M. Jaquier, homme célèbre « dans la finance et qui a rendu de grands services à l'Etat; mais je « n'ai jamais pensé à lui. » (Laverdet, 473.)

une déclaration sans portée, mais un TÉMOIGNAGE de Boileau, garanti par une signature et la prestation d'un serment, rendu devant des personnages officiels et peu soucieux de littérature, *du vivant de Racine.*

Le 16 février 1696, trois personnes furent appelées à témoigner des vie, mœurs, religion et loyalisme de Jean Racine, candidat à une charge de conseiller secrétaire du roi : Messire François Dupuy, curé de l'église où Nicolas Vilart s'était marié en 1658 et avait été inhumé en 1683, puis Charles de Cartigny, un Milonais ami de Boileau, enfin maître Nicolas Boileau, sieur Despréaux, avocat au Parlement (il ne deviendra noble que trois ans plus tard). Avant d'aborder le fond de sa déposition, chaque témoin prête serment, proteste qu'il n'est ni parent ni allié du suppliant et indique depuis combien de temps il le connaît. Cartigny déclare : *depuis très longtemps;* Dupuy : *depuis vingt ans ou environ;* Boileau dédaigne les *environ* et les formules vagues, et dit : *depuis vingt-cinq ans.* S'il avait voulu cependant arrondir le nombre des années, il aurait pu dire, aussi bien que vingt-cinq, trente-cinq : quel atout pour les fils de Racine qui parlent d'une amitié de « près de quarante ans » (1747, II, 87) ! Mieux encore il eût dit trente, et l'abbé Dubos, le plus modeste de nos historiens, aurait triomphé. Mais Boileau dit vingt-cinq; Boileau a déclaré au début de 1696 qu'il connaissait Racine depuis 1671. Tous les admirateurs de Boileau s'inclineront devant cette affirmation solennelle de Boileau (5).

Armés de ce texte peu ambigu, les historiens procéde-

(5) Le lecteur veuille nous excuser si nous ne lui apportons aucun document INÉDIT. Le texte qui vient d'être analysé a été publié il y a soixante-six ans, et depuis 1865 il est reproduit dans l'édition de Racine la plus souvent consultée (Mesnard, I, page 189 de la 1re édition, et p. 197 de la 2e; pièce justificative n° XXXIV). Mais il y a des manuscrits très connus et des imprimés méconnus; des inédits insignifiants et des imprimés importants. Qu'est-ce donc qu'un inédit? Est-ce par exemple ce billet de Boileau à Gaignières qu'en 1919 et 1920 deux revues spéciales ont présenté comme inédit, et qui pourtant avait été imprimé, avec des notes non négligeables, dans le *Bulletin du bibliophile* de 1870, page 53?

ront à l'inventaire des années 1664-1670. Ils chercheront vainement dans ces cabarets, à la *Pomme de pin,* à la *Croix de Lorraine,* au *Mouton blanc,* qui sont très souvent nommés et célébrés, mais *dont aucun n'était célèbre* et qui ont été situés au petit bonheur dans le vieux Paris, cette société des quatre amis (ainsi dite parce qu'elle comprenait au moins vingt membres) qui aurait duré du début de 1664 à la fin de 1665 (vingt-deux mois au plus! est-ce la peine d'en tant parler?) et qui aurait groupé, sous la férule de Boileau (les hommes respectueux des textes diraient : sous la férule de Chapelle), ces autres illustres : Molière, Racine et La Fontaine. Mais au cours de cette enquête, ils recueilleront quelques parcelles d'humbles vérités, et un dossier formidable pour une étude sur la formation des légendes ou pour un essai sur l'intelligence et la conscience de l'érudit, ruinées par sa science et ses préjugés. Pour avoir un rapide aperçu de la chose, demandez à X (1865) et à Y (1870) de vous mener à l'auberge de M. Poignant.

Telle qu'on peut la reconstituer à l'aide de Mesnard, l'histoire des relations de Racine avec Boileau avant 1671 n'est d'ailleurs pas très riche : en 1664, ils auraient collaboré à diverses pièces contre Chapelain, et Boileau aurait conseillé de corriger un récit de *la Thébaïde;* en 1665, les deux amis vont ensemble à l'hôtel de Nevers et à Château-Thierry; sur les conseils de Boileau, Racine s'attelle au sujet d'*Alexandre* et donne sa pièce à la troupe de Molière; en 1666, discussion sur les mérites du *Misanthrope* et intervention de Boileau dans la querelle de Racine avec Port-Royal; en 1667, rien; en 1668, discussion sur les mérites de l'*Avare*; Boileau fournit à Racine quelques scènes des *Plaideurs;* en 1669, Boileau est raillé par Boursault à l'occasion de *Britannicus.* Y a-t-il là de quoi écrire l'histoire? Il n'y a guère que des anecdotes et l'on sait que les anecdotes sacrifient volontiers au bon mot ou au sens l'exactitude des dates et des noms

propres. Quand on a la chance de pouvoir remonter aux textes premiers, on voit assez régulièrement s'éclipser le nom de Boileau.

Celui, par exemple, qui a appris à rimer difficilement à l'auteur de *Britannicus*, c'est Subligny (Robinet, 20 décembre 1669). Celui qui est intervenu dans la querelle avec Port-Royal, ce n'est pas Nicolas Despréaux, c'est Nicolas Vilart. Les auteurs du *Chapelain décoiffé* le plus célèbre (car il y en a eu plus d'un) ne sont pas Furetière, Racine et Boileau (comme l'a écrit deux fois celui-ci), mais Linière, Furetière et le petit Boileau, c'est-à-dire Gilles (témoignages de Charpentier et de Tallemant : M. Magne, M. Lachèvre, Marcou ont su lire) : tout au plus peut-on attribuer à Despréaux deux coups de langue. Ce « Monsieur de **** (4 étoiles : autant de syllabes), admirateur de tous les nobles vers de M. Racine », et dont le visage « à un besoin passerait pour un répertoire du caractère des passions », pourrait être Guilleragues par exemple, mais ne peut pas être Boileau. Que de mots et de choses attribuées à Boileau parce qu'un texte parlait *des amis* de Racine : pourtant, comme dit à peu près Mesnard, c'est trop peu qu'un nom pour ce pluriel, et c'est trop de précision pour une expression vague (6).

Mesnard a-t-il cru fermement aux anecdotes qu'il a rapportées pour n'être pas inférieur à ses devanciers? En tous cas il a disséminé dans ses notices la matière d'un curieux chapitre qui pourrait s'intituler : histoire de l'influence de Boileau sur Racine, ou LES ABSENCES DE BOILEAU. Tout le monde sait que Boileau n'était pas là lors-

(6) Il a déjà été dit que les légendes se forment vite : en 1686 (*cf.* Mesnard, II, 20) Baillet dit d'*Andromaque* : « C'est maintenant de toutes ses pièces celle que la cour et le public revoient le plus volontiers; de sorte que les connaisseurs semblent lui donner le prix sur toutes les autres ». Or, dix ans plus tôt, Racine avait écrit : « C'est maintenant celle [de mes tragédies] que la cour et le public revoient le plus volontiers; et si j'ai fait quelque chose de solide et qui mérite quelque louange, la plupart des connaisseurs demeurent d'accord que c'est ce même *Britannicus* ».

que fut publiée la première lettre contre Port-Royal. Voici pour *la Thébaïde* ((I, 391) :

Ce censeur manquait encore à Racine... Boileau eut sans doute, par ses conseils, quelque part aux changements qui *par la suite* (c'est-à-dire en 1676), furent faits à la Thébaïde...

Alexandre (I, 519) :

Comment se fait-il donc que Boileau n'ait *pas à temps* signalé à son jeune ami la fausse voie où il s'engageait?...

Andromaque (II, 15) :

Racine ne connut probablement jamais et certainement ne connut *pas à temps* les objections de son ami, qu'il eût mises à profit.

Or *Andromaque* est de la fin de 1667... Dans sa notice sur *Britannicus,* Mesnard renonce à trouver trace des conseils de Boileau. Pour *Bérénice,* on sait que lorsque « Racine se chargea de cette tâche, l'ami dont les conseils lui furent tant de fois utiles était absent... » Qui donc a dit que Boileau était casanier? Il faut croire au contraire qu'il était le plus souvent loin de Paris où il ne rentrait jamais à temps. Ou bien n'y a-t-il pas là une preuve, de surcroît, que la déclaration de 1696 est exacte?

Pour être fidèle à l'esprit de Mesnard ou aux saines méthodes historiques, il faut provisoirement oublier tout ce qu'ont écrit les soi-disant confidents de Boileau ou de Racine (même Valincourt, qui n'a pas été l'ami de Racine avant 1680), oublier tout ce qu'a pu dire ou écrire Boileau à l'insu de Racine, se contenter d'abord uniquement des textes authentiques contemporains des événements, interroger en premier lieu les œuvres écrites par les deux poètes entre 1663 et 1677. Il n'est pas trop étonnant que les préfaces des tragédies nomment un Nantouillet et ignorent Despréaux. Mais celui-ci cultivait des genres voués à l'actualité et aux personnalités. Or la première édition de l'Epître I (1670) se termine par un vers affirmant qu'*Andromaque* est une tragédie, la Sa-

tire III consacre à *Alexandre* deux vers obscurs : voilà tous les échos éveillés dans l'œuvre de Boileau, dans l'œuvre d'un ami, dit-on, par des pièces qui faisaient quelque bruit et par un nom qui sonnait assez haut. Le silence de l'*Art Poétique* sur la fable a intrigué les critiques : le silence des épigrammes, des épîtres, des satires sur *les Plaideurs*, sur *la Thébaïde*, sur *Bérénice*, sur *Mithridate*, sur *Bajazet*, méritait-il de paraître moins mystérieux? Est-ce ainsi que Boileau en usait avec ses amis? Le premier grand ouvrage de Molière est attaqué, Boileau adresse à Molière des stances louangeuses, consolatrices et vengeresses; Molière n'est pas encore l'auteur du *Misanthrope*, et Boileau lui dédie une satire où il demande le secret de concilier la rime et la raison; on essaie d'étouffer le *Tartuffe*, et Boileau ne perd aucune occasion de rappeler au public qu'il existe un *Tartuffe*. Les ennemis de Racine ont fait assez de bruit et étaient assez nombreux pour que leur ait été consacré tout un livre; mais Boileau n'a publiquement pris parti pour Racine qu'en 1677, dit-on. Boileau a écrit quelques vers pour recommander la lecture de *Macarise*, n'en a écrit pas un en faveur de *Bérénice*. Il a dédié une satire à l'abbé Le Vayer, une épître à un abbé des Roches : quelles pièces a-t-il dédiées à Racine? Une épigramme, en 1674... Au fait, ce silence de Boileau n'a-t-il pas son éloquence? Comment douter de la déclaration de 1696? Comment croire que Boileau ait été, avant 1671, l'ami intime ou même un ami de Racine?

La déclaration n'a pas été interprétée de façon trop rigoureuse. Sous la date arrêtée et même assez exactement au début de 1671, apparaît le premier texte qui montre les deux poètes réunis par ou pour le plaisir d'être ensemble ou aux côtés d'un ami commun (7). Et

(7) Mesnard fait bien état d'une lettre de Pomponne qui raconte qu'à l'hôtel de Nevers Racine a récité de son *Porus* et « Boileau » de ses satires. Malheureusement Revillout a cherché en vain l'original de la lettre, et le texte publié par Monmerqué contient au moins une erreur

la surprise que pourrait causer sa lecture fait bientôt place au contentement. Etait-il donc si vraisemblable que la plus célèbre amitié littéraire ait été dès le début une amitié littéraire, et que les cœurs de deux poètes aient été, dès le premier rapprochement, confondus par un coup de foudre? Les admirables coïncidences, les merveilleux emboîtements de faits uniformes, les couleurs tendres conviennent plus généralement à la légende et à l'hagiographie qu'à l'histoire. Permettons à Mme de Sévigné de jouer un rôle qui lui convient parfaitement, de ramener, dans l'histoire des relations de Racine avec Boileau, le vraisemblable, l'humain, l'exact. Le 18 mars 1671, elle se plaignait à sa fille des mauvaises fréquentations de Charles : « Votre frère est à Saint-Germain, et il est entre Ninon et une comédienne, Despréaux sur le tout ». La comédienne, on le devine, est cette Champmeslé qui depuis moins d'un an est venue du Marais à l'Hôtel de Bourgogne prendre la succession de la des Œillets, qui a interprété avec un si grand succès le rôle d'Hermione, pour qui l'auteur de *Britannicus* est en train d'écrire un rôle à sa mesure, Bérénice. Il ne saurait être loin, ce jeune auteur que ses fils présenteront comme un chaste professeur de déclamation au service d'une ignorante comédienne, mais que l'histoire a préféré identifier avec l'un « des six amants contents et non jaloux » de la nouvelle étoile...

Le 1er avril, Mme de Sévigné s'afflige encore des leçons de libertinage que prend son fils auprès de la fatale Ninon :

> Il y a de plus une petite comédienne, et les Despréaux et les Racine avec elle; ce sont des soupers délicieux, c'est-à-dire des diableries (8).

(le 4 février 1665 était un mercredi) ; tel quel, le texte ne dit pas que les deux poètes ont exécuté un *duo* ni qu'ils avaient été invités ensemble parce qu'amis l'un de l'autre; en 1665 enfin, notre Boileau n'était guère connu dans le monde et s'appelait Despréaux. Son frère Gilles était connu comme auteur de satires; plus d'une fois, les érudits ont confondu les deux frères; mais certains faits laissent croire que Despréaux n'eût pas été fâché de cette confusion et qu'il a travaillé à la rendre facile.

(8) Ed. des Grands Ecrivains, II, 137. — Des éditions courantes :

Des diableries où Boileau lui-même (Despréaux sur le tout!) ne venait pas pour pratiquer des exorcismes. C'est dans la société de la Champmeslé, auprès de Ninon, que les deux poètes se sont connus personnellement et ont formé les premiers nœuds de leur amitié. Boileau n'oublia jamais les heures joyeuses passées auprès de la Champmeslé : il en parle dans une lettre à Racine (28 août 1687) et dans une lettre au comte de Revel (17 avril 1702); comme il prend la peine de refaire le récit qu'avait recueilli Le Verrier (Lachèvre, 53) d'un souper chez Ninon, en avril 1672. Mais à ceux qui ignoraient cette période de sa vie, et la précédente, il préférait parler de sa solide et farouche vertu : pour prendre langue avec Brossette, il lui contait comment il avait fui devant une farce déshonnête à lui jouée par un carabin et ce vilain Racine (Laverdet, 505); à Mathieu Marais (*Journal*, I, 24) il déclarait solennellement : « Ceux qui me connaissent savent bien que j'ai toujours été appelé *le chaste Boileau* ». Ce faisant, il s'interdisait de leur parler nettement des années 1671-1672. Mais Racine ne pouvait pas raconter à ses enfants les erreurs de sa jeunesse : le digne vieillard d'Auteuil pouvait-il préciser, devant ses jeunes confidents, à quelle date et dans quel milieu avait pris naissance l'amitié de l'auteur d'*Athalie* avec l'auteur de l'Epître sur l'amour de Dieu?

II

Les vers que Boileau a consacrés à *Alexandre* et à *Andromaque* prouvent du moins qu'il avait entendu parler de ces deux tragédies. Il serait surprenant qu'il n'eût pas entendu parler de *Britannicus* et de *Bérénice;* surpre-

« Il [Charles] a de plus une petite comédienne, et tous les Despréaux et les Racine, et paie les soupers; enfin c'est une vraie diablerie. » Mais on n'a pas besoin de cette version pour croire que le payeur, auquel Boileau fera allusion plus tard, était un jeune seigneur plutôt qu'un poète, et que Racine jouait les amants de cœur plutôt que les amis sérieux.

nant qu'il n'ait pas dit son sentiment sur les unes et sur les autres; et si Boileau a chargé les roseaux de dire ce qu'il pensait du roi Midas, écoutons les roseaux.

Appeler Racine *le jeune ami* de Boileau, c'est attacher une grande importance à une différence d'âge, trente-huit mois, qui ne compte guère après la vingt-cinquième année (pourquoi ceux qui emploient couramment cette expression parlent-ils de *la* jeunesse de La Fontaine et Racine?). C'est fermer les yeux sur ce fait que Racine a pris sur Boileau, dans la carrière littéraire, une rapide et bientôt importante avance. Le public d'un théâtre est plus nombreux que celui d'une salle de cabaret, et les femmes, dispensatrices de la gloire poétique, y sont admises plus communément. Le théâtre est un genre plus « grand » que la satire. Racine a été admis au lever du roi dès la fin de 1663; Boileau a été introduit à la cour au plus tôt en 1669. Racine a été gratifié dès 1660, semble-t-il, certainement à partir de 1663; les faveurs royales n'iront à Boileau qu'en 1672 ou 1674 (si le contraire a été dit, c'est encore par suite d'une confusion entre Gilles et Nicolas). Racine entrera à l'Académie onze ans avant Boileau, et sa candidature ne rencontrera pas les mêmes obstacles .

Parler à tout propos de leur intimité, c'est vouloir confondre deux esprits et deux cœurs bien différents. Suivant une méthode commune, Boileau a érigé en théorie sa pratique du travail difficile et lent; Racine était doué d'une grande facilité, et on sait qu'il en a d'abord abusé. Quant aux sentiments qui les animent l'un et l'autre à partir de 1664, nous les connaissons suffisamment. Sur Boileau d'abord, il existe un texte assez net :

L'auteur (des Satires) a écrit contre des poètes qu'il ne connaissait point et qui ne lui avaient fait ni bien ni mal, contre d'autres qu'il connaissait et qui avaient ou parlé ou écrit contre lui, et enfin contre d'autres encore qu'il ne connaissait point et qui l'avaient attaqué. Car souvent pour trouver les noms de ceux qu'il a cités dans ses premiers ouvrages, il ne

faisait qu'ouvrir ces recueils de vers qu'imprimait autrefois de Sercy et il sacrifiait à la Satire ceux qui avaient le malheur de lui plaire, car il ne croyait pas leur faire grand tort par ses vers qu'il n'avait pas dessein de donner au public et qu'il ne pensait pas que les hommes dussent regarder.

La légende de Boileau-Don Quichotte déclarant la guerre au vice et au mauvais goût s'accommode assez mal d'un pareil texte. On ne sait vraiment ce qu'il y a de plus affligeant dans cette déclaration : cette timide excuse que le plus souvent l'intiative des hostilités n'a pas été le fait de Despréaux? cette insistance à tout ramener à une mesquine querelle de personnes? ce souci plus grand des noms que des œuvres des poètes attaqués? l'aveu que les plus violentes critiques ont été lancées à la légère? l'aveu que les vers du satirique n'étaient pas destinés au public? la protestation que le prétendu réformateur ne voulait faire aux tenants du mauvais goût nulle peine?... Mais ce texte a été contresigné par un homme dont tout le monde connaît l'intelligence, l'honnêteté, la sagesse et le courage : par Boileau lui-même (Lachèvre, 56)

A vrai dire, Boileau n'a pas tout expliqué : il n'a pas dit pourquoi il avait attaqué, avant les poètes, des financiers, des avocats, des traiteurs, des évêques, des débauchés. Mais il est facile de se rendre compte que le satirique a voulu d'abord être un Juvénal. Un Juvénal peu personnel, il faut l'avouer : il se contente d'habiller en vers la prose maligne de Furetière, de Puymorin, de Linière, de tous ceux qu'il fréquente; Despréaux rime les on-dit, fondés ou non, du Palais, des académies et des cabarets. Assuré, croit-il, que ses attaques n'éveilleront pas d'écho au dehors de la *Croix-blanche,* ou de la *Croix de-fer,* il ne garde aucun ménagement. Alors vraiment il est courageux.

Mais, un jour, un Chapelain s'arroge le droit de lui demander des comptes. « Pour sauver sa tête d'une décharge prête à la lui casser », Despréaux donne sa parole

que les vers débités par lui ne sont pas de lui, mais d'un M. Delasson, de Caen (cf. Collas, *Chapelain*, 1912, p. 452). L'année suivante, la trahison d'un ami de cabaret permet au public de voir la Muse de Despréaux toute nue; aussitôt les personnes attaquées ripostent, les unes avec leur plume, les autres à coup de bâton. Boileau est *obligé* de donner une édition « authentique » de ses œuvres; il supprime les passages trop choquants, il jure que l'édition « monstrueuse » a eu tort de donner « le nom de quelques personnes que l'auteur honore, et devant qui il est bien aise de se justifier », il se pose dès lors en *victime* : victime de plaisantins qui ont fait imprimer des vers où il n'était pour rien, victime d'homonymies malheureuses, le seul Rolet dont il connût la friponnerie étant un hôtelier blaisois, victime de la méchanceté publique qui voulait identifier Jaquin avec Jaquier, Scutari avec Scudéry, Monléron avec Monnerot, etc. Il tâche à se justifier, et tous les arguments lui sont bons : il ne fait plus des *discours libres et moraux* pour « gourmander les vices » mais, comme l'innocent Horace, des satires littéraires; il ne prétend plus que la satire est la médisance (comme le répétait à satiété la Satire VII), mais distingue soigneusement l'une de l'autre (Satire IX); il professe le plus profond respect pour l'homme Chapelain (avec son honneur et sa perruque) et ne veut critiquer que le poète; il se contente du droit reconnu à un clerc de dire son sentiment personnel sur les vers dont la renommée fatigue son tympan (et ainsi Boileau fonde la critique impressionniste). Et puis, comme s'il sentait lui-même la vanité de toutes les apologies, il abjure la satire (sur l'autel du roi, dira-t-il en bon courtisan). Il lâche le fouet de la satire : va-t-il saisir la marotte de l'héroï-comique ou la férule de la poétique? Un peu désorienté, il va cacher son trouble dans le genre vague de l'épître. Il passe des satires aux épîtres d'Horace.

Il lui reste cependant qu'il s'est fait des ennemis. Par-

mi eux, il y en a qu'on ne peut espérer apaiser immédiatement. Contre ceux-là il faut s'assurer des protections; et Nicolas se fait introduire chez Lamoignon. Et Boileau qui, en 1666, avait proclamé que « le Parnasse fut de tout temps un pays de liberté », qui avait prié ses ennemis de ne pas garder l'anonymat (bon pour lui!) et les avait assurés qu'il « ne les citerait point devant d'autre tribunal que celui des Muses », Boileau, en 1669, sollicite et obtient du Parlement un arrêt interdisant aux comédiens de jouer la *Satire des Satires*. Les ennemis qu'on peut apaiser, qu'ils soient apaisés! Le système des « niches » se prête à merveille à cet objet : au lieu de Ménage, écrire de Pure, et le pédant coquet, dans ses *Observations* (1672, p. 18), fera de la réclame pour le *Lutrin*. Dès 1666, Boileau entre dans la voie des réconciliations. Pucelain lui-même trouvera grâce devant le « chantre des ténèbres »; la satire IX renonçait à dire du mal de l'homme; le chant III de l'*Art Poétique* maltraite *Childebrand* et d'autres épopées, mais ne souffle mot de la *Pucelle;* à la fin de 1673, Mme de Sévigné pourra écrire : « Despréaux vous ravira par ses vers. Il est attendri pour le pauvre Chapelain ». Dès 1666, Boileau chante la palinodie : il est prêt à se réconcilier et avec toutes les personnes (Marais dirait ici que les réconciliations ne rendent pas les gens de meilleurs poètes) et avec toutes les œuvres (Boileau rendra justice à Chapelain poète, à Cotin, etc... : cf. Lachèvre); mais les jugements qu'il avait portés sur les unes et sur les autres étaient si peu personnels, et si peu des jugements!

A plus forte raison, Boileau ne cherchera pas à se faire de nouveaux ennemis. Un moment il songera à publier quelques *Dialogues* de la même veine que les Satires, mais il y renoncera avant 1672. Après ce qui vient d'être dit, cette renonciation ne saurait étonner, mais il est bon d'entendre dire la chose par un apologiste de Boileau. Le grand Arnauld donc avance comme un fait dont il est

très bien informé que deux princesses, charmées d'une récitation du *Dialogue des héros de roman*, en réclamèrent l'impression, et que Despréaux « s'en excusa pour ne pas s'attirer sur les bras de nombreux ennemis » (9). Ainsi agit Boileau depuis quelques années : il compose encore des œuvres satiriques (des épigrammes contre Chapelain même), il consent à réciter les nouvelles et les anciennes (et ce n'est plus seulement au cabaret; vers 1670, il est connu dans le monde (Lachèvre, 8), et chez Ninon ou ailleurs Charles de Sévigné entend si souvent le Dialogue qu'il peut en reconstituer un texte qui sera imprimé en Hollande), il ne cache pas son sentiment sur les gens et les œuvres d'actualité; mais il ne prête plus ses manuscrits à personne et refuse de livrer aux presses les textes qui pourraient lui attirer de nouveaux désagréments. L'apôtre, si l'on veut, continue sa prédication, mais en petits comités. Lui seul ou ses auditeurs pourraient nous renseigner sur ce que Boileau pense et dit alors de Racine par exemple.

La vie de Racine à cette époque est plus généralement connue. Alors que Boileau ne recherche guère la gloire ni les profits (ses brouilles même, avec Gilles par exemple, prouvent son désintéressement), alors que Boileau reste à la disposition de ses amis Furetière ou Molière pour dire tout ce qu'ils voudront lui faire dire, Racine est occupé surtout d'arriver. Revenu d'Uzès, à la fin de 1662 probablement, revenu d'Uzès les mains vides, il fera

(9) Boileau s'expliquera plus tard de façon plus ambiguë : « Comme Mlle de Scudéry était alors vivante, je me contentai de le composer dans ma tête [et de le réciter!]... Mais aujourd'hui qu'ENFIN la mort l'a rayée du nombre des humains, elle et tous les autres compositeurs de romans... » En 1712, Des Maizeaux (p. 52) écrira : « L'*estime* que M. Despréaux avait pour Mlle de Scudéry et son *respect* pour quelques personnes distinguées que cette pièce aurait pu intéresser, l'ont empêché de la donner au public ». La légende était formée : de nos jours encore les critiques et les éditeurs s'attendrissent sur la *délicatesse* de Boileau qui attendit la mort de Mlle de Scudéry pour railler ses héros et sa laideur. Il est vr i que la délicatesse (*enfin!*) peut s'entendre de la peur des coups. Mais notons plutôt que Des Maizeaux et Boileau parlent *d'autres personnes* que Mlle de Scudéry, et qu'il ne doit pas s'agir seulement de Chapelain, de Pure, Quinault, morts en 1674, 1680, 1686.

sa cour à Chapelain et à Bourzeis, il écrira une ode sur la convalescence du roi (et il la fera corriger par Chapelain!), il ne négligera aucun moyen de se gagner des sympathies utiles. Outre qu'il a une vocation à satisfaire : ni l'échec au Marais, en 1660, avec l'*Amasie*, ni l'échec à l'Hôtel de Bourgogne, en 1661, avec *les Amours d'Ovide* ne l'ont dégoûté du théâtre : fin 1662, il va présenter au directeur de la troisième scène parisienne une tragédie de *Théagène et Chariclée* qui pourrait entrer en concurrence avec le *Théagène* de Gilbert joué par l'Hôtel de Bourgogne (10). Molière refuse. Mais un an plus tard, l'Hôtel de Bourgogne annonce une *Thébaïde* de Boyer; Molière envoie querir le poète qu'il avait éconduit, et Racine travaille fébrilement à une *Thébaïde*. Deux fois encore, avec *Alexandre* et avec *Andromaque*, Racine se dressera en face de Boyer (11). Boyer avait quitté le théâtre de Molière pour l'Hôtel de Bourgogne. Racine fut-il réellement mécontent du jeu des acteurs du Palais-Royal chargés de représenter son *Alexandre*? N'est-il pas plus vraisemblable qu'il ne sut pas résister aux offres des GRANDS COMÉDIENS de supplanter ce Boyer comme fournisseur de la première troupe tragique? Sa dette de reconnaissance envers Molière ne dut pas le faire hésiter longtemps; on ne s'attarde pas à regarder derrière soi quand on veut arriver. Et puis est-ce la faute de Racine si la troupe de Molière n'a pu continuer à jouer son *Alexandre*, si Molière est tombé malade, s'il a dû fermer son théâtre pendant près de deux mois?

(10) Généralement on ne parle de Gilbert qu'à propos de *Phèdre*. Signalons donc cette autre rencontre curieuse qu'en 1663 Gilbert fera jouer à l'Hôtel de Bourgogne, et imprimer, une pièce intitulée *les Amours d'Ovide* comme l'essai de Racine en 1661. — Nous ne savons ce que signifie le reproche adressé à Boileau par ses ennemis d'avoir épargné Gilbert.

(11) *Cf.* Furetière, *Factums*, éd. Asselineau, I, 171-173, 292; II, 315, 324. Nous donnons ces références surtout parce que Mesnard, malgré Marais et Fournier, n'a pas distingué les deux *Thébaïde*. Quant à l'*Alexandre* de Boyer, M. Michaut, dans son étude sur *Bérénice* (p. 229), estime avec raison qu'il a dû être réimprimé en 1666; mais les références bibliographiques qu'il donne peuvent être remplacées par cette unique : Nationale, Rès, Y 3721.

Molière pouvait en juger autrement. Boileau devait en juger comme Molière : et si Boileau vient, en 1666, à parler de cet *Alexandre,* sera-ce pour en faire un éloge? Contre *Andromaque,* Molière monte *la Folle Querelle* : les contemporains ont même cru qu'il avait collaboré avec Subligny; s'ils se sont trompés, leur opinion atteste du moins qu'ils croyaient à une vive animosité du poète comique contre le tragique. Racine enlève à Molière la Duparc. L'avis au lecteur des *Plaideurs* contient des déclarations méprisantes pour le génie comique et taxe d'immoralité les auteurs de comédies à succès : c'est la réplique de Racine contre le directeur du Palais-Royal. Molière dit à qui veut l'entendre que « les Plaideurs ne valent rien ». Bref, il y a eu, pendant quelques années, guerre ouverte entre Racine et Molière : le moyen de croire que Despréaux n'ait pas pris parti? que l'ami de Molière ait hésité entre un bienfaiteur bafoué et un obligé ingrat? — A partir de 1667, l'auteur malheureux d'*Agésilas* vient se réfugier chez Molière : l'éponge a été passée sur certains incidents de 1663; c'est au Palais-Royal que seront créés *Attila, Bérénice, Psyché.* Les prétentions de Racine, encore voilées dans *Alexandre* et dans *Andromaque,* éclatent dans *Britannicus* : après le scandale du *Britannicus* imprimé, le scandale de *Bérénice.* Cornéliens et raciniens échangent des injures; les deux auteurs se traitent comme des ennemis personnels. Boileau reste-t-il neutre? Prend-il parti pour l'auteur des tragédies amoureuses?

Corneille et Molière *ont dû* opposer l'un à l'autre Racine et Boileau. Il est d'autres personnages qui les ont sûrement opposés. Ne parlons pas de Chapelain, ni de Colbert, ni de Perraut (celui-ci soutiendra la candidature de Racine à l'Académie). Mais *la Thébaïde* a été dédiée, on le sait, au duc de Saint-Aignan; or, quelques mois plus tard, ce grand seigneur bel esprit agrée la dédicace d'une œuvre qui n'est pas signée de Racine ni de Boileau, mais

de Cotin et cet ouvrage de Cotin dédié au protecteur de Racine s'intitule la *Satire des satires*. Les Satires de 1666 parlent d'une « ville importune où le vice orgueilleux s'érige en souverain et va la mitre en tête et la crosse à la main »; la ville, c'est la capitale de la France; le vice orgueilleux, c'est M. de Péréfixe, archevêque de Paris, qui « venait de faire (1664) à Port-Royal cette procédure si extraordinaire... » (Lachèvre, 22). C'est à ce personnage que Racine fait sa cour (12) dans la préface qu'il écrivit en 1667 pour ses deux lettres contre Port-Royal :

> Il suffit, dit-il en parlant de ces Messieurs, il suffit que cet écrit soit contre M. l'Archevêque, ils le placeront dans leurs recueils, ces impiétés ont toujours quelque chose d'utile à l'Eglise.

Racine fait-il écho à Cotin? En tous cas, voilà deux pamphlétaires, Racine et Boileau, mettant leur plume l'un au service des persécutés, l'autre au service du persécuteur. Il arrive même que des coups du satirique tombent sur l'entourage immédiat de Racine : les vers 66-70 de la satire IV appellent prodigue et fou un hôte de Racine (Lachèvre, 43); la satire III et l'épître II clouent au pilori un « avocat grand gueulier, *estimé* malhonnête », qui est un beau-frère de Nicolas Vilart, un oncle de Mlle de Romanet, un parent aimé de Racine (Laverdet, 475). Au lieu de nous scandaliser avec Mesnard (I, 26, *note*), résignons-nous enfin à supposer que Boileau a été un ennemi de Racine et relisons les vers de la Satire III relatifs à *Alexandre*.

> Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre* :
> Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.

Sous l'opaque sottise du noble campagnard, la pensée

(12) Les protestations de Mesnard (I, 48) ne peuvent rien contre des faits. D'une part Lancelot (?), au cours de la polémique avec Racine, dit que celui-ci se repait « des vaines idées d'*entrer* dans les charges ecclésiastiques par des voies si abominables... ». D'autre part le premier acte notarié qui montre Racine en possession d'un bénéfice est postérieur de deux ou trois mois à la publication de la lettre à Nicole.

de Boileau se laisse si difficilement entrevoir que Pradon n'a rien vu. Mais les considérations précédentes permettent de supposer : « Ce n'est qu'un *tendre* qui ne dit rien de *glorieux* (13) »; et surtout, si le *Syllabus* ne renseigne pas précisément sur l'orthodoxie, il n'est que de consulter d'autres documents. Dans la scène d'exposition du *Dialogue des Héros de roman,* Pluton annonce à Minos que, s'il doit en croire certains bruits, la pestilente galanterie a infecté même les Champs-Elysées, « de sorte que les Héros... qui les habitent sont aujourd'hui les plus sottes gens du monde, grâce à *certains auteurs* qui leur ont appris ce beau langage, et qui en ont fait des amoureux transis ». Pluton a bien de la peine à s'imaginer que « LES CYRUS ET LES ALEXANDRE soient devenus tout à coup des Tircis et des Céladons ». Et pour s'en éclaircir, il va faire comparaître devant lui les héros les plus célèbres. Voici d'abord, comme il l'annonçait, Cyrus...

L'Alexandre qu'il annonçait ensuite ne paraît pas dans le manuscrit que Boileau vieilli a rédigé à la prière des Jean-Baptiste Rousseau et des Brossette. Mais il paraît dans le texte qu'avait recueilli Charles de Sévigné : Alexandre Céladon vient débiter des vers langoureux tirés de la tragédie de Racine. Diogène lui-même est scandalisé et s'écrie : « Il faut l'envoyer *auprès du grand Cyrus.* » Diogène et Pluton, Boileau jeune et Boileau vieilli sont d'accord : l'*Alexandre* de Racine, seul, peut faire un digne pendant au *Cyrus* de M[lle] de Scudéry. Voilà ce que Boileau proclamait dans les cabarets et dans les salons, vers 1670 encore. Si l'on doutait qu'il y eût là un

(13) C'est, plus nettement, ce que disent la plupart des commentateurs : mais ils n'expliquent pas comment un *ami* a pu publier des critiques, si *justes* ou *fines* qu'elles soient, et uniquement des critiques! Quelques-uns, et les biographes, préfèrent voir là une *louange*, et déplorent ou excusent la complaisance ou l'aveuglement de Boileau. Ce qui rend délicate l'interprétation de toute la tirade du noble campagnard, c'est que Boileau a voulu y faire œuvre de comique autant que de satirique, et que son héros non seulement débite sottises sur sottises (y compris les oppositions entre Voiture et son singe Le Pays, entre Racine et Quinault), mais encore, comme Alceste, parle province et Balzac.

acte d'hostilité (14), il n'y aurait qu'à relire la préface d'*Alexandre* :

Ce qui me console, dit aigrement Racine, c'est de voir mes censeurs s'accorder si mal ensemble... Les uns soutiennent qu'Alexandre n'est pas assez amoureux; *les autres me reprochent qu'il ne vient sur le théâtre que pour parler d'amour.* Aussi je n'ai pas besoin que mes amis se mettent en peine de me justifier. Je n'ai qu'à renvoyer mes ennemis à MES ENNEMIS.

Pour connaître les jugements portés par Boileau sur *Andromaque* et sur *Britannicus*, les vers 53-54 de l'Epître VII, qui d'ailleurs sont de l'époque de l'amitié, restent d'un faible secours :

Et peut-être ta plume, aux censeurs de Pyrrhus,
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.

(Si ce *peut-être* n'est pas une cheville, ne signifierait-il pas que Boileau, pour parler de la genèse de *Britannicus*, en était réduit aux hypothèses? A moins qu'il n'y ait surtout une excuse...) Mais, à un âge ou l'homme qui s'est généralement montré féroce se découvre de l'indulgence, dans des circonstances où l'amitié et le souci de sa thèse devaient le garder de toute exagération dans le sens contraire, Boileau a écrit qu'il abandonnait aux censeurs du théâtre « le comédien et la plupart de nos poètes, et même M. Racine en plusieurs de ses pièces ». Le *même* est amical, mais le *plusieurs* est troublant. Boileau n'a pu condamner ni *Esther*, ni *Athalie*, ni *Iphigénie*, ni *Phèdre*, ni l'innocente *Thébaïde* (15). Boileau renon-

(14) Inutile de dire que la scène du dialogue subreptice a jeté Mesnard et Revillout dans un embarras effroyable. Ils se croient obligés de supposer une interpolation maligne (malignité à l'adresse de Racine, dit Mesnard, à l'adresse de Boileau, dit Revillout, à l'adresse des deux, avaient dit les éditeurs de 1807); mais ils ne voient pas une interpolation dans la scène relative à Scarron, et ils sont obligés de concéder que la manière de Boileau est heureusement imitée, qu'ainsi aurait pu parler Boileau lui-même, que peut-être il l'aurait dû, que Boileau avait INVOLONTAIREMENT suggéré, en maintenant dans son texte avoué *d'après 1700* le rapprochement entre Cyrus et Alexandre, l'idée de cette scène débitée en 1671!...

(15) *Cf.* la préface que lui a donnée Racine en 1676, et alors il savait bien où le bât l'avait blessé : « L'amour, qui a d'ordinaire tant de part dans les [*sic*] tragédies, n'en a presque point ici... ».

çait à défendre, outre *Alexandre*, au moins deux autres pièces qu'il faut choisir parmi *Andromaque*, *Britannicus*, *Bérénice*, *Bajazet* et *Mithridate*. Notre embarras serait bien grand si nous ne connaissions la personne à qui Boileau faisait connaître ses sentiments et qu'il invitait à poursuivre oralement la conversation entreprise sur ce sujet délicat (Laverdet, 453) : c'est Losme de Monchesnay, l'auteur de ce *Balaeana* où se trouvent formulés, sur quelques tragédies de Racine, des jugements d'une nature telle que Mesnard ne peut croire à leur authenticité et en vient à écrire drôlement que Boileau est, pour Racine, « un ami si peu suspect de préventions hostiles... » — Ne croirait-on pas que Mesnard a vu le dessous des cartes?

Voici ce que le *Balaeana* rapporte à propos d'*Andromaque* :

M. Despréaux disait que l'amour est un caractère affecté à la comédie, parce qu'au fond il n'y a rien de si ridicule que le caractère d'un amant et que cette passion fait tomber les hommes dans une espèce d'enfance... Il disait que l'amour pris à la lettre n'était point du caractère de la tragédie, à laquelle il ne pouvait convenir qu'en tant qu'il allait jusqu'à la fureur, et par conséquent devenait passion tragique. Il n'était point du tout satisfait du personnage que fait PYRRHUS dans l'*Andromaque*, qu'il traitait de HÉROS A LA SCUDÉRY, au lieu qu'Oreste et Hermione sont de véritables caractères tragiques. Il frondait encore cette scène où M. Racine fait dire par Pyrrhus à son confident :

...Crois-tu si je l'épouse
Qu'Andromaque en son cœur ne sera point jalouse.

Sentiment puéril...

Il est aisé de reconnaître en ce propos l'auteur de l'*Art Poétique*; non moins aisé de reconnaître l'auteur du *Dialogue des Héros de Roman* : la scène v de l'acte II n'aurait-elle pas servi à une scène de cette revue à tiroirs? Boileau jugeait donc Pyrrhus comme Créqui; un autre

critique jugeait, avec Boileau, que l'amour est l'âme de toutes les actions de Pyrrhus et que l'*Andromaque* de Racine devait être mise sur le même pied que la *Clélie* de M[lle] de Scudéry : c'était l'auteur de la *Folle Querelle* montée par Molière.

A propos de *Britannicus*, Monchesnay rapporte ceci :

> Je vantais à M. Despréaux la pièce de Britannicus, en présence du fils de M. Racine. M. Despréaux disait que son ami n'avait jamais fait de vers plus sentencieux; mais il n'était pas content du dénouement. Il disait qu'il était trop puéril, que Junie, voyant son amant mort, se fait tout d'un coup religieuse, comme si le couvent des Vestales était un couvent d'Ursulines, au lieu qu'il fallait des formalités infinies pour recevoir une vestale. Il disait encore que Britannicus est trop petit devant Néron.

Pour n'avoir pas voulu rapprocher ce jugement de ceux des ennemis de Racine, Mesnard s'en est interdit l'intelligence exacte. Il y a là un seul éloge : les ennemis de Racine ne commettaient pas tous des latinismes, mais tous « sans exception » louaient la beauté des vers de *Britannicus* (Lyonnet, les premières de Racine, p. 87). Au dire de Boursault, les « connaisseux », c'est-à-dire les cornéliens, — en 1676, Racine aura l'esprit de reprendre le mot sous sa forme noble, les *connaisseurs*, pour désigner ses propres partisans, — les cornéliens voyaient un « amoureux sans jugement » dans ce « jeune Britannicus, qui avait quitté la bavette depuis peu et qui semblait (aux raciniens) élevé dans la crainte de Jupiter Capitolin ». Robinet critique la catastrophe et Boursault raille les spectateurs qui en trouvèrent la nouveauté « si émouvante et furent si touchés de voir Junie... s'aller rendre religieuse de l'ordre de Vesta, qu'ils auraient nommé cet ouvrage une tragédie chrétienne, si l'on ne les eût assurés que Vesta ne l'était pas ».

Mais avons-nous besoin du témoignage de Losme de Monchesnay pour croire qu'en 1670 encore, Boileau était un cornélien et par conséquent un ennemi de Racine?

D'autres textes montrent l'auteur d'*Andromaque*, de *Britannicus*, de *Bérénice* poursuivi avec acharnement par l'auteur de satires qui mettait sa parole et sa plume au service de Corneille et Molière. Bien loin d'être assagis par l'échec de *Tite et Bérénice*, ceux-ci chargeaient leurs amis de déprécier l'autre *Bérénice*, cette Marion que le public allait voir pleurer et entendre crier (le mot de Chapelle sera repris par un ennemi, bien connu comme tel, de Racine). De son côté, Racine, quoi qu'ait dit certain critique, n'était pas saoûl de son triomphe : il luttera contre Corneille jusqu'à *Mithridate* au moins. Les cornéliens et les raciniens restaient dressés les uns contre les autres. Au début de janvier 1672, l'Hôtel de Bourgogne monte une nouvelle pièce de Racine. Le 12, Mme de Sévigné écrit à sa fille :

> Racine a fait une comédie qui s'appelle *Bajazet*, et qui enlève la paille; vraiment elle ne va pas en *empirando* comme les autres. M. de Tallard dit qu'elle est autant au-dessus de celles de Corneille, que celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer : voilà ce qui s'appelle bien louer; il ne faut point tenir les vérités cachées. Nous en jugerons par nos yeux, et par nos oreilles...

Bérénice n'avait donc point définitivement tranché la question. Les raciniens, avec M. de Tallard, voyaient dans *Bajazet* un argument en faveur de la supériorité de Racine. Les cornéliens voulaient y voir une preuve de son irrémédiable infériorité. Mme de Sévigné par exemple écrit deux jours plus tard :

> La comédie de Racine m'a paru belle, nous y avons été. Ma belle-fille m'a paru la plus merveilleuse comédienne que j'aie jamais vue... (on sait que Racine a dû tous ses succès aux acteurs, et que Corneille ne trouvait pas d'acteurs)... *Bajazet* est beau; j'y trouve quelque embarras vers la fin; il y a bien de la passion, et de la passion moins folle que celle de Bérénice : je trouve cependant, à mon petit sens, qu'elle ne surpasse pas *Andromaque*; et pour ce qui est des belles comédies de Corneille, elles sont autant au-dessus, que votre idée était au-dessus de... Appliquez, et ressouvenez-vous

de cette folie et croyez que jamais rien n'approchera (je ne dis pas surpassera) des divins endroits de Corneille. Il nous lut l'autre jour une comédie chez M. de la Rochefoucault qui fait souvenir de la Reine mère.

Mme de Sévigné consentait encore à trouver de la beauté à *Bajazet*, et à le laisser à la hauteur d'*Andromaque*, — bien au-dessous de *Pompée* et même de la nouvelle *Pulchérie*.

Moins de deux mois plus tard, le 9 mars, Mme de Sévigné, soustraite à l'influence de M. de Tallard, ne croit plus beaucoup à la beauté de *Bajazet* :

A propos de comédie, voilà *Bajazet*. Si je pouvais vous envoyer la Champmeslé, vous trouveriez cette comédie belle; mais sans elle, elle perd la moitié de ses attraits. Je suis folle de Corneille; il nous redonnera encore *Pulchérie*, où l'on verra encore la main qui... Il faut que tout cède à son génie.

La *passion* cornélienne s'est réveillée chez Mme de Sévigné. Sous l'influence de sa fille, sans doute, mais encore? Qui donc lui souffle cet éreintement de *Bajazet* (16 mars) :

Vous en avez jugé très juste et très bien, et vous aurez vu que je suis de votre avis. Je voulais vous envoyer la Champmeslé pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé; les mœurs des Turcs y sont mal observées : ils ne font point tant de façons pour se marier; le dénouement n'est point bien préparé: on n'entre point dans les raisons de cette grande tuerie. Il y a pourtant des choses agréables, et rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner. Ma fille, gardons-nous bien de lui comparer Racine, sentons-en la différence. Il y a des endroits froids et faibles, et jamais il n'ira plus loin qu'*Alexandre* et qu'*Andromaque*. *Bajazet* est au-dessous, au sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer. Racine fait des comédies pour la Champmeslé : ce n'est pas pour les siècles à venir. Si jamais il n'est plus jeune, et qu'il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. Vive donc notre vieil ami Corneille! Pardonnons-lui de méchants vers, en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent : ce sont des traits de maître qui sont *in-*

imitables. DESPRÉAUX EN DIT ENCORE PLUS QUE MOI; et en un mot, c'est le bon goût : tenez-vous-y.

Ce texte bien connu lui aussi pouvait gêner les critiques; les uns ont froidement supprimé la dernière ligne; les autres ont cité sans commentaire : ils pensaient sans doute qu'ils pourraient séparer de l'éloge de Corneille, auquel ils laisseraient Despréaux adhérer, l'attaque à fond contre *Bajazet* et contre Racine, de quoi ils déchargeraient cet ami prétendu. Mais l'histoire, les lettres précédentes, cette lettre même s'opposent à une pareille dislocation. Le dithyrambe en l'honneur de Corneille ne va pas sans l'écrasement de Racine. A l'un et l'autre Boileau s'associe; il renchérit sur l'un comme sur l'autre; et si un cornélien est tenté de trouver quelque beauté à une pièce de Racine, c'est Boileau-Despréaux qui se charge de le détromper. En 1672... (16).

En 1672, Racine et Despréaux sont encore, du point de vue littéraire, des ennemis. Dans la camaraderie qui les a rapprochés un an plus tôt, le plaisir joue un rôle plus important que la poésie. Mais la formation de leur amitié littéraire mérite une étude spéciale. Les pages qui précèdent sont bien loin d'avoir épuisé l'intérêt de la première période de leurs relations : il y aurait lieu d'étudier, par rapport à Boileau, certaines phrases des préfaces de Racine, d'examiner comment le satirique Despréaux sut se faire agréer comme critique littéraire par les partisans de la vieille Cour, etc., etc. En vérité, ce n'est pas toujours une tâche aisée que de rendre à des textes souvent cités leur signification première. Qui dira tout le mal qu'ont fait à l'histoire exacte du Grand Siècle les commérages et les radotages d'Auteuil? Par bonheur, il reste encore quelques documents que les Brossette et les fils de Racine n'ont pu falsifier pour la gloire de Boileau et

(16) On sait que Boileau « trouvait les vers de *Bajazet* trop négligés ». Pouvait-il avouer plus nettement qu'à la fin de 1671, le professeur de vers faciles difficilement faits n'était pas encore entré en fonctions?

ces documents permettent d'affirmer qu'il n'y a pas eu une *école de 1660* (de 1670? à voir), qu'en particulier Racine n'a pas été l'élève de Boileau. Jusqu'au début de 1672, le satirique a fait campagne contre celui qui devait s'élever à la hauteur de Corneille. Les six premières tragédies de Racine, au moins, sur neuf profanes, ont été écrites en dehors de l'influence de Boileau. Si le théâtre et la littérature française s'honorent d'une *Andromaque*, d'un *Britannicus*, d'une *Bérénice*, d'un *Bajazet*, c'est contre le gré et la volonté de Boileau.

JEAN DEMEURE.

ENLUMINURES PERSANES

—

ISPAHAN D'AUTOMNE

Allons avec les rêveurs persans
nous asseoir entre les arcades du grand pont
de Shah Abbas à Ispahan et contempler au crépuscule
les feuilles dorées des peupliers tremblants.

Niches du grand Pont entre les arcades
dominant le paysage et ce mince filet d'eau.
Quelle tranquillité est là! Nombreux s'y reposent, accroupis,
de doux promeneurs enturbannés.

Ville de recueillement et de silence.
Je voudrais, avec les étudiants de la belle Madresseh bleue,
passer des heures dans le jardin à l'ombre de la Mosquée
et tout oublier de la vie.

Près du blanc palais que j'habite,
deux cyprès gardent le jardin
où les roses d'automne s'effeuillent
sous un ciel de turquoise pâle.

J'aime à me baigner ici
dans cette vasque bleue
aux fins revêtements de faïences,
telle une princesse de la cour de Shah Abbas.

Le vieux gardien de la Madresseh m'accueille
à l'heure où tombe le jour. Peu à peu, une à une
faiblement s'éclairent
les cellules des étudiants tout autour du jardin.

Les dernières lueurs du soleil s'accrochent
à la mosquée bleue et jouent
sur les tons précieux de la porte
infranchissable.

—

La place immense de Maidan se recueille.
Le soleil disparaît à l'horizon,
du haut de l'Alli Kapi je vois tout Ispahan devenir d'or.
C'est l'heure où retentissent les trompes sauvages de Zoroastre.

Je suis éprise d'une petite joueuse de cithare
de vert vêtue, qui sourit tristement
au palais des Quarante colonnes à Ispahan,
sur cette fresque peinte par quelque Giotto persan,
attendrissante, avec cette boucle de cheveux tombant
sur la joue, en ce décor de fête, parmi les seigneurs dorés,
les flacons, les fruits, les danseuses penchées,
et par les baies ouvertes on voit les jardins, les montagnes.
L'autre salle est celle des princesses mongoles
aux yeux retroussés
dans l'encadrement d'arabesques fleuries,
au fond des niches vertes.

—

CRIS DANS LA NUIT

Ciel gris d'Occident. Eté sans éclat. Existe-t-elle encore l'ardeur?
Là-bas, dans un Orient que je sais,
montent vers le ciel des clameurs
dans la terrible frénésie de Moharrem.

Et qu'importe à ces hommes exaltés
tout ce qui n'est pas cela! Dans le martyre des Alides
une population se plonge, frémit,
grisée par l'excitation des larmes.

Collée contre un mur, fondue dans la lumière
je voyais les processions et les cortèges
les drapeaux noirs frangés de vert, les chevaux piaffant

et ces enfants
qui figuraient les doux enfants immolés.
Tout près de moi, sans me voir, aveuglés par le rêve,
tous passaient.

La nuit les carrefours s'éclairaient.
Lustres de cristal promenés.
Lentement les porteurs oscillaient,
grandes fleurs de feu balancées.

Dans les nuits étouffantes un cri montait,
appel, le même toujours, Hassan! Hocéin!
Les pénitents se flagellaient
aux répons des tragiques litanies.

Ce matin de l'Achoura, torride, épouvantable,
les volontaires suppliciés, en blanches chemises rougies,
ruisselant de leurs blessures, se tailladant
la tête à coups de sabre,
entourés de la foule éperdue,
tournaient, effrayants danseurs empourprés
parmi tous ces sombres hallucinés.

—

SUR LA ROUTE

Toutes les caravanes de la Perse
se sont donc mises en marche cette nuit
pour cheminer avec la lune?

Entre les gorges de la montagne
je rencontre leurs files serrées,
interminables. En cadence
sonnent les lourdes cloches.

Les chameaux se sont accroupis
pour l'étape. Repos d'une heure
au milieu de la nuit. Près d'eux
sur la terre chaude je dormirai.

Le désert, encore le désert. Rien, que le bondissement
des gazelles. Là-bas, sur les montagnes des Bakhtyaris
jouent les ombres roses
du couchant.

Sur la coupole dorée de Koum
j'ai vu tourner les heures lumineuses.
Mosquée, merveille de partout aperçue
dans la campagne lointaine.

Les sombres bazars débouchent sur la grande place
où près des tombes des pèlerins se tient le marché animé.
Surprise incomparable en sortant des obscurs dédales,
voici, brillante, la Mosquée d'Or.

Les arbres jaunes illuminent
les alentours de la Mosquée d'Or. Et dans le calme
jardin d'automne les pensifs jeunes Mollahs
deux par deux se promènent.

Telle qu'à Fez l'exaltation d'une nuit de Ramazan
j'écoute en cette lunaire nuit sainte de Koum
monter vers la terrasse où je suis les sanglots des pèlerins
et la voix du récitant qui clame les douleurs de Fathimé.

La voix vibrante de l'homme alterne
avec les litanies aiguës que psalmodie
un enfant, sous cette tente aux drapeaux noirs plein d'exaltés
pèlerins, que je devine sans les voir.

Les caravanes de chameaux, les files d'ânes
encombrent le pont
où je vais contempler longuement la mosquée, les beaux
[jardins
les précises montagnes blanches, à l'horizon.

Vie des grandes places musulmanes.
A Marrakech j'en aimais les spectacles multipliés,
mais cette vision pâlit devant le Maidan d'Ispahan
aux deux mosquées incomparables.

Place où courent les troupeaux, où s'animent
les marchés ambulants
et les attroupements près des conteurs et des jongleurs.

Avoir vu le Dôme d'or de Koum
flamber au soleil de midi,
rosir à l'aurore et s'estomper au clair de lune,
quelle nostalgie pour les plus tard!

J'envie ce petit tanneur qui se tient dans son échoppe
au coin du pont et du bazar où s'engouffrent les caravanes.
Sage au turban blanc brodé, accroupi sur ses talons,
Il voit, sans bouger, tout passer.

Le bazar de Koum en ces jours d'automne
est glorieusement paré de grenades
accrochées en guirlandes à toutes les boutiques obscures,
et, tentantes ,ouvertes, offertes, celles promenées sur le dos des
[ânes.

Mains de Fathimé — ou d'Hossein! Mains martyrisées,
hallucinantes, peintes en rouge le long des murs de terre.
Et celles-là, au seuil de ma maison, incurvée dans la pierre.
Toutes les mains coupées en bouquet d'argent offert
au petit autel du Bazar. Fathimé! Hossein!
Là viennent pleurer les dolentes femmes en tchadour,
colombes amoureuses, sous leurs cagoules noires.
Furtivement elles accrochent près de l'autel le cadenas
symbolique pour demander à Fathimé la fidélité
de celui qu'elles aiment.

RENÉE FRACHON.

A PROPOS DU CENTENAIRE DE LA MORT DE HOUDON

GLUCK ET HOUDON

HISTOIRE D'UN BUSTE

—

Lorsque le chevalier Gluck fit son premier séjour en France, en 1774, il y arrivait précédé d'une réputation suffisamment établie pour que les portraitistes, peintres ou sculpteurs, cherchassent à retracer, pour leurs contemporains et la postérité, l'effigie de l' « Orphée germanique ».

Tandis que Silfrède Duplessis, frappé du caractère de cette physionomie impérieuse, multipliait les esquisses du beau portrait de Vienne, exposé au Salon de 1775, Houdon, puis Greuze, cherchaient de leur côté à conserver les traits du maître qui était pour eux un ami, un « frère » (1).

Le Salon de peinture, sculpture et architecture, qui se tenait au Louvre à partir du 25 août, jour de la Saint-Louis, fête du roi, n'ayant lieu que tous les deux ans, le grand public ne fut admis à voir le portrait de Gluck par Duplessis et son buste par Houdon qu'au Salon de 1775.

Sous le numéro 258, Houdon y exposait le « buste de M. le chevalier Gluck », à côté de celui de sa grande interprète Sophie Arnould, dans le rôle d'Iphigénie.

Les contemporains ne sont pas prodigues d'indications

(1) Houdon, comme Gluck, et Greuze un peu plus tard, était franc-maçon et affilié à une loge maçonnique, celle des *Neuf Sœurs*, fondée en 1776, qui comptait, parmi ses membres un grand nombre d'artistes, et notamment de musiciens. Gluck fréquenta sans nul doute cette société où le grand sculpteur allait trouver des modèles tels que Franklin, Paul Jones, Condorcet, l'astronome Lalande. Cette même année 1776, ce sera un membre des *Neuf Sœurs*, le violoncelliste Jannson, qui sera l'initiateur de la souscription dont il va être question. Le portrait signé Greuze est de 1777. Greuze entra aux *Neuf Sœurs* en 1779. (Voir L. Amiable, *Une loge maçonnique d'avant 1889*. Paris, 1897).

sur l'effet produit par cette exposition. Le *Mercure de France* se contente de signaler ces « deux portraits », sur lesquels les *Mémoires secrets* dits de Bachaumont sont un peu plus explicites.

Quelle beauté, quelle onction dans M[lle] *Arnould*, représentée en *Iphigénie*, s'écrie le rédacteur. Elle a les bandelettes, les croissans et tous les attributs qui désignent le moment du sacrifice où il l'a peint. Que de force et de vigueur dans celui du chevalier *Gluck*, où la sculpture prend sa revanche et l'emporte sur sa rivale ! (2).

Ce jugement plutôt sommaire se complète par une critique plus sévère d'un autre contemporain. L'auteur des *Observations sur les Ouvrages exposés au Salon du Louvre* lui consacre ces lignes:

Houdon a quantité de morceaux .... On est très satisfait à plusieurs égards de celui de M. Gluck; il est plein de vie; mais personne ne sait gré au sculpteur de la scrupuleuse attention qu'il a apportée à imiter jusqu'aux moindres inégalités de la peau ; ces sortes d'accidents, suites d'une maladie, se doivent oublier, et paraître seulement dans quelques endroits (3).

Or, cette même année 1775, le jeune duc de Weimar, Karl August, l'ami de Gœthe, était venu à Paris. Il y conserva par la suite comme correspondant le célèbre helléniste Dansse de Villoison. Celui-ci, ayant à renseigner le duc sur les ouvrages exposés au Salon, lui envoyait, au mois de septembre, une « note » demandée à Houdon, relative, en outre, au buste de Gluck, dont le prince avait acquis un moulage, l'ayant vu dans son atelier, avant le Salon. Un billet du sculpteur lui-même, qui aide à reconstituer ces menus événements, a été conservé, par le plus grand des hasards, dans les papiers de l'helléniste, à la Bibliothèque nationale, où M. Charles Joret l'a retrouvé. Villoison s'était servi du verso resté blanc pour prendre des notes, et c'est à cette économie d'érudit que nous devons une des rares

(2) *Mercure de France*, octobre 1775, p. 197. Bachaumont, tome XIII, p. 181.
(3) *Observations*, etc., p. 55-56. Brochure anonyme.

lettres de Houdon qui subsistent. En voici le texte, curieux à plusieurs titres:

Paris, ce 3 septembre 1775.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint la note que vous m'avez demandée concernant les ouvrages de sculpture exposés au Salon et principalement les miens. Quant au portrait de M. Gluck, je suis convenu avec M. le baron de Knebel (4) de 4 louis (5). Les frais de caisse et d'emballage seront payés à l'arrivée dudit à Weymard, lequel a été emballé, encaissé et envoyé par M. de Lorme à messieurs Miville et Perrin à Strasbourg sous l'adresse du duc.

J'ai l'honneur d'être, avec toute l'estime et la considération que vous méritez, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

HOUDON (6).

Ce buste de 1775, dont la bibliothèque de Weimar possède une reproduction en bronze, et dont d'autres copies en terre cuite ou en plâtre patiné (?) sont conservées au Kaiser-Friedrich-Museum de Berlin, ainsi que dans la Galerie ex-grand-ducale de Brunswick, semblait avoir disparu complètement, en France, depuis l'incendie de l'Opéra, qui anéantit en octobre 1873, le marbre dont nous allons parler. Or, feu Moreau-Nélaton, dont les collections viennent d'entrer dans nos musées nationaux, avait été assez heureux, voici une trentaine d'années pour acquérir un moulage provenant de l'atelier du sculpteur Jacquemart, lequel possédait les moules originaux vendus après la mort de Houdon.

(4) Le baron de Knœbel, gouverneur du duc de Weimar.

(5) Ce prix de 4 louis (96 livres) peut sembler bien minime, mais il ne s'agit en réalité que d'un moulage. Pour le buste de Sophie Arnould, par un contrat conclu entre l'actrice et le sculpteur, le 5 avril de la même année 1775, Houdon s'engageait à livrer « en août prochain » trente-deux bustes « en plâtre sur piédouche, réparés par moy », moyennant 3.800 livres. Le buste en marbre était d'ailleurs compté dans cette somme.

(6) Charles Joret, dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, XXIII, p. 62-63. Cf. Bibliothèque nationale, Mss. grecs, supp. 943.

§

L'auteur de l'étude sur Houdon, qui nous a fait connaître le billet adressé à Villoison, a supposé à tort que le sculpteur avait fait un second buste en 1777. On savait, en effet, par les *Mémoires* de Bachaumont, qu'un groupe d'artistes, de musiciens, d'acteurs, de gens de lettres et d'amateurs, en tête desquels se trouvaient les directeurs et artistes de l'Opéra : Le Gros, Berton, Gelin, Larrivée, Gossec, Leduc, Rolland, s'était engagé, par acte notarié, à faire les frais d'un buste en marbre du compositeur, dont l'exécution serait confiée à Houdon (7).

En conséquence, Houdon aurait fait un second buste, en marbre celui-là, qui devait être exposé au Salon de 1777. Or, outre que la liste des œuvres de Houdon, dressée par lui-même, n'indique qu'un buste de Gluck (8), l'acte même concernant le marbre de l'ancien Opéra, et que nous avons pu retrouver dans les archives du notaire, marque nettement qu'il n'en est rien, bien au contraire : les signataires des conventions de juillet 1776 stipulent formellement que le marbre destiné à l'Académie royale de musique devra reproduire le buste exposé en 1775. Voici d'ailleurs le texte de cette pièce unique, dont la teneur indique comment se faisaient ces sortes de commandes artistiques :

14, 15, 16 et 23 juillet 1776.

Etablissement de
Souscriptions et Conventions
à ce sujet, le tout
Concernant le Buste
de M. le Chevalier Gluck.

Pardevant lesdits Conseillers du Roy Notaires au Chatelet de Paris, soussignés présents sieur Jean-Baptiste Aimée (*sic*) Jann-

(7) Bachaumont, *Mémoires secrets*, IX, p. 191-192 ; juillet 1776.

(8) Dans ce catalogue, rédigé vers 1784, Houdon mentionne : « En 1778, n° 274 *bis*. Le buste de M. le chevalier Gluck, pour le foyer de l'Opéra, en marbre. » (Paul Vitry, *Une liste des œuvres de Houdon rédigée par lui-même*. *Archives de l'Art français*, 1908).

son (9), Ordinaire de la Musique de feu Mgr le Prince de Conty et pensionnaire de sa succession, demeurant à Paris, rue de Seine, vis-à-vis l'hôtel de la Rochefoucault, paroisse Saint-Sulpice.

Sieur François Joseph Gosset (10), ancien directeur du Concert spirituel, demeurant à Paris, rue des Moulins, paroisse Saint-Roch.

M. François Louis Gaud Leblanc Duroullet, grand Croix de l'Ordre de Malthe, demeurant à Paris, rue des Bons Enfants, paroisse Saint-Eustache (11),

Sieur Henry Larrivée, de l'Académie Royale de Musique, demeurant à Paris, rue et chaussée d'Antin, par. Saint-Eustache (12).

Sieur Le Duc, Directeur du Concert Spirituel, demeurant à Paris Rue du Hazard, Butte et par. Saint-Roch (13).

M. Pierre Montan Berton, Surintendant de la Musique du Roy, demeurant à Paris, rue Saint-Nicaise, susdite par. Saint-Roch (14).

Et S[r] Joseph Legros, musicien et Pensionnaire du roi, demeurant à Paris, rue Levesque, Butte et par. Saint-Roch (15), (*suivent deux pages blanches*).

(9) Jannson, ou Jeanson, violoncelliste remarquable, avait joué au Concert spirituel. Après avoir voyagé en Italie avec le prince de Brunswick, il revint à Paris en 1771, et entra chez le prince de Conty. Il voyagea par la suite, et fit partie des premiers professeurs du Conservatoire. Né à Valenciennes en 1742, il mourut à Paris le 2 septembre 1803. Comme Houdon et comme Piccinni père et fils, il fit partie de la loge des *Neuf Sœurs*.

(10) Le célèbre Gossec, né à Vergnies (Hainaut), le 17 janvier 1733, mort à Passy le 16 février 1829.

(11) Louis Gaud Lebland du Roullet, l'un des premiers librettistes français de Gluck, auteur d'*Iphigénie en Aulide*. Il était attaché à l'ambassade française de Vienne, en 1772, lorsqu'il recommanda Gluck aux directeurs de l'Opéra de Paris, par une lettre insérée dans le *Mercure de France* d'octobre. (Voir cette lettre dans nos *Ecrits de musiciens*, p. 287 et suiv.). Du Roullet mourut à Paris le 2 août 1786.

(12) Henry Larrivée, né à Lyon le 9 février 1737, mort à Vincennes le 7 août 1802, entra à l'Opéra en mars 1755, et prit sa retraite en avril 1786. « On n'oubliera jamais, dit le *Journal de Paris* à cette époque, la manière dont ont été établis les rôles d'Agamemnon dans *Iphigénie en Aulide* et d'Oreste dans *Iphigénie en Tauride*.

(13) Simon Le Duc l'aîné aurait, d'après Fétis, débuté à l'âge de onze ans au Concert spirituel, en 1759. Il mourut vers le 20 janvier 1777.

(14) Berton, né à Paris en 1727, mort le 14 mai 1780, compositeur et chef d'orchestre, s'était acquis de la réputation dans la direction des œuvres de Gluck.

(15) Legros, né à Monampteuil (Aisne), le 8 septembre 1739, mort à la Rochelle

Tous d'une part

Et M. Jean-Antoine Houdon, sculpteur du Roy et de son académie et membre de celle de Toulouze, demeurant à Paris, rue de Richelieu, par. Saint-Eustache.

Lesdittes parties convaincues que M. le Chevalier Gluck a perfectionné la Musique dramatique nationale ont cru s'honorer eux-mêmes en honorant le génie et les talents de ce grand artiste par le plus flatteur de tous les hommages, en conséquence tous lesd. Comparants, autres que ledit Sieur Houdon ont arrêté de faire exécuter en marbre par ledit Sieur Houdon le buste dudit Sieur Chevalier Gluck exposé au salon de l'année mil sept cent soixante-quinze, pourquoy il a été fait entre Lesdittes parties Les traités et conventions qui suivent :

ART. 1er

Ledit sieur Houdon s'oblige de faire et parfaire en marbre statuaire le buste de M. le chevalier Gluck tel que le Sr Houdon l'a fait exposer l'année mviic soixante-quinze et le livrer fait et parfait suivant son art et le jour de la fête du Saint Louis vingt-cinq août de l'année prochaine mil sept cent soixante-dix-sept.

ART. 2

Pour le prix dudit Buste tous lesd. comparants autres que ledit sieur Houdon promettent et s'obligent solidairement l'un pour l'autre un d'eux seul pour le tout sous les renonciations ordinaires aux benefices de droit requises payer audit sieur Houdon qui s'y restraint la somme de quatre mille Livres sçavoir douze cents livres au 1er octobre prochain, douze cent livres après l'ebauche de l'ouvrage fait et parfait auquel payement ils affectent obligent et hipothèquent sous laditte solidité generalement tous leurs biens meubles et immeubles présents et avenir.

ART. 3

Attendu que les parties qui se coobligent au présent acte se sont trouvés sollicités d'accepter des souscriptions d'amateurs qu'ils n'ont pu refuser pour donner le temps de recueillir le montant desd. souscriptions et en connaître le produit, Il est expressement convenu avec ledit Sr. Houdon qui le consent que le

le 10 décembre 1793, entra à l'Opéra en 1763. Il prit sa retraite en 1783, après avoir figuré dans toutes les œuvres de Gluck. Il créa notamment le rôle d'Orphée, que Gluck avait récrit pour lui. Legros fut directeur du Concert spirituel, après Le Duc, de 1777 jusqu'à sa suppression en 1793.

devis et marché cy dessus pourra être résilié à la premiere réquisition des Contractans sans être tenus aucune indemnité respective jusques au premier octobre prochain et passé ce délai le présent traité ne pourra plus être résilié s'il ne plaît à l'un et l'autre des parties mutuellement et chacun en droit foy sera tenu de l'exécuter à peine et. (*sic*)

Art. 4

Tous lesd. Comparants autres que led. Sr Houdon par suite des obligations par eux cy dessus contractées s'associent par ces présentes pour diriger et faire mettre à exécution ledit Buste et il est des a present arreté et convenu que le Buste dudit sieur chevalier Gluck fait et parfait sera présenté au nom des dits sieurs associés et souscripteurs a l'Académie Royalle de Musique et a elle donné sans autre condition que de le placer dans le foyer de l'Opéra ou autre endroit public à côté et dans la même salle ou se trouvera le Buste de Mr. Rameau et à cet effet il sera passé avec Messieurs les Directeurs et administrateurs de laditte Académie tous actes necessaires le tout sous le bon plaisir et l'agrément du roy.

Art. 5

Chaque personne qui voudra souscrire et contribuer au payement du monument cy dessus sera tenu de payer et déposer à Me Lemoine, L'un des notaires soussignés et que les Comparants nomment et choisissent pour sequestre au moins une somme de douze livres de laquelle ledit Me Lemoine se chargera envers lad. société suivant et de la manière que les souscripteurs l'exigeront et il sera par lui tenu un registre des sommes qu'il recevra sur lesquels (*sic*) il inscrira les noms qualités et demeures des souscripteurs qui voudront se faire connoître.

Ledit Me Lemoine demeure autorisé à recevoir jusques à concurrence d'une somme de quatre mille cinq cents livres dont quatre mille livres seront par lui employés au payement de pareille somme qui se trouvera due aud. sieur Houdon suivant et pour les causes cy dessus dittes et le surplus a payer les frais que la présente association pourra occasionner ensemble les autres dépenses accessoires qu'il pourra être necessaire de faire pour placer ledit Buste d'une maniere honorable et qu'on ne peut prevoir.

ART. 6

Si la totalité des quatre mille cinq cents livres a provenir des souscriptions n'est pas employée ce qui ne sera pas consommé sera donné à l'Hopital General pour subvenir aux besoins des pauvres ou servira si la somme est suffisante à la délivrance de quelques prisonniers le tout d'après une deliberation qui sera prise lors de l'arreté de comptes dud. Me Lemoine.

ART. 7

Dans le cas où laditte somme de quatre mille cinq cents livres ne seroit pas remplie par les souscriptions chacun des comparants autres que ledit sieur Houdon s'obligeront de contribuer pour sa part et portion au payement de ce qui s'en defaudra sans porter atteinte à cette solidité sus-exprimée en telle sorte que rien ne puisse arreter ou suspendre la perfection dud. Buste.

ART. 8

Dans le cas où par rapport à tout ce que dessus il y auroit quelque décision à prendre il sera en l'étude dud. Me Lemoine convocqué toutte assemblée soit desd. sieurs associés soit desd. sieurs souscripteurs pour opter entre eux et determiner le party qu'il faudra prendre et ce qui aura été déterminé par six des dits associez vaudra force de loy comme si tous y eussent comparu.

Car ainsy, Le tout a été convenu et accordé entre Les dittes parties qui pour l'execution des presentes ont fait election de domicile à Paris en leurs demeures susdites auxquels Lieux nonobstant promettant obligeant Renonçant fait et passé à l'égard desd. sieurs Jeanson et Houdon en leur demeure et a legard des autres parties en l'étude.

L'an mil sept cent soixante seize Les quatorze quinze seize et vingt-trois juillet avant midy.

Et ont tous lesd. comparants signe nos presentes ou trois mots sont rayes comme Nuls.

LARRIVÉE J. F. GOSSEC JANNSON L'AINÉ

A. HOUDON LE BAILLY DU ROULLET LE DUC L'AINÉ

LEGROS BERTON

LECLERC LEMOINE

§

Houdon se mit aussitôt à l'œuvre et, quatre mois après avoir adhéré à ces conventions, le 12 novembre, il donnait reçu à Me Lemoine, autorisé le 7 par Jannson et Le Duc, d'un premier à-compte de 1.200 livres. Le 21 juillet 1777, un mois avant le Salon, qui s'ouvrait à la Saint-Louis, il touchait encore « neuf cent livres a compte. »

Le livret du Salon indiquait, à la page 45, au nom du sculpteur : « *Bustes en marbre.* 245. Portrait de M. le Chevalier Gluck. Il doit être placé au foyer de l'Opéra ».

Le *Mercure de France* du mois d'octobre (p. 190) accordait cette simple mention au marbre de Houdon, vantant « l'assiduité au travail » de l'artiste :

Il y a dans ce buste une expression bien saisie, et dans les draperies une variété de travaux qui font valoir avec avantage les parties lisses de la tête.

Une brochure intitulée : *le Jugement d'une demoiselle de quatorze ans sur le Sallon de 1777*, signalait seulement le buste « de M. Gluck, qui s'est rendu si célèbre en allumant chez nous le feu d'une guerre musicale ».

Cependant, les démarches nécessaires ayant été faites auprès de la Maison du roi, dont dépendait alors l'Opéra, l'académicien Chabanon, gluckiste fervent (Duplessis, peintre de Gluck, devait le portraiturer quelques années plus tard) reçut à la fin de février 1778 la lettre suivante de M. Amelot, ministre de la maison :

Vlles, le 28 février 1778.

C'est, Monsieur, avec bien du plaisir que je vous annonce que le Roi a bien voulu permettre que le Buste de M. le Chevalier Gluck soit placé dans le Grand foyer de l'Opéra.

Je viens d'en prevenir M. Le Berton, et M. Moreau, architecte de la Ville. Je marque à ce dernier de voir avec vous les arrangemens à prendre à ce sujet.

Je suis très-profondément, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

AMELOT.

M. de Chabanon, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, rue Saint-Thomas-du Louvre (16).

Aussitôt Chabanon, ayant consulté les souscripteurs, d'aller porter à Me Lemoine l'autorisation royale. Sa visite est relatée ainsi par le notaire :

Et le neuf mars mil sept cent soixante dix-huit, Est comparu par devant les Conseillers du Roi notaires au Chatelet de Paris soussignés M. Michel Paul Guy de Chabanon de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles Lettres, demeurant à Paris rue Saint Thomas du Louvre, paroisse Saint Germain l'Auxerrois.

Lequel a par ces presentes deposé pour minute à Me Lemoine l'un des no[res] soussignés l'original d'une lettre ministérielle à lui écrite de Versailles le vingt-huit février signée Amelot annonçant que Sa Majesté a permis que le Buste de M. le Chevalier Gluck fût placé dans le grand foyer de l'Opéra laquelle lettre à l'instant représentée par ledit Sr Comparant est à sa réquisition demeurée cy annexée après avoir été de lui Certifiée véritable signée et paraphée en présence des no[res] souss.

Dont acte fait et passé à Paris en l'étude desd. jour et an signé

CHABANON

LECLERC LEMOINE

Toutes les formalités étant remplies, les choses ne traînèrent pas et, le 15 mars, le *Journal de Paris* pouvait annoncer à ses lecteurs que le buste de Gluck avait été mis en place, la veille, « à côté de ceux de Quinault, de Lulli et de Rameau », ajoute *l'Almanach sous verre de 1780*.

Les promoteurs de la souscription retournèrent alors chez Me Lemoine, qui rédigea ainsi le procès-verbal de cette visite, au cours de laquelle furent arrêtés les comptes :

Et le premier avril mil sept cent soixante dix-huit, sur le midy en l'assemblée de Messieurs pour la souscription ouverte relati-

(16) D'après le registre O¹489 des Archives nationales, qui renferme les minutes des deux lettres à Moreau et à Berton, les informant « que le Roi a bien voulu que le Buste de M. le Chevalier Gluck fût placé dans le grand foyer de l'Opéra » et leur demandant de voir avec M. Chabanon de l'Académie des inscriptions et belles-lettres les arrangements à prendre à ce sujet (p. 117).
L'expédition de la lettre à Chabanon est jointe à l'acte Lemoine.

vement au Buste de M. le Chevalier Gluck, dans laquelle étoient Lesd. sieurs Jannson, ledit Sieur Gosset, ledit Sieur Chevalier, Leblanc du Roullet, ledit S. Larrivée, ledit sieur Berton et ledit Sieur Legros, tous dénommés, qualifiés et domiciliés en l'acte d'association en date du quatorze, quinze, seize et vingt-trois juillet de l'année dernière dont la minute est des autres parts.

Avec le S. Pierre Le Duc, Bourgeois de Paris, y demeurant rue du Hazard Butte et paroisse Saint-Roch stipulant à ces presentes co*fils du sieur Simon Le Duc, aussi dénommé aud. Acte d'association (17).

Tous associés par led. acte.

Me Lemoine l'un des notaires soussigné a exposé que M. de Chabanon lui avoit remis et déposé une lettre de M. Amelot, ministre du departement de Paris, qui lui annonçoit la permission que S. Majesté avoit bien voulu accorder pour le Buste de M. le Chevalier Gluck que l'association a fait faire fut placé dans le grand foyer de l'Opéra et les ordres qu'il donnait à cet égard ; et que depuis il avoit appris par une lettre de M. Berton, l'un desdits Srs associés, lui avoit fait l'honneur de lui écrire que conformément à la permission de Sa Majesté et suivant le vœu de Messieurs les souscripteurs qu'il étoit bien flatté d'avoir pu remplir pendant le temps de son administration comme directeur de l'Académie Royalle de Musique, il venoit de faire placer dans le grand foyer de l'Opéra le Buste de M. le Chevalier Gluck, et qu'il en avoit fait constater l'inauguration dans les Registres de l'Académie ; qu'au moyen de ce l'association etant parvenue à ses fins il ne restoit plus pour lesd. Sieurs associés qu'à régler son compte dont il a présenté le bordereau et à le mettre en état de solder les engagements pris par lesd. Srs associés avec le Sieur Houdon sculpteur.

Surquoy lesd. S. associés ayant délibéré entr'eux, il a été fait et arreté ce qui suit :

Lesd. Sieurs associés remercient Mrs. de Chabanon et Berton des soins qu'ils se sont donnés pour faire placer le Buste dud. Sieur Chevalier Gluck dans le foyer de l'Opéra pour en constater l'inauguration dans les Registres de l'Académie Royale de Musique.

(17) Simon Le Duc l'aîné était mort en janvier 1777 (voir ci-dessus note 13). Il avait un frère cadet, prénommé également Pierre, qui fut éditeur de musique et avait acheté le fonds de La Chevardière.

Led. S. Le Berton est engagé de vouloir bien faire délivrer audit Me Lemoine, Notaire à Paris, un Extrait authentique des Registres de l'Académie Royale de Musique en ce qu'il constate l'inauguration dud. Buste (18) et Me Lemoine demeure autorisé à délivrer un extrait de l'acte d'association en ce qui concerne seulement les motifs qui ont déterminé l'hommage desd. Sieurs associés et à faire un envoy tant dud. Extrait que de celui qui lui sera délivré par la direction de l'Académie Royale de Musique au nom collectif desd. Srs associés à M. le Chevalier Gluck en témoignant toute l'estime qu'il font de la personne et de ses rares talents.

... La Recette dud. Sr Lemoine a été déterminée fixée et arretée à la somme de deuxmille cinq cent quatorze livres cy... 2514 »

Et la dépense à la somme de deux mille cent livres cy... 2100 »

Partant la Recette excede la depense de quatre cent quatorze l. cy.............................. 414 »

Et comme ce reliquat est insuffisant pour fournir au S. Houdon les dix neuf cent livres qui lui restent dûs sur les quatre mille L. dont le payement doit lui être fait aux termes de l'acte des autres parts chacun desd. Sieurs associés a présentément exibé sur le Bureau la somme de deux cent douze livres cinq sols neuf deniers formant le septième dont chacun d'eux est tenu dans les quatorze cent quatre vingt six livres qui restent à fournir pour parfaire lesdites quatre mille livres.

A ce faire étoit présent et est intervenu ledit S. Houdon nommé, qualifié et domicilié des autres parts.

Lequel reconnoît avoir reçu savoir dud. Me Lemoine Notaire la somme de quatre cent quatorze Livres montant dudit Reliquat de son compte et desd. Sieurs soussignés la somme de quatorze cents quatre vingt six Livres, dont ils viennent de faire cy dessus l'exhibition ; Revenant lesdites deux sommes à celle de dix neuf cent Livres faisant avec celle de deux mille cent Livres que ledit Sieur Houdon a déjà reçu celle de quatre mille Livres montant des Engagements envers lui contracté par le premier desd. actes des autres parts.

De laquelle somme de dix neuf cent Livres même de celle de quatre mille Livres ledit S. Houdon est content et quitte et dé-

(18) Cette délivrance ne semble pas avoir été effectuée, l'extrait ne se reouvant pas au dossier.

charge ladite association led. Me Lemoine Notaire et tout autre.

Lesdits Sieurs associés à cet égard quittent et déchargent pareillement ledit Me Lemoine de toutes choses.

Fait et Passé et délibéré à Paris dans le Cabinet dudit Me Lemoine Notaire lesdits jour et an que dessus et ont signé

JANSON L'AINÉ — BERTON — LE GROS
GOSSEC — LE DUC
LARRIVÉE — LE BAILLY DU ROULLET — HOUDON
LECLERC — LEMOINE.

Ainsi, malgré toute sa gloire, qu'entretenaient depuis trois ans de retentissantes polémiques, Gluck, dont les ouvrages attiraient la foule au Palais-Royal et procuraient à l'Opéra les plus belles recettes qu'il eût jamais encaissées, Gluck ne parvenait à arracher que 2500 livres à ses admirateurs, et encore la reine à elle seule y avait-elle contribué pour 600 livres ! Aussi, pour parfaire la somme de 4000 livres promise au sculpteur, qui a laissé de lui une image immortelle, en coûtait-il 212 livres de ses propres deniers à chacun des sept promoteurs de la souscription, indépendamment de la souscription.

Des admirateurs de Gluck qui avaient souscrit péniblement ces 2500 livres, la liste complète est jointe au dossier de Me Lemoine. Ils n'étaient pas même une centaine — 97 exactement, — dont la plupart versèrent la cotisation minima : 12 livres, un demi-louis. Mais, en tête de l'« Etat des sommes reçues par Me Lemoine, notaire, comme séquestre de la souscription ouverte pour le compte et le placement du buste de Monsieur le Chevalier Gluck », figure cette mention :

Reçu de la Reyne par les mains de M. Larrivée.......600 L.

Parmi les autres donataires notables, on relève les noms de : Mgr. le Maréchal duc de Duras, pour 72 l. : l'Ambassadeur de Russie, pour 120 l. ; MM. de Chabanon frères, pour la même somme ; Mlle Rosalie Levasseur (la dernière de la liste), pour 96 l. ; M. de Siroy, 72 l. ; M. de Rochechouart, 144 l. ; M. et Mme de la Freté (Papillon de la

Ferté ?) 48 l. ; M. Le Breton (Berton), Larrivée, Rolland, chacun 24 livres ; Jeanson, Le Duc, Gossec, du Roullet, Louis de Corancé, Séjan, Le Gros, la Princesse de Hesse, le notaire Le Pot d'Auteuil, Vestris, Fragona (Fragonard ?), Duplessis, etc., chacun pour 12 livres.

§

Le buste de Gluck par Houdon resta peu de temps à l'Opéra du Palais-Royal : l'incendie de 1781, qui l'épargna (19), l'ayant fait transporter à la nouvelle salle du boulevard Saint-Martin, il passa ensuite, suivant les destinées du théâtre, à la salle de la rue de la Loi, puis à celle de la rue Le Peletier ; là, il fut placé dans le foyer parmi les images d'Homère, de Molière, Racine, Quinault, Lully, Rameau, J. J. Rousseau, Voltaire, Grétry, Piccinni, Beethoven, Philidor, Méhul, Lesueur, Paer, Halévy, etc. Tous ces bustes disparurent dans la nuit du 28-29 octobre 1873, avec la statue assise de Rossini, qui se trouvait dans le vestibule d'entrée du théâtre.

La salle de Houdon, au Musée du Louvre, exposait naguère encore un marbre, signé Francin (1741-1830), — remplacé tout récemment par le moulage provenant du legs Moreau-Nélaton, — qui n'est qu'une réplique, assez bonne, du buste disparu. Il semble bien que cet ouvrage puisse se confondre avec celui qui avait été commandé, en 1797, au gendre de Francin, Michallon, qui mourut le 11 novembre 1799, avant d'avoir pu achever une commande de « plusieurs bustes en marbre des hommes qui ont illustré la France », et pour lesquels on lui accordait mille francs par buste, « payables en débris de marbres ou statues considérés comme ne pouvant être d'aucune utilité pour l'étude de l'art ou de l'histoire » (20). Le 18 vendémiaire

(19) *Mémoires secrets*, t. XVIII, p. 131 (15 juin 1781). Cf. *Biographie Michaud*, édit. de 1816, t. XVII, p. 250 : « On a remarqué que ce buste fut le seul préservé des ravages de l'incendie qui consuma la salle du Palais-Royal. »

(20) *Inventaire des richesses d'art de la France*, t. I, p. 71 : lettre d'Alexandre Lenoir à Lafolie (31 août 1817). Cf. lettre à Ginguené, directeur de

an VI (9 octobre 1797), Michallon avait ainsi reçu des « morceaux de marbre, débris d'une statue, pour l'exécution du buste de Glück » (21) ; de même l'année suivante, le citoyen Francin recevait, le 25 fructidor (11 septembre 1798), « plusieurs débris de marbre pour payement des bustes en marbre de Gluck et de d'Alembert, qu'il exécute pour le Musée » (22).

Le Musée dont il s'agit était celui des Petits-Augustins. Dans un état dressé par Lenoir, son fondateur et directeur, en 1816, le *Gluck* de Francin figure sous le n° 415 : « Ce buste, écrit Lenoir, a été ordonné par l'administration du Musée et payé avec de vieux marbres inutiles. » Mais l'année suivante, le 31 août 1817, Lenoir encore, rappelant la commande faite à Michallon en 1797, dit que celui-ci « s'est occupé de suite des bustes de Jean Goujon et de Gluck. Il les a exécutés en marbre » (23).

Si Lenoir ne confond pas Francin et Michallon, il resterait donc à retrouver le marbre taillé par ce dernier. Mais il est très probable, comme nous l'avons dit plus haut, que Michallon passa la commande qui lui était faite à son beau-père, dont l'œuvre subsiste aujourd'hui, ou n'eut pas le temps de l'exécuter, étant mort par accident en travaillant à la salle du Théâtre-Français.

Transporté au Louvre en 1821, le *Gluck* de Francin y a reçu successivement les numéros 86, 3593 et 681.

l'instruction publique (17 janvier 1799), l'informant qu'il a commandé neuf bustes à Michallon (*ib.*, II ; p. 400).

(21) *Ib.*, t. III, p. 408.

(22) *Id.*, *ibid.*, p. 411. Un peu plus tard, Lenoir, à la date du 1er vendémiaire an VII (22 septembre 1798), note la « remise à l'administration du departement de l'Eure (*sic*), pour la décoration de la bibliothèque de Chartres : les bustes en plâtre de Racine, de Colbert, de Montesquieu, de Diderot, de Buffon, de Jean Jacques, de Gluck, de Champfort ... » (*ibid.*, p. 412). Peut-être s'agissait-il d'un moulage venant de l'atelier de Houdon ?

(23) *Id.*, *ibid.*, p. 199-201 (15 février 1816) et I, p. 71, lettre de Lenoir à Lafolie (31 août 1817). Un peu plus tard, dans une « liste des objets réclamés par Lenoir et qui lui furent rendus sur reçu, en 1814 et 1819 », figure un « buste en plâtre du chevalier Gluck, 7 mai 1813 ». Là encore, il s'agit probablement d'un moulage de Houdon (*id.*, *ibid.*, p. 272).

Cette sculpture, qui paraît à peine ébauchée, mais qui offre une certaine chaleur d'exécution, dit l'ancien catalogue officiel, convient assez au caractère de physionomie de ce grand compositeur, dont les traits, pleins de feu, mais rudes, étaient loin de retracer la beauté, le brillant de son génie et de ses vastes et sublimes compositions (24).

Ajoutons que Quenedey, l'inventeur du *physionotrace* (1786), donnait, au début du XIXe siècle, sinon plus tôt, une interprétation de l'œuvre de Houdon, annoncée en ces termes dans les *Affiches, Annonces et Avis divers* du 18 février 1806 :

Portrait de Gluck, dessiné au Physionotrace d'après le buste qui est au foyer de l'Académie de Musique, gravé à l'aquatinte, format in-4° par Quenedey pour faire suite à ceux d'Haydn et de Mozart.

Le dessin même de Quenedey, qui reproduit le buste à peu près grandeur nature, est conservé aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Opéra. D'autre part, un tableau du Musée de Cherbourg et sa réplique au Musée des Arts décoratifs représentent *l'Atelier de Houdon* (25); on y remarque, parmi quelques autres, le *Gluck*, au bas duquel Grimm lisait ces vers d'un inconnu :

Plus avant dans les cœurs, par des traits plus profonds
Sa lyre souveraine a su porter les sons.
Ses chants font respirer les tragiques alarmes,
Il vit par leur pouvoir le Zoïle enchaîné,
Trahi par des sanglots, s'abandonner aux larmes,
Et n'opposa jamais à l'effort de ses armes
Qu'un art victorieux et qu'un front couronné (26).

(24) De Clarac, *Catalogue du Musée du Louvre*, édit. de 1824, p. 65 ; 1853, VI, p. 239.

(25) L'exposition Houdon à la Bibliothèque de Versailles réunit deux *Ateliers de Houdon* dont l'un est de Boilly. Dans les deux, le lieu de la scène est identique.

(26) Grimm, *Correspond. littér.* édit. Tourneux, t. XII, p. 269, juin 1779 : *Vers impromptus écrits au bas du buste de M. le chevalier Gluck, dans l'atelier de M. Houdon.*

§

Il faut probablement rattacher au « type » du *Gluck* de Houdon le buste commandé pour le théâtre de Lille en 1784, au sculpteur Charles-Louis Corbet (27). Cette « terre cuite grandeur naturelle », « l'un des neuf bustes proposés pour le foyer de la nouvelle salle de spectacle de cette ville », figura au Salon de Lille en 1785 (nº 80), deux ans après le *Grétry*, du même Corbet. C'était donc un hommage que, de son vivant même, *l'Orphée germanique* recevait de la grande cité flamande.. Malheureusement, d'après une communication récente qu'a bien voulu m'adresser le Dr Bédart, l'incendie de 1899 aurait fait disparaître tous les bustes qui décoraient la salle de spectacle, — si toutefois ils ont été exécutés.

La seule chose qui importe pour la gloire de Houdon est que, malgré la perte si regrettable causée par l'incendie de 1873, le buste de Gluck existe encore, tel qu'il fut modelé par ses mains, en un certain nombre d'exemplaires, — comme celui de la collection Moreau-Nélaton, qui vient de remplacer le Francin, au Louvre — et nous conserve, pour autant que peut durer toute matière périssable, l'image la plus vivante, la plus réaliste à la fois et la plus inspirée, du maître d'*Armide* et des *Iphigénies* (28).

J.-G. PROD'HOMME.

(Né à Douai en janvier 1758,) élève de Berruer à Paris, Corbet vécut à Lille à partir de 1781.

(28) Nous adressons en terminant nos remerciements à Me Huc, notaire à Paris, rue de Miromesnil, qui a bien voulu nous autoriser à prendre copie de l'acte, dont on a lu ci-dessus des extraits, dressé par son prédécesseur Lemoine.

L'ESTHÉTIQUE DU BALLET

LE RÔLE DES PLANS ET DES LIGNES DANS LE BALLET

—

Le ballet contemporain repose sur des règles établies au XVIIIe siècle et au commencement du XIXe.

L'impétueux développement de la technique italienne dans la seconde moitié du XIXe siècle, ainsi que dans les années novatrices du XXe, ne changèrent rien aux lois fondamentales de cet art.

Les Lettres sur la danse du célèbre maître de ballet Noverre, rédigées à la fin du XVIIIe siècle, restent jusqu'à présent la source vive des inspirations et sont considérées non comme le monument d'une époque passée, mais comme étant les lois effectives du ballet contemporain. Les indications de Noverre ont, encore maintenant, un sens pratique, comme elles l'ont eu pour les ancêtres des danseurs modernes.

Beaucoup de changements ont eu lieu depuis, mais ils se sont effectués dans les arts annexes du ballet et non dans la danse elle-même.

C'est la façon d'envisager le libretto qui changea. La *Henriade* de Voltaire, dont la mise en scène était le rêve de Noverre, ne captiverait pas un maître de ballet contemporain. Le classicisme littéraire a disparu après avoir influencé les thèmes ainsi que l'interprétation des livrets de ballet, et les sujets antiques, qui continuent d'inspirer les compositeurs de scénarios, sont traités de façon plus libre.

Cependant il y a, même sous ce rapport, une coïncidence curieuse avec les ballets du XVIIIe siècle : à l'époque de Noverre, les héros antiques étaient conçus dans le style du temps. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les dessins

de costumes de Bocquet, sur les luxueux paniers des « bacchantes », sur ces masques sinistres et magnifiques des passions, — masque de la Colère, de la Jalousie et autres, — sur l'Apollon tendre et brillant ; il suffit de lire les commentaires destinés à la mise en scène et les indications détaillées au costumier, ajoutées par Noverre, pour comprendre de quelle façon les sujets antiques étaient représentés dans l'esprit d'alors.

Le même enjouement pour ces sujets s'est conservé dans le ballet moderne d'avant-garde : le goût du jour a inspiré à Nijinsky la tristesse poignante de sa *Matinée d'un faune*, représentée par les Ballets de Diaghilev ; le Faune et les Nymphes, créés par Bakst pour ce ballet, resteront un témoignage de l'esprit de notre temps, comme les dessins de Bocquet l'ont été pour celui de Noverre.

Un certain réalisme a remplacé le conventionnel, mais, au fond, on continue à se servir des thèmes antiques pour exprimer les idées et les mœurs de notre époque.

Le costume lui-même dans le ballet a peu changé ; les dessins pompeux et tendres de Bocquet conviendraient à la mise en scène du ballet le plus moderne, alors que dans le domaine du drame et de l'opéra une transposition analogue serait évidemment impossible.

Le sentiment touchant du passé, qui se dégage à la lecture des données de Noverre pour la mise en scène, est produit par un changement notable dans les arts annexes de la danse — le scénario littéraire et la décoration — et par une modification du caractère émotif de la pantomime.

La conception de la danse et de la mise en scène du ballet s'est conservée presque intacte depuis l'époque où elle fut définitivement formulée par Noverre.

Ce dernier fut un nouvel Aristote en exprimant exactement dans ses *Lettres* ce qui fut construit par la nouvelle civilisation avec les éléments sauvés par miracle de la vieille pantomime romaine : ce ballet classique, qui insuffla aux nouvelles générations la même folie d'amour et d'adoration

que faisaient naître jadis, dans la Rome d'Auguste, les danseurs divins Bathylle et Pylade.

Noverre précisa les lois esthétiques du ballet au moment où cet art atteignit son apogée.

Depuis lors, le ballet a développé sa technique, étendu ses procédés, mais il ne s'est éloigné en aucune façon des principes sur lesquels repose toute la science de Noverre et des maîtres de ballet qui l'ont suivi.

En comparaison avec toutes les écoles en lutte contre le ballet classique, celui-ci reste une construction claire et irréfutable, pleine d'un calme créateur, comme l'édifice transparent de la géométrie d'Euclide en face de la géométrie échevelée de Lobatchevsky, basée sur le postulat de la rencontre des lignes parallèles.

La nécessité d'observer une certaine retenue créatrice dans les élans les plus violents du sentiment, l'obligation de soumettre le particulier au général, l'émotion individuelle aux lignes générales de la composition, continuent d'être les lois fondamentales de la danse classique.

Dans la vieille formule de la pantomime romaine, adoptée par le ballet, — « représentation des événements, des mœurs et des passions », — les deux premiers facteurs de la formule adoucissent le dernier, car les passions, considérées dans le courant des événements et placées sur le fond du mouvement ininterrompu de la vie, perdent de leur âpreté, et ce n'est qu'isolées de leur ambiance qu'elles deviennent tragiques.

Voilà pourquoi le ballet, même le plus dramatique, suscite un sentiment de calme, de sérénité philosophique. Dans le ballet, la mort n'inspire pas l'horreur comme dans la tragédie ou le drame, mais une tristesse tranquille, telle la vue d'une fleur qui se fane. Sur toutes les passions humaines, sur toutes les souffrances du réel, il jette le voile de paix des grands sages. Seul de tous les arts contemporains, le ballet a gardé intacte l'essence même de l'art classique : son calme créateur et son haut détache-

ment à l'égard du monde. C'est là que réside sa puissance sur les âmes de ceux qui le comprennent et la raison de la froide incertitude qu'il provoque chez ceux qui lui demeurent étrangers.

Le ballet n'est pas pour nous un témoignage, comme la sculpture antique, comme les fresques pompéiennes, de ce qui a été et a disparu sans retour. Le ballet est né parmi nous des traditions antiques, comme il naquit en Grèce et à Rome.

Sous la forme nouvelle de la culture contemporaine, il nous présente l'âme de l'art antique et ses lois internes. C'est ce qui lui confère son charme secret, son intangible irréalité parmi toutes les autres formes scéniques avec lesquelles il n'a jamais pu se confondre.

Le ballet entre comme élément dans l'opéra et le drame, mais jamais leurs sorts ne furent semblables. En Russie, pendant presque un siècle, les écoles de drame et de ballet étaient fondues en une seule, les danseurs passaient par le drame et les tragédiens par le ballet ; cependant les deux théâtres n'influèrent jamais l'un sur l'autre. La peinture, la musique et la littérature étaient les collaborateurs indispensables du ballet, comme elles l'étaient pour le drame. Mais tandis que leur influence sur le drame était profonde, les changements des tendances littéraires, des formes musicales, des écoles de peinture ne se reflétèrent jamais sur le développement toujours égal du ballet, soumis uniquement à ses propres lois.

La peinture, tout en jouant un rôle important dans le ballet, ne lui sert que de vêtement et n'influe pas sur l'essence même de la danse. Le vieil esprit du ballet, l'esprit de la danse pure, reste libre et solitaire.

Les éléments fondamentaux de la danse classique ont été dissociés et étudiés au XIXe siècle. Des dessins avec textes explicatifs nous présentent les mouvements et les poses dont se compose la danse classique. Pendant presque trois quarts de siècle après l'apparition de ces « Manuels de la

danse », rien d'essentiel n'a été ajouté. L'arabesque elle-même, qui est la plus sujette aux changements, est restée dans ses grandes lignes ce qu'elle était au temps de Fanny Elsler. Les deux genres de danseuses, — celles dont la technique est fondée sur leur don d'élévation et celles chez qui dominent les éléments de la danse « par terre », — ont conservé toute leur valeur dans le ballet moderne : en lisant ce qu'on a écrit sur Taglioni et Grisi, on pense involontairement à la Pavlova, à Spessirtzeva et à Zambelli, échappant à la pesanteur, et à Karsavina, rivée au sol.

Les schèmes tracés dans la deuxième moitié du XIXe siècle par Charles Blasius dans son *Manuel de la danse* sont également valables à l'heure actuelle. Les danseuses de la fin du XIXe siècle ont développé la technique jusqu'à friser l'acrobatie, poussant au raffinement et à la force expressive des mouvements, mais les données initiales sont restées presque sans changement. La danse classique d'aujourd'hui est contenue tout entière dans les schèmes graphiques du XIXe siècle.

Les mouvements de la danse classique se composent de lignes précises qui forment les figures avec une clarté presque géométrique. Chaque élément de la danse est déterminé par une ligne d'une netteté mathématique ; plus grand est l'art de la danseuse ou du danseur, plus net et plus transparent est le dessin de sa danse. La plus petite confusion dans le développé des mouvements, le plus petit trouble dans la succession des poses détruisent tout le charme. Certains mouvements comme, par exemple, le fouetté, reposent uniquement sur la pureté des lignes. La beauté des arabesques consiste dans la netteté du dessin.

Tout comme en géométrie, la ligne idéale de la danse doit être d'une seule dimension et la « pointe » — point du contact de la danseuse avec le sol — ne doit presque pas avoir d'étendue.

Les variations de la danseuse et du danseur sont basées sur la réunion des lignes, tantôt larges et rapides, comme

les vols de la ballerine, tantôt se développant en spirale vers le haut, comme les tours du danseur, tantôt dessinant de délicates figures dans un espace restreint, comme dans les mouvements « par terre ». Tout ce que la danse a de léger, d'aérien, d'immatériel provient en grande partie de ce qu'à l'origine on trouve la ligne géométrique pure.

Le dessin formé par la danse du soliste est inscrit dans celui formé par les évolutions du corps de ballet qui lui servent pour ainsi dire de coordonnées dans l'espace. C'est pourquoi l'entrée en scène des solistes a lieu après celle du corps de ballet qui, en divisant la scène par ses évolutions, la leur prépare. Le rôle du corps de ballet apparaîtra clairement si l'on compare l'impression produite par une variation dans l'ordre classique de succession avec celle tout à fait frappante par sa dureté, produite par l'entrée en scène du soliste sans annonce préalable par le corps du ballet.

Le corps de ballet détermine les rapports spatiaux et établit pour ainsi dire la mise en page du soliste. Remplissant la scène, le corps de ballet y dessine par ses évolutions un schéma graphique et l'anime tout entière, de telle sorte qu'après sa sortie le spectateur ne peut plus considérer la scène comme espace vide.

Le soliste fait son entrée dans cet espace animé dont les mesures et les proportions ont été fixées par le corps de ballet. Les lignes des variations du soliste se combinent dans la conscience du spectateur avec les larges figures de la danse qui l'a précédé.

Lorsque le soliste doit faire son entrée immédiatement après le lever du rideau, il entre dans le froid d'un vide et ses mouvements tracent leur dessin sur la glace. C'est ce qui constitue quelquefois l'expressivité tragique de la danse.

Le sentiment de la mort inévitable qui étreint le spectateur à la première apparition d'Anna Pavlova dans la *Mort du Cygne* est provoqué justement par le déplacement de la petite silhouette blanche dans le vide d'un espace qui n'a pas été animé et paraît dès lors illimité. Si le cygne était

annoncé par des évolutions générales, ce sentiment ne serait incontestablement pas produit.

Cet effet était connu des danseurs de tous les temps et, lorsqu'il fallait provoquer une impression d'irréalité, de rupture du courant de la vie, l'artiste commençait seul.

La Sylphide — Taglioni, — qui détruit par son apparition la vie réelle du héros, sort du mur, comme une vision, après le lever du rideau ; ses mouvements sont les premiers qui apparaissent sur l'espace encore vide de la scène, de sorte que le spectateur est tout de suite introduit dans un cercle de visions dont il prévoit le tragique.

Au contraire, là où il faut mesurer la violence de l'impression, adoucir les collisions tragiques, le corps de ballet précède la ballerine.

Aussi Giselle ne sort-elle de sa tombe, au dernier acte du ballet, qu'après la danse générale des Williss, ce qui donne à toute la scène un caractère de tristesse mesurée, dépourvue de la souffrance aiguë de la Sylphide et de l'angoisse glaciale du Cygne.

La danse de la Esméralda, après la question, sans tenir compte de son contenu dramatique, n'évoque qu'un sentiment de touchante pitié, car Esméralda se trouve au centre d'un groupement de larges lignes.

Une impression poignante et pénible ne peut être provoquée que par l'entrée du soliste dans un milieu inutilisé avant lui.

Le saut de Nijinski dans le *Spectre de la rose* semblait vraiment un saut hors d'espaces illimités, car il apparaissait le premier sur la scène et y découpait la première ligne de son vol.

Dans *la Matinée d'un Faune*, le faune, par son apparition sur la scène encore vide, donne l'impression de l'ennui, de la solitude, du tragique de sa vie. S'il entrait après les évolutions des nymphes, ce sentiment d'abandon total, caractéristique dans tout le ballet, ne serait pas obtenu.

Voilà pourquoi un des moyens destinés à créer une impression de dureté et de brûlure consiste dans la suppression du corps de ballet.

Le caractère du ballet est fixé par la corrélation des deux éléments qui le composent : solistes et corps de ballet.

Les mouvements du corps de ballet ont conservé les lignes de la vieille danse chorale. La pyrrhique, décrite par Homère parmi les tableaux représentés par Hipheste sur le bouclier d'Achille, était constituée par l'union des deux mouvements fondamentaux de la file des danseurs : un mouvement de rangs parallèles se réunissant et se séparant, et un mouvement en spirale tantôt s'enroulant, tantôt se déroulant semblablement à un disque lancé.

La description qu'en fait Apulée dans l'*Ane d'or* comprend, en plus des figures de la pyrrhique restées sans changement, un mouvement en diagonale.

Ces mêmes figures de danse ont existé de tout temps dans la danse populaire de tous les peuples. Les évolutions de la pyrrhique se sont conservées à travers les siècles et les peuples. Elles ont formé la base de celles du corps de ballet contemporain. Celui-ci, comme le chœur de la tragédie grecque, est exempt de la tension émotionnelle, et c'est pourquoi on y aperçoit mieux l'ancien canon. Les tentatives que l'on a faites pour le répudier ont abouti à son renforcement dans une forme nouvelle.

Le maître de ballet des Théâtres Impériaux à Saint-Pétersbourg, Fokine, voulut rompre avec la tradition et donner un nouveau sens au corps de ballet dans les *Danses Polovtsiennes* de l'opéra *le Prince Igor*, représentées à Paris par la troupe de ballet de Diaghilev. Il introduisit un contenu émotionnel dans la danse chorale, mais en confia l'expression au premier guerrier qui mène la file des danseurs. De cette façon, il ressuscitait la vieille tradition, lorsque le premier mime sortait du chœur. Dans la mise en scène de Fokine, le corps de ballet n'était pas un promo-

teur d'émotion, mais se bornait, comme autrefois, à suivre le héros, en conservant son rôle de principe adoucissant, d'ami idéal du héros.

Les *Danses Polovtsiennes* produisirent à Saint-Pétersbourg comme à Paris la même impression d'enivrante nouveauté. Il sembla que l'on avait ouvert une nouvelle voie au corps de ballet et que la conception même du ballet devait changer. Peu de temps après cependant, le classicisme véritable des mises en scène de Fokine apparaissait clairement. Le protagoniste ne se séparait pas du chœur, mais entraînait le chœur derrière lui, se mêlant à lui et reflétant en lui ses sentiments comme dans une série de miroirs. La succession de la danse violente des hommes, — faite d'une série de sauts en longueur, — et du lento des odalisques, qui se termine par une fusion des deux motifs et par un groupe final, est entièrement dans les traditions des « danses de caractère » du ballet classique. L'introduction du principe de la pantomime, principe qui commençait à mourir dans la danse chorale de la fin du XIXe siècle, et qui était ainsi ressuscité par Fokine, créa une violente impression de nouveauté. Fokine renouvelait sous une forme claire et pure l'ordre classique des ensembles qui avait commencé à se troubler et à se décomposer. Il est curieux de voir à quel point le dessin des *Danses Polovtsiennes* est en accord avec l'ancienne tradition. Les femmes se déplacent suivant une diagonale ; leur file s'enroule peu à peu en cercle et se trouve brisée par une série de guerriers. A l'apparition des guerriers, la danse des femmes recule et constitue le fond immobile traditionnel. Dès que le premier danseur se détache du groupe des guerriers, le chœur des femmes disparaît, remplacé par ce groupe, qui devient le deuxième plan du tableau général. Dans tous les épisodes des *Danses Polovtsiennes*, qui paraissent de prime abord chaotiques, les relations traditionnelles entre les deux plans sont strictement observées. Les mouvements se développent tantôt suivant les lignes croisées comme lors de l'interruption des

guerriers, tantôt suivant des parallèles qui s'enroulent ensuite en une spirale commune.

Dans la conception de la danse, le développement de ses lignes apparaît d'importance décisive. Si l'on ne tient pas compte de toutes les nouveautés introduites, on peut dire que le ballet a conservé ses traditions, étant donné que ses grandes lignes n'ont pas changé.

En fixant pour les générations suivantes les bases de l'art du ballet et les formes de son expression, aucun des maîtres de ballet n'a retenu en considération le principe des deux plans. Ce principe semblait incontestable à un tel degré qu'on ne le remarquait même pas, — pas plus que notre conscience ne note spécialement la forme de notre espace à trois dimensions. Le ballet était fondé sur les rapports de deux plans et on ne l'imaginait point autrement.

Pendant le pas de deux, le corps de ballet s'arrête ou quitte la scène, car il ne peut y avoir trois mouvements séparés dans le champ de vision. Il est impossible de concevoir les évolutions compliquées du pas de deux sur le fond d'un corps de ballet en mouvement. Le corps de ballet n'entre en jeu que lorsque le danseur et la danseuse s'unissent en un couple inséparable agissant d'un seul accord; c'est alors que le corps de ballet peut introduire son mouvement, formant le deuxième plan.

Le manque de liaison qui se remarque lorsque les solistes alternent sur la scène tient en partie à ce que le corps de ballet, qui pourrait servir d'élément coordonnateur, doit disparaître pour ne pas troubler les lignes des variations des danseurs.

Le principe de l'immobilité du fond pendant les solos est observé même dans les mises en scène les plus compliquées et les plus riches en chorégraphie. Il suffit de rappeler la finale de *la Belle au bois dormant*. Le corps de ballet et la cour du roi se transforment en une décoration immobile pendant les pas de deux de l'Oiseau bleu et de son cavalier,

du Petit Chaperon rouge et du Loup. C'est seulement lorsque ces couples sont fondus dans une marche générale que le corps de ballet entre à nouveau en action.

Le principe des deux plans s'est conservé dans toutes les tentatives de lutte contre la tradition. Les novateurs les plus hardis se sont arrêtés devant l'essai le plus timide de briser le second plan.

Il est curieux de remarquer que les écoles de « danse naturelle », en lutte avec le ballet, ont conservé également la dualité classique des plans et les lignes fondamentales des évolutions. Duncan les a empruntées à une source ancienne, celle même d'où est issu le ballet classique. A sa suite, toutes les écoles naturelles ont adopté le développement de l'action sur deux plans et les mouvements suivant les lignes parallèles, diagonales et tournantes, comme les trois seules formes d'évolution.

On peut donc assurer qu'aucune mise en scène de danses, que ce soit celle du ballet classique, de la danse réaliste des écoles nouvelles, de la pantomime ou encore de la danse d'un soliste, ne s'est développée en dehors de la loi non écrite des deux plans et des trois lignes fondamentales.

Plus le chercheur de nouvelles formes s'éloigne de la tradition, plus visible devient cette loi de base dans ses mises en scène.

Sous ce rapport, le ballet de Diaghilev est très significatif. Rompant avec la tradition classique, Diaghilev a voulu présenter dans la série de ses nouvelles mises en scène des tableaux de la vie moderne.

De l'ancienne formule de pantomime, — représentation des événements, des mœurs et des passions, — il n'a conservé, dans cette série de mises en scène, que la deuxième partie, — la représentation des mœurs. Dans une suite de petits ballets, Diaghilev s'est efforcé de fixer le dessin rythmique de la vie moderne. Le bain sur la plage à la mode, la prise des films, la débauche de la garnison dans un village, la garde des matelots au port, la leçon à

l'école de danse, la visite d'une maison de plaisir, — tout a été représenté dans de courts ballets, privés de thème dramatique. C'est à ce propos qu'ont été introduits des mouvements nouveaux, inadmissibles jusqu'alors sur la scène de ballet: la chevauchée sur des chaises, tête en bas, pieds en l'air, la danse sur le tonneau, la course des femmes courbées et habillées par Utrillo de façon à ce que leurs lignes soient grotesquement exagérées, la danse du jeu de tennis, la danse des mouvements dévissés (l'étonnante ragmazurka de la Nijinska dans *les Biches*) et enfin les mouvements des travaux d'usine dans l'une de ses dernières créations, *Pas d'acier*.

Toutefois, malgré le rejet apparent de toutes les formes du ballet, le spectateur a l'impression que le ballet de Diaghilev peut revenir au plus pur classicisme, que le lien interne avec la tradition n'est pas brisé et que toutes ces nouveautés incroyables sont recouvertes de la notion de « danse comique » et de « danse de caractère », qui a toujours existé dans le ballet et qui a acquis chez Diaghilev une ardeur et une force nouvelles.

Une des raisons expliquant l'impression que l'on a de la subsistance de ce lien avec la tradition classique consiste dans le maintien par Diaghilev des lignes fondamentales du ballet. Il a rejeté ou changé presque tout, mais il a conservé le rapport des plans et l'alternance des lignes.

Dans aucun de ses ballets le principe des deux plans n'est détruit.

Dans *le Train bleu*, composé d'après le livret de J. Cocteau, et représentant une plage animée, le corps de ballet a conservé son rôle d'arrière-fond et il ne s'immisce jamais dans le dessin des solistes. Pendant les sauts du premier danseur, pendant la danse avec la raquette de la Nijinska, le corps de ballet devient un décor de figures à demi couchées, immobiles sur le sol. Les danses elles-mêmes ont changé, mais leur relation est restée immuable: il y a toujours les variations des solistes, la parti-

cipation du corps de ballet seulement lorsque ceux-ci sont réunis en un couple, la sévère répartition des entrées sans groupements complémentaires. De plus, le ballet commence d'une façon classique par les évolutions du corps des baigneuses. Dans le décor du *Train bleu* se trouve une plateforme à l'arrière-fond qui rappelle celle des ballets à grand spectacle, comme, par exemple, dans *la Belle au bois dormant*. Cet emplacement, comme dans le ballet classique, ne sert à Diaghilev que d'élément décoratif. Le corps de ballet n'y exécute que des mouvements rythmiques d'ensemble, qui ne se transforment jamais en danse indépendante et cessent dès que l'avant-scène est divisée en deux plans par une variation des solistes. A aucun instant cette plate-forme de l'arrière-fond ne devient troisième plan ; la véritable danse ne s'y transporte jamais, mais reste à l'avant-scène traditionnelle. Il en est de même de la plate-forme placée au centre de la scène dans le *Pas d'Acier*, qui n'est utilisée que pour les mouvements rythmiques et décoratifs d'ensemble. Le fait que Diaghilev, après avoir construit la plateforme, ne l'utilise pas est significatif.

Le principe fondamental de la répartition classique des plans peut par conséquent être retrouvé dans toutes les mises en scène de Diaghilev, jusqu'aux plus hardies. Il rejette la forme classique pour la danse des solistes, mais conserve le sévère schéma graphique sur lequel il dispose ses taches vives. Dans le ballet *Roméo et Juliette*, représentant une leçon à l'école de danse, les élèves placées à l'avant-scène devant le rideau s'immobilisent dès que Roméo et Juliette commencent leur action. Si les élèves exécutaient certains gestes pour exprimer leurs sentiments pendant la scène mimique jouée par Roméo et Juliette, ils constitueraient un troisième plan vivant, ce qui détruirait le principe classique. Toutes les surprises de cette mise en scène passeraient alors inaperçues en comparaison de cette innovation. Mais les personnages de l'avant-scène se pétrifient, se transformant en partie décorative, et le ballet continue selon la

tradition classique des mises en scène que souligne le modernisme des mouvements.

Cela se manifeste encore plus dans la mise en scène de *Barabau*, représentant la beuverie des soldats et des paysans. Les mouvements les plus imprévus sont disposés dans un schéma strictement classique. Conformément à la tradition, le ballet commence par une danse générale. Lorsque l'officier paraît suivi des soldats, le groupe des paysans s'arrête pour éviter la réunion de trois groupes indépendants. La danse de l'officier a lieu devant la ronde générale des soldats. Quand le paysan Barabau entre en scène, les soldats et l'officier disparaissent, laissant la place libre à Barabau et au corps de ballet des paysans. A aucun instant il n'y a réunion de trois mouvements indépendants, l'action ne se poursuit jamais dans plus de deux plans. Le maître de ballet s'est efforcé de donner l'impression du mouvement le plus désordonné ; pour y arriver, il a augmenté les sauts de Barabau, souligné l'inconvenance des gestes des femmes, transformé l'officier en jouet mécanique au milieu de la grossièreté, inconnue jusqu'alors au ballet, de cette orgie générale ; il a introduit de nouveaux procédés, mais sans toucher au principe des deux plans. Lorsqu'on amène Barabau qui feint le mort, les femmes se sauvent et le cortège, portant le corps du faux mort, s'arrête sur place dès qu'elles passent leurs têtes par la porte. De cette façon, la loi de la succession des mouvements est observée. Le chœur des chanteurs reste immobile au fond de la scène pendant tout le temps de l'action. S'il ne l'était pas, il constituerait un troisième plan par rapport au mouvement général qui se déroule en deux plans. Il faudrait alors ou bien réunir tous les mouvements de la scène sur un seul plan, ou bien détruire le principe des deux plans. Diaghilev a trouvé une autre solution : il habille le chœur en noir et le place au fond de la scène, derrière une palissade, le transformant ainsi en partie immobile de la décoration que le spectateur peut oublier.

Cet exemple montre d'une façon évidente combien scrupuleusement Diaghilev, un des innovateurs les plus hardis, a conservé la loi classique des ensembles dans ses ballets.

De tout l'héritage traditionnel il n'a conservé intact que le cadre de lignes et la loi des deux plans. Ceci a suffi pour fixer le lien qui l'unit à la tradition de telle façon que tout ce qu'il a introduit ne paraît qu'un voile pouvant être rejeté au gré de la fantaisie du maître de ballet. Ce lien a été rendu évident par la dernière création de Diaghilev, le merveilleux *Apollon* de Stravinsky, qui est entièrement conçu dans le goût classique et provoque une rare émotion de beauté et de perfection.

Par contre, dans une mise en scène isolée de la courte saison organisée par le comte de Beaumont en 1924 à la Cigale, le maître de ballet Miassine a présenté un ballet qui détruisait le principe classique des deux plans. Cette expérience a montré ce que peut donner dans le ballet l'action sur trois plans, admise depuis longtemps dans le drame. La sensation de vive nouveauté s'y est trouvée presque pénible. La conception séculaire des cadres du ballet étant détruite, le spectateur éprouvait un sentiment d'abandon comme si on l'avait précipité la tête la première dans le vide. Les spectateurs les moins versés dans l'art du ballet ressentirent un vertige comme vraisemblablement le ressentiraient des gens jetés dans un espace à quatre dimensions, et cela fit dire que cette mise en scène rappelait celles du Grand Guignol. Au fond, elle était incomparablement plus calme que celles de Diaghilev, qui n'avaient cependant pas produit une impression si aiguë. Les danses avaient lieu dans le cadre sévère de la technique classique, mais tout l'ensemble se répartissait sur trois plans. C'est ce qui provoquait cette violence qui passait les bornes de l'art, étourdissait le spectateur et lui faisait tourner la tête.

Ce fut une véritable découverte dans l'art du ballet, peut-être une des plus grandes de ces derniers temps.

Si elle était acceptée, le ballet se trouverait lancé sur

une nouvelle voie et qui sait comment il se transformerait, car cette innovation atteignait l'armature, le squelette même soutenant tout l'organisme artistique.

Cette expérience n'a pourtant pas été renouvelée par l'auteur. Dans ses autres ballets, le mouvement se répartit sur deux plans, et il n'est fait que rarement recours au troisième plan pour l'expression des souffrances. Au moment dramatique du ballet sentimental composé sur des thèmes émotionnels de Chopin, les mouvements de l'héroïne, qui se trouve au milieu de la scène, sont accompagnés par ceux de l'avant-scène et du fond, ce qui constitue ainsi trois plans se complétant réciproquement. Cet instant blesse le spectateur, provoquant chez lui une compassion violente pour le chagrin de l'héroïne ; mais les mouvements reprennent sur deux plans avec le départ de la danseuse.

Ainsi la destruction des deux plans n'a lieu qu'un instant et n'apparaît que comme un moyen de provoquer la pitié du spectateur.

De même dans le *Pas d'Acier*, — dernière création de Miassine aux Ballets Russes de Diaghilev, ayant pour motif la vie dans l'U. R. S. S., — la répartition du mouvement sur trois plans n'apparaît qu'aux moments de lutte et de souffrance.

L'*Arlequinade* de Miassine a été construite entièrement sur trois plans. L'instant le plus émouvant est celui de l'arrestation et de la punition d'Arlequin, au moment où il court au rendez-vous avec sa bien-aimée. Le spectateur a l'impression que l'artiste endure un véritable supplice, et c'est cette scène qui a fait parler du réalisme et du genre grand-guignolesque du talent de Miassine. Mais que se passait-il en vérité et comment était produite cette impression de souffrance intolérable ?

Les tourmenteurs se jetaient Arlequin l'un à l'autre, mais non suivant la diagonale habituelle, — ce serait un soulagement pour le spectateur de voir l'artiste traverser

la scène suivant une direction traditionnelle ; — ils se le renvoyaient suivant de petites lignes brisées depuis le fond jusqu'à l'avant-scène et trois groupes de tortionnaires étaient disposés l'un derrière l'autre, suivant une ligne perpendiculaire à la rampe. Un groupe du fond, légèrement masqué au spectateur, soulevait Arlequin sur place pour le courber dans une série de petits mouvements ; — le spectateur pensait alors assister à une lente vivisection, vu l'absence des grandes lignes habituelles. Après l'avoir bien retourné sur place, le premier groupe l'envoyait, complètement désarticulé, au groupe du milieu, qui le renvoyait au groupe du devant, suivant une ligne brisée sous un angle droit.

Immédiatement derrière la rampe entre elle et le troisième groupe, un petit bonhomme penché en avant exécutait avec les bras un mouvement toujours pareil, comme s'il sortait un filet de l'eau. C'est ce mouvement insignifiant qui provoquait un sentiment de souffrance insupportable, comme si l'on tirait les veines d'un homme aux yeux du public. Ce mouvement uniforme, produit au premier plan de la scène du châtiment et semblant n'avoir aucun lien avec le reste, introduisait une troisième ligne complémentaire qui brisait les plans des autres mouvements. C'est justement ce qui, — en relation avec la brièveté des lignes de vol d'Arlequin, — donnait cette impression de torture, bien qu'aucun geste réaliste ne fût exécuté et que toute la mimique restât conventionnelle.

Le bonhomme du premier plan, avec son mouvement obsédant, sortait le spectateur des impressions habituelles et le tourmentait par la nouveauté de l'union des trois plans.

Miassine n'a pas répété son procédé dans d'autres ballets et son *Arlequinade* reste le seul exemple de mise en scène d'un ballet en dehors de la tradition séculaire des deux plans.

Est ce parce qu'il l'a abandonné ou, comme il arrive

souvent, parce que, cherchant un moyen de montrer au spectateur les souffrances d'Arlequin, il a trouvé cette méthode intuitivement et ne l'a pas enregistrée dans sa conscience ? Dans tous les cas, l'expérience de Miassine a montré l'importance des plans dans le ballet. Le développement de l'action sur deux plans et le rapport des lignes qui en découle a une importance capitale, car le solide édifice, construit par Noverre et ses successeurs, repose sur le principe de la répartition des lignes sur deux plans.

Les constructions de Miassine sur trois plans ont montré, en apparaissant et en disparaissant ainsi qu'un mirage, combien l'inobservation de cette loi peut être destructive, bien qu'elle produise par instants de magnifiques effets.

JULIE SAZONOVA.

LES JALOUSES[1]

—

V

Au moment de passer dehors, Brion rentra : il avait entendu des pas sur le quai. Derrière le portillon reclos en silence, il attendit, maudissant l'insolite noctambule, irrité contre soi, une grande fatigue aux reins, triste après les folles et furieuses ardeurs où s'étaient abîmés la jalousie de Thérèse et les contre-coups, sur lui-même et à son foyer, de l'aberration commise par sa maîtresse.

Il entre-bâilla le battant, afin d'écouter. Il respira le brouillard avec dégoût. Aucun bruit ne lui parvint, sauf de l'écoulement de la rivière. Il différa encore de sortir, à cause d'une impression fugace de sa malchance. Il n'y manquerait plus que quelqu'un le surprît, à pareille heure, quittant cette maison par une issue clandestine! Une horloge sonna trois fois. Il pensa qu'il lui resterait peu de temps à dormir. Il ferait piètre figure à la chasse en battue où l'avait convié son ami Nescelay. Sa mauvaise humeur empira. Comme s'il eût pu la laisser en arrière par surprise, il sortit brusquement et tira le vantail. L'épaisseur du bois la retiendrait peut-être? Il se hâta vers un parage où sa rencontre ne susciterait nulle curiosité malveillante. Cette brume dense n'empêcherait de le reconnaître : tout lui était hostile depuis la dernière soirée. Si « on l'embêtait », il enverrait les gens

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 718, 719 et 720.

au diable! L'amour, c'était bien. Il lui préférait la paix domestique. Pourtant, quelle femme, cette Thérèse! Ses griefs mêmes exaltaient sa passion de l'amour. Elle ne les oubliait que gorgée de volupté, d'y parvenir en la donnant, de la prendre ainsi qu'une femelle, pour sa portée, la proie difficile à contraindre. Il prisait haut, en admirant Thérèse, ses propres moyens d'homme dans la plénitude, maître de sa puissance. Il jugea Planois médiocre, de reposer si lourdement. Si l'on pouvait recommencer sa carrière, il demanderait à Paris ses fêtes, son tumulte, sa fièvre excitante, les aventures.

Trois fenêtres éclairées à un entresol — les seules de la Grand'Place — le firent se représenter la somnolente partie de baccara ou de poker, au cercle : le sage président Donnut; Choves, railleur; le préfet Cordeau, à l'insupportable esprit de conciliation; le colonel de Sommaigre qui n'a fait la guerre qu'en terrain pacifique et parle, presque aphone, des charges qu'il commanderait avec allégresse si l'on savait encore se battre. Le magistrat, pour sa finesse épicurienne, le docteur, pour sa science, sa réelle philanthropie, sa pratique enjouée du paradoxe, inspiraient de l'amitié à Brion.

A peine songeait-il encore à la menace qui affligeait son ménage, quand il aborda sa demeure.

Le haut portail franchi, au milieu de la cour seulement, il s'inquiéta de voir la lumière briller chez lui. Son émoi s'accrut de ce qu'on alluma la lanterne du vestibule. On guettait donc sa rentrée? Pour quel motif?

— Ah! on attendait Monsieur!

— Qu'y a-t-il?... Parlez, Louise!

— M. le docteur dira mieux que moi...

— Hein?

— Il est auprès de Madame, dans la chambre de Monsieur.

Vivement dévêtu, Georges monta, quatre à quatre, fou de savoir l'événement.

Choves vint au-devant de Brion :

— Vous voilà enfin!

— Marceline?

— Une sacrée commotion nerveuse!... Je me prononcerai tantôt... N'entrez pas... Il vaut mieux...

— Je veux la voir, docteur!

— Il ne faut rien risquer. C'est tout un mécanisme dérangé. Si une cassure se produisait, ce pourrait être grave... irrémédiable même!

— Mon pauvre ami!

— C'est elle, qui est à plaindre. Moi, je ne suis que justement impatient de mon lit. Mettez-moi quelque part où nous puissions parler.

Hébété, mal affermi sur ses jarrets, Brion mena le médecin chez Marceline.

— Alors, docteur?

— Eh bien, votre femme a dû subir une forte contrariété... Votre chauffeur m'a trouvé à la maison. C'est une chance. Vous la devez à ce brouillard où je vais me retremper et prendre la grippe.

Choves exposa les soins qu'il avait donnés.

— Le cœur est à peu près normal maintenant. J'ai obtenu artificiellement le sommeil. Qui dort, récupère. A mon arrivée (et c'est ce qui affolait vos gens) la vue, l'ouïe, la parole étaient suspendues chez la malade. Non pas la connaissance.

— Mon Dieu!

— J'ai pu vérifier qu'elle entendait et voyait, avant de lui administrer le repos. Elle m'a parfaitement reconnu. L'aphasie était complète.

— Elle ne peut plus parler, la malheureuse!

— Mon cher, ne vous frappez pas outre mesure. Dans quelques heures, j'espère pouvoir vous rassurer. La parole lui reviendra. Le tout est affaire de patience. Du moins, je le pense.

— Dire que c'est moi qui suis cause...

— « N'avouez jamais! » conseillait Avinain. Si vous ne méritez pas la guillotine, Brion, vous rentrez chez vous à une heure scandaleuse pour Planois.

— Ah! si j'avais su, docteur!

— On sait toujours trop tard, mon bon ami.

Le médecin tapota les épaules de Georges accablé. Pendant ce geste affectueux, Choves répéta que le sommeil et le calme réparent les méfaits de l'existence. Puis, il recommanda :

— Epargnez à votre femme les émotions. Vous faciliterez de beaucoup mon ministère. Nous allons la voir dormir; mais, vous me promettez de ne pas rentrer dans la chambre, sauf en cas d'urgence.

Marceline reposait. Son souffle profond dénonçait la faiblesse de son être. Le masque, à la lueur d'une veilleuse recouverte d'un voile, était cireux. Une des mains, sur la couverture, frémissait.

— Ah! qu'ai-je fait! murmura le mari.

Sa désolation excita la pitié du docteur qui l'entraîna :

— Venez, mon cher... C'est préférable pour la malade et pour vous.

— Oh! moi...

— Ne faisons jamais fi de notre moi, Brion. Surtout, jamais sincèrement!

Il entrait dans la méthode du praticien d'entretenir la confiance par sa liberté d'esprit, même s'il subissait une alarme professionnelle.

— Sur ce, je m'en vais. J'avais tenu à attendre votre retour. Vous êtes là.

— Je ne vous en ai même pas remercié!

— C'est fait. Ah! tâchez que la femme de chambre vous dise tout. Elle ne s'est pas librement confiée à moi.

— Vous m'assurez que ma femme n'est pas en danger?

— Elle n'aura besoin de personne jusqu'au matin, je présume. Mon assurance se borne à cela.

Par Louise qu'après il envoya au lit Brion connut que

sa femme avait téléphoné, la domestique ne savait à quelle adresse, avant de vouloir communiquer avec « les dames Gravin ». Il ne put se résoudre à se coucher ni à veiller, dans la chambre de Marceline. Il gagna la sienne à pas de loup. Il endossa un gros gilet de laine préparé pour son accoutrement de chasseur. Son veston remis par-dessus, il s'installa au chevet de la dormeuse.

Elle évoquait une telle misère qu'il se détesta de l'avoir causée. Thérèse devint aussitôt la fautrice unique de la catastrophe. Le remords, dont il avait cru se décharger, l'assaillit à nouveau. La part majeure de la culpabilité lui revenait. Son amour appartenait, exclusif, à l'innocente victime de son adultère. Il n'avait tenu à la complice que par une surprise des sens. Une enragée d'hystérie, une folle, voilà ce que dissimulaient ses trop habiles récits du passé. La femme sait le mieux mentir, quand l'avenir de sa bestiale satisfaction en découle. Une fille, pas plus : à cela, il réduisait sa maîtresse honnie pour l'acharnement, pour les complaisances même qu'il lui avait apprises.

Il la condamnait ainsi, farouche, le front dans ses mains, les yeux clos, pour ne voir qu'en soi. Un râle atroce d'agonie émana de Marceline. Il se jura de rompre la meurtrière liaison, si l'infortunée réchappait. La contemplant, il n'osait rien, paralysé d'ignorance. L'haleine reprit son rythme large, issue d'une chair où la douleur pouvait avoir ouvert des cavernes. Cette respiration creuse le suppliciait physiquement. Un repentir désespéré le rendait à cette compagne de cinq belles années vécues en plein accord jusqu'aux derniers mois. Elle supprimait, par son seul aspect de ruine, *l'autre* qui avait traîtreusement abusé d'un malentendu. Brion n'acceptait plus son propre reproche de légèreté, sa théorie que l'infidélité de l'homme est sans importance. Il reniait les immenses, les irrécusables preuves de l'amour que lui vouait Thérèse et dont la dernière : la délation, par ses

racines et ses fins dans le mal, passait encore la honte infligée, sous son toit, à une mère sans faute et pieuse.

Il alla dans son excès, jusqu'à regretter sa sortie, Marceline serait sauve. Il l'eût définitivement consolée. Elle était d'une crédulité si attendrissante, quand il le voulait, rien qu'un peu! Thérèse, au téléphone, l'avait menacé de se tuer. Il en contestait l'accent véridique épouvantable. Un chantage bas, pour l'attirer! Elle aurait fumé des cigarettes. Lasse d'attendre, elle aurait peut-être eu « sa crise de larmes ». Et quand bien même elle eût consommé le suicide? Oui, la pitié pour sa femme emporta Brion jusqu'à examiner de sang-froid cette possibilité.

De tant réfléchir, en sus des discussions qu'il avait dû soutenir contre les deux jalouses, de sa fatigue, de l'accueil réservé à son retour — il s'endormit.

Lorsque Louise l'éveilla, il avait perdu la mémoire de la soirée et de la nuit. Le spectacle de Marceline, très pâle, la perception soudaine de ce souffle monté d'une profondeur, lui rappelèrent les faits, lucide comme pour entamer un débat commercial.

Il se baignait, quand il perçut la voix de Choves. Le hélant, à travers la porte, il le loua de venir sitôt, puis le renseigna :

— Excellente nuit pour la malade: je ne l'ai pas quittée, malgré votre ordonnance.

— Si Mme Brion est réveillée, ne venez qu'avec ma permission. Une extrême prudence s'impose.

Georges observa la prescription. Faisant sa barbe, il supputait le meilleur d'entre les moyens de « liquider » Thérèse. Il envisageait cela, sous cette forme vulgaire. Il dulcifiait d'une pâte parfumée sa peau chaude du rasoir, lorsque Louise l'avertit que « M. le docteur l'appelait auprès de madame ».

Cette exclamation joyeuse le reçut :

— Nous en serons quittes pour une rude peur, à condition que l'on m'écoute bien!

Il fut bouleversé par le geste puéril et très las dont sa femme, — une main à ses lèvres — avec un essai de sourire plus navrant que l'eau affleurée aux grands yeux pers — mima que la parole lui manquait.

D'un élan inachevé de ses deux bras, qui divulgua son affaiblissement, Marceline appela Brion.

— Mme Brion n'a pas pu me faire comprendre si elle a subi un ennui ou une contrariété, prononça Choves.

Georges, qui la tenait embrassée, se dégagea d'elle pour en voir le visage. La tête exprima : non, d'un mouvement redoublé si triste que le mari, éperdu, s'écria :

— Ma pauvre aimée!

A trois questions du médecin, elle répondit par une mimique affirmative : elle voyait à merveille, entendait distinctement, n'éprouvait d'anormal qu'une langueur de tout l'être. Elle joignit les mains et leva son beau regard, pour associer l'aide divine à la promesse de Choves : « de la vilaine alerte, il ne serait plus question d'ici peu. » Cela dépendait de la malade. Pourvu qu'elle s'imposât le calme par une expresse volonté d'indifférence, la parole lui reviendrait bientôt.

— Et voilà comment votre femme ne sera plus muette, Brion!

Sur cette plaisanterie par allusion à Molière, il écrivit une formule de médicament et le mode d'un régime à suivre.

— Vous n'aurez ma visite, demain, que par acquit de conscience, dit-il, se retirant.

A Georges qui l'accompagnait il s'avoua moins rassuré qu'il n'avait voulu le paraître :

— Cette lacune du souvenir me taquine. Elle peut, par contre, vous gagner un facile pardon, mauvais sujet!

— On ne m'y repincera plus!

— Ah! naïf, il ne faut jamais dire : fontaine, je ne boirai plus de ton eau. Cette fontaine-là, mon cher...

— Une bêtise suffit, à mon âge.

— A tout âge (croyez-en un observateur de profession) l'homme demeure toujours une bête.

Le mari interrogea, vivement :

— Alors, vous craignez quoi, pour ma femme?

— Je n'ai pas voulu la fatiguer par l'insistance d'un questionnaire. Souhaitons que sa perte de mémoire soit limitée aux derniers faits qui ont produit la crise. Mme Brion reconnaît les gens: c'est déjà bon signe. Si elle oubliait, loin en deça de la journée d'hier, il pourrait exister un lien pathologique entre l'aliénation de la faculté mémoriale et la privation de la parole. Nous devrions prendre conseil d'un spécialiste, si je soupçonnais l'existence d'un tel rapport... Ah! je vous quitte. On m'a appelé chez Mmes Gravin... Pour la maman!

Georges Brion se trouva surpris de s'être ému au sujet de Thérèse. Il serra la main du docteur un peu plus nerveusement qu'il ne l'aurait voulu.

La rue gagnée, Choves pense beaucoup moins à la bonne dame qu'à la fille de celle-ci. Que Mlle Gravin — riche, cultivée, cette ardeur aux yeux confirmée par la sensuelle expression de la bouche — s'obstine dans le célibat, c'est, pour le praticien, une énigme. Elle a refusé le mariage; non, en particulier, de devenir Mme Fernand Choves. Le soupirant méconnu a admis et abandonné mainte hypothèse, en explication de ce goût. Il a questionné Mme Brion avec méthode. Il a franchi les bornes de la convenance pour s'informer des habitudes de l'amie quand elle était une fillette, puis des inclinations de l'adolescente. On l'a rappelé à la discrétion, par la formelle certitude qu'au pensionnat *Sainte-Alice* on ignorait les turpitudes possibles entre lycéennes élevées sans religion.

Le froid est sec, ce matin. Il excite chez l'homme de l'art le sentiment de la robustesse et de l'élasticité. Il aime sa prompte allure. Il respire bien. Nulle tare n'entame encore sa maturité. Quelle existence enviable il assurerait à une femme! Leur foyer donnerait un cerveau à cette ville paresseuse d'esprit.

Sur l'hectomètre qu'il parcourt, du Mail aux platanes dépouillés, Choves salue le général de Coître de Tussac d'Anglemothe qui monte un barbe fringant. A trois longueurs suivent les deux ordonnances du brigadier. L'officier a toute licence d'aimer l'apparat : la guerre lui a valu les étoiles et coûté un œil. Il porte beau; c'est justice.

Au moment qu'il sonne à la porte massive, but de sa marche aisée, à peine Choves se rappelle-t-il que Mme Veuve Alcide Gravin, sa cliente, est une cardiaque par endocardite.

Thérèse le reçoit :

— Ah! docteur, mère me paraît très mal.

— J'espère la soulager et vous contredire, Mademoiselle.

— Voulez-vous monter, docteur?

— Si vous le permettez, je quitterai d'abord ce manteau.

— Tout à votre gré, fait Mlle Gravin.

Il l'agace, par la méthode de ses mouvements. Elle les estime d'un maniaque. Ils résultent des connaissances qui lui ont enseigné la valeur de l'ordre, d'après l'anatomie, la botanique et la littérature des maîtres.

— Me voici prêt, Mademoiselle.., Ah! mon stéthoscope que j'oubliais!... Cette fois, je suis paré.

— Après Dieu, mère n'a foi qu'en vous, monsieur Choves.

— C'est souvent la foi qui sauve le patient de la maladie et le médecin, de l'erreur : Madame votre mère est doublement dans le vrai.

L'étage gravi, Thérèse annonce le visiteur. Dès le seuil, celui-ci s'enquiert, affectueux :

— Est-ce toujours votre trop bon cœur, Madame, qui fait du vilain?

Mme Gravin adresse un bonjour oppressé à Choves. Elle place sa main gauche sur sa poitrine. De sa droite fauchant l'air, elle congédie Thérèse. Et elle s'abandonne aux accoudoirs et au dossier du vaste fauteuil qui la contient.

— Tu me renvoies?

La malade confirme son intention. Une douleur lui crispe les traits. L'eau sourd entre les paupières, dès la sortie de la fille.

— Nous allons vous guérir au plus vite, déclare le médecin.

— Ah! je voudrais mourir, docteur!

Le vœu contestable provoque cette riposte :

— Si vous appelez la Faculté pour cela, vous tentez par trop l'ignorance.

C'est un adjuvant moral de sa thérapeutique, de paraître gai quel que soit l'état du malade: le moindre sourire le rapproche de la santé.

En effet, Mme Gravin a meilleur visage.

— Toujours mon pauvre cœur, monsieur Choves, se plaint-elle.

— Vous avez abusé de lui, depuis le décès de M. Gravin.

— Je l'envie, docteur!

— Parce que vous souffrez un peu?

Exprimée sur un ton d'affable indulgence, la supposition provoque un éclat de désespoir : la patiente proteste que les pires épreuves physiques, salutaires à l'âme, ne sauraient lui valoir la satiété de vivre.

— Ce qui est nécessaire à l'heureuse condition de l'âme, c'est la santé, Madame.

— Vous ne pouvez pas savoir, mon bon docteur... Il y

a des souffrances morales qui sont une torture... Un supplice terrible... Quel plus douloureux martyre, que de constater que tout ce qu'on s'est fait un honneur de vénérer est sali, sacrifié à...

Un déchirement aigu arrête la confidence amorcée. L'angoisse égare les prunelles. La bouche bée, tordue. Le menton qui tressaute tend le cou vers le haut.

La crise évoluée, l'invalide explique :

— Un coup de couteau, docteur... Une lame qu'on enfoncerait... C'est atroce!

— Je vous plains, chère Madame. Soigner vaut mieux. Je vais examiner d'abord cet organe rebelle qui fait encore des siennes.

— Plus pour longtemps, Dieu merci!

— Vous l'affaiblissez, de douter de lui. Votre méfiance l'irrite. Il se venge... Maintenant, que je l'écoute, ce cœur impitoyable à sa propriétaire et si charitable au prochain.

— Ecoutez-le, docteur. Il ne vaut plus rien.

Cette malade, qui vient de se souhaiter la mort, scrute les traits de Choves pour y lire son arrêt de vie. Les phalangettes, bord à bord, poussent l'appareil, de place en place, sous le sein gauche et selon sa courbe externe. Les boulettes microphoniques aux oreilles, le clinicien calcule l'attaque et la défense. C'est un viscère usé au service. Les muscles en ont durci. Leur fonction est irrégulière.

— Souffrez-vous là? demande Choves.

De l'index, il appuie faiblement sur la chair, à hauteur d'un point de l'aorte qu'il suspecte de crevasses.

— Oui. Là, peut-être... Ici, plutôt, docteur.

Elle fixe un lieu précis à sa sensation. Son regard, à épier Choves, proclame une soif de durée, comme d'une candide enfant qui n'attend que joies d'un interminable demain.

La réponse de l'auscultation dissimulée par un air satisfait, le docteur se débouche les oreilles, constatant :

— Rien de très grave, chère Madame.

Il range avec minutie son instrument et l'empoche. Il devine l'inquiétude chez sa cliente :

— Oh! si vous me mesurez votre confiance, je vous délaisse, Madame.

Un bon rire dément sa phrase et encourage la malade à insister :

— Vrai? Je ne suis pas trop mal?

— Mieux, quant à votre endocarde. Beaucoup mieux, parole d'honnête homme!... Cela dit, le médecin (sans être un fripon sans parole) constate une fatigue de l'aorte. Madame, vous la surmenez, cette aorte! Nous allégerons d'abord la souffrance. Nous supprimerons ensuite la cause du tourment, si vous nous promettez de nous faciliter la tâche.

— Comment cela, docteur?

— Pensez moins... ou autrement, au regretté M. Gravin. Rouvrez grande votre maison à vos amis. Laissez Mlle Thérèse y recevoir les siens. Mêlez-vous le plus possible au monde.

— Il n'est que laideur et fausseté!

— S'il est cela, il n'est point que cela. Il a ses mérites, chère Madame. L'absolu n'existe dans le bien ni le mal. Chaque humain constitue une moyenne entre le mauvais et le bon. Le dosage penche vers l'un ou favorise l'autre, selon les circonstances.

Il continue, philosophant pour son plaisir et parce que sa parole distrait Mme Gravin.

— Vous voilà déjà presque à l'aise, il me semble.

— Un répit... Ah! qui sait?

— Chut! Chut! Surtout, Madame, évitez le noir pessimisme! Il ne nous manquerait plus que de vous voir faire de la neurasthénie!... Je vous rédige une petite ordonnance. Un simple calmant.

— Sucré, docteur?

— La drogue dans une potion vanillée, ça vous va?...

La gourmandise est un bon indice... Les accès qui vous troublent le cœur s'espaceront d'abord. Ils diminueront d'intensité, pourvu que vous surveilliez votre moral. Je ne reviendrai qu'à vos ordres, chère Madame.

— Merci, docteur.

— A votre service et mes respects.

Elle sonne, pour que l'on reconduise le médecin. Il prodigue de nouveaux encouragements. Un colloque s'élève dans le couloir. Au lieu de la femme de chambre qu'elle vient d'évincer d'un ordre sec, Thérèse se présente.

— Mademoiselle, Mme votre mère ne doit s'inquiéter ni, vous, vous alarmer. Si la potion répondait mal à mon attente, je demanderais à une radiographie de m'éclairer sur ce cœur qui me paraît valide encore.

— Ainsi, mère doit être rassurée?

Mme Gravin répond, avant le docteur :

— Thérèse, veuille accompagner M. Choves. Je vais tâcher de reposer.

L'accent a été si ferme que le praticien regarde les deux femmes tour à tour.

— Tu me chasses pour la seconde fois, en présence du docteur, proteste Thérèse.

Elle précède Choves qui adresse un dernier avis de calme à la mère, pour avoir cru l'entendre réitérer son désir de la fin.

— Epargnez-vous les émotions, avant tout, recommande-t-il avant de sortir.

Quand il se retourne, Thérèse pleure, les mains couvrant sa face.

— Je vous affirme que Mme votre mère ne court aucun danger.

— Ah! il ne s'agit pas de cela... Le chagrin lui a détraqué les nerfs. Nous avons eu une discussion ridicule. Elle m'en garde rigueur. Cela me peine. Vous le voyez, je pleure comme une gamine sotte.

Elle veut ne montrer que ses larmes. Il voit brasiller les grands yeux noirs.

— Si Mme Gravin n'est nullement en péril, je dois vous confier que, chez elle, le cœur, sérieusement atteint, peut faiblir. Il importe de ne pas la contrarier, Mademoiselle.

— Nous nous aimons infiniment, elle et moi. Cela n'évite pas les querelles futiles.

— Elles parviennent quelquefois à une grosse importance!

— Vous avez raison, docteur.

— Il faut de continuels ménagements, aux cardiaques. Il convient de leur céder...

— Je ferai ma soumission, comme une bonne petite fille de trente ans! Tous nos malentendus proviennent de l'aveuglement de ma mère sur mon âge. Il est réel, pourtant. Il commande à mes pensées, à mes actes! J'ai vécu des années en étudiante libre. Je ne devais de comptes qu'à moi-même. Aujourd'hui, il me faudrait brider mes sentiments, n'avoir aucune intimité à moi, me laisser moucher... oui, moucher, comme une morveuse!... Ah! suis-je grotesque, de me plaindre à vous, docteur!

Elle a beau se contenir, son être en tumulte flamboie. Ses forces palpitent, apparentes. Choves ne l'a jamais vue ainsi. Il l'avait devinée telle. Sa prétention déçue, à vivre avec cette saine créature, le blesse comme sur l'heure que Marceline Brion lui a rapporté qu'on l'accueillerait toujours en ami, s'il voulait bien admettre un refus adressé en principe au mariage, non point à sa personne.

Au milieu de l'escalier où Thérèse le devance, il n'a encore résolu s'il essayera de rouvrir la question ou demeurera sur sa défaite. Il diagnostique, en médecin : un mari équilibrerait ces nerfs; l'harmonie de la maison s'ensuivrait.

Ses yeux apprécient la nuque creuse. Les épaules maigres, en chair pourtant, le séduisent. Surélevé de deux marches, il domine Thérèse dont une main glisse sur la rampe, mollement. Il embrasse, d'un regard avide, tout le corps en mouvement, des cheveux aile-de-corbeau aux

reins souples, aux chevilles minces entre le pied petit et la jambe galbée à souhait.

— Je viens de me montrer très ridicule, reprend Thérèse.

— Nullement! Quelle idée! Vous! Ridicule?

Elle s'arrête et se retourne, pour mesurer l'effet de cette réplique qui lui plaît :

— On est toujours ridicule, quand on perd l'empire de soi. Surtout, une femme!

— Exact, Mademoiselle. Et pour l'homme, davantage, peut-être?

Il vient de reconnaître, près d'une oreille, en arrière, sous le lobe, une petite ecchymose vineuse. Elle ne saurait être que la trace d'un baiser prolongé en succion. Le prétendant évincé hait, du coup, un rival heureux. L'ancestrale fureur du mâle velu de la pré-histoire brûle soudain cet homme policé qui pose au sceptique. Il manque le dernier degré de l'étage et trébuche.

— Dieu! que j'ai eu peur : j'ai cru vous voir tomber!

— Voilà ce que c'est, que de trop faire attention, Mademoiselle.

Le double sens de la riposte ne pouvait qu'échapper à Thérèse. Elle se méprend sur la signification d'une grimace qui défigure Choves :

— Vous êtes-vous fait mal, docteur?

— *On* m'a fait mal.

— On? Qui?

— Pas vous, Mademoiselle.

— Ah! je l'espère bien, docteur!

— Espérez! Espérez donc, pour ceux qui n'espèrent plus!

— Que voulez-vous dire par là?

— Rien qui vaille une explication. Je me sauve. Ménagez de votre mieux Madame votre mère.

Sous l'empire de sa fortuite découverte, Choves saisit à peine la main que Thérèse lui a tendue. Il regarde

Mlle Gravin au front, préoccupé de sa découverte. Jamais la jeune fille ne lui eût supposé cette virile assurance. Il tarde de détourner ses yeux, jusqu'à l'extrême limite possible à qui n'a sur une femme l'autorité de la possession.

Dehors, il constate qu'il a failli demander à Thérèse pourquoi elle a décliné de l'épouser.

Même quand son ministère l'a repris, le secret le tracasse. Il pense à elle comme à une femme qui sait — la mentalité haineuse d'un amant sous le choc de la trahison qu'il vient d'apprendre, et qui désire honteusement l'infidèle.

Entre deux visites, dans son auto qui l'a rejoint, la petite trace révélatrice, derrière l'oreille, obsède le docteur. Méchamment, il raille :

— Jeune fille avec tache. Agences s'abstenir.

Il a fait un mot facile, pour détourner son esprit de cette question irritante :

— Qui l'a embrassée avec cette violence?

Ce qu'il a observé, une « amie » peut le remarquer tantôt. Et voilà un germe de scandale! Ne devait-il mettre Thérèse en garde contre ce témoignage? Il lui aurait demandé quelle mouche l'avait piquée là. Elle aurait couvert le stigmate d'une couche de pâte et d'un nuage de poudre.

La savoureuse ironie que l'on goûte à passer pour dupe afin de rendre service discrètement! L'insuffisante compensation, aussi, à la fièvre qui agite Choves, de percer cette intrigue!

La « discussion ridicule avec mère », que Thérèse lui a avouée, n'a-t-elle pas été une âpre dispute entre la bourgeoise aux scrupules religieux qu'est Mme veuve Alcide Gravin et sa fille dégénérée en vierge folle — à propos du fauteur maladroit de ce minuscule épanchement sanguin, à fleur de peau, sous le lobe ambré avec une rougeur de pêche?...

Qui peut-il être?... Elles observent le deuil du chef de famille, dans une stricte retraite. Des noms s'offrent à l'examen de Choves. Il les écarte d'emblée. Si c'était Georges Brion? Cela paraît d'une telle invraisemblance au docteur, qu'il insinue aussitôt, par dérision :

« Alors, pourquoi pas Mgr de Siges? »

La haute prestance de l'évêque ferait tourner plus d'une tête, s'il n'imposait le respect de sa robe et ne l'écartait dignement des ronces qui traversent tout chemin d'accès aux dignités cardinalices.

La plaisanterie n'a été qu'une brève diversion. Choves s'enquerra. Il plaindra la mère. Elle se confiera. Le médecin doute : le malade tergiverse, même persuadé de l'intérêt supérieur d'une confession absolue. Il la faut arracher, bribe à bribe, de qui même sait exposer ses jours par une réticence.

Midi sonne à travers une brume. Elle est descendue sur la ville, sans que le docteur s'en soit aperçu. Comme la veille, des lumières aux étalages, quelques lueurs de lampes domestiques aux façades invisibles, percent l'ouate un peu rousse et humide en suspens.

— A la maison! commande Choves à son chauffeur.

Trois clients encore espèrent ses soins. Il réprouve sa négligence. Le brouillard aveugle les glaces de la voiture.

Il le respire : un poison pour ses bronches.

— Ah! ce trou est inhabitable!

Cela ne le soulage guère de maudire la ville en bloc. Qui soutiendrait qu'il ne s'y passe rien? Une seule matinée lui révèle les incartades d'un mari réputé sérieux et que Thérèse Gravin...

— Idiot! Qu'est-ce que ça peut bien te faire? bougonne-t-il.

Il a pu, naguère, calculer à propos d'elle, avant de lui déléguer Mme Brion en ambassadrice. Il n'est plus de position sociale, de fortune, qui tiennent. Choves envie uniquement les droits de quelqu'un sur les flammes du re-

gard noir, la violente signification de la bouche, la grâce des hanches. Le souvenir de la marque vineuse l'irrite jusqu'à la colère. Il se promet de percer le secret dont il a surpris l'existence par hasard. Et quand il saurait? Et qu'est le hasard? Un mot commode.

— On a téléphoné pour M. le Docteur, de chez...

— Vous me le direz plus tard, Alfred.

Il oppose à l'étonnement de son valet de chambre qui le dévêt :

— Laissez-moi un peu m'occuper de moi!

En vérité, il a besoin de quelques minutes d'intense réflexion pour déduire, du chaos de sa pensée, que jamais il n'a plus fortement désiré Thérèse Gravin.

VI

C'est la seconde journée, depuis que Marceline correspond avec autrui par le geste ou l'écriture. Des réponses tracées au crayon sur les feuillets d'un bloc-notes, Choves conclut à l'intégrité de la mémoire chez elle, sauf le souvenir des heures qui ont immédiatement précédé la crise. D'abord perplexe, Georges Brion partage la certitude du médecin: les beaux yeux pers ne sauraient dissimuler sans défaillance le souci de la malade, si elle se rappelait la scène de l'église et son retour à la maison. Elle se plaint d'une extrême fatigue et s'irrite de cette privation de la parole produite par une commotion qu'elle n'attribue à aucun fait précis.

A peine, la veille et cette matinée, Brion a-t-il pensé à Thérèse. Ce fut seulement pour lui tenir rigueur de sa délation et de sa propre légèreté. Elles ont causé chez Marceline ce malaise qui pouvait être mortel et dont les suites demeurent périlleuses.

De la voir une si pitoyable créature, par son alanguissement, par son désespoir, surtout, de n'articuler une syllabe, quand elle s'y essaie, — selon un avis de Choves

— il accuse de tout le mal sa maîtresse. Elle ne lui est rien, comparée à la victime qu'elle a faite. Le devoir et l'amour le retiennent auprès de sa femme et l'y maintiendront. S'il a eu des torts, ils sont véniels. Thérèse a risqué le scandale, délibérément, pour que « cela change », lui a-t-elle crié, « pour qu'il choisisse ». Son choix de Marceline est définitif. Il le signifiera à l'autre. Elle était prévenue, d'ailleurs. Sa faute retombera sur elle, en bonne justice. Il attendra qu'elle se manifeste à lui. Quoi qu'elle veuille, il s'en tiendra à la rupture définitive.

« Elle n'aurait pas tiré! » songe-t-il, en objection à l'image qui lui traverse l'esprit, de Thérèse armée, le menaçant d'un cri : « Georges, regarde! » Il croit entendre la voix rauque.

La main fiévreuse de l'alitée le surprend, qui lui glisse un papier. Il la baise, avant de lire :

« A quoi penses-tu? »

— A toi! A ta santé! A ta guérison, ma pauvre Line!

Elle sourit, bougeant sa tête sur l'oreiller en signe de dénégation, avec une attendrissante douceur. Tandis qu'il proteste de sa véracité, elle griffonne sur le feuillet qu'elle lui a repris :

« Oui, je te crois. Mais, tu dois aussi penser à ton travail. »

— Je ne pense qu'à toi, mon cher amour!

Son ressentiment contre Thérèse le transporte : il donnerait un bras pour sauver Marceline! Qu'elle guérisse vite! Ils iront où elle voudra, afin de lui assurer une prompte et bonne convalescence! Il la gâtera plus que jamais! A la moindre alerte du sort, on mesure à quel point on aime ceux que l'on savait déjà préférer à tous les êtres.

« Grand fou chéri! » écrit-elle.

Puis, sur un nouveau feuillet :

« Moi, je n'ai pas besoin que tu sois malade, pour t'aimer plus fort chaque jour. »

Il répond par des projets de voyage, l'offre de cadeaux, le serment d'un amour que sans cesse le temps fortifiera.

Le regard gris-vert doute; néanmoins, il remercie Georges affectueusement. Un effort soutenu des lèvres n'aboutit qu'à un son inintelligible. Les épaules se soulèvent et s'affaissent, exprimant la vanité de la tentative. Les doigts reprennent le crayon. A mesure qu'ils tracent ces mots, Georges en est scandalisé :

« Va prendre l'air. Tu ne peux pas rester enfermé. »

— Supposes-tu que je puisse te laisser seule!

« Il ne faut pas que tu tombes malade, toi aussi », écrit-elle, pendant qu'il continue de protester :

— Malade? Moi! Si je pouvais seulement te passer mon trop de santé, tu serais d'aplomb!

Elle s'étonne de ce qu'il demeure le même avantageux, au chevet où elle souffre moralement de son infirmité et de sa dépression physique si grande. Il poursuit, enivré de son imaginaire sacrifice. Il se doit à sa femme malade, plus encore qu'à la compagne bien allante. Loin d'elle, il n'aurait de pensée que vers elle. L'inquiétude l'empêcherait de jouir de la marche, du bon air, et de travailler avec profit.

« Fais un tour à la fabrique », insiste l'affligée.

Il oppose au conseil les puissantes raisons du sentiment. Une note lui communique cette prière :

« J'ai un service à te demander. »

Il cache une anxiété réelle, sous la verbeuse expression de son dévouement. Que souhaite Marceline, de lui? Tout, même l'impossible, il l'accomplira pour elle!

« Passe chez l'abbé Meuge. J'ai besoin de sa visite. »

N'est-ce que cela? Voilà donc un « service »! Georges épilogue là-dessus. Sa détente lui permet de plaisanter. Le visage aux traits las essaie un sourire. La main inscrit sur une feuille du bloc :

« Le plus tôt sera le mieux. »

— Entendu. Mais, je ne pousserai pas jusqu'à la fabrique.

« Si. Il sera bon de t'y montrer. La promenade te fera du bien, en tout cas. »

A ce message, Georges Brion s'émerveille :

— Tu es souffrante et tu te préoccupes de moi!

De l'index, Marceline touche le bulletin où elle vient d'exprimer son impatience du réconfort qu'elle espère du prêtre.

— Bon, j'y vais. De la fabrique, je téléphonerai ici. Tu sauras au plus tôt si l'abbé peut venir immédiatement. Surtout, sois bien calme. Choves te l'a dit : ta guérison rapide dépend de ta volonté. Si nous abusons de nos nerfs, ils nous en punissent.

Cette fois, le sourire de la malade est franc, tandis qu'elle agite aux yeux de Georges le feuillet qui porte ces mots : « le plus tôt sera le mieux ».

— Alors, je te quitte, chérie. Faut-il t'envoyer Louise?

Elle refuse, de ce mouvement de la tête sur l'oreiller, qui la divulgue faible, dépendante, amoindrie. D'une main à peine détachée de la couverture sur laquelle s'étend la somptueuse broderie du drap, elle exprime un adieu puéril au gaillard solide. Il ignore que le spectacle même de sa robustesse ajoute à la langueur de sa femme. Du seuil, il envoie un baiser. Elle y répond, d'un lent regard où monte déjà son regret d'être obligée de feindre.

Car, si elle laisse croire à une lacune de son souvenir, elle n'a oublié nul des faits dont l'ensemble l'a brisée. Son amour meurtri et désespéré pour le menteur qui se parjurait, l'a spoliée de son secret. Elle voulait s'en ouvrir à son guide spirituel, désintéressé, sauf de bien conduire son âme. Elle a avoué le mobile de sa jalousie, malgré

elle, quand il lui est apparu le moyen suprême de garder Georges dans ses bras.

Elle avait une telle soif de confiance en lui, de mépriser la délation haineuse! Si seulement le docteur Choves lui avait répondu du cercle Saint-Hubert! Le mensonge de son aimé, après qu'il a connu ce qui la tourmentait et l'a vue si torturée de jalousie, lui est une preuve de la trahison, plus elle y songe! Et cette pensée la mine, aussi constante que l'angoisse de ne pouvoir émettre un mot et de craindre que l'usage de la parole ne lui soit jamais rendu.

Elle a désiré frénétiquement ce refuge dans la solitude, depuis le réveil de sa connaissance, Georges anxieux et défait à côté d'elle. Il se refusait à la quitter. C'est elle qui l'a dépêché à ses affaires et, surtout, chez le prêtre. Elle appréhende maintenant que, moins inquiet d'elle, libre quelques moments de ses actes, l'infidèle n'en profite pour convenir d'une défensive avec Thérèse, si la délation est la vérité. En tout cas, une rivale existe : Georges, l'autre soir, s'est fait menteur et parjure pour la joindre. Est-elle Thérèse? Sinon, qui est-elle? La jalousie de l'amoureuse déchirée se double d'une âpre faim de savoir. Le problème excite l'imagination, chez Marceline. Elle soupçonne coque_ et prudes, sans discerner entre elles. Toutes les femmes de la « Société » lui inspirent une égale méfiance. Elle en revient finalement à Thérèse que lui a nommée la voix, dans l'ombre de Sainte-Vénérande.

Elle sonne. A Louise qui se présente, elle tend un feuillet où elle vient d'énoncer cet ordre :

« Apportez la coupe d'étain de la salle à manger, avec une boîte d'allumettes. »

— Madame n'a pas besoin d'autre chose?

Elle condamne la question oiseuse, d'un haussement d'épaules. Il lui importe de brûler ses griffonnages. Si l'abbé vient, qu'il ne subsiste trace de ce qu'elle lui aura

confié des mobiles de sa désolation. Elle enflamme les papiers utilisés qu'elle avait réunis dans le vase.

— Madame ne craint pas de mettre le feu? remarque la femme de chambre.

L'âcre fumée provoque chez la malade une quinte de toux.

— On appelle au téléphone, renseigne Louise.

Marceline mime qu'on lui apporte l'appareil. En un très court temps, elle suppose quantité de personnes capables de vouloir lui parler, y compris l'inconnue de l'église. Et cette conjecture lui fait mal, comme elle a eu mal, auprès du bénitier, fléchissante, avec l'atroce impression des piliers, des murailles tournant autour d'elle, qui la menaçaient d'écrasement.

La domestique revenue, elle décroche en hâte le récepteur :

— Ici, Monsieur.

— Madame écoute Monsieur, prononce Louise dans le cornet nickelé.

— Ma chérie, M. l'abbé Meuge viendra te voir entre seize heures et la demie.

Pendant que Brion poursuit l'entretien, conseilleur affectueux, Marceline écrit nerveusement cette interrogation que Louise transmet :

« Demandez à monsieur d'où il parle. »

— Je suis à mon bureau. Tu as été bien inspirée, comme toujours, de m'y envoyer. Tout va bien. Je trouve une grosse affaire à traiter d'urgence avec un acheteur anglais.

Georges termine la conversation :

— Je crains de te fatiguer davantage, ma chérie. Garde l'abbé peu de temps. Du calme, te recommande expressément le docteur. Je t'embrasse bien fort, ma pauvre petite malade.

Le déclic a joué, qui ôte à l'instrument son apparence de vie. Marceline, la pensée déjà loin, regarde la ser-

vante emporter le téléphone. Elle la rappelle pour qu'elle vide les cendres et lui rende la coupe. L'empressement de l'abbé à venir lui semble la meilleure promesse d'un sort moins contraire. Elle ordonne mentalement ce qu'elle confiera à ce guide éprouvé dont elle admire la sereine vertu.

Elle prie, exécutant d'avance ce qu'elle sait bien qu'il lui commandera. Après, elle espère mieux en lui. Elle a saisi presque machinalement, sur la petite table à son chevet, le bloc-notes et le crayon. Les mots lui arrivent sans nul effort, qui suppléeront à son mutisme, pour instruire le digne homme de l'épreuve qu'elle traverse et désire vaincre en chrétienne.

Elle a subi les alternatives du doute et de la foi, celle-ci faiblissant avec le jour, lorsque Louise vient lui annoncer la présence de l'abbé.

— Ah! pauvre chère Madame! Quand M. Brion m'a eu dit... je n'y pouvais pas croire!... Que je vous plains donc!... J'ai prié chez moi et dans le chemin qui m'a amené auprès de vous, afin que la Providence vous soulage bientôt et vous remette en santé. Ne vous alarmez pas. J'ai connu une personne qui fut affligée comme vous l'êtes. Elle s'en est vite remise avec l'aide divine.

Elle indique un siège à l'homme d'église. Il la félicite affectueusement de l'air soumis qu'elle montre. Elle s'effraie d'avoir confessé sur ces feuillets sa dissimulation, en préambule au récit de son malheur conjugal et au secours qu'elle n'espère plus que de son pasteur. Il s'embarrasse dans des consolations banales. Elle les écoute patiemment, jusqu'à ce que son amère tristesse déborde en larmes.

— Voyons, voyons, mon enfant, murmure le prêtre.

Il a vu les papiers aux mains qui frémissent :

— Est-ce à mon intention que vous avez écrit tout cela?... Oui?...

Elle s'en est dessaisie. Il lui paraît misérablement

qu'elle joue tout son bonheur sur ces lignes. Elle le désire plus ici-bas que dans le ciel. Son chagrin en redouble. Elle ne voit bientôt, dans l'abbé qui commente sa lecture de faibles exclamations soupirées, qu'un conseiller dont la sagesse ne suffira pas pour lui valoir le salut terrestre qu'elle en attendait. Il a lu et médite. Enfin, il parle :

— Il faut accepter les épreuves. Elles nous viennent de Dieu. Il en est toujours de plus grandes que celles que nous mesure la paternelle miséricorde. Oui, ma chère fille, même quand Dieu nous frappe, Il nous chérit. Ne nous révoltons jamais.

Il continue sur ce ton. Elle attache sur lui le plus lamentable regard de détresse. Elle ne comprend plus la souveraineté de la résignation. Elle désespère de l'assistance immédiate qu'elle voulait obtenir du ministre. Chaque seconde de sa vie, depuis qu'elle sait indéniable la trahison de Georges — sa jalousie s'est envenimée et sa désolation, accrue. La palinodie évoque l'éternité. Elle prêche la patience. Onctueuse, prudente, la parole traduit familièrement la doctrine orthodoxe qui prévoit tout l'après-mort. Marceline ne demande que la possibilité de vivre, de retenir un époux qui est un amant, de le reprendre à la voleuse qui ne l'en eût point dépouillée si elle avait moins écouté son confesseur! Elle a appelé, du fond d'un gouffre, les bras tendus pour qu'on l'en tire! Les mots succèdent aux mots. Ils enseignent la dépendance méritoire, la passivité, l'offrande de la souffrance au Maître qui s'est offert en expiation au Golgotha. Ils tournent en rond. Les mêmes reviennent. Si la parole lui était possible, la croyante crierait au prêtre dont la ferveur apostolique improvise avec soin :

« Dirigez mes actes! Que dois-je faire? Donnez-moi des conseils pratiques! La douleur me porterait facilement au mal. J'aime mon mari. Je ne suis pas une sainte. Je suis une simple femme. Mon bonheur croule! Il m'en-

traîne. Je ne saurai bientôt plus où sont le bien et le mal. Je suis jalouse! On ne sait à quoi peut conduire ce tourment! Je veux reprendre mon mari! Comment y parvenir? Les promesses ne me suffisent plus! Dictez-moi une conduite! »

L'abbé Meuge a tout dit, de ce qu'il pensait opérant. Il observe chez Marceline des signes de la véhémence intérieure qu'il a causée au lieu de la paix désirable.

— Ah! un prêtre n'est au demeurant qu'un pauvre homme. Nous sommes tous des aveugles, jamais assez craintifs. Imposez silence à vos griefs. Dieu fait bien tout ce qu'Il fait, madame Brion.

Elle place dans la coupe de cuivre les feuillets qu'il vient de lui remettre en se levant. A leur flambée, il voit sa pénitente si ravagée de larmes et de déception qu'il lui recommande la prière, d'un accent plus grave, empreint de profonde pitié.

Marceline acquiesce, d'une inclinaison de tête. Ses confidences écrites sont devenues une cendre où expirent les suprêmes lueurs roses. Elle tend la main à l'ecclésiastique près de la quitter.

Alors, après l'au revoir et un souhait de meilleure santé, il trouve la première phrase véritablement humaine que lui ait inspirée la peine immense de l'épouse trahie :

— Ma chère fille, dites-vous bien, répétez-vous, dans votre désarroi, qu'il n'est que l'amour pour triompher de l'amour.

Cette fois, elle est inondée de lumière. Sa compréhension a dépouillé de leur sens mystique les termes choisis par le prêtre.

« Il n'est que l'amour pour triompher de l'amour », a-t-il enseigné.

Elle laisse partir son visiteur. L'affirmation la bouleverse encore, qui lui fait une loi d'être belle et ardente. Il lui souvient de sa dernière nuit de jeune fille inquiète

de ce que lui révéleraient ses premières nuits de femme. Un trouble comparable la saisit. Elle évalue, d'un sourire équivoque, la supériorité passagère de son initiateur. Elle est sûre, maintenant, de composer, de tout son être, le piège où se prendra son mari et qui le lui gardera à tout jamais.

VII

Courbatue de joie, morte de la mort de ses sens, le cerveau anéanti de l'ivresse qui venait de les ravir, Thérèse avait à peine eu conscience du départ de son amant. Un sommeil vide la foudroya, comme elle accordait ses lèvres sans force au baiser d'adieu de Georges.

Peu à peu, il ressurgit du fond noir où la femme s'était abîmée de harassement. Spectre imité du réel à la perfection, avec un cœur qui bat, une chaude haleine, des paroles douces et furieuses dans le même instant, il la charma, en écho des délices aiguës qui les avaient enchantés. Il était un conquérant vaincu par sa conquête. Elle triomphait de son être et, au dehors, sur Marceline. Le mari la lui sacrifiait, promettant tout l'avenir. Elle acceptait le vœu ainsi qu'une chaîne. Son âme et sa chair, devenues d'une captive, elle avait cette apparence de subir qui, toujours, trompera l'homme sur la vanité de son pouvoir. Elle enveloppait sa certitude de domination, d'un air soumis au bonheur qu'elle ne savait que donner pour en prendre sa part. Elle mesurait sournoisement le progrès de sa duperie sur cette force qui n'a de but que sa fonte au creuset féminin, et dont Georges croyait tromper l'exigence par ses devoirs de chef d'usine ou ses exploits de chasseur.

Quand on la réveilla, elle l'entendait se plaindre drôlement du pitoyable concours qu'il apporterait à la battue organisée par son ami Nescelay. Elle vit sa chambre baroque, les lampes donnant à plein feu. Leur lumière

lui sembla sale et fanée, en lutte inégale avec le grand jour. Quel éclat, au lendemain du terne brouillard roux! Ce resplendissement chantait à Planois la merveilleuse nuit dont Thérèse se sentait exténuée. Elle adressa un regard de gratitude à son petit revolver, dans le tiroir bâillant. Son existence avait tenu à un fil, certes! Quel manteau de caresses, ensuite, l'avait tout épousée, parce qu'elle avait obéi à l'inspiration folle de saisir l'arme et de s'en menacer pour retenir son amant! Elle se cajola les épaules comme si ce geste eût pu ramener sur elle les bonheurs révolus. La déception puérile coïncida avec un pressant appel de Mme Gravin.

— Voici, mère. Une seconde! J'ouvre.

Elle pensa à reclore le tiroir où brillait la nacre de la crosse; mais, elle oublia de se vêtir plus que de sa chemise.

— Quelle tenue, Thérèse!

— Ferme les yeux! Je me recouche.

Etendue, elle se couvrit jusqu'au menton. Pas assez vite. Elle connut à la mine horrifiée de sa mère que celle-ci avait dû découvrir cette morsure près d'un lobe, dessous, qu'elle venait d'apercevoir, de son premier coup d'œil à la glace, en courant à la porte.

— Petite mère! implora-t-elle avec gentillesse.

Mme Gravin s'en prit aux lampes qui brûlaient encore. Elle maugréa :

— Quel gaspillage!

Alors, soudain, sa fille se rappela les turpitudes avouées la veille et la détresse où sa fiévreuse impatience de Georges avait renvoyé la malheureuse.

— Tu n'as pas bien reposé? demanda-t-elle, très émue.

— Je n'ai pas fermé l'œil.

La mère ajouta :

— Ah! J'ai eu le temps de penser... à tout!

Elle lança les deux derniers mots, en lapidation.

— Mère! pria encore Thérèse.

Les vieilles mains tremblèrent, de montrer le désordre significatif de la pièce. De la lingerie y traînait. Les appliques éclairaient le cabinet de toilette. Le rideau de séparation n'était qu'à demi-tiré.

— Je ne pourrais pas te parler ici.

— Redescends chez toi. Je te rejoins, mère.

Thérèse demeura confondue de l'accent dont elle venait de dire cela et de la fuite obéissante, sans une réplique, de sa mère. Elle éprouva l'opprobre des agissements maternels, moins que la honte même et son premier remords de la délation qu'elle-même avait commise. Celle-ci lui apparut un crime. Sa concordance dans le lieu où Mme Gravin, chassée d'église en église, avait espéré obtenir l'absolution de ses méfaits — dans ce lieu consacré, à la même date, à une heure près, peut-être? — frappa l'amoureuse à la manière d'un avertissement.

Elle portait un cœur froid à gel, lorsqu'elle pénétra chez sa mère. Quelque chose perça, de ses sentiments troubles, très forts aussi, dans cette plainte qu'elle proféra :

— Je suis aussi malheureuse que toi, mère.

En elle-même, elle compléta :

— Peut-être davantage, à cause de ma jeunesse.

Ce lit, elle y était née. Ce portrait, au mur, la mettait en présence du père : sa victime probable, qui n'avait su la garder de l'exil.

Mme Gravin, surprenant le regard désolé de Thérèse à l'image soupira :

— Il nous aurait sauvées du mal!

Ce regret consenti à la possibilité humaine, elle prononça :

— Le salut n'est qu'en Dieu.

Aussitôt, elle énonça son intention, formelle maintenant, d'obéir à l'abbé Meuge. Elle avait bien réfléchi, tout pesé :

— Advienne que pourra. Le monde n'est rien, auprès du Ciel. Je t'informe d'une résolution, Thérèse. Je ne te consulte plus. Ma conscience m'approuve. Je me soumets au prêtre.

Elle atteignit à une hauteur qui exalta sur le moment Thérèse.

— Une soumission totale est seule valable. On ne fait point marché avec Dieu.

Le dernier argument opéra à l'encontre de la ferveur chrétienne d'où il était issu. Il fournit à Thérèse un moyen de composer avec la sentence du confesseur, par son propre rachat. Elle jubila de payer son pardon l'inestimable prix des transports dont elle était toute recrue. Leur désir commença de poindre en elle, à la pensée de leur renoncement. Une mystique effervescence lui faisait bouillonner l'âme. Nulle sensation de la chair n'approchait ce délire qui la soulevait cependant aussi. L'éducation religieuse de la fillette et de l'adolescente alliait ses apports vivaces à ce que la passion d'un amour tardivement satisfait avait révélé à la femme. Le mélange l'inclinait vers une envie éperdue de purification. Elle se sentait déjà furieusement jalouse, de rendre Georges à Marceline. Elle ne souffrirait jamais assez, de le lui avoir pris et d'avoir, après, profané un temple, de son odieuse embuscade. Elle était seule responsable des maux qui empoisonnaient toute la ville, autant elle était la fautrice exclusive du chagrin de son amie deux fois offensée. Son écart dans l'impudeur avait entraîné sa mère à ce bas crochetage des secrets, à cet emploi des calomnies, à la tortueuse préparation des lettres qui, pêle-mêle, mensonge et vérité, avaient outragé des familles et produit un suicide. Elle seule expierait, par l'abandon de ce qui lui était le plus cher au monde : son coupable et merveilleux amour! Il ne lui fallait pas remettre moins à Dieu, pour mériter la grâce dont le seul espoir constituait déjà une délectation. Elle s'offrirait en holocauste. Elle sauverait

sa mère qui avait trop subi. Elle l'observa, qui s'alarmait de lui voir cette allégresse. Elle s'enivrait, du bonheur qu'allait irradier ce front ténébreux, dès qu'elle aurait parlé.

— Mère, tu vas être contente de moi! préluda-t-elle.

Elle exposa son intime satisfaction de se racheter, pour que sa mère le fût sans compromettre l'honorabilité du nom reçu sans tare de l'homme au visage honnête qui était témoin devant elles, du centre de ce cadre. Elle enlaça Mme Gravin à la taille pour l'amener auprès d'un fauteuil, face au portrait :

— Assieds-toi là, mère. Je veux te dire, comme s'il m'écoutait et nous voyait.

Ses deux mains avaient désigné le tableau. Elles prirent celles de la veuve. Les retenant, elle s'assit aux pieds maternels :

— Mère, je redeviens ta fille; rien que ta fille! Dieu vient d'accomplir cette œuvre : j'ai horreur de mon péché qui t'a conduite, toi, à commettre des actes...

— Mon enfant!... Tu me reviendrais... si vite!

— Les écailles me sont tombées des yeux. Tu les as inondés de la vraie lumière! Ecoute-moi bien : je te veux heureuse, rassérénée, mère!

Mme Gravin dut s'étreindre la poitrine, à gauche :

— Comme cette nuit, murmura-t-elle, lorsque l'angoissante douleur eut cessé.

— Tu n'auras plus mal! Tu verras quelle bonne petite vie calme nous mènerons côte à côte... La coupable, c'est moi. Il ne doit y avoir qu'une punie. Tu viens de le dire si sagement : « On ne fait point marché avec Dieu. » Il sait quelle richesse immense je Lui résigne, en m'arrachant du cœur l'amour que je te préférais, tout à l'heure encore! Toi, il faut que tu le saches, mère : la mort m'effrayait moins que de *le* perdre! A présent, tu m'as convaincue de mon aveuglement. J'ai recouvré la foi, à l'accent de la tienne! Je n'aurai même pas une explication

avec Georges Brion. La porte qu'il employait sera condamnée, voilà tout. Je pourrai le rencontrer en ville : il verra que je ne me souviens plus que de ce qui est avouable entre lui et moi... Ainsi, tu es hors de cause, mère!

Elle développa son hardi sophisme, avec une intelligence exaspérée par l'enthousiasme de se substituer à cette coupable, jalouse d'un nom dignement porté, en révolte contre l'indignité des gens qui prétendraient à le radier de l'honneur. Elle pressait les mains dont l'inertie l'apeurait. Elle en espérait un acquiescement, à défaut des lèvres entr'ouvertes qui frémissaient, silencieuses. Elle répandait les phrases, se répétant, inventant des détours, par crainte pusillanime d'une objection timide; car, elle devinait l'irrévocable projet d'accomplir la pénitence ordonnée par l'abbé Meuge. Elle lisait l'intention *ne varietur*, dans la fixité du regard que le sien ne pouvait rappeler et qui, dépassant le portrait de brave homme, tendait vers les hauteurs où la religion place l'absolu. Elle baisa les mains, elle pleura sur elles, pour amollir cette volonté intraitable. Elle accumula de nouvelles redites, jusque sur le timbre de la menace, quand elle crut épuisés les modes de supplication. Enfin, folle, sous l'empire du surmenage nerveux, elle exigea une réponse, debout, l'enfant rebelle qu'elle était depuis sept mois :

— Veux-tu donc que je retourne à *lui!* s'écria-t-elle.

— Malheureuse!... qui oses dire... à ta mère... Tu ne m'as donc pas assez fait souffrir!...

Un nouveau spasme arrêta Mme Gravin de parler. Elle s'appuya le flanc contre l'accoudoir. L'on eût dit, de ses dix doigts accrochés, qu'ils se crispaient autour du cœur saisi, pour y étouffer l'affreuse souffrance. L'accès passé, il fallut que le souffle revînt dans cet organisme défait. La fille n'avait osé intervenir, maintenue à distance par le commandement d'un regard détaché d'ici-bas. Il attei-

gnit à l'inhumanité de ce qui confine au divin, durant que la mère médita ces déclarations prononcées ensuite sourdement :

— Chacun doit rendre ses comptes. Tu n'en es pas à l'heure où ces tortures m'avertissent que je suis parvenue. Tu as le temps. J'en suis à court. J'agirai, dès tantôt, selon la volonté de mon confesseur.

— Mère, ce n'est pas l'abbé Meuge!

— Lui seul m'a indiqué une voie de salut.

— Essayons auprès de Mgr de Siges!

— Personne ne peut s'interposer entre la pénitente et le prêtre, quand celui-ci a prononcé.

— Tu vas au scandale, mère!

— Je vais à l'absolution qui m'ouvrira l'éternité...

— Après le procès, la prison, la salissure de notre nom!... Par moi, toute cette infamie est évitée! Je mets en balance plus que ma vie! C'est toi qui m'as inspirée, mère! Je fais abandon de l'homme que j'ai aimé plus que mon honneur! Je l'aime plus que jamais, quand je suis prête à le sacrifier!

Elle poursuivit, impudique, célébrant les caresses qui l'avaient fêtée, comme pour se rassasier de leur souvenir avant de les répudier.

— Mais, comprends donc, mère, ce que je quitte!

Chutée, adjurée de se taire, elle continua, la proie d'un déchaînement, un hymne magnifique du plaisir qu'elle aliénait de sa vie pour gagner la rédemption. A ce plaisir coupable qui la damnerait, elle demanderait, si on refusait de l'entendre, l'oubli des malheurs qui fondraient sur elle. Elle cesserait de se cacher. Elle publierait son bonheur. Folle de ne pas convaincre Mme Gravin, elle se vanta d'avoir, la veille, — à Sainte-Vénérande, elle aussi! — mis en garde Marceline contre son mari et contre elle-même. Et elle éclata :

— Je suis bien ta fille, tu vois!... Sans nous concerter, les mêmes moyens, à peu près!

Sa passion la déchaînait. Elle précisa, sans égard à l'état pitoyable de sa mère :

— Et cela, Georges le savait, cette nuit! Et je l'ai pourtant retenu avec moi, là-haut, jusqu'à l'aube!

Un grand cri de Mme Gravin sauva Thérèse de cette crise démentielle. Elle vit le pauvre corps arqué en résistance à l'atroce explosion intérieure. Elle ignorait l'excès de sa diatribe imprécatoire. Elle eût sincèrement demandé la cause de cette épreuve, la raison du geste accablé dont la patiente à l'agonie la repoussait d'un bras à peine capable d'agir.

Elle appela la servante et, lui confiant la malade aux prunelles mornes qui la jugeaient, elle se précipita dehors pour téléphoner au docteur Choves.

La suprême recommandation qu'elle en avait reçue : « Ménagez beaucoup votre mère », empêcha Thérèse de remonter aussitôt chez Mme Gravin. Elle s'enferma chez elle et y céda aux larmes. Elle pleura son sort, croyant plaindre la valétudinaire. Elle s'attendrit d'en avoir été si mal comprise. De tous les effets de l'aveu public, s'il avait lieu, le pire lui parut qu'il la séparerait de Georges.

Ainsi, elle revenait sur son renoncement et elle ne cessait toutefois de s'en faire un mérite, si elle comparait son dessein d'expiation à celui où la pénitente entendait suivre son occasionnel directeur.

Elle se jeta sur son divan, pour n'avoir point à compliquer ses réflexions du soin de se porter. Elle alluma sans plaisir une cigarette. Elle en écrasa le feu sur le cendrier, après la seconde ou troisième aspiration de fumée. De même, son expérience du bonheur serait brève, qu'elle en fît le sacrifice ou que sa mère persévérât dans une absurde soumission.

La finesse de l'évêque saurait trouver quelque accommodement. Fillette, elle avait subi le prestige du prélat patricien quand, jeune encore, il venait une fois l'an ex-

horter les élèves de l'Institution Sainte-Alice à justifier l'aisance où elles vivaient par l'exemple de leur conduite et le goût de la charité. La conférence réunissait l'externat au complet dans la salle d'honneur. L'édifiante causerie suivait son cours, tandis que les lauréates de chaque division, discrètement guidées par les plus jeunes professes, passaient, entre les bancs, l'aumonière tendue. La récolte était abondante : les parents avaient été dûment avertis de l'insigne faveur obtenue de la bienveillance épiscopale. Les quêteuses étaient admises, en fin de la cérémonie, au privilège de baiser l'améthyste aux brillantes facettes qu'un pâle jonc d'or attachait à l'index du pasteur, par-dessus le gant violet. On pouvait discuter si celui-ci était de soie ou de fil pauvre. On s'accordait pour reconnaître la grande race de l'évêque, à la minceur du poignet enserré dans le tissu mat.

Ces ressouvenirs engageaient doucement Thérèse à ne point désespérer. Une impression de langueur lui alourdissait les membres. Cela contrastait avec le retour mental à ces années où ils la servaient facilement, rapides aux jeux, contenus à force de surveillance pour obtenir le maintien calme imposé par les occasions religieuses.

Quand on la vint prévenir, à travers l'huis où l'on avait heurté à double reprise, elle demanda si Mme Gravin se mettrait à table. Sur la réponse que « madame était trop souffrante », elle commanda de lui servir, ici, tous les fruits, avec du café très fort. Cela suffirait à son d'jeuner.

Elle mordit à dents rageuses dans une pomme, sans l'avoir pelée, pour satisfaire à un goût subit et irrésistible de crudité. Il lui fallait mâcher la pulpe ferme d'où giclait une acide fraîcheur, pour moins percevoir la fiévreuse température de son sang. Elle dévora, littéralement, plusieurs autres calvilles, plantée devant le compotier mis au hasard sur l'un des meubles bas. Puis elle ingurgita coup sur coup trois tasses du café presque

bouillant. Il remplissait la cafetière autrefois réservée à l'aïeul et au fils, les patrons ambitieux de l'*Enclume d'Or*, les multiplicateurs de l'héritage établi par le premier Alcide Gravin.

Qu'elle avait sottement rougi d'en descendre! Elle tenait d'eux son opiniâtreté qui ne lâche rien qu'obtenu, son penchant au travail, sa lucide intelligence appliquée aux livres. L'étude lui serait-elle désormais un dérivatif suffisant? Déjà, elle échappait à cette foi en Dieu que la grave déclaration de sa mère lui avait rendue. Griserie d'un vin puissant! Elle se dépouillait, en une seconde, de ses incomparables félicités! Elle en faisait le généreux abandon, pour se résigner à une solitude plus déserte de ne la plus tromper par l'attente du bonheur qui la comblerait.

— Ah! Georges! Georges! gémit-elle, amoureuse et jalouse.

Elle s'aperçut seulement du retour sur Planois du brouillard roux. Comme hier, il collait son ouate aux vitres. Son humidité s'infiltrait. Thérèse eût-elle exécuté sa vilenie, si l'atmosphère avait été moins poisseuse et d'un froid moins maussade? Elle secoua la tête, plaignant en elle la pauvre dépendance humaine. Elle se rappela ce refrain d'une ronde enfantine :

Oiseau bleu, couleur du temps...

Elle se revit à l'époque des cheveux tressés en deux nattes tombantes. On chantait en chœur, les bras croisés. La bonne religieuse attentive donnait le ton, quand l'ensemble déchantait. Que de jours accomplis, depuis ceux-là!

Créature d'un jour qui t'agites une heure,

lui souffla l'amère philosophie de Musset. Le poète de la *Lettre à M. de Lamartine* devint celui de *La nuit d'Août* :

... j'aime et je veux souffrir :
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie...

— Je suis stupide, se dit-elle.

Elle enflamma une allumette et apprécia l'agrément de fumer. Georges hantait la chambre, par le désordre qu'on n'y avait point corrigé. Thérèse commença un rangement. Elle suspendit cette tâche, pour prendre un volume. C'était un ouvrage de grammaire anglaise, rapporté d'Amérique. Il l'entraîna là-bas, vivifiant d'autres regrets. Que sa route en était jonchée! Ils avaient produit cette fermentation lente qui, la privant du contrôle de soi, l'avait jetée dans les bras de Georges, parce qu'il s'avouait moins heureux mari.

Quoiqu'elle en eût, elle devait donc toujours revenir à lui! Ils étaient inséparables, quant à elle. Elle avait beau le savoir moyen, inférieur par le cerveau et la culture à beaucoup d'hommes qu'elle avait rencontrés, lui seul avait décidé d'elle. Maintenant encore, il l'assujettissait en maître despotique. Elle se condamnait, pour les suites directes et les obliques effets de son amoureux esclavage, lorsqu'on la pria « de vouloir bien descendre chez Madame ». Un effroi la transit. A peine si elle put s'enquérir :

— Ma mère n'est pas plus mal?

— Au contraire : Madame est beaucoup mieux.

— Prévenez Madame que je descends à la minute.

Elle arrangea son visage modérément. Sa bizarre humeur n'avait d'origine que le malentendu déplorable du matin. Elle en assumerait tout le tort. Elle se présenta, s'accusant :

— Mère, je t'ai parlé comme je n'aurais pas dû.

— Laissons cela, mon enfant. J'étais irritable. Je souffrais trop.

— C'était à moi de me contenir.

— Ne revenons sur cela que pour reconnaître l'heureuse intervention du docteur Choves : il m'a refait un cœur supportable.

Elle ajouta :

— J'ai eu raison aussi, je crois, de jeûner. Qu'as-tu pris, toi?

— J'ai fait un déjeuner frugal : trois pommes... Un café très fort et très chaud a facilité ma digestion.

Mme Gravin couvrit Thérèse d'un regard de bonté. Et elle déclara :

— Mon enfant, tout réfléchi, je suivrai ton conseil.

— Oh! mère...

— Il demeure entendu que tu rentres dans le droit chemin?

— Je ne verrai plus Georges Brion comme je suis coupable de l'avoir fait.

— Nous demanderons audience à Mgr de Siges. Il décidera si ton repentir et le mien peuvent me dégager de ma soumission due à l'abbé Meuge. Quoi que Sa Grandeur exige de nous, acceptes-tu que nous nous y prêtions sans le discuter?

— Je l'accepte, mère.

— Attends! Nous irons ensemble chez Monseigneur. Nous lui avouerons tout. S'il se range — ce dont je ne puis douter — à l'avis de l'abbé Meuge, j'exécuterai la pénitence prescrite.

— Soit, mère.

— Embrassons-nous, en signature de notre entente, ma Thérèse.

Cela fait — et qui fut en double part d'une tendresse pathétique — Mme Gravin soupira :

— Je monterai courageusement mon calvaire, puisque je t'ai sauvée du mal.

Elle pesa, d'une paume, dessous son sein gauche :

— Ce ne sont plus que de petites taquineries, auprès des affreux déchirements de tantôt. La potion m'a bien soulagée.

Elle suggéra, calme :

— Tu pourrais écrire immédiatement. On porterait la lettre à l'évêché. Nous risquons d'obtenir une réponse sur-le-champ : Mgr de Siges est l'obligeance même.

Elle désira, joignant ses mains exaltées :

— Si nous pouvions, dès demain, nous être affranchies de ce cauchemar !

— Mère, je vais écrire tout de suite, là, sous tes bons yeux que je ne mettrai plus en larmes.

— Ma chère fille retrouvée.

En tournée pastorale jusqu'au surlendemain, Monseigneur avait pris la peine, d'une bourgade où son vicaire général lui avait transmis le courrier de marque, d'avertir Mmes Gravin qu'il les recevrait, l'après-midi même de son retour. Il avait lui-même écrit ce billet. Une paternelle bénédiction le concluait, après des lignes d'épistolier expert en élégance. Elles induisirent Thérèse en espoir de la solution qui éluderait tout scandale. Mme Gravin se morfondit, au scrupule d'avoir usurpé, par son démérite, la bienveillante estime d'un saint et noble prêtre. Les deux femmes en attendirent l'accueil, chacune sur sa position d'esprit. Elle s'améliora chez l'une et l'autre, dès le soir de leur entretien apaisé, de par une inspiration heureuse de Thérèse : elle réintégra sa chambre, abandonnée pour celle que sa mère exécrait.

De menus soucis, outre de sa santé, occupèrent Mme Gravin; par exemple, l'apprêt de l'auto. Elle en usait peu, sauf durant les beaux mois. Elle voulut l'employer, en sorte d'honneur à la visite qu'elle allait rendre.

Dès qu'elle sut le jour et le moment de la convocation, à côté de son crédit à la finesse politique du prélat, Thérèse prit alarme des termes les plus aptes à lui recommander l'arrangement. Les meilleurs ne tendraient-ils point à enfreindre le droit canon ? Elle circonvint sa mère de lui laisser la parole. Un nouvel aveu, et à une telle personnalité de l'Eglise, pourrait compromettre les bons effets de la médecine sur le cœur souffrant. Thérèse énoncerait les fautes découlées de la sienne. Elle promettait de n'y plus déchoir. Elle offrirait d'expier. Sa Grandeur

aviserait. La sagesse du prêtre participe de Dieu. Mme Gravin acquiesça à ces raisons avec gratitude. Elle avait obtenu de sa fille repentie, assez pour en attendre l'allégement définitif de sa conscience.

Dans la voiture qui les emmenait au rendez-vous, la mère égrena un chapelet. Le sentiment de Thérèse était d'aller contre un mur. Rien de ce que sa tête avait préparé ne subsistait logique ni possible, après examen. Elle prenait en pitié la confiance de la pauvre femme marmonnant les textes rituels. La réalité du châtiment que prononcerait le pontife la tirerait de ses prières comme d'un songe. Le bref avenir, raccourci à mesure de la distance parcourue vers le palais, une muraille le figurait à l'imagination de Thérèse, menaçante par les aspérités de la pierre, qui écorcheraient, en prélude au fracassement.

— Mesdames, je suis tout vôtre!

Mgr de Siges respirait la satisfaction.

— Voici peu de jours, Mesdames, je me plaignais à M. le docteur Choves (qui a bien du talent en son art) de vous voir ici moins fréquemment qu'autrefois. Est-ce à ce parfait médecin que je dois votre demande d'audience?

— Ma fille, Monseigneur, vous a écrit qu'un motif grave...

— Mère! avertit Thérèse.

Elle expliqua son intervention :

— Je supplie Votre Grandeur de me pardonner ce mouvement et sa vivacité.

— La jeunesse, mon enfant, est prompte. C'est le caillou au lâcher de la fronde. Bientôt, il ralentit.

— Mère a le cœur en piètre état. Elle le ménagera, en me laissant parler pour nous deux.

— Tu as raison. Je me tairai, dit, fort troublée, Mme Gravin.

— Parlez donc, Mademoiselle, invita doucement l'évêque.

Il s'était installé à son bureau. Le jour l'éclairait de biais, modelant un tiers de sa tête fine. Ses mains presque lumineuses jouaient avec une bonbonnière d'or sur une écritoire fermée, en peau de daim violette. Elles tremblèrent un peu, lorsque Thérèse s'accusa d'adultère et nomma son complice. Elle espéra un blâme mitigé de pitié, puisque son humiliation relevait de son propre dessein. On entendit par le silence les sanglots que Mme Gravin croyait contenir.

— Combien je compatis, Madame! soupira Mgr de Siges.

Du point où Thérèse était assise, les pieds du Christ ancien, d'ivoire, cloué à un gibet d'ébène, paraissaient effleurer la calotte sacerdotale. La pécheresse regardait le Crucifié aux bras douloureusement distendus; elle regardait l'être fragile, blanc, spiritualisé par la vieillesse; elle leur demandait secours à tous deux.

L'aide lui arriva, de l'homme, sous l'espèce d'une constatation émise avec bonté :

— Puisque vous êtes ici et m'ouvrez votre cœur, vous vous repentez.

— Oh! Monseigneur, j'ai dégoût de ma faute et de mon corps.

Les doigts ouvrirent le drageoir. Ils portèrent à la bouche un bonbon de miel, puis se reprirent à jouer de la boîte précieuse.

— C'est à votre directeur, mon enfant, que vous deviez demander pénitence de votre lourd péché. A l'évêque incombent des devoirs généraux.

— Précisément, Monseigneur, c'est de ces devoirs généraux que relève notre démarche, à ma mère et à moi, aux pieds de Votre Grandeur.

— Je vous écoute. Continuez donc.

Thérèse avoua son infidélité religieuse. Le manque des sacrements l'avait prédisposée au mal. Elle avait été châ-

tiée de son funeste amour par la jalousie. Celle-ci, aux insidieux conseils, était cause de la délation...

— J'ai voulu détruire un foyer pour assurer le mien, Monseigneur. Ah! si encore les conséquences de mon égarement s'étaient bornées à cela!

Alors, d'une voix qui s'éteignait, comme écrasée sous l'acte ignominieux et répété qu'elle divulguait, la fille déclara les maternelles turpitudes, l'empoisonnement de la ville; mais, pour se charger du crime. A l'origine était sa faute. Elle implorait d'être frappée. Elle avait détourné d'une vie sans défaillance une mère trop bonne, affaiblie par la douleur d'un deuil inconsolable.

— Monseigneur, j'ai la responsabilité de cette aberration où ma pauvre mère est tombée. Je suis la seule criminelle devant les hommes et devant Dieu.

Elle s'arrêta court, d'avoir engagé la Toute-Puissance devant ce ministre aux écoutes, muet. Une ardeur singulière rayonnait des yeux plus noirs. Ils portaient un feu intense sur Mme Gravin dont les pleurs s'étaient précipités. Les doigts exsangues avaient délaissé la bonbonnière.

Thérèse reprit, appelant à soi ce regard prodigieux de vitalité dans le masque blanc comme d'un cadavre :

— Mère s'est confessée...

— Elle échappe à ma direction, en ce cas.

Le ton formel de la réplique, les brillants yeux de jais dirigés tout à coup sur sa face, désarmèrent Thérèse de son énergie et de sa lucidité.

— Ah! tu vois bien, ma pauvre enfant, sanglota Mme Gravin.

Cette faiblesse misérablement exprimée raffermit Thérèse. Elle montra la croyante renvoyée de son directeur habituel à des confessionnaux d'où elle se relevait plus anéantie, cherchant à Sainte-Vénérande la suprême lumière, obtenant enfin, là, l'ordre d'un aveu public, l'absolution promise à ce prix.

D'autres prêtres de la paroisse auraient pu entendre la coupable. A la rigueur de la sentence, Mgr de Siges reconnut le juge :

— M. l'abbé Meuge a la droiture d'un preux, dit-il.

— Ah! Monseigneur, ma faute prime celle-là! S'il m'avait écoutée en confession, M. l'abbé Meuge n'en douterait point! Peut-être n'a-t-il pas envisagé l'effet, sur la ville, de l'aveu qu'il prescrit? Les passions rallumées, les attaques à la religion... M. l'abbé Meuge a-t-il considéré...

— Vous préjugez, Mademoiselle. Je vous arrête. Le prêtre, dans son ministère, relève uniquement de son supérieur hiérarchique. L'ouaille, si elle critique le berger, devient rebelle.

L'évêque s'était dressé. Au jour tombant, il parut une incarnation diaphane de l'esprit. Il pencha le front. Les longues mains jointes par l'extrémité des médius y touchèrent.

— Priez avec moi, commanda le pontife.

Thérèse fut la seule des deux femmes à entendre l'entrée en oraison de Monseigneur :

— Que le mal se change en bien, mon Dieu!

La suite ne fut que pensée. Thérèse frémissait d'espoir. Dans une ferveur jaillie d'elle en renouveau, elle imita sa mère qui récitait pieusement, en sourdine, les patenôtres.

Maintenant, le soir montait à larges ondes. Il avait effacé la soutane. Une trace de la haute ceinture violette demeurait visible. Les mains, avec le côté du visage le plus proche de la fenêtre, se distinguaient encore. Une lumière émanait de l'argent des cheveux. Mme Gravin était tout engloutie, de même qu'en son repentir. Thérèse devinait la fructification de son espérance dans cette ombre. Elle offrait généreusement en rachat son amour vaincu. Mgr de Siges acheva de prier.

— Eh! je vous laisse dans la nuit! remarqua-t-il.

Le timbre de la voix sonna léger. La lumière, appa-

rue au petit lustre hollandais à trois branches, révéla un homme métamorphosé. Il décida :

— Mme Gravin, vous reviendrez à votre directeur habituel. Je vous remettrai un mot pour lui. Je n'ai point à connaître qui vous dirige : par conséquent, ne me dites aucun nom. Je n'aurais pas dû, tantôt, découvrir M. l'abbé Meuge. C'est une faute à mon actif. Je m'en accuse, comme vous, mes chères filles, de vos erreurs. Elles exigent réparation. Ma prélature même m'enjoint de ne jamais interposer l'autorité que je lui dois, lorsque le prêtre a prononcé, du siège où il est souverain. Toutefois, je puis conseiller. Avant tout, il importe, dans l'intérêt général supérieur, de ne pas troubler notre ville plus qu'elle ne l'est. Nous n'y sommes que trop divisés. Anonymement vous avez nui, Madame. Voulez-vous, anonymement, faire du bien?

— Ah! de tout cœur, Monseigneur!

— Pour pacifier les esprits, il importerait de donner à droite et à gauche. Ce pourrait être (par mon entremise, sous le sceau d'un inviolable secret) à la municipalité et à l'évêché, pour leurs pauvres et leurs œuvres, une même somme.

— Ma mère accepte, Monseigneur!

— Assurément! confirma Mme Gravin.

Intimidée, elle proposa :

— Si Votre Grandeur voulait bien fixer elle-même...

— Madame, vous connaissez mieux que personne vos possibilités, sous ce rapport.

— Mère... deux parts de cent mille francs chacune?

— Volontiers.

— Heureux, quelquefois, ceux qui possèdent! constata Mgr de Siges.

Il ajouta que bien des jeunes sourires écloraient dans mainte famille nécessiteuse. Aisément — administrateur habitué du temporel, en corollaire au spirituel — il avertit Mmes Gravin que le transfert de telles sommes

par le concours des banques locales, risquerait de compromettre l'anonymat désirable.

— Car, je dirai expressément que ces sommes m'ont été remises en réparation du mal produit par les lettres.

Sur cette incidente approuvée de la mère et de la fille, il leur proposa l'émission des deux chèques par un établissement de Paris.

— Sommes-nous bien d'accord, Mesdames?

— Absolument, Monseigneur, répondit Thérèse.

Sa mère ne put consentir que par un signe de tête. Elle gémissait de bonheur.

— Puissiez-vous, Madame, recouvrer la paix de votre âme!

— Monseigneur, vous me l'avez rendue! éclata Mme Gravin.

— Pauvre mère! fit Thérèse accourue à la femme en larmes et l'étreignant.

La vue de leur couple assura Mgr de Siges de l'heureuse conduite qu'il venait d'imprimer à une affaire épineuse. Il aimait l'exercice de son influence, pour n'avoir eu jamais à la regretter. Il savait la chair qui a faibli très sujette aux rechutes. La filiale passion de Thérèse ressortissait à la même chaleur des sentiments qui l'avait écartée de la décadence.

— Et vous, ma chère fille, que comptez-vous faire? demanda-t-il.

— Vous obéir, Monseigneur.

— Les sacrements, mon enfant, vous eussent épargné la chute dans votre faute grave. Une pieuse retraite, je crois, dans une de nos maisons, vous préparerait à la contrition.

— Si mère peut se passer de moi quelque temps?

— Mme votre mère, pendant la quinzaine que pourrait durer votre séparation, trouverait auprès de moi l'appui moral dont elle aurait besoin. Au surplus, une retraite

auprès des dames de Sainte-Alice qui vous ont élevée vous permettrait encore de recevoir Mme votre mère?

— Mère, à toi de décider.

— Suis l'indication de Monseigneur, mon enfant.

— Je me retirerai donc à Sainte-Alice, et le temps que Votre Grandeur le jugera profitable.

— Voilà qui est bien. Nous aviserons ensuite à votre avenir dans le monde, si vous nous accordez confiance...

Mgr de Siges bénit les deux femmes, en terminaison de son audience. La mère baisa l'anneau à la main lumineuse, comme elle eût baisé la patène. Thérèse songeait à cet « avenir dans le monde » dont l'évêque venait de parler. Elle venait de sacrifier volontairement plus qu'elle n'obtiendrait jamais de l'avenir. Le lendemain n'était qu'un désert, à son estimation.

— Vous me guiderez, Monseigneur, — implora-t-elle, avant d'approcher ses lèvres de l'améthyste.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Rachilde : *Alfred Jarry ou le surmâle des Lettres*, Grasset. — Pierre d'Hugues : *Auguste Angellier et « l'Amie perdue »*, Spes, Henri Strentz. — *Arthur Rimbaud, son œuvre*, La nouvelle Revue Critique. — Jean-Marie Carré : *Les deux Rimbaud*, Aux Editions des Cahiers libres. — Jérôme et Jean Tharaud : *Pour les fidèles de Péguy*, l'Artisan du livre. — Mémento.

Ce n'est pas une biographie classiquement construite sur la chronologie que nous présente Mme Rachilde dans son livre : **Alfred Jarry ou le Surmâle des Lettres** ; ce n'est pas non plus une biographie romancée selon la fâcheuse mode d'aujourd'hui, mais plutôt une suite d'épisodes directement observés et particulièrement révélateurs d'un être bien étrange.

Alfred Jarry fut « l'as » lamentable et sublime (les deux mots sont à peu près synonymes) de la vie de Bohême. Sa brève existence fut le plus singulier tissu d'excentricités. Et cependant, le livre de Mme Rachilde fermé, je ne puis me défendre d'une bizarre sympathie pour cet extravagant personnage. A vrai dire, des sentiments bien divers s'emmêlent en mon esprit. Je me dis parfois : quel gaspillage de dons précieux chez tous ces bohèmes des lettres et des arts qui auraient pu tirer de leurs facultés une récolte dont ils se sont frustrés ! Mais je dis aussi : la vie considérée en elle-même et dans son ensemble est-elle autre chose qu'un infini et inutile gaspillage d'énergies ? N'est-il pas vain de croire que l'humanité doit accomplir une tâche dans cet univers où elle passe imperceptible ? C'est aux instants que mon intelligence s'applique le plus assidûment à la méditation de la vie que je me sens une secrète sympathie pour ceux qui, venus ici-bas avec les plus beaux dons, ont dédaigné de les exploiter. Naître immensément riche et laisser sans remords se perdre cette richesse me semble quelquefois la plus fascinante attitude philosophique, celle qui révèle le plus profond regard sur le monde.

A tous les irréguliers du genre de Jarry, on peut dire sans doute que leur intérêt bien entendu eût été d'entrer comme tous les « philistins », dans les cadres séculaires et tutélaires où se trouvent bonne table, bon gîte et le reste... Mais, hélas, j'ai vu trop de choses diverses pour que cet argument me convainque. J'ai tant connu de gens inexorablement malheureux derrière la soumission à toutes les régularités ! Et je sais également qu'il est d'indicibles ivresses de liberté qui, pour certains tempéraments, compensent toutes privations ! Je suis de ceux qui sentent violemment la beauté de ce qui peut naître d'une implacable volonté d'ordre. Mais je sens en même temps l'Irrégulier comme un des éléments éternels et nécessaires de ce qui est. Quand je vois nos sociétés couler de plus en plus toutes les vies dans le même moule et transformer chaque homme en un rouage nettement spécialisé, je me dis que ces pitoyables « bohèmes » ont peut-être une mission qu'ils ignorent et qui les dépasse. A leurs risques et périls, ils représentent un élément de fantaisie et de caprice que je serais attristé de voir disparaître du monde. Gauchement, grotesquement même, ils continuent contre l'homme actif d'aujourd'hui la tradition de vie contemplative qui, d'une manière ou d'une autre, doit être maintenue. Il serait navrant qu'il n'y ait plus au monde que des hommes à métier : « J'ai horreur de tous les métiers, disait Rimbaud... La main à plume vaut la main à charrue. Quel siècle à main ! »

Je dirai enfin que le Bohème représente contre l'homme-rouage l'homme qui est un tout, qui est son but à lui-même. A côté des fragments d'homme que créent les nécessités de la vie collective, il me semble admissible qu'il y ait des hommes qui tentent d'être tout simplement hommes, même s'il leur faut pour cela rompre quelques liens coutumiers.

Ces inutiles remarques ayant été formulées, que je me hâte d'exprimer tout le plaisir que m'a donné le livre de Mme Rachilde. Livre de verve et de vivacité où se joue un esprit bondissant et capricant. Art de trousser l'anecdote de la manière la plus alerte. Du piquant à profusion ! Çà et là une réflexion pénétrante, voire profonde, négligemment jetée et sans appuyer sur elle. Un tour d'esprit ouvert à la compréhension de toutes les folies joint à un grand bon sens. Un don d'évoquer son modèle par l'imagination avec l'intensité de la vision réelle. Partout, le goût de conter

pour la joie même de conter. Vous croyez que se trahit un esprit qui perçoit la vie humaine comme une farce grotesque, mais voici poindre un don inattendu de tendresse que suit bientôt une de ces « rosseries » qui révèlent des griffes merveilleusement aiguisées. Dans l'ensemble, l'attitude de Mme Rachilde pour Jarry est assez malaisée à définir : elle le sent tout à la fois ridicule et admirable, d'un œil elle le blâme, de l'autre elle l'approuve ; elle est toujours prête à avouer qu'il était fou, mais au fond, elle n'aurait pas voulu qu'il fût autre que ce qu'il a été.

On lira d'une seule haleine ce livre qui nous présente un « homme des bois lâché en pleine civilisation ». On le suivra dans ses divers lieux d'existence, « au Phalanstère », au « Studio du Barrage », au « Tripode » et jusqu'en ce gîte de la rue Cassette dénué de lumière et si bas de plafond qu'il fallait se courber pour y pénétrer. On rira de bon cœur en lisant l'effarante aventure de la conjonction de Jarry avec Mme de C..., la fameuse Sixtine de Remy de Gourmont.

Jarry possédait le don des reparties sublimes. Au Phalanstère, il avait la manie de tirer à tout propos et hors de propos des coups de revolver. Une voisine en conçut des craintes pour la vie de ses enfants.

« — Eh ! Madame, riposta flegmatiquement le père Ubu, si ce malheur arrivait, nous vous en ferions d'autres. »

Apollinaire prétendait que Jarry vivait de côtelettes de mouton crues et de cornichons et que le soir avant de se coucher, il avait l'habitude de bonifier son estomac en absorbant un mélange de vinaigre et d'absinthe qu'il liait par une goutte d'encre. Mme Rachilde remet au point le dire d'Apollinaire, mais le régime de boisson et d'alimentation de Jarry au Tripode, tel qu'il est présenté à la page 180, est vraiment surréel.

Mme Rachilde s'attache à montrer que Jarry a eu une influence littéraire et artistique qu'on évite de mettre en lumière. « Il a été, qu'on le veuille ou non, l'animateur du mouvement cubiste en France... le premier fondateur de l'école, que j'appellerai, faute d'expression plus technique : l'école des démons de l'absurde. » Il aurait été l'un des écrivains les plus plagiés, les plus pillés et tels se seraient fait aujourd'hui une gloire en le dépouillant... Voilà qui était intéressant à savoir.

On trouvera dans le livre de Mme Rachilde maints renseigne-

ments sur la représentation d'*Ubu-Roi* et un examen intéressant des opinions qui enlèvent à Jarry la paternité de la célèbre pièce. Je viens de la relire. Elle reste, je crois, à la lecture, au-dessous de ce qu'on attendait d'elle. La chose peut s'expliquer aisément. Le personnage d'Ubu est pour ainsi dire sorti de la pièce où il naquit, il s'est créé une sorte de vie indépendante de l'œuvre même, à la manière d'un mythe qui s'enrichit en se développant d'une foule de significations nouvelles. Ubu a brisé les cadres de la pièce et quand on veut l'y replacer, on éprouve la sensation qu'on connaîtrait à vouloir remettre un géant dans le berceau où il vécut ses premiers jours.

Il ne fut pas un bohème, cet universitaire provincial que l'on vient de fêter récemment à Lille. Poète, il le fut cependant. M. Pierre d'Hugues vient de lui consacrer (**Auguste Angellier et l'Amie perdue**) une brochure délicatement pensée et d'expression sobre et élégante qui laisse percer l'émotion. A vrai dire, les gens de mon âge risquent fort de manquer d'équité pour un poète du genre d'Angellier. Nous sommes habitués à lier la notion de poésie à celle de prouesse verbale. Nous demandons au poète la vision hallucinée qui donne aux mots la valeur d'une « sorcellerie évocatoire ». A première vue, les musiques en demi-teintes d'Angellier ne frappent pas nos nerfs de ces chocs brusques et inattendus auxquels nous avons pris goût. Les farandoles bariolées d'images n'arrivent pas en criant : nous voilà. Les mots ne bondissent pas étonnés de l'étrange manière dont ils sont mariés. L'expression au contraire est discrète à un point qui étonne. Point non plus la recherche de ces raccourcis qui font se dérouler le poème en intenses et rapides fulgurations. Et cependant, cet homme fut poète. Souvent, à travers des mots sans prétention, passe un étrange magnétisme et comme une phosphorescence du plus secret de l'âme. Souvent aussi la formule bien frappée qui laisse derrière elle une longue résonance. La brochure de M. Pierre d'Hugues est écrite avec ferveur, mais aussi avec lucidité. Il reconnaît qu'Angellier ne fut vraiment poète que dans *l'Amie Perdue*. Il déplore qu'ailleurs il se soit abandonné à la prolixité. « En somme, il est regrettable qu'Angellier ne soit pas resté l'homme d'un seul livre. »

On ne saurait exprimer le charme de *l'Amie perdue* avec plus de délicatesse que ne le fait M. Pierre d'Hugues :

C'est un livre d'automne. Il a, de cette saison, la gravité réfléchie, tendre et colorée. C'est le livre du premier au dernier amour, sans espoir dans l'au delà, avec toute la mélancolie de la vie solitaire et manquée et du jamais plus.

Et M. d'Hugues de voir avec quelque raison dans *l'Amie perdue* d'Angellier le pendant français des poèmes de Pétrarque.

Il serait intéressant de se demander pourquoi Rimbaud est entre tous les poètes celui qui donne aux hommes d'aujourd'hui le choc poétique le plus décisif. Il nous déchire et nous brise. Pour mon propre compte, le moindre mot de lui m'impose d'abord ce malaise poignant par quoi se révèle ce qui m'est prédestiné. Dans son livre **Arthur Rimbaud, son œuvre,** qui, sous une forme resserrée, condense une riche matière, M. Henri Strentz brièvement indique les secrets rapports entre Rimbaud et nos âmes d'aujourd'hui (p. 72). La question mériterait d'être approfondie. Il est telles pages du livre de M. Henri Strentz qui m'ont enchanté : je songe en particulier au passage où il a su traduire en poète le charme fulgurant des *Illuminations* (p. 34).

En lisant le livre de M. Strentz, il est une réflexion qui s'est imposée avec force à mon esprit. Rimbaud représente pour nous ce sentiment poétique qui est fait du brûlant appel de l'Aventure, de la rupture des cadres qui nous enserrent et de la plus décisive tentative d'évasion. Il est à remarquer que sous l'implacable soleil du Harrar, libéré de cette civilisation qu'il haïssait, plongé dans la violente nature, en contact avec des peuples vierges, le sentiment poétique de Rimbaud s'est retourné. Il connut la nostalgie de la vie régulière. Il se représenta comme le sommet de la joie la fondation d'une famille, le fait d'avoir un fils qui grandirait sous ses yeux et dont il ferait un « ingénieur renommé ». Rimbaud l'a rencontrée aussi, celle qui, masquée, vient toujours se mettre en tiers dans le jeu que nous menons contre l'Univers : l'Ironie.

Le livre de M. Jean-Marie Carré : **Les Deux Rimbaud,** complètera utilement la vie de Rimbaud qu'il nous a déjà donnée. M. Carré a réussi à découvrir dans un journal du Caire *Le Bosphore égyptien*, une longue lettre de Rimbaud publiée les 25 et 27 août 1887 et relatant son voyage au Harrar et au Choa. Le Rimbaud des *Illuminations* est loin : c'est l'homme des faits et du réel qui parle. Le petit livre de M. Jean-Marie Carré nous fait

connaître la mère de Rimbaud, femme hautaine, implacable, autoritaire, d'une intransigeance absolue et bien propre à éveiller dans une âme d'enfant le sentiment de rébellion. A douze ans, Rimbaud voulait un piano. Sa mère le lui ayant refusé, il découpe le bord d'une table de salle à manger en forme de clavier. Le côté mystificateur du jeune Rimbaud est mis en lumière par de significatives anecdotes. Problème à élucider que celui du rapport entre le tempérament mystificateur et le tempérament artiste !

Les amis de Péguy qui sont légion auront à cœur de lire le livre anecdotique et savoureux que leur présentent les frères Tharaud sous le titre : **Pour les fidèles de Péguy**. On verra combien l'homme du peuple était resté vivant en Péguy. Il semble même qu'il cherchait à se faire plus peuple qu'il ne l'était, riant bruyamment, affectant de jurer comme un portefaix, et parlant le langage des troupiers à la table de gens distingués. Barrès disait à son propos: « Il est aussi vain de se flatter d'être obscur par ses ancêtres que d'être illustre par eux ». Les deux écrivains, d'ailleurs, s'aimaient, et Péguy, qui tenait le bonheur pour une vertu, admirait Barrès d'avoir été heureux. Mais Barrès a-t-il été heureux?...

MÉMENTO. — M. Paul Voivenel fut le médecin de Remy de Gourmont. Dans sa brochure *Campagnou chez Remy de Gourmont* (Extrait de la revue d'art Septimanie), il nous conte sa première entrevue avec le grand écrivain dans la quiète maison de la rue des Saint-Pères. Il fait allusion au terrible mal qui sépara des hommes l'auteur de tant de volumes aimables et tout étincelants de cette gaîté qui naît de la démarche aisée et triomphante de l'esprit. Contrairement au dire de M. André Rouveyre, M. Paul Voivenel rappelle que Remy de Gourmont ne fut pas atteint de la lèpre, mais d'un lupus de la face. Il nous laisse pressentir ce qu'il y eut d'héroïsme dans l'apparente sérénité de ce sage et de cet amoureux quand même de la vie. Document intéressant.

La poésie d'aujourd'hui est une terre bien mal connue. De nos jours, on parle beaucoup de poésie, mais on en lit peu. Remercions donc ceux qui nous présentent des anthologies, même si nous les jugeons incomplètes. Celle qu'éditent *les Marges* sous le titre *La poésie d'Aujourd'hui* n'échappe pas totalement au reproche qu'encourent toutes les anthologies. Les auteurs du choix : MM. Henry Charpentier, Guy Lavaud et Louis Mandin ont été visiblement éclectiques et désireux d'impartialité. Et tous les trois sont des poètes dignes d'estime, ce qui ne gâte rien à la chose.

Ce sont des proses de belle tenue que nous donne M. Paul Jamati dans son *Paris au Magnésium*, Messein. Leur auteur a visiblement retenu quelque chose du ton fastueux de tels poèmes en prose de Baudelaire;

de René Ghil il a appris à prolonger toute évocation particulière d'échos dans l'Universel ; à cela il a joint le goût des images imprévues et du décor de la vie moderne, le tout assaisonné avec tact de vives touches de fantaisie.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Noël Ruet : *L'Azur et la Flamme*, « éditions de l'Ermitage ». — Roger Allard : *Les Elégies martiales, 1915-1916*, « Nouvelle Revue Française ». — Philippe Chabaneix : *Les Consolations*, « les Cahiers Libres ». — Charles Rafaël Poirée : *L'écharpe de Brume*, « édition du Fauconnier ». — Paul Lofler : *Au fil de l'heure*, Lemerre. — Louis-Carle Bonnard : *L'Echarpe d'Iris*, Librairie de France. — Jo Ginestou : *Kiki et... Moi*, « aux éditions Occitania. »

Pour la première fois m'est donnée l'occasion de parler en mes chroniques d'un jeune poète belge, accueilli en frère parmi les poètes français, et de qui les recueils de vers se multiplient. C'est que pour la première fois il est édité sous le signe d'une maison d'édition française, et comme il écrit dans notre langue, il m'est enfin permis de le considérer comme un poète français. Il m'a, personnellement, été tout au long de ma vie difficile de comprendre en quoi les frontières ou toute autre limite administrative importent dans l'estimation que l'on a à porter sur l'œuvre d'un écrivain, et, sans pitié pour le navrement qu'en peut ressentir le chroniqueur des choses de Belgique, mon excellent ami, le très beau poète Georges Marlow, je lui avouerai que lorsque je vois un de ces clients méritoires lui échapper à mon profit de par l'intervention d'un éditeur français, je ne puis m'empêcher de m'en réjouir. Peut-être sera-ce, un jour, ma bonne fortune pour le poète extraordinaire de *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, le liégeois Thiry, de même qu'aujourd'hui pour Noël Ruet, liégeois également, de même que naguère pour Odilon-Jean Périer, bruxellois, que tout jeune la mort a pris, il y a quelques mois.

Avec une préface précise, amicale et excellente de Camille Mauclair, M. Noël Ruet réunit, sous le titre **L'Azur et la Flamme**, les vers de tous ses recueils précédents, sauf un certain nombre qu'il sacrifie délibérément. L'aisance élégante, très simple, telle est la qualité qui les distingue entre tous. Souvent on perçoit, surtout dans les poèmes du début, les traces d'influences amicales, Philippe Chabaneix, Tristan Derème, au pre-

mier plan. Mais leur influence tend peu à peu à être résorbée par le poète plus jeune dont, calme, souriante, limpide, la personnalité grandit. J'ignore si je me méprends, mais je suppose que d'autres influences, peut-être à son insu, l'ont plus favorablement guidé, celles d'aînés, Albert Mockel, Elskamp, Grégoire Le Roy ou, en France, de Mauclair et de Mme de Noailles, dont l'œuvre parvenue à son degré d'accomplissement agit mieux que celle de ses contemporains d'âge par ce qu'elle dégage de pur ou d'éternel, et non plus de recherches momentanées, de trouvailles particulières à l'heure où elle fut écrite.

Je suis sûr que M. Ruet lui-même serait surpris si je ne signalais l'influence sans doute la plus décisive qu'il ait acceptée, sinon même sollicitée, je veux dire l'influence du peintre et graveur Auguste Donnay. Celui-là l'avait, tout jeune, appelé parce que ses chansons « disaient la Wallonie en des strophes d'amour, de candeur et de foi ». Oui, la Wallonie « au ciel clair, aux mouvantes collines », il en est la voix harmonieuse et chantante, et, d'avoir écouté la leçon familière de l'artiste qui en fut le peintre, il en arrive aussi sûrement que lui à évoquer l'atmosphère tendre, les couleurs songeuses et douces, la forme calme et toute sensible. Ainsi s'habitue-t-il aussi à devenir un poète d'intimité familiale, d'amour fervent et paisible, épris des fleurs nuancées, des ruisseaux argentés et des ciels soyeux et légers de son pays. Puissent donc à l'avenir autant qu'à présent ses souples, ingénieux et clairs poèmes être dédiés à celle à qui il chante :

... S'ils n'ont la fraicheur, la grâce et la lumière
De tes lèvres, de tes tresses, de tes paupières,
Pour musique mes vers ont le battement sourd
D'un cœur tout plein de toi, tout plein de notre amour.

M. Roger Allard, mobilisé durant la guerre, a non moins que tant d'autres trompé les lourdes attentes et les anxiétés énervantes de ses mois de servitude involontaire et forcée en se chantant à soi-même ses ferveurs, ses regrets, ses souvenirs, ses visions du moment et ses espoirs. La sincérité de l'expression ou des sentiments n'était plus même pour la plupart des poètes dans cette situation un objet de recherche. Fût-ce sous le voile de l'ironie se raillant elle-même, elle n'aurait pu être absente, elle n'aurait pu se dérober. Masquée, fardée, le masque était percé par places, le fard s'écaillait, laissant à nu la vraie chair. A relire de

M. Roger Allard **les Elégies martiales** dix ans après qu'elles parurent la première fois, on ne sent plus seulement ce qu'elles contiennent d'observation alerte, précise, pittoresque, mais aussi de profondeur émouvante et de sensibilité discrète, dépouillée d'insistance ou de pose. *Ici et là-bas* est un parfait poème exempt de toute déclamation, et qui évoque avec une exactitude absolue l'état en ce temps-là des esprits sains, sur le front ou à l'arrière. Il n'est pas le seul. *Adieux à l'Infanterie* et surtout *Un fantôme dans un Bar*, poèmes pénétrés d'attendrissement et d'amertume au ressouvenir de douces heures passées et de visages amis, sont à la fois extrêmement familiers dans la forme et pénétrants par leur intention réalisée, par leur atmosphère enveloppante d'âme noble et discrète :

Celui qui d'un trésor ne connait pas le prix
N'a qu'un piètre mérite à le quitter sans crainte...

. . . .

J'adore éperdument la terrestre lumière,
Je crois sans amertume au néant du tombeau ;
L'une enchante les yeux flétris par les travaux,
L'autre guérit les yeux brûlés par la chimère.

Sombre fou qui ne veux ni plaisir ni tourment
Et pour ta propre chair n'as que dégoût et haine,
Regarde se lever le soleil des amants !
Dans ma tombe il fera plus clair que dans la tienne...

Ne serait-il temps, vraiment, que M. Roger Allard se souvienne d'être le beau poète qu'il fut naguère, bien souvent ? Des années ont passé depuis que nous n'avons vu de lui aucun recueil inédit.

Les Consolations où Philippe Chabaneix se complaît une fois de plus à évoquer de voluptueuses figures de jeunes femmes et des amours fugaces et légères. Il songe également au bonheur, et pressent l'amour moins uniquement sensuel ; apprendra-t-il à « aimer l'amour » enfin, à le vénérer d'un culte total et divin ? Je me plais à en rencontrer des promesses et le présage désiré lorsque je lis des poèmes tels, dans ce mince recueil, que *Vers dorés* ou les *Deux Colombes*. Mais ce perfide magicien, Philippe Chabaneix, répéterait, sa vie durant, la même antienne sans y rien changer, sa voix exquise et la mélodie raffinée de ses chants empêcheraient qu'on succombe à la monoto-

nie ou à la lassitude. C'est, au fond, non à lui, qui me charme, que j'en veux de l'aimer, c'est à moi, de ne pouvoir m'en défaire. Il n'existe pas de poète plus que lui habile en son métier ou plus harmonieux ; je voudrais qu'il se décide à varier un peu le motif de ses enchantements. Il peut tout ; qu'il le veuille donc, et s'en donne la peine : telle la grâce que je me souhaite.

Une préface de M. Florian Parmentier élucide à merveille, pour qui a lu l'**Echarpe de Brume**, la psychologie de l'auteur, M. Charles-Rafaël Poiré. Ce poète vrai, spontané, isolé dans son rêve et soumis aux élans de son idéal intime, vit à l'écart des coteries et des tristes compétitions littéraires, à la campagne, voué aux travaux de la terre, à la saine activité d'une existence champêtre. Il a beaucoup lu, surtout il a beaucoup médité, mais non pas à la remorque, à l'imitation des autres, et de même il a écrit selon son inspiration personnelle, ignorant s'il était classique, romantique, parnassien, symboliste, réaliste, surréaliste, et ne s'en souciant guère. A peine se doute-t-il de ces étiquettes et de leur très vague signification. Aussi au gré des heures, que dire de ces poèmes sinon que, fermes et puissants presque toujours, ils troublent parfois par l'audace impromptue d'un essor original, d'autres fois ils déconcertent par une ingénuité dont on s'étonne. En tout cas, ces poèmes sont toujours d'une tenue irréprochable, et la langue dont use M. Poirée est toujours claire, nette, voulant exprimer exactement ce qu'elle exprime.

Justement dévot au culte de Ronsard, n'ayant sans doute apaisé ni sa soif, ni sa faim, le poète d'**Au fil de l'heure** égrène ses chants, songeant à la gloire, au foyer, à l'amour, à la grandeur de la patrie, à l'amitié, à la mélancolie des destinées accomplies. M. Paul Lofler est un poète irréprochable. Fidèle aux traditions les meilleures du Parnasse, il écrit des poèmes lumineux et sobres, d'un sentiment tour à tour grave ou pittoresque, et réussit à merveille à s'accomplir selon ses desseins.

M. Louis-Carle Bonnard, dont je me rappelais le recueil précédent frêle et incertain, nous offre dans **l'Echarpe d'Iris** un recueil de poèmes imagés, d'un rythme plus ferme et avec des images plus neuves, plus spontanées. Son métier s'est assuré, et les ressources de son invention se sont heureusement renou-

velées. Je ne doute pas qu'il fasse mieux et dégage de ses timidités et de mille influences une personnalité intéressante.

Kiki et... moi, poèmes, si ce sont des poèmes, d'invention impromptue, de verve observée et joyeuse, je ne déteste pas, je l'avoue, ces caprices sans prétention de M. Jo Ginestou. Certes, rien n'y suggère la maîtrise du lyrisme, mais n'est-il pas bon quelquefois de rire, et, au gré sans doute de M. de Pawlowski, je me trouve assez avancé dans la vie pour ne pas m'en cacher, j'aime le rire.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS FÉMININS (2e partie). Marcelle Auclair : *Toya*, Editions de la Nouvelle Revue française. — Léontine Zanta : *La part du feu*, Librairie Plon. — Dominique Dunois : *Leurs deux visages*, Calmann-Lévy. — Suzanne Martinon : *L'orgueilleuse*, Librairie Plon. — Hélène du Taillis : *La nouvelle Bovary*, Librairie Flammarion. — Myriam Harry : *Le mannequin d'amour*, Librairie Flammarion. — Jeanne Brousson-Gaubert : *L'été sans toi*, Grasset. — Maryse Choisy : *Mon cœur dans une formule*, Les cahiers suridéalistes. — Simone May : *La brebis noire*, E. Fasquelle. — Mémento.

Pour être plus diffuse et plus subtile ou plus sournoise dans ses manifestations que celle de l'homme, la sexualité de la femme n'en est pas moins obsédante, et bien au contraire ; à preuve l'histoire que Mme Marcelle Auclair nous raconte sous ce titre **Toya**, qui est le diminutif de Victoria dans l'Amérique espagnole. Victoria, ou Toya, l'héroïne de Mme Auclair, est une demoiselle de la riche bourgeoisie chilienne, mais que la nature a faite laide, et dont les ardeurs fermentent et s'aigrissent vite sous le brûlant soleil des Andes. Sans occupation qui la distraie de son tourment ou qui la console de sa disgrâce, elle vit au foyer de sa sœur mariée, et s'éprend, comme il était inévitable, de son beau-frère. L'occasion se présente bien pour elle de fonder une famille, mais sous l'aspect d'un homme médiocre, et l'amour qui s'étale impudiquement sous ses yeux, celui, surtout, qui la ronge sans qu'elle s'en avise d'abord, la font rater l'unique chance que pouvait lui offrir la vie... A mesure qu'elle avance en âge, son sentiment devient plus vif ou plus tyrannique, et lui inspire des idées non seulement impures, mais criminelles. Après avoir reporté son affection passionnée sur son neveu, elle achèvera de se détraquer en se jetant dans une dévotion ensemble

mystique et superstitieuse, mais qui lui prêtera un air de sainteté, et la fera laisser en s'en allant — par l'effet d'un de ces mensonges des apparences dont les écrivains actuels se plaisent à souligner l'ironie — un souvenir respecté... Mme Auclair a un esprit digne de son nom, c'est-à-dire lucide ; mais elle se révèle, en revanche, à peu près dépourvue de sensibilité, et ses qualités d'analyste rigoureuse la désignaient à la sympathie de la firme sous laquelle son roman paraît. Il m'a semblé qu'il y avait quelque chose de trop logiquement déductif dans sa psychologie, qui procède de celle de Freud. Enfin la langue dont elle use est sobre, un peu sèche même, si ses évocations des mœurs et des paysages sud-américains ont beaucoup de relief dans leur netteté. Il faut rendre hommage à son talent, lors même qu'on en est le plus éloigné.

C'est un livre très honorable, auquel on ne saurait reprocher qu'un excès de rigueur dans la conduite ou d'apparente solidité dans la construction, que celui de Mme Léontine Zanta : **La part du feu**. Admiratrice, sans doute, et peut-être disciple de M. Paul Bourget, Mme Zanta, comme ce maître romancier, ne laisse pas d'avoir des préoccupations extra-littéraires, sinon le désir de prouver quelque chose quand elle écrit, et la thèse (une thèse plus psychologique que philosophique ou morale, il est vrai) se trahit dans l'émouvante histoire qu'elle nous conte. Cette histoire est celle d'un médecin, le Dr Salvar, sur qui pèse un passé tragique et qui, pour racheter ses fautes, se voue tout entier — avec même une pointe d'ascétisme, car il est religieux — à la guérison de ses malades. Une jeune fille, Sabine, s'éprend de lui, et le vieil homme qui vit toujours dans son âme encourage à son insu les sentiments de cette intellectuelle passionnée, sous prétexte de faire « la part du feu » à une affection qu'il veut croire seulement amicale. Comment, lorsque Sabine lui aura ingénument avoué sa tendresse, le Dr Salvar conciliera-t-il son désir de racheter ses fautes par un renoncement absolu, avec l'obligation qu'il se sera créée ? C'est ce que je veux laisser aux lecteurs de Mme Zanta d'apprendre par eux mêmes, car elle a fort bien mené son récit, jusqu'au dénouement. Mais c'est le problème de la responsabilité qu'elle pose, et de l'avoir posé avec une force à laquelle il sied de rendre hommage l'excuse de ne s'être pas souvenue que la première qualité ou le premier devoir d'un auteur romanesque

est l'objectivité. Il y a quelque chose de conventionnel dans la façon dont elle présente ses personnages et dont elle combine les circonstances au milieu desquelles elle les place. Ils ne sont point faux, cependant ; mais la lumière qu'elle dirige sur eux n'éclaire qu'une partie de leur âme. Mme Zanta soulève, chemin faisant, maintes questions qui ne sauraient laisser personne indifférent, et elle écrit dans une bonne langue.

Il y a bien du romanesque, au sens où l'on entend le mot quand c'est de l'imagination féminine qu'il s'agit, dans le récit de Mme Dominique Dunois : **Leurs deux visages**. Et ce thème de l'amour qui naît d'un échange de correspondance entre un monsieur et une dame qui s'ignorent est assez usé... Mais Mme Dunois a du talent, des dons délicats de psychologue, et elle s'est tirée avec adresse de l'impasse où elle s'engageait. Juliette, sa jeune veuve d'un virtuose du violon, n'épouse pas, comme on aurait pu s'y attendre, le romancier Fernand Closel (oui, c'est un romancier) avec qui, de sa province, elle est entrée en relations épistolaires ; et elle commet la folle imprudence d'aller se donner à lui, sans lui révéler sa personnalité. Elle tue, ainsi, son beau rêve, car comme vous le pensez bien, Closel n'attache aucune importance à cette facile conquête qui ne lui fait pas oublier sa prestigieuse inconnue, et la pauvre Juliette s'en va s'enterrer, on ne sait où, avec son secret. Ce dénouement, qui ne satisfera pas les âmes sensibles, contient peut-être une certaine part d'invraisemblance, s'il est *idéalement* conforme à la réalité. Je ne serais pas surpris que Mme Dunois fût jeune encore. Mais je crois qu'on peut attendre une œuvre de la maturité de son esprit.

L'orgueilleuse, qui est le titre que Mme Suzanne Martinon a donné à son nouveau roman, ne semble pas celui qui lui eût convenu. L'héroïne de ce roman a moins l'âme altière, en effet, qu'entière et passionnée, et son désir de domination est plus de caractère sentimental qu'intellectuel. N'importe. Mme Martinon a apporté beaucoup d'observation, et d'observation pénétrante, à la peinture de cette héroïne qui, sujette à ce qu'on appelle le coup de foudre, après s'être toquée à première vue d'une camarade de pension, s'éprend plus tard, avec la même soudaineté, du fiancé de cette amie. Toute la partie du roman de Mme Martinon relative à l'affection des deux lycéennes est de premier

ordre. C'est un des plus jolis documents, et des plus révélateurs de la psychologie de la jeune fille, que je connaisse.

La nouvelle Bovary, ce titre que Mme Hélène du Taillis a donné à son roman, lui convient encore moins, peut-être, que celui que Mme Martinon a choisi pour le sien. Il n'est, en effet, question qu'incidemment d'une femme à laquelle ce sobriquet a été attaché dans l'histoire que narre Mme du Taillis, et qui est celle d'une veuve de guerre charmante, mais sans caractère, dont parvient à faire sa proie un mufle non seulement dépourvu de séduction, mais plus gaffeur que nature. La victoire dudit mufle, un certain professeur Kopning, alsacien d'origine, pose-t-elle la question du mystère de l'âme féminine comme l'a voulu l'auteur ? Il se peut, si mystère il y a, et si, selon la courtisane grecque, l'âme de la femme réside où vous savez... Mme du Taillis a tenu avec un soin scrupuleux la feuille de température de son héroïne, et la courbe au bout de laquelle celle-ci fait la culbute est conforme à la normale. Je ne puis dire, pourtant, que de la suivre dans sa progression cette courbe m'a fait beaucoup palpiter, si j'ai goûté l'humour discret de l'auteur...

En même temps qu'une nouvelle édition de *La Conquête de Jérusalem*, Mme Myriam Harry publie un recueil de nouvelles, **Le mannequin d'amour**, où entrent la plupart des éléments qui composent sa complexe personnalité. Quoique elle ait naguère remercié Jules Lemaître de l'avoir « exorcisée du romantisme », ce ne sont pas des qualités classiques que révèle cette Française qui a du sang juif et du sang slave — peut-être aussi du sang allemand — dans les veines, et que tourmente une inguérissable nostalgie. Mais lisez, outre la nouvelle à laquelle le recueil de Mme Myriam Harry emprunte son titre, *Le plus bel amour d'une femme de lettres*, vous verrez de quel éperdu désir d'idéalisation de la volupté cette nostalgie est faite. Mme Myriam Harry est poète si, comme elle n'écrit pas en vers, on ne la saurait dire poétesse, et quelque chose de son somptueux exotisme, qui rappelle celui de Loti, trouve encore, ici, l'occasion de s'exalter.

De la poésie, comme dans le recueil de Mme Myriam Harry, il y en a, certes, dans le petit livre de Mme Jeanne Brousson Gaubert, **L'Été sans toi**. Ce petit livre, qui est écrit en prose musicale, chante les impressions d'une femme au bord de la mer,

avec, puis sans celui qu'elle aime. C'est d'un charme un peu précieux et parfois d'une sensibilité communicative.

Mme Maryse Choisy, chiromancienne distinguée, fait partie d'un groupe littéraire, artistique, scientifique et sportif même, et qui est celui des suridéalistes. A en juger par le roman **Mon cœur dans une formule**, que Mme Maryse Choisy publie sous l'égide de ce groupe, on y doit être très romantique. Le livre de Mme Choisy m'a fait d'ailleurs plusieurs fois songer à la *Lélia* de George Sand : même exaltation du moi chez son héroïne qui s'atteste exceptionnelle, mais qui, chose singulière (les suridéalistes ayant le culte des moins de vingt ans), a passé la quarantaine... On trouvera bien des bizarreries, pour ne pas dire des loufoqueries dans ce livre, mais aussi d'amusantes remarques, sans le prendre jamais très au sérieux.

C'est aussi à la peinture d'un être hors de pair que Mme Simone May s'est appliquée, mais sans la fantaisie de Mme Choisy, dans **La brebis noire**. Titre symbolique : une brebis noire n'étant pas moins rare qu'un merle blanc. Le destin qui est ironique, et souvent jusqu'à la cruauté, a placé la femme extraordinaire du roman de Mme May dans un milieu aussi peu favorable que possible à son épanouissement. Après avoir en vain lutté contre la médiocrité de son entourage, l'infortunée finit par succomber. Le récit de Mme May est bien mené et très dramatique.

Mémento. — Dans son roman dialogué : *Souvent femme varie* (E. Flammarion) Mme Lucie Paul-Marguerite esquisse un type très moderne de courtisane de chez nous. Car elles ne sauraient vivre sous un autre ciel que celui de France et de Paris, même les oiselles d'amour dont elle reproduit le caquetage avec une fidélité presque phonographique — non sans leur poser, toutefois, son grain de sel... sur la langue. C'est plein d'esprit et d'observation. — Moins heureuse que les héroïnes de Mme Lucie Paul-Margueritte, qui finissent bien, Monique, du roman de Mme Juliette Lermina-Flandre, *Une petite fille* (E. Flammarion), ne connaît de la vie que ses cruautés. Avec tout ce qu'il fallait pour devenir une honnête femme, la malheureuse roule, en effet, de chute en chute, jusqu'à la prostitution. Il y a beaucoup d'émotion dans cette peinture pitoyable. — *Thérèse et son fils* (A. Fayard), de Mme Claude Ferval, m'a rappelé un peu *Génitrix*, de M. François Mauriac. C'est l'histoire d'une mère qui, ayant perdu à la guerre un mari qu'elle adorait, reporte son affection passionnée sur son enfant. Vous devinez qu'elle devient jalouse des maîtresses de celui-ci. Ce ne sera qu'après

une âpre lutte avec elle-même, et après s'être convaincue que son fils lui échappe définitivement, qu'elle se résignera à chercher auprès d'un homme qui l'aime le dérivatif indispensable... — Dans *L'Inquiète* (Plon), Mme Lily Jean Javal poursuit l'histoire de son héroïne, Noémi, cette jeune israélite que nous avions vue, dans un précédent roman, se heurtant à l'incompréhension de son milieu et souffrant d'un amour impossible. La voilà directrice d'un dispensaire à Belleville. Mais cette fois encore, l'âme tourmentée de Noémi fait l'épreuve de sa faculté de souffrir. Elle refuse même une possibilité de bonheur qui s'offre en la personne d'un pasteur protestant et retourne à son pays d'origine. On prévoit que ses tribulations ne s'arrêteront pas là où un coreligionnaire paraît, cependant, vouloir la fixer. — Rien de scandaleux dans le roman de Mme Jeanne Maxime-David, malgré son titre raccrocheur : *Premier inceste* (E. Flammarion). Aussi bien, je ne pense pas que le héros de ce roman récidive, étant donné l'exceptionnalité des circonstances qui entourent sa faute. La fatalité joue, ici, le même rôle, ou à peu près, que dans l'aventure d'Œdipe, d'illustre mémoire. Mais, comme nul ne l'ignore, Freud a attaché à ce personnage légendaire un symbolisme particulier, et c'est sous le signe de la psychanalyse que Mme Jeanne Maxime-David a placé son récit, plus prétentieux que profond, m'a-t-il semblé.

Mme Gyp continue d'écrire pour les lecteurs dont elle a fait la joie, il y a trente ans, et je ne doute pas que, cette fois encore, avec *Le Chambard* (E. Flammarion), elle ne les satisfasse pleinement. Mais cette verve qu'elle exerçait naguère aux dépens des Juifs et qui prodigue aujourd'hui ses dernières ardeurs contre « L'Action française », j'avoue qu'elle me laisse assez froid, si elle ne m'ennuie. Je comparerais volontiers le livre de Mme Gyp à un de ces salons de province où l'on potine ferme, mais où les mots que l'on fait ont toujours l'air d'avoir déjà servi.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Siegfried ; 4 actes de M. Jean Giraudoux à la Comédie des Champs-Elysées. — *L'Esclave* ; 3 actes de M. Henry Bouyssou, au Théâtre du « Journal ». — Mémento.

Voici la pièce — la première pièce — d'un littérateur de talent qui n'a, c'est l'évidence, aucune pratique du métier d'auteur dramatique, et qui ne semble guère s'en soucier. Déjà, cela, c'est sympathique. Nous sommes tellement lassés des trucs, des procédés, des habiletés, des « ficelles », qui sont dans l'usage constant chez les auteurs désuets ! Un des plaisirs que l'on

éprouve à **Siegfried** découle justement de l'ignorance professionnelle de l'auteur au point de vue du théâtre, de la fraîcheur qui se dégage du fait de la simple négligence qu'il montre envers les moyens habituels de préparer, d'amener, de soutenir, et de faire éclater les effets, selon une économie et une progression à peu près toujours infaillibles au goût peu difficile de la masse des spectateurs vulgaires. On est si dégoûté de cela, qui a si longtemps remplacé la substance spirituelle et morale, que l'on respire mieux, que l'on se sent dilater d'aise lorsque, comme dans *Siegfried*, un auteur, dès les premières répliques, nous révèle de son sujet ce que tant de ses confrères auraient précieusement conservé pour une surprise, un coup final assuré au dernier acte. Ce que l'on distingue tout de suite, au contraire, c'est que *Siegfried* a été conçu et construit exactement à l'envers de ce qu'un habile intrigueur en eût fait. Que M. Giraudoux ait remplacé le chemin battu par une voie particulièrement pittoresque, c'est d'ailleurs une autre affaire et qui n'apparaît guère. Il se rapproche des « jeunes » qui pèchent généralement par une trop grande absence de métier. Incapables de poser une situation, un caractère par de brefs et saisissants moyens dramatiques, ils nous assomment avec des dissertations. — Ce qui leur manque aussi, c'est l'esprit.

Certes, il est honorable pour un nouveau venu à la scène de se détourner des procédés de l'errance générale, mais ce serait encore mieux s'il avait présenté une matière substantielle à un auditoire attentif. Ce n'est pas le fait de *Siegfried*. A la vérité, on s'interroge si, sa charmante innocence, l'auteur ne la livre pas un peu partout, faute de mieux, et particulièrement ici, alors que plus de fermeté et de pouvoirs analytiques et expressifs seraient, en définitive, beaucoup plus à leur place.

Deux personnages symboliques, une Française et une Allemande — soi-disant typiques de la Française et de l'Allemande, et voire représentatives de la France et de l'Allemagne. Ils ne sont dessinés que bien vulgairement et succinctement dans leurs caractères généraux (d'ailleurs, des caractères particuliers il n'en faut point chercher dans cette pièce ; ce ne sont qu'abstractions poncives et massives). Ces deux femmes — ces deux patries ; l'une d'origine, l'autre d'adoption — se disputent le héros de la pièce : Forestier. Forestier, recueilli pendant la guerre par une

infirmière allemande, Eva, alors que, blessé, une amnésie totale avait aboli complètement sa mémoire, Forestier, rééduqué à l'allemande par Eva et sous le nom de Siegfried, est devenu la tête même de l'Allemagne actuelle, chef du gouvernement. Mais un patriote nationaliste allemand, Zelten, et un général des hussards de la mort, Fontgeloy, aigre et mordant personnage, issu d'une famille française autrefois exilée, et conservant lui-même contre la France une haine sauvage, connaissent avec Eva le secret de l'origine de Siegfried. L'intérêt suprême du patriote traditionaliste Zelten lui commande de dévoiler la falsification de Forestier en Siegfried. Au surplus, Zelten est en rébellion contre les tendances modernes que représente Siegfried. L'intérêt suprême de Fontgeloy lui ordonne, au contraire, de surveiller, de maintenir, de défendre ce Français nouveau qui donne sa puissance à l'Allemagne, puissance venue s'ajouter à l'effort des autres réfugiés âprement eux aussi attachés à sa grandeur, à sa prospérité. Fontgeloy tuerait plutôt Forestier si cette Française, Geneviève, qui fut autrefois l'amante de Forestier et lui a gardé tout son amour, réussissait, comme elle s'y emploie, à faire retrouver à Siegfried-Forestier sa mémoire et sa conscience originelle, si elle réussissait à le guérir, à le rendre à lui-même. (Geneviève est venue en Allemagne aussitôt qu'elle fut informée par Zelten).

La révolution fomentée par Zelten éclate et est réprimée. Lui-même, fait prisonnier, est à merci. Les militaires le condamnent à mort ; mais le Sénat change la fusillade en un exil en France. Avant de partir, Zelten déchiffre devant Siegfried l'énigme de celui-ci. Peu à peu Siegfried, se débattant entre les deux femmes symboliques, et au travers de lentes (trop lentes : c'est invraisemblable et languissant) vapeurs qui se dissipent, perd son vernis, son personnage allemand, et retrouve son personnage français.

Enfin, je n'ai pas mordu à cette pièce (tant mieux d'ailleurs si d'autres y trouvent leur agrément) ; c'est trop dépourvu de *crédibilité*. Comment se prendre à des aventures aussi imaginaires, surtout quand l'auteur les situe dans un milieu réel, dans l'actualité du jour ? Et puis, ce postulat impossible à ingurgiter : ce Français qui (pour un miracle du Saint-Esprit ?) aurait acquis une telle maîtrise de la langue allemande que, dans ses nom-

breux exercices d'homme d'Etat, nul ne soupçonne son exotisme! Et puis, ces abstractions sans humanité, ces gens vagues et impropres, avec leur enflure symbolique, pièces d'un jeu imaginaire enfantin...

L'auteur prête gratuitement à ses intentions, à ses idées, une large envergure. Il voudrait que l'ombre des ailes qu'il leur suppose couvrît, dominatrice et apaisante, les deux grands pays qui viennent de se combattre si âprement, de se déchirer, dans l'obéissance à un destin lourd et cruel qui semble les y condamner. C'est là, de la part de M. Giraudoux, une bonne volonté généreuse d'une belle présomption et qu'une intelligence très ouverte et prudente n'oserait mettre en œuvre d'art qu'avec bien de l'incertitude. Sans parler du génie qui n'y serait pas de trop, il faudrait assez de philosophie et d'esprit objectif pour savoir reconnaître, ne fût-ce qu'une partie des contingences innombrables qui entrent en ligne de compte, soit dans l'antagonisme, soit dans la sympathie entre les nations. Répulsions ou attirances incertaines et que seul le hasard mène et fait se succéder capricieusement. N'importe, M. Giraudoux ne s'embarrasse pas. Il construit son thème avec une grande simplicité qui serait encore davantage louable si elle était faite d'un concert d'idées originales plutôt que d'un lot simplet des lieux communs vulgaires, dénombrant les qualités particulières et respectives bien connues de la France et de l'Allemagne, véritable bric-à-brac du convenu traditionnel et courant. Travail officiel et poncif de fonctionnaire tranquillement attaché à faire en chambre un parallèle aux deux parties à peu près équivalentes, satisfaisantes.

Au milieu, oscillant, le héros principal semble bonnement, dans son flottement, le fléau d'une balance en mouvement, allant d'Eva, l'Allemande, à Geneviève, la Française. Il n'a, en somme, fallu à M. Giraudoux que de l'application pour agencer une pièce où les personnages n'existent que comme des représentations de généralités, ne sont que des symboles abstraits dénués de personnalité. Et encore ces représentations, ces symboles sont déjà très usés, pris dans une tradition ancienne et ne tiennent pas compte de la révélation de valeurs positives diverses qui a pu venir à chacun des antagonistes sur l'autre au cours du corps à corps, ou parmi les secousses qui l'ont suivi. C'eût pourtant été le principal à découvrir et à montrer, et l'auteur ne

l'a ni soupçonné ni recherché. Aussi bien, sa pièce, pourrait-on croire qu'elle aurait été faite avant la guerre par quelqu'un qui n'aurait supposé ce qu'elle pût être que de façon bien bonnement imaginative, avec un escompte point devin, intellectuellement et moralement pas exigeant et pauvre en prêt substantiel ; c'est ce que l'on déplore au cours de ces quatre actes, où presque tous les traits un peu significatifs sont du poncif le plus commun, et d'ailleurs aujourd'hui tombés en désuétude, délaissés par des hommes pratiques à l'élan plus positif, et qui ont fait table rase de bien des idées que leur expérience et leur examen propres ne leur ont pas paru confirmer.

L'auteur s'est essayé à un souci de justice et de rapprochement par-dessus les frontières. Sans doute sent-il bien, comme tout le monde aujourd'hui, ce que les personnes clairvoyantes ont toujours su : les haines et les coups de nation à nation ne reposent — comme les amitiés et les bienfaits — que sur les duperies passagères de l'opinion, sur les folies des constitutions et des développements respectifs et réciproques des peuples et surtout des gouvernements ; les grands fléaux — parmi lesquels est la guerre — se meuvent et s'entretiennent sur le monde en dehors des volontés et des pouvoirs humains ; chaque bête — dont l'homme — est, selon sa latitude, avec des instincts féroces, bonaces et autres, et parfois mélangés dans une complexité inextricable. A cela, nul ne pourra jamais apporter de véritable tempérament ni de véritable économie, et quiconque le prend à grief personnel de la part de quelque autre mortel s'égare. Nous ne sommes enfin que jouets, nonobstant toutes nos fureurs, tous nos attendrissements, toutes nos velléités. Mais l'auteur n'a pas abordé ce côté philosophique et moral de la question internationale et, particulièrement ici, franco-germanique, côté qui seul, à être éclairé, peut apporter quelque redressement favorable — et si précaire soit-il — aux relations. Pour un travail tel que l'on voit bien que se l'est proposé M. Giraudoux, l'effort devrait être un renouvellement et une fortification de l'énergie des observations et des déductions, et non pas une espèce d'équivoque dédoublement d'un maigre héros, perdu pour ici, controuvé là, et retrouvé pour ici ; et tout cela par lentes étapes et en un processus long et distendu où l'on ne sent à aucun moment quelque cri vraiment humain, mais une

imprécision sentimentale hostile à la pensée directe et virile, imprécision qui est, dans le talent de M. Giraudoux, ce qui lui apporte spécialement la clientèle des jeunes filles.

Pourquoi donc si souvent les auteurs donnent-ils à leur labeur des buts qui sont justement, manifestement au delà de leurs moyens ? *En deçà*, devrais-je dire bien mieux, lorsqu'il s'agit d'un littérateur au tour évanescent et flottant sous le prétexte de quelque minutieuse et sensible subtilité. Ce n'est peut-être pas, ceci, absolument détestable, pour la moyenne des lecteurs ou des spectateurs, mais un renouvellement aujourd'hui ne peut s'appuyer que sur la synthèse, le concret, la précision de pensée et la netteté de l'expression. Au moins il me paraît.

Dans *Siegfried*, on chercherait en vain la moindre indication d'une idée originale. Toutes sont en cours et portent l'estampille de l'heure. C'est là un bon travail du quai d'Orsay, et de la « propagande » dont, si je ne me trompe, M. Giraudoux a la direction. Ainsi donne-t-il un excellent modèle à ses confrères qui voudraient s'inscrire dans ce jeu, et avec toutes les commodités pratiques administratives qui s'ensuivent. On pourra très bien, si ce n'est déjà fait, représenter *Siegfried* même à Berlin. Sauf que les metteurs en scène, je suppose, s'y abstiendront peut-être d'y introduire un mobilier et une décoration — soi-disant allemands — et qui sont, à la Comédie des Champs-Elysées, simplement du dernier grotesque. Pour ce qui est des acteurs, ils jouent convenablement sans trop ridiculiser inutilement les types d'outre-Rhin. Jouvet est tout à fait épatant, dans le personnage de Fontgeloy, le hussard de la mort, avec une hure à coups de hache, tenace et âpre, où l'on s'étonne de ne point voir des défenses. Valentine Tessier (Geneviève) est toujours agréable dans son jeu naturel, simple et modéré. Avec ces qualités-là, l'émotion personnelle de l'actrice est bien communiquée.

§

— Je suis allé à **l'Esclave** ; mais dès que j'ai vu de quoi il retournait, je me suis esquivé avant la fin du *un*.

Le personnage principal est un pédéraste, lieutenant de vaisseau en uniforme et décoré. J'en ai assez, pour le moment, de ce genre de héros. Et la volonté d'insulte et de défi, quoique dissimulée, est trop apparente, pour qu'aucune qualité puisse être

dès l'abord admise chez l'auteur qui ne mérite pas que l'on persévère à l'écouter.

Par parenthèse, les officiers de marine, corps traditionnel, *select*, cultivé, certainement une des rares élites qui nous restent, les officiers de marine sont par profession, portés sur les femmes de toutes couleurs, mais la pédérastie est méprisée et même inconnue chez eux. Ainsi, Loti s'était un peu décrié à ses débuts (d'officier) par certaines exubérances dans ses marques d'amitié pour un de ses camarades. Et pourtant les plus malveillants accordaient qu'il ne s'agissait là que du sentimentalisme d'une nature exaltée.

Mémento. — M. André Gide me décoche, en tête de la *Nouvelle Revue Française* du 1er juin, trois « lettres ouvertes ». La première, nos lecteurs l'ont eue, accompagnée de mes quelques remarques (*Mercure* du 15 mars dernier) ; la seconde est une réponse à ces quelques remarques. La voici (1) :

Mon cher Rouveyre,

De convenables définitions préviendraient assurément bien des disputes, qui trop souvent ne portent que sur des mots. Je m'entendrais sans doute avec vous si le même mot désignait pour vous et pour moi-même chose ; commençons donc d'abord par savoir de quoi nous parlons quand nous disons : *Art* : de quoi quand nous disons : *Poésie*. La confusion qu'il me semble que vous faites ici, et que l'on fait communément à l'abri de ces deux vocables me paraît des plus graves. Permettez-moi, pour illustrer un peu ma pensée, de recourir au mythe grec que je me proposais d'interpréter dans mon *Traité des Dioscures*. Ce petit livre, que je n'ai pas écrit, habite encore les limbes de mon esprit, avec maints autres beaux projets qui ne verront jamais le jour.

Les fils de Zeus, que l'on nomme particulièrement les Dioscures sont Castor et Pollux, vous le savez ; tous deux sont enfants de Léda, dont Pierre Louys écrivit l'histoire, je veux dire celle de ses amours avec le Cygne sous la forme duquel vécut et procréa Jupiter. Opposer la forme et le fond ne fut jamais le fait d'un artiste, et de Louys moins que de tout autre. Cette aventure de Léda occupait nos esprits de vingt ans. Plus érudit que moi, Louys découvrit je ne sais plus quel texte grec qui nous renseigne sur les conséquences de cette habitation divine : Léda pondit deux œufs. L'un contenait Castor : l'autre Pollux. Mais l'un contenait aussi Clytemnestre ; l'autre, pareillement gémellé, contenait, avec Castor, Hélène (2). Partant de ce renseignement, je me plus à imaginer

(1) La troisième lettre — reptilienne, celle-là — que m'adresse publiquement M. André Gide ne concerne pas spécialement mes avis sur le Théâtre. Je lui répondrai directement lorsque j'en aurai le loisir.

(2) Je simplifie : la fable grecque nous enseigne que seuls Castor et Hélène étaient nés de Zeus ; les deux autres enfants, Pollux et Clytemnestre, nés de Tyndare et mortels. Castor dut partager avec Pollux son immortalité. L'un sans cesse mourait aussitôt que renaissait l'autre. Il y a beaucoup à gloser là-dessus. (Note de M. André Gide.)

qu'il restait à chacun des deux frères quelque chose de ce confinement, l'un avec la passion, Clytemnestre ; l'autre, avec Hélène, la beauté. J'y vis aussitôt la raison de cette immortalité partagée qui faisait l'un mourir de la vie de l'autre, et l'un l'autre se succéder ; qui faisait leurs deux astres courir immortellement l'un vers l'autre ; l'un disparaître à l'horizon lorsque l'autre, à l'autre extrémité du ciel, se levait ; non par fuite, mais tout au contraire, par un égal désir désespéré de se rejoindre. J'imaginais le poète-artiste, docilement soumis à leur double influence, sentir se conjuguer en lui les rayons de ces deux astres *opposés*.

Ce que je vous écris ici n'est qu'un très prosaïque résumé de ce que je me proposais de dire. Il m'eût plu d'établir, à la faveur de cette fable, que, s'il n'est pas œuvre de peinture, de musique ou de poésie, que n'éclaire le double rayon, sous peine de rester soit impassible et déshumanisée, soit informe, le créateur, poète, peintre ou musicien peut être plus ou moins près d'un des deux astres, jusqu'à ne plus sentir que très peu le rayonnement de l'autre. Ceux qui, comme Gœthe ou Racine, se tiennent équidistants de Pollux et de Castor sont très rares. Certains se tiennent si près de l'un des deux jumeaux, qu'ils en viennent à méconnaître l'autre et professent pour lui grand mépris, sans trop comprendre ou s'avouer qu'ils perdraient d'un coup toute valeur s'ils n'en étaient plus du tout éclairés. Delà ces deux cohortes, que d'autres appelleront des « familles d'esprits ». Je ne sais trop dans laquelle me ranger ; dans celle où je reconnais Apollinaire, près de Villon, de Verlaine, de Schumann, de Musset, de Heine, et de Delacroix, ou dans celle où, près de Vinci, de Poe, de Baudelaire, de Gautier, d'Ingres, de Bach, de Wagner et de Chopin (n'en déplaise à Guy de Pourtalès), vient se ranger l'admirable Paul Valéry. Je ne puis honnir les uns au nom des autres. Parmi ceux que je cite, il en est de fort inégale grandeur, car vous savez que je tiens Musset et Gautier en fort piètre estime, et que j'ai peu d'amour pour l'énormité de Wagner. Les premiers sont plus poètes qu'artistes, les seconds plus artistes que poètes, et ceci, qui ne diminue ni les seconds, ni les premiers, nous devrait retenir du moins de comparer les uns aux autres. Et libre à vous de préférer Apollinaire : mais exprimer un goût particulier n'est pas faire de la critique littéraire.

Votre ami d'extrême milieu. — ANDRÉ GIDE.

ANDRÉ ROUVEYRE.

HISTOIRE

Augustin Cochin : *Les Sociétés de Pensée et la Révolution en Bretagne* (1788 1789). Tome I : Histoire analytique. Tome II : Synthèse et justification. Champion. — Albert Mathiez : *La Corruption parlementaire sous la Terreur*. Armand Colin. — Mémento.

En bouquinant pour préparer cette chronique, je retrouve l'ouvrage posthume du regretté Augustin Cochin, tué au front en 1916, à 39 ans : **Les Sociétés de pensée et la Révolution en Bretagne** (1788-1789). Le livre, lorsqu'une première fois je l'ouvris tardivement en fin de chronique, me parut impor-

tant ; je me rappelai la place particulière d'A. Cochin dans l'Histoire de la Révolution (1) ; aussi, l'espace me manquant cette fois-là, je dus remettre de parler de cette œuvre. Aujourd'hui, ces pages retrouvées me diront mieux leur propos :

La démocratie n'est pas le peuple, les Sociétés de pensée ne sont pas l'opinion, l'organe a d'autres lois, d'autres tendances que l'être. Voilà le fait patent qu'un siècle d'expérience démocratique ne permet plus de nier et qui seul nous intéresse. Car si l'organe n'est pas l'être et contredit l'être, il reste à savoir ce qu'il est... L'objet de ce livre est de le chercher. Le centre de notre étude n'est pas le peuple breton, mais l'organe démocratique qui parle pour ce peuple : les *Sociétés de Pensée*. C'est l'histoire de la Révolution en Bretagne que nous voulons faire, non l'histoire de Bretagne pendant la Révolution.

La portée de l'ouvrage dépasse d'ailleurs de beaucoup celle d'une simple monographie locale.

Augustin Cochin nomme, d'une manière aussi générale que possible, « Sociétés de Pensée » toutes associations fondées dans le but pur et simple d'exprimer, de répandre et d'imposer l'opinion commune de leurs membres. Les noms respectifs de ces associations étaient, en Bretagne : Chambres de lecture, Académies, Sociétés patriotiques, Comités de correspondance, Loges maçonniques. A. Cochin a cherché et cru trouver dans l'activité de ces Sociétés de Pensée, étudiées, nous dit-on, « avec toute la rigueur de la méthode historique moderne », les raisons qui ont fait passer en dix mois la Bretagne de 1788, « d'un régime presque féodal à un état voisin de la démocratie directe ». C'est une entreprise qui procède un peu de l'ouvrage de Taine : *Les Origines de la France Contemporaine*. Augustin Cochin a étudié les « Sociétés de Pensée », comme Taine les Jacobins. Ce n'est point imitation, mais conformité de sujet. Au début des révolutions se retrouvent communément des groupements analogues. Sait-on que la Révolution d'Angleterre, vers ses commencements, a eu, elle aussi, ses « Sociétés de Pensée », en l'espèce des Prêches puritains, des Lectures faites par des « Lecteurs » calvinistes qu'entretenaient les cotisations d'une société ? Les choses qui se

(1) Augustin Cochin prit la défense de Taine contre M. Aulard. Dans *la Crise de l'Histoire révolutionnaire*, il a formulé des vues intéressantes. J'ai parlé de cela dans mes chroniques de l'époque et aussi dans un Essai paru dans le *Mercure* de novembre 1910 : *L'Epicuréisme scientifique*.

disent et qui s'écoutent dans de telles réunions sont souvent, notamment quand il s'agit de rationalisme laïque, des plus abstraites, des plus vides. C'est du moins ce que M. Cochin a pris la peine de montrer dans l'exemple de ses « Sociétés de Pensée ». Mais son ingéniosité a consisté surtout à dégager le processus psychologique et sociologique de la chose : comment dans les Sociétés de Pensée, se forme un « Centre » et dans ce Centre se préparent des impulsions ; comment, autour des Sociétés de Pensée se trouve une « Circonférence », c'est-à-dire la Société, et comment s'y propagent les impulsions. Tout ceci est très ingénieux, disons-nous. Les mots « Centre », « Circonférence », semblent inspirés de la terminologie de Gabriel Tarde.

Dans le tome I, nous assistons à la genèse du « Centre », à la fabrication de la « Machine » parmi les réflexes du dehors, de la « Circonférence » ; en d'autres termes, cette première partie est un historique des prodromes du mouvement révolutionnaire en Bretagne ; un tableau de « la lutte entre l'opinion sociale artificielle », opinion qui s'élabore par abstraction dans les Centres, « et l'opinion réelle, naturelle » qui vit au dehors.

Les faits viennent confirmer (naturellement) la thèse. Ils paraissent avoir été recueillis avec grande patience dans les répertoires manuscrits et imprimés. Leur exposé occupe, dans le tome Ier, 450 pages serrées d'analyse historique. Quant au tome second, on ne saisit pas bien, d'après ses textes, comment il peut bien être « une revue d'ensemble des éléments de la thèse, reconstituant le tout de la machine sociale réalisée » ; en d'autres termes, comment il peut bien nous présenter « la synthèse de l'idée appuyée sur les faits ». Mettons que nous avons dans cette deuxième partie un historique largement caractérisé du « Centre » et de la « Circonférence », et renvoyons à la table des matières pour le détail.

L'ouvrage, dans son ensemble, tient de la monographie annalistique (Annales de Bretagne pour 1788 et 1789), de l'exposé historico-psychologique (Etude des Sociétés de Pensée), et du système sociologique (étude du milieu social). Peut-être l'auteur, mort prématurément, eût-il apporté une dernière main à son œuvre, déjà intéressante en l'état actuel. Mais j'en ai assez dit pour appeler ici, l'attention sur elle. D'une manière générale, les recherches admirablement consciencieuses d'Augustin Cochin

tendent à montrer le caractère abstrait des origines de la Démocratie française.

M. Albert Mathiez, on le sait, est l'apologiste de Robespierre. Ce nouvel ouvrage, **La Corruption parlementaire sous la Terreur**, lui est une occasion de plus de louer l'Incorruptible. Il est bien vrai, d'ailleurs : Robespierre fut pur, chaste, intègre, désintéressé, et ses vues démocratiques furent généreuses. On n'y contredit point, et j'ai de la sympathie pour la vénération de M. Mathiez envers les incontestables vertus de Robespierre. Pourquoi faut-il qu'un si haut mérite ait abouti, en fait, à la politique de l'assassinat juridique ? M. Mathiez ne semble pas voir les énormes flots de sang versés en vertu de la Loi de Prairial. C'est pourtant là le tout. A la révolution de Thermidor, en dehors des raisons politiques, il y eut une cause élémentaire, une simple cause physique, qui tenait toute dans une très matérielle révolte de la chair, de la peau. Il était impossible de voir plus longtemps tomber, par jour, dans les « soixante à quatre-vingts têtes », parmi lesquelles il y aurait peut-être la vôtre, un de ces coups ! Il semblait qu'une touffeur d'abattoir, d'abattoir humain, pesât sur Paris, mêlée à la suffocation du torride juillet. Ce coup d'Etat de Thermidor fut rafraîchissant comme un orage de canicule. Oh ! le soulagement des foules, aux Tuileries, la joie de vivre reverdissant chez la créature, chez l'homme et chez l'éternel féminin, sous les ondées de ce Thermidor le bien nommé ! Ce fut alors la vraie fête de la Nature. Sous ces frondaisons, parmi la fraîcheur des averses qui ranimait les âmes où elle se joignait au sentiment de la délivrance, dans la bonne odeur de l'eau du ciel chassant les miasmes du sang versé hier encore, il y eut l'enchantement d'un naturisme de Genèse. Ce serait, d'autre part, à défier la faculté d'un Shakespeare, d'imaginer un Robespierre aux approches de sa fin. Il la pressentait, il avait parfois des faiblesses en ces crépuscules d'été, au fond de son appartement assombri. Vertueux, consciencieux, timide, d'assez mince étoffe extérieure, et peut-être, sous quelques rapports, d'assez besogneuse étoffe intérieure aussi, mais avec un désir de domination qui n'était que sa roide force de conviction mi-pédantesque, mi-héroïque, en mal de s'imposer, — il avait essuyé, dans la brutale époque révolutionnaire, toutes les humiliations que pouvait endurer un homme qui, se croyant fait pour de grandes choses,

portait à travers la surenchère des talents la disgrâce de paraître au-dessous du sien propre. Comment était-il parvenu à ce faîte, où le venait saisir un horrible vertige en ces derniers jours de sa vie? Par le peuple, qui aima ce Monsieur rigide, en qui il sentait un ami vrai. C'est dans le bonheur de ce premier succès populaire que Robespierre avait conçu son idéal démocratique, tel que le firent connaître ses votes et ses discours à la Constituante et aux Jacobins. L'Italien Buonarroti, qu'on peut nommer le premier apôtre et le témoin oculaire de Robespierre, a laissé, de ces débuts du socialisme robespierriste, un exposé résumé par M. Mathiez (1). Ces premières idées, influencées de Rousseau et de Mably, Robespierre, homme tout d'une pièce, les développa jusqu'au bout de sa carrière d'une manière de plus en plus absolue, de plus en plus dominée par le point de vue « vertu », et d'ailleurs avec un soin de plus en plus patient du détail.

A propos du commentaire de Buonarroti, M. Mathiez fait cette remarque :

> Avec une singulière prescience de l'avenir des démocraties, Buonarroti dénonce l'hypocrisie foncière du libéralisme des institutions et des servitudes économiques...

Plus loin, M. Mathiez ajoute : « A la réforme politique, il (le Comité de Salut public dominé par Robespierre) donnait graduellement comme soubassement une réforme économique et une réforme morale. Il fut sur le point de réussir. L'humanité faillit lui devoir une rédemption complète. » Et la Terreur, avec ses « soixante à quatre-vingts têtes par jour », était justifiée, n'est ce pas ? C'est à voir. En somme, dans le perpétuel chaos des choses humaines, où l'on sent une « imperceptible quantité » d'intention transcendantalement malveillante qui fait songer, nous n'avons jamais que la Terreur qui accompagne les tentatives de réformes en grand, la Terreur avec sa pleine dépense quotidienne de têtes et sans rien de ses « rédemptions complètes ». J'en sais qui, eux non plus, n'aiment guère le soi-disant Libéralisme, dont ils connaissent le mensonge, l'égoïsme et l'incapacité politique. Mais dans le camp opposé, rêver, en socialiste, d'« une société juste et fraternelle », l'exiger, cette société, actuellement,

(1) *La politique de Robespierre et le 9 Thermidor expliqués par Buonarroti.*

impérieusement, par pur despotisme de tempérament, subordonner à ce dessein plus ou moins chimérique l'étude de difficultés qui ne dépendent point du tout d'une théorie de la Société, et, comme les Inquisiteurs faisaient des autodafés en Espagne, comme Calvin allumait le bûcher de Michel Servet à Genève, couper quotidiennement « de soixante à quatre-vingts têtes », — c'est là un affreux cauchemar dont nul ne voudrait plus, sous quelque promesse que ce fût.

Il y avait, en revanche, chez Danton, qui, une fois de plus dans ce livre, sert de repoussoir à Robespierre, un sens pratique à la fois plus avisé et plus véritablement hardi. Mais si l'on fait intervenir le point de vue puritain, on ne comprendra jamais Danton, en qui l'on ne verra qu'un mauvais homme, ce qu'il ne fut nullement. Auguste Comte, cité par M. Mathiez (*La légende de Danton*), Auguste Comte, qui l'aurait « découvert » au siècle dernier (1), l'a rapproché de Diderot. En effet, ils apparaissent l'un et l'autre la même étoffe d'homme : débraillée, mais large et pleine de ressource. Il ne faudrait pas trop suivre Comte dans ses déductions ; mais Danton est, plus que Robespierre, homme politique. M. Mathiez a repris et développé l'accusation de vénalité. Un groupe de publicistes rejette cette accusation. L'on doit dire que M. Mathiez, dans ce dernier ouvrage, a produit, pour étayer son accusation, divers documents sur la fortune et les comptes de Danton. J'ai lu attentivement ces pages ; la place me manque pour rédiger mes notes, que je conserve soigneusement. C'est probablement dans le but de mieux montrer qu'il fut un « pourri », comme il appelle Danton, à la mode de 1793, que M. Mathiez s'est trouvé, par la suite, amené à s'occuper tellement, ici et ailleurs, de la corruption parlementaire sous la Terreur On lira principalement les chapitres sur l'abbé d'Espagnac, fournisseur des armées, et sur Julien de Toulouse, député d'affaires. Réserves faites en ce qui concerne Danton, de telles recherches, menées sans prétention à moraliser, ne sont pas une mauvaise chose. Que la corruption financière ait favorisé l'esprit de soupçon dans les Assemblées politiques, et poussé (entre autres causes) les partis à s'entre-guillotiner, c'est ce qui se soutient très bien. Mais surtout, grâce à ces études, M. Ma-

(1) « Découvert ». Cette vue nous paraît un peu mesquine.

thiez, qu'on me dit pourvu de finesse, est amené à considérer la Révolution de façon plus terre à terre et à reculer définitivement dans la coulisse le trépied vaticinatoire. Le point de vue sentimental, souvent faux, a fait son temps. La Révolution, comme tous les phénomènes de l'histoire humaine, n'est ni *tabou*, ni damnée. C'est là une excellente disposition d'esprit, plus véritablement large et compréhensible.

Mémento. — M. Louis Halphen préconise l'extension des programmes scolaires d'études historiques, où il est urgent, dit-il, d'introduire plus abondamment les matières de l'histoire d'Asie. Ceci ne pourra que sembler judicieux en un temps où l'histoire d'Asie apparaît plus que jamais en connexion avec l'histoire d'Europe. Le tome V de « Peuples et Civilisations », intitulé « Les Barbares » et rédigé par M. Halphen, montrait l'application de cette méthode à l'histoire du Haut Moyen Age. Nous en avons parlé dans cette chronique. Continuant sa propagande, le rédacteur de la *Revue Historique* publie, en tirage à part, l'article, récemment inséré par lui dans cette Revue, où. *A propos des nouveaux manuels d'Histoire*, il transporte la question de l'Asiatisme sur le terrain tout pratique des programmes des classes et de la librairie. — Le tome VIII[e] de l' « Histoire du Monde », par son titre : *L'Empire Mongol*, montre assez que M. E. Cavaignac, qui dirige cette publication (E. de Boccard, éditeur), entend lui aussi briser les cadres de l'Histoire européocentrique traditionnelle. Je ne sache pas que l'histoire des empires asiatiques les moins connus ait été, jusqu'ici, traitée d'une façon aussi spéciale dans une série historique universelle. L'auteur du présent tome sur l'Empire Mongol est M. Lucien Bouvat, bibliothécaire de la Société asiatique. Sur huit volumes parus, quatre, les tomes III, IV, VI et VIII, sont entièrement consacrés aux matières asiatiques. Nous n'avons jamais reçu que le VIII[e]. Autrement, nous eussions inséré un compte rendu d'ensemble.

Revue Historique (Novembre-Décembre 1927). Stéphane Gsell : Les premiers temps de la Carthage romaine. (On connaît les travaux de M. Stéphane Gsell sur l'histoire ancienne de l'Afrique du Nord. Détails politiques, topographiques et ethnographiques sur la fondation de la Colonie de Carthage. L'auteur interprète les textes de Tertullien et d'Appien principalement, et utilise, dans un examen critique, la littérature actuelle du sujet). — Pierre-Paul Viard : La dîme en France au XVII[e] siècle. (La Dîme, qui avait eu des difficultés sérieuses dans les orages du siècle précédent, connut, au XVII[e] siècle, une époque plus calme. Seulement, le roi remplace le pape. « Un fort utile Manuel à l'usage des curés décimateurs ne s'inspire en 1708 que des autorités laïques. » Détails nombreux sur cette organisation, caractérisée par l'accroisse-

ment de l'influence royale. Et « les assemblées de la Révolution ne feront qu'imiter le roi de France...») P. Henry : Une histoire des Gètes avant la conquête de la Dacie par les Romains. (D'après *Getica*, ouvrage du grand archéologue roumain V. Pârvan, qui a reconstitué cette période archaïque.) A. Chaussade : Ambroise Paré et Charles IX (1561-1574). (L'histoire de ces relations comporte quelques détails intéressants, relatifs aux événements du temps. A peu près tout le reste concerne la charge d'A. Paré, et offre aussi de l'intérêt). Bulletin historique. L'Assyriologie et les études hittites depuis 1922, par G. Contenau. Histoire de Grande-Bretagne, par Ch. Bémont. Comptes rendus critiques. Bibliographie. Nous sommes obligé de remettre à la prochaine chronique le numéro de janvier-février 1928.

Revue des Etudes Historiques (octobre-décembre 1927). L. Mirot : Bias Parent, chanoine de Leroux, curé de Rix, agent national près la municipalité de Clamecy, apôtre de la Liberté. (Figure bien obscure, mais caractéristique de défroqué, ou quasi-défroqué de la Révolution). Cte Serge Fleury : Les impressions d'Italie d'un commissaire aux Finances (1798). (Il s'agit d'Amelot, « qui était justement le type d'homme qu'il fallait pour expulser les dilapidateurs et remettre en honneur l'administration française ». Ses impressions, d'ailleurs, n'ont rien d'administratif, mais sont celles d'un voyageur de distinction.) Il est aussi fort question de celles d'un nommé David, qui pour n'être pas le peintre, n'en a pas moins vu des choses pittoresques). B. Combes de Patris : Le Palais de Justice sous la monarchie parlementaire. H. Buffenoir : Firmin Abauzit (1679-1767). (Philosophe et « seul vrai philosophe », connu de J.-J. Rousseau, qui lui consacra une note, dans la *Nouvelle Héloïse*. Il y a de curieux détails dans l'érudit commentaire que M. Buffenoir, rousseauiste connu, fait de cette note). Comptes rendus critiques. Bibliographie.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Dr Jean-Paul Bounhiol : *La Vie*, Bibliothèque de Philosophie scientifique, E. Flammarion. — Dr Helan Jaworski : *La Découverte du Monde*, Albin Michel. — Dr Serge Voronoff : *La Conquête de la Vie*, Bibliothèque Charpentier, E. Fasquelle.

Il y a des livres dont on préférerait ne point parler. Mais les auteurs n'entendent guère qu'on les passe sous silence, et le public de son côté tient à ce qu'on le mette en garde contre des conceptions fausses, et des idées qui peuvent avoir des applications dangereuses. Il n'est pas rare que des docteurs en médecine, qui n'ont pas du tout l'esprit scientifique, cherchent dans les

sciences physiques et biologiques la justification de certaines pratiques médicales.

Je ne dis pas cela pour le Dr Jean-Paul Bounhiol, qui a renoncé à la médecine pour enseigner la zoologie, l'anatomie et la physiologie animales à la Faculté des sciences de Bordeaux.

En écrivant un ouvrage sur **la Vie**, ce professeur s'est laissé guider par une excellente idée, celle de se placer du point de vue énergétique pour grouper systématiquement les faits biologiques ; mais c'est là une tâche une peu lourde.

Que les êtres vivants soient des transformateurs d'énergie, que la vie doive se ramener finalement à des phénomènes physiques et chimiques, cela ne semble plus douteux. Malgré cela, la querelle entre vitalistes et non vitalistes se poursuivra longtemps encore. On s'est mis d'accord sur un point cependant : la meilleure caractéristique de la vie est *l'assimilation*, c'est-à-dire la propriété qu'ont les êtres vivants de fabriquer leur propre substance aux dépens de matières étrangères, les aliments. Dans ses écrits de philosophie biologique, Le Dantec a beaucoup insisté sur ce caractère essentiel des organismes vivants ; il a même donné cette définition : « la Vie, c'est l'assimilation ». Mais pour les physico-chimistes, l'assimilation se rattache aux phénomènes dits d'autocatalyse observés en dehors de l'organisme, *in vitro*, et pour les vitalistes, l'assimilation n'est qu'une des manifestations de la force vitale. M. Bounhiol envisage lui les choses tout à fait autrement ; il prétend que « la vie est parfaitement possible sans la moindre assimilation » ; il invoque le cas de certains parasites privés de tube digestif et « qui naissent, vivent et meurent sans avoir assimilé le moindre aliment ». Ici, j'avoue ne pas comprendre ; je ne puis croire qu'un professeur de physiologie ait confondu deux phénomènes aussi différents que la digestion et l'assimilation, la digestion n'étant qu'un travail préliminaire de transformation des aliments et réalisable en dehors de l'organisme.

Parmi les rares travaux scientifiques de M. Bounhiol est sa thèse de doctorat, consacrée à la respiration de quelques animaux marins. L'auteur a été tout naturellement conduit à la « notion capitale de la prééminence respiratoire ».

La vérité est que l'étude de la respiration devrait précéder et domi-

ner toute la physiologie, toute la pathologie et toute l'hygiène : elle est le *primum movens* de la vie.

Pour M. Bounhiol, les qualités respiratoires générales des divers climats ont réglé dans le passé et règlent étroitement dans le présent la répartition géographique des espèces animales, elles sont la cause profonde des migrations et des déplacements fauniques massifs, brusques ou lents, accomplis au cours du temps, comme aussi des simples migrations saisonnières périodiques. L'action des climats s'exerce aussi sur les hommes vivants en pleine nature, et il s'est constitué des « races inférieures, oligosphyxiques », colonisées par les « races supérieures ou mégasphyxiques ». D'autre part, toujours pour M. Bounhiol, le cancer serait la conséquence de l'hyposphyxie : « le précancéreux est bien et toujours un hyposphyxique ».

L'homme civilisé s'est volontairement affranchi d'une grande partie des contraintes du milieu physique naturel qui maintenaient, à chaque instant, en lutte et en victoire biologiques, — c'est-à-dire en vie et en santé — ses rudes ancêtres. Il lui substitue, de plus en plus, ce qu'il appelle le confort et le bien-être. Après des générations du régime nouveau, il se trouve chimiquement modifié, le fléchissement rapide de ses oxydations ayant de plus en plus tendance à devancer, globalement ou localement, le rythme ancien, ancestralement établi.

Tel serait le point de départ de la genèse du cancer, si fréquent chez les races supérieures, mégasphyxiques cependant.

C'est également à une baisse des oxydations qu'il attribue le vieillissement des espèces.

La taille moyenne tend à s'abaisser et c'est bien ce que confirme l'observation. Les ancêtres paléontologiques de nos espèces actuelles étaient des animaux de bien plus grande taille. Les gigantesques Reptiles du secondaire sont aujourd'hui représentés par des descendants qui, sauf les Crocodiliens, sont tous de petite taille. Nos seuls grands animaux actuels, l'Eléphant et la Baleine, sont en voie de disparition.

M. Bounhiol semble ignorer une loi bien établie par les paléontologistes, et qui figure dans les manuels classiques, la loi d'accroissement de taille dans les diverses lignées phylétiques (en particulier dans la série des ancêtres du Cheval, la taille augmente progressivement). Les petits Reptiles actuels ne descendent pas des grands Reptiles du secondaire, pas plus que l'Homme ne descend de l'Eléphant et de la Baleine.

M. Bounhiol me répondra sans doute que tout cela n'a guère d'importance. L'essentiel pour l'Homme est d'éviter l'hyposphyxie et ainsi le vieillissement de l'espèce. L'attention est hyposphyxique, dit-il, et d'autant plus qu'elle est plus vive et plus prolongée. C'est bien à tort que tant de parents sont fiers de l'intellectuelle précocité de leurs enfants, de la gravité et du sérieux de leur esprit. Il faut alléger les programmes, pour qu'il y ait moins de « petits vieux précoces ». M. Bounhiol demande qu'on n'empêche pas les enfants de bâiller, d'éternuer, qu'on les incite à rire, car bâillements, éternuements et rire sont des réactions de défense contre l'hyposphyxie.

Une autre grande idée de M. Bounhiol est que les hommes sont particulièrement sensibles aux variations de l'état électrique de l'atmosphère. Il en donne des preuves comme celles-ci. Les « douloureux » annoncent les perturbations orageuses plus ou moins longtemps à l'avance ; dans les mêmes périodes, les fous, les déséquilibrés sont en prise à une excitation considérable ; un orage provoque des aggravations générales chez les urémiques, les asytholiques, les prostatiques, les asthmatiques, alors que les « durs d'oreille » voient leur surdité s'aggraver transitoirement. Les taches solaires, causes de perturbations électriques, entraînent des troubles congestifs, qui à leur tour prédisposent à certaines maladies ; de même les congestions utérines des femmes apparaissent à chacune des treize lunaisons de l'année solaire...

§

Il y a certes beaucoup d'originalité dans **la Découverte du Monde** par le Dr Hélan Jaworski. Une imagination désordonnée a conduit cet auteur à des idées très personnelles, mais tout à fait inadmissibles. En particulier, le corps humain serait formé par la juxtaposition de tous les animaux apparus dans la suite des temps. Le cœur ne serait qu'une Méduse intériorisée et fixée, dont les pulsations régissent la circulation sanguine. L'organe d'accouplement, chez le mâle, serait un Ver marin. Les Mollusques, eux, réaliseraient la note génitale femelle : les Pieuvres ne rappellent-elles pas par leur forme celle d'un « énorme utérus » ? Au pôle supérieur de la femme, — mais également chez l'homme, « puisque fondamentalement les êtres sont hermaphrodites », — où « les signes secondaires de sexualité ont

émigré, obéissant à la loi de bipolarité », on remarque des signes molluscoïdes : l'émail des dents est une répétition de la coquille nacrée des Mollusques » ; les oreilles nous font souvenir des coquilles auriformes (Haliotis). D'autre part, le Serpent se retrouve dans le tube digestif ; les Araignées représentent une note sympathique nerveuse... ; etc., etc. Inutile d'insister, je pense.

Tout cela ne serait guère dangereux, si l'auteur n'avait la prétention d'appliquer ses idées à la guérison des maladies. « L'Oiseau se distingue par le développement des poumons qui remplissent son corps tout entier ; avec lui se réalise l'apothéose de la respiration ». Pourquoi ne pas essayer d'injecter du sérum aviaire dans les affections des voies respiratoires? Le Dr Jaworski prétend avoir sauvé ainsi la vie à de nombreuses personnes. Il prétend aussi rajeunir par des injections de sang jeune.

§

Dans mon livre *les Problèmes de la vie et de la mort*, intentionnellement j'ai laissé de côté les méthodes de rajeunissement; j'ai simplement dit : « il importerait de préciser de combien la décrépitude sénile est accélérée du fait de cette illusion de jeunesse passagère ». Il est bien évident qu'il est possible par divers procédés de donner des coups de fouets à des organismes vieux; mais on impose ainsi à ceux-ci un surmenage qu'ils ne peuvent supporter longtemps.

Parmi les auteurs de méthodes de rajeunissement, le Dr Voronoff est certes le plus célèbre. Dans son nouveau livre **la Conquête de la vie**, le Dr Voronoff se montre tout à fait optimiste et raconte ses succès. Le Collège de France lui a donné la consécration officielle en le nommant directeur du laboratoire de chirurgie expérimentale. Malgré cela, pas mal de médecins restent récalcitrants.

La Faculté de médecine est une institution conservatrice qui garde le dépôt scientifique légué par les générations passées. Le Collège de France est, au contraire, une institution progressive qui travaille pour l'avenir. Ceux qui ont l'honneur d'y être reçus ont pour mission d'avancer la Science.

M. Voronoff se console à la pensée que « Pasteur, pendant vingt ans, a vu se dresser contre lui toute l'école de médecine ».

Mes adversaires n'ont pu empêcher qu'en sept ans plus de 1.000 personnes aient retrouvé, grâce aux glandes de singes, l'énergie vitale abolie par l'âge.

Si M. Voronoff n'a pas les médecins pour lui, il prétend avoir pour lui les prêtres. Pour le ravitaillement en singes, les missionnaires lui sont venus en aide, et souvent d'une façon désintéressée. D'autre part, la méthode des greffes s'est exercée avec succès sur des curés, qui ont non seulement dit des messes pour le célèbre rajeunisseur, mais lui ont fait aussi de la réclame. Et voici précisément dans le livre de Voronoff l'histoire d'un prédicateur renommé. A 42 ans, tout à coup, l'insuffisance des hormones sexuelles se fait sentir chez lui : les poils de son corps tombent, la graisse envahit de plus en plus les tissus aux dépens des muscles, la mémoire devient infidèle ; le travail intellectuel pénible. Cependant, la foule des fidèles est attirée toujours par ses sermons. Il lui est extrêmement pénible de rester debout pendant une heure, et pour cacher sa peine aux fidèles, il s'agenouille plusieurs fois au cours d'un prêche ; ses ouailles n'y voyaient que des actes de grande piété, et le pauvre prêtre, reposé quelques instants, pouvait retrouver le fil de ses pensées et la force de continuer son sermon. « La glande de singe qui a remplacé les siennes était destinée à servir une cause sacrée, en permettant à un homme d'accomplir sa haute mission auprès de ceux qu'il ramenait à la piété et aux principes élevés de la morale. »

Le Dr Voronoff ajoute qu'il a rencontré parmi les laïques des cas non moins intéressants.

Suivent de nombreuses attestations, même celle d'un immortel (membre de l'Institut) rajeuni.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS JURIDIQUES

La perquisition de Glozel. — Crimes passionnels. — Un article de M. J.-H. Rosny. — L'institution du Jury. — Væ victi... mis. — Le procès d'Oscar Wilde. — La justice anglaise et l'affaire Dreyfus. — Mémento.

Il faudrait aimer la polémique plus que je ne l'aime — moi qui ne la déteste pas — pour vouloir répondre à la lettre de Me José Théry touchant ma chronique sur la **Perquisition de Glozel**. J'enregistre donc sans surprise son caractère courtois et

laisse à juger qui de nous deux a raison ou tort. Le lecteur tient sous la main toutes les pièces du procès, dont la lettre de Me Garçon, à laquelle Me Théry répond en même temps qu'à moi-même. Au cas où il trouverait excellente l'argumentation de Me Garçon, il ne diminuera point la valeur de Me Théry, puisque, cette argumentation, Me Théry nous l'eût produite si le hasard de l'escarpolette judiciaire avait mis à la place l'un de l'autre ces deux juristes de classe.

§

La question très compliquée et bien délicate du **Crime passionnel** liée à celle de l'**Institution du Jury** est présentée par M. **J.-H. Rosny**, dans *L'Intransigeant*, du 19 mai, de la meilleure façon que l'on puisse faire avec aussi peu de lignes :

L'institution du jury a été empruntée à l'Angleterre. Elle s'adapte (jusqu'à présent) au tempérament et à la mentalité anglo-saxons ; elle offre aux accusés des garanties contre la déformation professionnelle des magistrats.

L'Anglo-Saxon est moins sentimental que nous, moins enclin à se laisser attendrir ; ses jurés ne se font pas juges des faits mêmes, ni de leur gravité relative, ou tout au moins le font-ils dans une mesure très restreinte : l'accusé a commis ou n'a pas commis l'acte criminel, toute la question est là ; l'application de la peine sera déterminée par la loi.

Le Français, lui, est très enclin à l'attendrissement, il tient compte de l'attitude des accusés, il cherche à comprendre la raison de leurs actes, il redoute de prononcer un verdict qui, selon lui, attirerait au criminel un châtiment trop grave...

Cependant, nos jurys ont fonctionné à peu près convenablement jusque vers la fin du dix-neuvième siècle. Déjà, certes, des crises de sentimentalité avaient faussé les sanctions, déjà on reprochait l'inégalité des peines aux errements des jurés : tel assassin féroce évitait la peine de mort qu'on appliquait à des meurtriers moins coupables et déjà se produisaient de scandaleux acquittements sous prétexte de crimes dits passionnels.

Les errements se multiplièrent. D'année en année, on acquitta un plus grand nombre d'hommes et de femmes qui avaient tué par jalousie, voire dans un simple mouvement de colère...

Ces acquittements devinrent une véritable tradition. Appliqués d'abord presque exclusivement aux passions sexuelles, ils ne tardèrent pas à s'étendre à toutes les passions.

Une femme tue son mari, mutilé de guerre, parce qu'il n'a pas la

force de satisfaire sa sensualité ! elle le tue *quoi qu'il ait consenti au divorce*. On l'acquitte.

Un individu tue sa belle-mère parce qu'elle dépense trop d'argent et compromet ainsi l'héritage qu'elle doit laisser à sa fille : acquitté.

Un jouvenceau immole son ex-maîtresse qui ne veut pas lui restituer un colifichet qui a coûté vingt-cinq francs: deux ou trois ans dans une maison de correction.

Les résultats de cette criminelle indulgence ne se sont pas fait attendre. La France est devenue la terre bénie des crimes passionnels. Partout des personnes des deux sexes, pas plus méchantes que la moyenne, parfois meilleures, sont condamnées à mort. Tandis qu'on écrit des « tartines » larmoyantes pour que les assassins n'aient plus à subir les horreurs de la guillotine, des légions de citoyennes et de citoyens conscients, mais désorganisés, se font juges et bourreaux : non seulement ils n'abolissent pas la peine de mort, mais en multiplient indéfiniment l'application.

Devant une telle situation, on en arrive à se demander si l'institution du jury n'est pas une institution néfaste *en France*. Pour nous préserver de quelques abus, fort rares après tout, nous acceptons bénévolement le meurtre continu de victimes souvent innocentes, souvent intéressantes ; nous revenons aux mœurs les plus sauvages, les plus cruelles !

Et pas d'espoir ! On peut être sûr que plus les jurés acquitteront (et ils continueront à acquitter) plus les assassinats se multiplieront...

Faut-il donc renoncer au jury ?

L'immense majorité des jurés le désire, et même le désire vivement ; juger les gens *malgré soi*, être contraint de perdre son temps à des affaires qui ne nous regardent pas, c'est une servitude souvent humiliante. Je doute qu'un juré sur dix aille au tribunal *de son plein gré !*

Je ne sais s'il faut aller jusqu'à la limite. Il est sûr, en tout cas, qu'il faut réformer l'institution d'une manière quelconque. La situation de la France judiciaire vis-à-vis du monde civilisé est attristante ; elle l'est davantage pour les Français mêmes. Il est temps que les assassins *passionnels* soient jugulés, il est grand temps qu'on mette à l'abri de leurs revolvers, de leurs couteaux, de leurs rasoirs ou de leur poison, des hommes et des femmes qui ne méritent tout de même pas de mourir parce qu'ils n'aiment pas un compagnon ou une compagne, parce qu'ils déplaisent à leurs gendres, à leurs brus, à leurs beaux-frères, à leurs voisins... Il est temps de réduire enfin le nombre de nos condamnés à mort !

Très bien, mais l'éminent écrivain va un peu vite. Avant que nous soyons capable de songer sérieusement à «renoncer au Jury»,

nous avons plus d'une sottise à commettre par son canal. La plus grosse, dont nous ne sommes plus éloignés, consiste à lui donner, fût-ce en collaboration avec la Cour, l'application de la peine.

Ce jour-là, Mestorino ne sera plus condamné aux travaux forcés à perpétuité ; il « aura » vingt ans, et puis quinze ; et puis la réclusion (peine d'ailleurs qui à présent ne diffère en rien de l'emprisonnement) sera jugée bien assez sévère pour la faiblesse dans laquelle un si sympathique personnage s'est laissé choir ; puis quelques années de prison, mitigées par le sursis, récompenseront les efforts « généreux » de son avocat. Encore une étape, le jury acquittera Mestorino, assassin de Truphème, pour des raisons aussi compréhensibles à lui-même et à l'opinion publique que lorsqu'il acquitte le caissier de Truphème, quand celui-ci puisa dans la caisse.

On correctionnalisera alors Mestorino, comme depuis longtemps on correctionnalise le caissier ; on qualifiera coups et blessures l'assassinat de Truphème, comme on qualifie abus de confiance simple (maximum deux ans) les abus de confiance qualifiés commis par le caissier. Au bout d'un temps de ce régime, nous pourrons alors songer à renoncer au jury ; ou ce qui serait moins difficile — et pour ma part je ne crois guère possible de supprimer jamais le jury — nous pourrons songer à supprimer le côté charlatanesque de notre prétoire. Mais nous aurons fait alors de tels progrès dans la voie de la « pitié », de « l'humanité », que nous trouverons peut-être bien suffisant d'appliquer à Mestorino les simples pénalités correctionnelles.

§

Plus nous sommes et serons lâches dans la répression, plus nous voyons et plus nous verrons les malfaiteurs augmenter en nombre et en cruauté.

La grande majorité des crimes dits passionnels (et une part importante des crimes qu'on n'appelle pas passionnels — et pourquoi ?) proviennent de l'impunité ou l'excessive indulgence qu'escomptent, avec une quasi-certitude leurs auteurs. En Angleterre, le crime passionnel n'existe pour ainsi dire pas, et le crime dit, d'une manière générale, *crime de sang* est très, très rare. Cependant, ici, on ne saurait chanter avec la chanson :

Ils n'en ont pas (*bis*) en Angleterre...

et les choses ne vont pas, en matière de brutes, comme en matière de vin. Voilà donc une preuve inexpérimentale indiscutable — et dont le bon sens n'a pas besoin... mais dont nous n'avons pas besoin non plus hélas! — de l'axiome souligné. Quant aux victimes, leur nombre croît et croîtra ; tant pis pour elles : on ne fait pas une omelette dans la poêle d'une sensibilité aussi raffinée que la nôtre sans casser des œufs. — Voyons..., soyez raisonnables... Il ne faut tout de même pas nous demander d'être pitoyables pour les victimes quand nous donnons tant de pitié aux assassins : à l'impossible nul n'est tenu.

§

Frank Harris : **La Vie et les Confessions d'Oscar Wilde** (trad. Davray et Vernon, 2 vol., « Mercure de France). — Cet ouvrage, que je compterais au nombre des douze merveilles de la Critique moderne, si j'étais capable de lui nommer onze égaux, relève de ma rubrique par la relation du procès et de la détention du poète. M. Frank Harris les relate avec cette furie d'intelligence et de cœur qui souffle d'un bout à l'autre de son ouvrage et le soulève d'un sol parfois abject jusqu'aux sommets de l'esthétique et l'éthique même. L'auteur s'y montre dur pour la justice anglaise ; à mon avis, la passion de l'art, le souci de l'amitié et le génie de la combativité l'égarent (il ne faut pas oublier que Wilde fut mis, tout comme un autre, en liberté sous caution et qu'il eût pu librement prendre le large : il l'aurait fait s'il n'avait tenu qu'à M. Harris). Enfin, les reproches de l'auteur atteignent seulement (je trouve) l'idée que l'opinion publique se ferait de la justice, outre-Manche. M. Harris nous affirme que si l'affaire Dreyfus fût arrivée en Angleterre, jamais le procès n'aurait été revisé. Mais si nos voisins eussent été incapables de réparer une erreur judiciaire aussi flagrante, peut-être eussent-ils commencé par être incapables de la commettre ?... M. Frank Harris (p. 86 et s. du second volume) contribue à l'histoire de l'Affaire en rapportant un curieux entretien de Wilde et Erterhazy, entretien dont il fut témoin et au cours duquel le sinistre auteur du Bordereau fut conduit habilement à se vanter de son crime.

Mémento. — Alfred Hachette, *L'Affaire Mique* (1745-1794. Nouv. coll. Hist., Perrin). C'est une invraisemblable aventure que celle de Richard Mique, architecte de Marie-Antoinette et l'auteur du hameau

de Trianon ; M. Hachette nous la rapporte en conteur aidé par un psychologue digne d'être médité. En 1745, le frère du dit Richard Mique, Claude Nicolas, âgé de 17 ans, sous-lieutenant de marine, est tué au cours d'un combat naval de façon bien certaine et constatée. Vingt-huit ans après, un tailleur de pierre à peu près illetré, bohème incorrigible, ivrogne notoire, se présente devant Richard Mique, s'attribuant l'état civil et réclamant l'héritage de l'officier disparu. Son imperturbable aplomb, dont quelques gredins de basoche tirent les ficelles, émeut le public, malgré le net débouté de ses prétentions par les juridictions compétentes. Quand il meurt, sa fille lui succède et réussit à faire par Fouquier-Tinville guillotiner Richard Mique et par-dessus le marché son fils.—Roger Mathieu : *Ange et femme* (Delpeuch). L'auteur est un avocat blanchi sous le... rabat d'un prétoire du Bas-Languedoc ; plusieurs de ses nouvelles se réfèrent à sa profession. Dans « un Banquet d'avocats stagiaires », il fixe des mœurs de 1884 qui sont déjà bien lointaines. Il a composé son livre avec ce souci du bien trouver et du bien dire que les Barrès de jadis voyaient plus communément, à ce qu'il paraît, que les nôtres, et son récit de début, qui titre son livre et analyse un cœur de dévote provinciale, eût fait un bon document pour Balzac. Mais il est dommage surtout que notre Courteline soit à la retraite. Avec les pages intitulées « A deux de jeu », il nous bâtissait un acte frère de la *Farce de Pathelin* ou de *Un Client sérieux*, il me semble. — Marc Stéphane : *Ceux du trimard* (Grasset). Le trimardeur, le truand, en expectative sur le seuil de notre littérature depuis le *Jargon jobelin* de Villon et les *Chansons Marseillaises* du terrible Victor Gélu, y entre aujourd'hui. Il le fait avec une verdeur qui vaut à M. Marc Stéphane le los de M. Léon Daudet. Verrons-nous l'Académie Goncourt couronner ce livre ? Elle pourrait en choisir un plus ennuyeux. —Géo London : *Les Grands Procès de l'Année 1927* (Ed. de France). Voilà de quoi tâter un peu le pouls à notre petite folle de sensibilité sociolo-judiciaire, et je veux que la fantaisie m'en prenne lors de mon prochain papier.

MARCEL COULON.

LES REVUES

Revue de l'Amérique latine : d'une « Havanaise » de M. A. de Falgairotte. — *Les cahiers de la jeunesse catholique* : chant du départ de M. L.-P. Pochet. — *Le Divan* : lettre inédite de Remy de Gourmont à Paul Escoube. — *Les arts à Paris* : une ballade de M. Vincent Muselli. — *La Renaissance d'Occident* : anthologie de la jeune poésie belge. — Mémento.

M. Adolphe de Falgairolle publie à la **Revue de l'Amérique latine** (1er juin) des poèmes d'une couleur attrayante.

Sans doute, avec tant d'autres, il montre une prédilection pour le mot *cocktail*, qui est si fort à la mode chez les poètes de la plus jeune classe, et il n'hésite pas à chanter des breuvages

Faits avec des yeux de négresses
Et des plumes de perroquets.

C'est en tête de la première strophe d'une « Havanaise » très réussie, dont la seconde récidive en aggravant :

Cocktails inconnus de poissons,
d'algues, de coraux constructeurs de récifs...

Mon Dieu ! ne voyons là que de rituelles offrandes à Rimbaud et, pour notre plaisir complet, lisons la fin du poème :

Ciel sans oiseaux du grand large,
ciel livré au ciel même,
sextant sur la trajectoire duquel
se déplace l'œil de la lune,
nous arrivons à La Havane.
Le bateau ne blesse même plus l'eau.
Le bateau glisse comme un fruit.
Le port prochain est la corbeille
où des mains impatientes le cueilleront
sous la feuillée des vagues.
Des singes de nuit secouent les régimes de bananes
des phares.
Stop, Navire ! Tu risques avec ta proue
d'égratigner le dos de l'homme
qui vient de plonger sous les eaux chaudes.
Mettons en bobines les câbles,
déroulons les échelles de corde,
faisons grincer les cabestans.
C'est fini de hisser chaque nuit au mât de hune
le feu de position de la lune :
voici des lumières qui ne remuent plus.
Les étoiles ont fini de nous devancer :
le hublot ferme son œil mort,
une fenêtre aère un lit terrien.
Et chaque vague, près de la côte de Cuba,
tendant un col écumeux de vierge pâmée,
comme un rire nous guette dans le port.

§

Les Cahiers de la Jeunesse catholique (20 mai), publiés à Louvain, recueillent cette « adresse au moment du dé-

part », de M. Léon-Paul Pochet. A l'en croire, le poète vogue maintenant vers l'Afrique congolaise. Souhaitons-lui bonne route d'abord, une arrivée heureuse et le séjour qu'il espère là-bas :

Je vais partir sur un navire, dont la coque
est tendue de noir.
Je vais partir pour rallier
les estuaires de fleuves lointains,
pour vivre au large dans les forêts, et pour sortir
de moi et de la vie européenne.
Je vais marcher dans des prairies
aussi longues et aussi larges que plusieurs fois
tout mon pays.
Je vais pouvoir enfin trouver des êtres
dont le costume n'est pas anglais,
et vivre sous un toit
dont les étoiles sont la seule parure...
Je vais quitter toute ma ville
ah ! je la maudis bien volontiers,
elle qui, marâtre, m'a écrasé sous des lois
qui me répugnent.
Le beau navire m'attend au port, sa mâture blanche
entame un chant, car le grand vent,
chargé de sel, souffle, ce soir de la mer,
là-bas, qui somnole.
Les cheminées charbonnent.
La cloche du départ cloue ses appels
dans l'air morne...
Nous partons !
Au revoir ! Adieu !
J'abandonne le siècle mort
pour retrouver la large vie
du temps sans mesure ni horloges,
de l'espace sans tramways.

§

Le divan (mai) est voué au « Souvenir de Paul Escoube », le meilleur critique de Remy de Gourmont, croyons-nous bien, et qui préparait une étude sur Tristan Corbière, magistrale, si l'on en juge d'après un fragment imprimé là.

M. Paul Huc cite, au cours d'un article sur Escoube, la lettre ci-après de Gourmont à son exégète. Elle vaudrait d'être conservée, au titre de l'une des pages les plus exactement représen-

tatives de l'épistolier remarquable que fut notre grand Gourmont :

Mon cher critique,

Je n'avais plus entendu parler de vous depuis longtemps, et voici que vous venez à moi avec un don magnifique dans les mains. Je vous remercie très cordialement, car vous m'avez fait un grand plaisir. On vous a peut-être dit que je n'avais pas voulu lire votre étude en manuscrit. C'est vrai. C'est un principe que je n'ai jamais transgressé. Mais on m'en avait lu, presque malgré moi, quelques passages, et je ne les avais pas écoutés sans émotion. M. Vallette, qui ne se trouble pas beaucoup, était tout heureux de votre beau style et de la richesse de vos idées philosophiques. C'est tout à fait mon impression à moi aussi. Vous m'avez analysé magnifiquement, avec un talent qui honore autant la critique que le critiqué. Ce que vous dites d'une certaine et récente modification dans mes idées est très exact. Mais il faut y voir peut-être un signe de lassitude, de découragement vis-à-vis d'un océan dont les vagues grossissent sans cesse. Je reste fidèle à un individualisme même farouche ; mais ne voit-on pas venir le temps où une telle lassitude deviendra folle ? La masse de la vie est en train d'écraser les vies individuelles. Il faut bien le constater.

Il est vrai aussi que parti du pessimisme, j'ai évolué vers un certain optimisme, mais n'est-ce point l'attitude inévitable de qui ne peut définitivement mettre sa confiance que dans la vie présente ? Puisqu'il faut vivre, il faut vivre en souriant. Posons cela au moins comme idéal ; peut-être que la réalité s'y pliera parfois. Mais il n'y a rien à dire après vous, car toutes ces choses vous les avez exprimées mieux que moi-même, qui ne suis peut-être qu'un intuitif. Vous m'avez analysé, examiné, réduit en morceaux, puis reconstitué en une figure, idéale elle aussi, hélas !

Vous n'avez pas été seulement anatomiste, vous avez été statuaire. Quand je voudrai me regarder, votre œuvre sera mon miroir.

Un peu flatteur ? N'importe. Vous m'aurez du moins apporté la grande joie d'être bien senti et bien compris. Je vous en ai une grande reconnaissance, je fais des vœux pour votre avenir littéraire. Qu'il soit digne de votre grand talent. Et je vous prie de me croire bien sincèrement à vous.

DE GOURMONT.

§

Les Arts à Paris (mai) donnent en contraste à tant de reproductions de tableaux sans style cette « Ballade de contradiction » de M. Vincent Muselli, où s'affirme la belle connaissance

du métier qui permet à ce docte poète de soumettre sans l'entraver son inspiration aux lois nécessaires :

La plus savante conjecture
Fléchira devant l'horizon,
Les voiliers seuls de l'Aventure
Sauront aborder la Toison.
Stratège, use en vain ta raison
Sur ces plans déduits maille à maille :
L'autre aura la meilleure part
Qui, dormant, gagna la bataille,
Il n'est vertu que de hasard !

Ce malade fier de sa cure
Ne tint qu'à poison guérison,
Jadis un manant de roture,
Maudissant son humble maison,
D'un calembour tira blason ;
Et vous, typographes qu'on raille,
Plus d'un, si féru de son art,
Vous dut sa plus rare trouvaille,
Il n'est vertu que de hasard !

Beaux Amis, c'est une imposture
Que juger par comparaison
Tant et tant que faible est Nature,
Et qu'est changeante la saison.
Celle qui vivait d'oraison,
Un soir de peine — il faut qu'il faille ! —
Elle fut grue, et ce bagnard
Au champ d'honneur eut la médaille :
Il n'est vertu que de hasard !

ENVOI

Princesse, hé quoi ! déjà si tard !
On vous attend, ô fine taille !
Pour qui, Princesse, et quel regard !
Au jeu d'amour est-il qui vaille ?
Il n'est vertu que de hasard !

§

Pour célébrer le Xe anniversaire de **la Renaissance d'Occident**, M. Maurice Gauchez, qui la dirige, a consacré le numéro de juin à une « Anthologie de la jeune poésie belge ».

Cette gerbe de poèmes prouve le goût des jeunes Belges pour le vers à nombre bref, pour l'aventure du voyage, pour le bar et le «dancing». Il y a du talent presque chez chacun des collaborateurs de cette anthologie. Ils se ressemblent tous entre eux par une aspiration à peu près uniforme à l'espace, une négligence d'expression qui ferait croire à des impromptus, un hasard d'images d'où résultent des coq-à-l'âne rarement amusants.

Seigneur, ayez pitié de la poésie !

supplie M. Jean Glineur qui, lui-même, aurait besoin de la divine indulgence pour le justifier de ce choix :

et que rien
n'est plus beau
avec ses quatre pattes en l'air
qu'une table sur la mer.

Verlaine avait enseigné :

Tout le reste est littérature.

M. Gaston-Denys Périer corrige cela :

Tout est littérature et c'est elle
Qui nous accorde à la vie
Où nous reconnaissons
Ses personnages.

M. Philippe Pirotte se souvient à la fois de Verlaine et de Mallarmé quand il s'écrie :

Pourquoi sommes-nous las,
nous autres que voici ?
Pourquoi sommes-nous las ?
Comme la chair est lourde
Et la femme étrangère !

On n'est pas très sûr que M. Robert de Smet ait eu un réel souci de musique et d'exactitude, lorsqu'il a écrit ce vers :

Plus plastique que l'air.

Oh ! que de paquebots en partance, dans cette anthologie !

Capitaine sur la dunette,
C'est le temps où l'on vieillissait
De Liverpol à Singapoore.

Ainsi, M. Pierre van Bastelaer fixe une époque d'une manière assez vague.

M. Robert Vivier voit « le ciel velu ». M. George Linze écrit avec plus de bonheur :

> La lune
> dans son halo
> n'est qu'un arbre scié.

Cela est précis comme du Jules Renard, concis à la façon japonaise.

En Belgique, ainsi qu'en France, on ne sait plus assez que la véritable originalité est, en vers comme en prose, de n'écrire que si l'on a quelque chose à dire.

Mémento. — *La Revue de Paris* (1er juin) : « Adieu, New-York », par M. Paul Morand. — « Henri Heine et Karl Marx », par Salluste. — « La poésie récente », par M. François Porché.

La Revue des Deux-Mondes (1er juin) : M. l'abbé H. Bremond publie des lettres inédites de Mérimée à Francisque Michel, le philologue, où il y aurait du meilleur à glaner :

> Quand un académicien eng... un académicien, on se moque de tous les deux : quand on attaque un académicien et qu'on est en dehors de l'Académie, le monde admet bien que l'académicien est un cornichon, mais il croit que son adversaire est un socialiste et un ennemi public, qui, de plus, n'a plus de chances à l'Académie. *That's the ground I stand upon.*

Ailleurs, Mérimée, en 1851, donne ce renseignement :

> A Brest, de mon temps, on appelait les crabes *tourlourous*. Je me suis demandé si les soldats n'auraient pas reçu le même nom du pas oblique qu'on leur enseigne, et que les crabes exécutent sans qu'on le leur enseigne.

L'éditeur des lettres remarque en note :

> Mérimée aurait pu lire dans la Curne de Sainte-Palaye : « Les soldats d'infanterie de marine se nomment *bigornaux*, du chapeau à deux cornes qu'ils portaient sous le Premier Empire. » (*Dictionnaire historique*, t. II, p. 480, note.)

La Revue hebdomadaire (26 mai) commence par « Une nuit », de M. G. Bernanos, une série de douze nouvelles. — « Presbion ou de la Vieillesse », de M. A. t'Serstevens, un traité dans la manière classique débute par de fort belles pages d'une substance généreuse. — M. R. Lacoste, champion du monde de tennis, définit « le Tempérament » sur le terrain de ses exploits.

La Revue de France (1er juin) : « Pourquoi l'Autriche-Hongrie devait périr », par M. Raymond Recouly. — « Croiseurs légers », par M. Maurice Tardy.

Palestine (juin) : M. Léon Simon : « Les origines du nationalisme juif ». — « Le poème des poèmes », par M. J.-G. Cahen.

La Revue mondiale (1er juin) : « Le pied bot de lord Byron », par le Dr Cabanès. — « Les Indes sont mécontentes », par M. T. Greenwood. — « Les rayons métogénétiques », par M. A. Arnyvelde.

Le Rouge et le Noir (mai-juin) publie une lettre en vers, inédite, de Pierre Louys à C. A. Debussy. — « L'Ecrivain », de A. Tchékov. — « Déficit d'une génération », par M.F. Empaytaz. — « P.-J. Toulet », par M. J.-D. Maublanc.

Revue bleue (19 mai) : M. E. Pilon : « La jeunesse de Fromentin ». — « Claude Farrère », par Mme Marie Gasquet. — M. L. Thévenin : « La poésie bulgare contemporaine ».

La Vie (1er juin) : fascicule consacré au *Liban et à la Syrie*, avec indication des « affaires à entreprendre ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La querelle des traductions (Opinion, 12 mai). — *Autour d'un procès* (Dépêche de Toulouse, 31 mai). — *Le régime humide en Russie* (Liberté, 11 juin). — *Le budget d'un ouvrier de Moscou.* — *Absence de contrôle.* — *La Chute de l'industrie en avril* (La Russie opprimée, 2 juin).

M. André Thérive a publié dans l'**Opinion** un article fort intéressant sur ce qu'il dénomme *La querelle des traductions.*

M. Thérive explique rapidement pourquoi la critique et le plus souvent aussi le public tendent à se désintéresser des traductions. Le motif principal c'est qu'en général, à quelques exceptions près les traductions sont mauvaises parce qu'elles sont le fait de « nègres » mal rétribués qui s'acquittent de leur besogne en s'efforçant d'y consacrer le moins de temps possible. Il est bon d'ajouter que parmi les « nègres-traducteurs », la plupart ne connaissent qu'assez vaguement à la fois la langue de l'original et la langue française. On peut par là présumer du résultat obtenu.

A quelles conditions une bonne traduction devrait-elle satisfaire ?

Tout le problème consiste, en effet, à donner en français un équivalent artistique d'une œuvre artistique. Raphaël, sur carte postale à trois sous, les critiques d'art ne s'en occuperaient pas. De même, les critiques littéraires se désintéressent légitimement de Tchékov, saboté par M. X... ou de Dostoïewsky, cochonné par Mme Z... La probité même consiste à ne pas faire entrer dans la littérature ce qui n'en est pas, ce qui n'en est plus. Un devoir plus positif consiste enfin à déplorer ces inconstances et à les expliquer au public.

La traduction est considérée, bien à tort, comme une œuvre littéraire inférieure ; c'est pourquoi, généralement, les bons écrivains s'en désintéressent. Il n'en était pas ainsi au temps d'Amyot.

Il pourrait, il devrait en être autrement.

Mais il est inutile de souhaiter que les choses ne soient pas ce qu'elles sont. Revenons donc aux conditions actuelles, que le public connaît sans doute trop mal pour les juger. Précisément, M. Léon Paschal, éminent critique hollandais, nous adresse une brochure hors commerce, publiée par lui, à la Haye, sur *La grande misère des traductions littéraires*. M. Léon Paschal est bien connu de tous les auteurs français, car il rédige un bulletin mensuel de bibliographie et de critique qui a nom *Het fransche Book*. Il professe, je pense, et en tout cas il pratique l'esprit européen. Il n'a pu s'empêcher d'être frappé par l'incroyable nullité de la plupart des traductions françaises, instrument pourtant nécessaire à la fameuse communion spirituelle des peuples. Je ne sais s'il a songé que le français est la langue la moins plastique du monde, et qu'elle n'a pas, pour rendre des styles bien différents, la merveilleuse souplesse de l'allemand ou du polonais. Il ne s'arrête point à cet argument. Car à défaut des « belles infidèles », il trouve des traductions qui ne sont ni fidèles, ni belles, et qui, vraiment, inondent le marché. Son libelle est si intéressant, si important pour la connaissance des lettres contemporaines, que nous le recommandons vivement aux bibliophiles et aux amateurs de documents.

M. Thérive passe ensuite en revue quelques traductions ridicules :

Notre collaborateur Pierre du Colombier a, jadis, étudié dans la *Revue rhénane* les invraisemblables traductions de Fritz von Unruh, par M. Benoist-Méchin qui, chose pharamineuse, est le beau-frère de cet auteur allemand, et s'est acquis, dans certains milieux, le renom d'un germaniste incomparable. Dans le *Verdun* de M. von Unruh (*Opfergang*), M. Benoist-Méchin traduisait *Zug*, qui veut dire *section d'infanterie*, par train des équipages ; *eiserne Portion*, par *portions d'acier* (cela veut dire *vivres de réserves* !), *Granaten* par *grenades* (cela signifie gros obus !) ; il confondait des *forts* avec *des lignes de tirailleurs*, et on voyait un sous-officier « embrasser la trace des pneus de l'auto du kronprinz » dans une phrase où, en réalité, il touchait la visière de sa casquette. Le tout à l'avenant.

Je pourrais citer un autre traducteur qui, trouvant dans un livre anglais la formule allemande *Los von Rom*, qui signifie *à bas le papisme* (*No popery !*), l'a prise pour un individu nommé Louis de Rome. Dans quelles prisons recrute-t-on ces malheureux ? C'est ce qu'on peut

se demander, et ce que M. Léon Paschal se demande aussi, en citant des exemples inimaginables.

Il ne craint pas de dire que l'ignorance, l'outrecuidance et l'ineptie concourent à fabriquer, chez nos éditeurs les plus réputés, des « bouillies sans nom », des « patafars affolants », et que le plus souvent ce sont « des dames en rupture de tricot et de pot-au-feu » qui sont chargées de ce bel ouvrage. Il cite un livre préfacé par M. Romain Rolland (une belle conscience, comme chacun sait), et paru chez R... avec ce certificat :

« Un souci d'absolue probité marque cette collection qui s'interdit toute adaptation des œuvres qu'elle entend présenter avec leur caractère authentique et original, grâce au concours de traducteurs qualifiés et compétents. »

Or, voici le résultat de tant de soins.

En hollandais, cette phrase : « Une guêpe qui lui piqua le mollet à travers l'étoffe noire de son pantalon le mit hors de combat. » En français : « Une guêpe qui ne jugeait aucun moyen indigne d'elle le mit hors de combat en le piquant très fort sur le nez. »

Mieux encore : Chapitre XI : « Ce qui fut sera toujours et ce qui sera a toujours existé. Tu n'es pas capable de le concevoir, mais tu dois l'admettre. Tout ce qui est ici est vérité, vérité. »

Cela devient : « La vie humaine n'est rien, là, pas davantage. Les mondes naissent et meurent comme nous, tout est néant. Oui, tout est néant. Qu'importe ce qui existe ! Il n'y a ni grandeur, ni petitesse, ni beauté, ni laideur. L'infini est néant, le néant est infini. Concevoir cela est difficile, mais il faut croire. »

La traductrice a, on le voit, rajouté de la « pensée » ! Et voici la fin qui est le modèle du contresens funambulesque.

« — Etes-vous Jésus ? êtes-vous Dieu ? — Ne prononce pas ces noms-là ! Que celui qui veut me connaître les rejette et s'écoute lui-même ! »

A quoi le français substitue : « — Que celui qui veut me servir et me connaître renferme religieusement dans son âme le nom sacré de Dieu et n'écoute que Sa voix » (S majuscule, donc : voix de Dieu).

Décidément, tout ceci libère de remords et de scrupules les critiques qui craindraient de ne pas rendre hommage assez vite aux dieux inconnus. Mais, étant donné que des traductions aussi ineptes aboutissent à des contrefaçons quasi délictueuses, on peut se demander s'il n'y aurait pas moyen de les dénoncer.

Après d'autres remarques, toutes fort justes. M. André Thérive conclut enfin, ironiquement :

L'humanité civilisée, quoi qu'on dise, n'a pas encore constitué son fonds commun de lecture, de culture. La querelle des traductions aidera peut-être les ouvriers de cette tâche indispensable.

§

M. Raoul Labry consacre, dans la **Dépêche de Toulouse,** un article à ce qu'on est convenu d'appeler « l'affaire du Donetz ».

A Moscou se débat depuis le 15 mai, à grand orchestre et avec une mise en scène imposante, un procès où sont impliqués, parmi une cinquantaine d'ingénieurs russes, quelques ingénieurs et contremaîtres allemands, détachés par leurs maisons dans les usines du Donetz. Krylenko, le Fouquier-Tinville du haut tribunal révolutionnaire soviétique, les accuse d'avoir fomenté une contre-révolution économique en sabotant les installations industrielles, en entravant dans les mines et les usines les progrès de la production, le tout au compte des émigrés, des propriétaires dépossédés par la révolution et des puissances étrangères, afin d'amener par paralysie générale la chute des Soviets ou de les mettre dans l'impossibilité de se défendre en cas d'intervention extérieure.

. . . .

Cette conjuration vient trop bien à point pour ne pas inspirer de sérieux doutes sur sa réalité. La situation de la Russie est précaire, de l'aveu même des bolcheviks.

. . . .

La machine grince de toutes parts, soulevant une protestation générale que les dirigeants ne parviennent pas à étouffer. Il fallait donc prouver aux travailleurs que la faute ne venait pas du régime et que les coupables étaient ces maudits gardes blancs soutenus par le capitalisme étranger. Le procès de Moscou n'a pas d'autre but. C'est un moyen commode de déguiser les vraies raisons de l'état actuel de la Russie, tout en réchauffant le zèle refroidi des ouvriers en ramenant au bolchevisme les masses paysannes par la peur d'une intervention étrangère destinée à restaurer le tsarisme.

Voici la conclusion de M. Raoul Labry :

Le procès de Moscou sert peut-être à la consolidation passagère d'un régime politique au bord de la faillite, mais il augmente sûrement les causes de cette faillite à plus ou moins longue échéance.

§

Parfois, de simples informations sont plus éloquentes que tous les reportages et impressions de voyage de personnages plus ou moins célèbres.

Si la situation de la Russie d'aujourd'hui paraît généralement assez mauvaise, il y a du moins une branche de l'industrie et du commerce qui jouit d'une prospérité sans pareille, c'est celle

qui concerne la fabrication et la vente de l'alcool. Les progrès réalisés en ces matières par le régime soviétique défient l'imagination.

Qu'on lise plutôt l'information suivante publiée par la **Liberté** d'après le journal bolchéviste officiel *Izvestia* :

Moscou, 10 juin. — Les « Izvestia » publient les résultats de l'enquête faite dans deux écoles, au point de vue de l'alcoolisme.

L'enquête a porté sur 3.420 écoliers de 8 à 16 ans. Voici les chiffres : 15 pour cent des garçons, 14 pour cent des filles s'enivrent régulièrement ; en outre, 14 pour cent des garçons boivent beaucoup, sans toutefois s'enivrer.

34 pour cent des garçons ne boivent que de l'alcool et 66 pour cent de la bière et du vin, 8 pour cent des filles boivent de l'eau-de-vie ; 92 pour cent de la bière et du vin, 11 pour cent seulement des enfants ignorent le goût même de l'eau-de-vie. A la question : où buvez-vous ? 40 pour cent des écoliers ont répondu : chez des amis ; et 60 pour cent : à la maison.

Le même journal publie les chiffres suivants sur la consommation de l'alcool en Russie.

En 1923-1924, on a consommé 96.000 hectolitres d'alcool ; en 1924-1925, 480.000 hectolitres ; en 1926-1927, 3.600.000 hectolitres.

D'après la consommation des cinq premiers mois de 1928, on pense qu'on arrivera pour cette année au total de 4.800.000 hectolitres. Et dans ces chiffres, il faut remarquer qu'on ne fait pas entrer la production des bouilleurs de cru, qui représente ou à peu près 3 millions d'hectolitres.

En 1927, la population a dépensé pour les boissons alcooliques 1.200 millions de roubles (plus de 15 milliards de francs).

Veut-on confirmation de ces faits, on la trouve dans nombre d'articles reproduits d'après la presse officielle soviétique, par *la Russie opprimée, Bulletin hebdomadaire d'information socialiste*, rédigé par les socialistes révolutionnaires russes Kerenski, Minor et Zenzinov.

En voici, à titre d'exemples :

Le *Troud* (4 mai) publie des chiffres intéressants sur les changements intervenus dans le budget de l'ouvrier de Moscou de 1926 à 1927.

Le salaire augmente progressivement, quoique lentement ; les dépenses augmentent pour les vêtements, pour les besoins culturels, et aussi très fortement pour les boissons alcooliques. En octobre 1926, les dépenses pour l'alcool représentaient 3 roubles 71 ; puis elles se

sont élevées à 4 roubles 45, et enfin en décembre 1927 à 7 roubles sur 114 roubles de salaire mensuel (91 francs sur un salaire de 1.482 francs par mois). Pour la vodka en particulier, les dépenses ne cessent de monter : 2,3 o/o du budget en 1926, puis 2,7 o/o en 1927, et en décembre de cette même année 4, 40/o.

. . . .

Le *Troud* (11 mai) décrit ce qui se passe à la fabrique d'alcool et de vodka de Yaroslav :

« Des événements déplorables se sont passés dans cette fabrique. Pendant presque toute l'année, les chefs de l'usine se sont enivrés, ont intrigué l'un contre l'autre, ont abusé de leurs fonctions.

« Le secrétaire de la cellule du parti a profité de sa situation pour exercer des privautés envers les ouvrières. Il poussa le cynisme jusqu'à demander à son ami, le directeur de l'usine, de congédier deux ouvrières qui le gênaient, parce qu'il avait eu des relations intimes avec elles. On s'enivrait partout, dans le cabinet du directeur, au restaurant, dans les maisons privées. Ni l'assemblée des ouvriers, ni la cellule communiste ne firent rien pour crever cet abcès. »

Il est vrai que si la Russie rouge est le pays du monde où l'on boit le plus, c'est aussi celui où l'on travaille le moins. Un vrai paradis ! *La Russie opprimée* signale, d'après *la Pravda* du 24 mai, qu'en avril

la production par journée d'ouvriers a diminué de 3,3 o/o. L'extraction moyenne journalière du charbon dans le bassin du Donetz a diminué de 12,3 o/o. La production mensuelle de l'industrie du coton est tombée de 15,6 o/o ; celle de la laine de 13,6 o/o ; celle du lin, de 27,8 o/o, et celle de toute l'industrie légère de 15,4 o/o.

On ne se contente plus de la journée de huit heures, ni du repos hebdomadaire aggravé de la semaine anglaise, on se repose en fait un jour sur trois. Il faut bien avoir le temps d'étancher un peu sa soif. La *Pradva* du 24 mai relève en effet qu'au mois d'avril, il n'y a eu que vingt et un jours ouvrables sur trente.

Toutes ces données permettent de préciser un peu l'idéal de la société future, tel que peuvent le concevoir les « citoyens conscients et organisés » qui travaillent à le réaliser. Cet idéal semble pouvoir se résumer en deux mots : Paresse et Ivrognerie.

GEORGES BATAULT.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Les Arts anciens d'Amérique au Musée des Arts décoratifs. — L'Exposition de l'art danois au Musée du Jeu de Paume. — L'Exposition de « la Jeunesse

vue par les maîtres du XVIe au XIXe siècle», galerie Jean Charpentier. — L'Exposition des paysagistes vénitiens et français des XVIIe et XVIIIe siècles, galerie Sambon. — L'exposition Houdon, galerie Buvelot. — L'exposition des « bleus de Chine » de la collection Larcade.

L'Exposition des arts anciens d'Amérique au pavillon de Marsan, la première de ce genre organisée en France, est une des plus captivantes et des plus instructives entre toutes celles que le **Musée des Arts décoratifs** nous aura données des arts des antiques civilisations étrangères : Inde et Cambodge, Afrique et Océanie, Indes néerlandaises, et sera le grand événement artistique de cette année. Il n'y a guère plus d'un demi-siècle que des fouilles opérées dans les pays des deux Amériques qui longent la côte du Pacifique—Mexique, Amérique centrale, Colombie, Equateur, Pérou, etc., —ont commencé à projeter un peu de lumière dans le chaos des civilisations, qui se superposèrent en ces pays (1) et dont les dernières furent anéanties par les conquérants espagnols (2) ; et il n'y a guère plus de vingt-cinq ans que les grands musées d'Europe, notamment ceux d'Allemagne, d'Angleterre, d'Espagne et de Suède, ont fait place dans leurs vitrines aux productions de l'art précolombien, c'est-à-dire antérieur à l'arrivée de Christophe Colomb, dont notre Musée d'ethnographie du Trocadéro, de son côté, possède une des plus remarquables

(1) Ceux qui voudront se documenter sur l'art précolombien devront consulter, outre les excellentes notices préliminaires du catalogue de l'exposition, le savant *Manuel d'archéologie américaine* de Beuchat (Paris, A. Picard, 1913) ; puis un magnifique volume qui vient de paraître : L'*Art précolombien*, par Adolphe Bassler et Ernest Brummer (Paris, Librairie de France ; in-4°, 64 et XXII p., av. 190 planches en noir et 8 en couleurs ; 150 fr.) résumant l'état actuel de nos connaissances, et donnant une bibliographie complète du sujet avec plus de 300 belles reproductions d'œuvres de tout genre choisies parmi les plus remarquables : c'est, croyons-nous, l'ouvrage le plus complet sur la matière ; puis, un très instructif fascicule des *Cahiers de la république des lettres, des sciences et des arts* : *L'Art précolombien* (120 p., av. 32 planches et de nombreuses illustrations ; 10 fr.) auquel ont collaboré, entre autres, MM. Jean Babelon, G. Bataille, A. Métraux, P. Morand, F. Poncetton, P. Rivet, J.-H. Rosny aîné, où on lira avec le plus vif intérêt, notamment, les *Conquistadores* du premier, le tableau par M. A. Métraux de *Ce qui reste des grandes civilisations d'Amérique* et des pages colorées de M. Paul Morand sur *Le Musée de Mexico*. Enfin, on trouvera dans le n° de mai de la revue *Art et décoration* un article remarquablement documenté, et accompagné de belles reproductions de M. Georges-Henri Rivière, un des organisateurs de cette exposition, sur *La Poterie précolombienne au pavillon de Marsan*.

(2) Le jugement le plus juste sur les destructions opérées par ceux-ci nous semble avoir été porté par M. Jean Babelon dans l'article que nous signalons dans la note précédente.

collections qui soient (malheureusement presque ignorée) qui constitue, à elle seule, près de la moitié de l'ensemble mis sous nos yeux. Mais, dernier venu dans les préoccupations des directeurs de musées et des collectionneurs, et quoique son histoire, en dépit des savantes recherches de nos compatriotes le Dr Capitan et le Dr Rivet, ne soit pas encore bien connue (il est impossible, pour l'instant, d'assigner une date, même approximative, à ces œuvres), cet art a conquis rapidement la place qu'il mérite dans leur estime à côté des grandes créations du génie humain, et il était bon que, suivant l'exemple de Madrid en 1893, de Londres en 1920, Paris, à son tour, vînt offrir à notre curiosité un tableau de nos connaissances actuelles en ces matières. Grâce à l'empressement mis par les gouvernements des divers pays d'Amérique à répondre à l'appel de M. François Carnot, président de l'Union centrale des Arts décoratifs (le Mexique, en particulier a bien voulu envoyer une cinquantaine de pièces de grand prix qui n'avaient jamais quitté le Musée national de Mexico, avec plusieurs moulages de sculptures importantes, des fac-similés de manuscrits enluminés et des photographies de ce qui subsiste des édifices d'autrefois), grâce aussi à l'aimable complaisance de nombreux collectionneurs de France et de l'étranger, on a pu constituer cette importante réunion de plus de 1250 pièces qui, pour la plupart des visiteurs, est une révélation.

L'exposition — à laquelle servent d'introduction de grandes cartes du plus bel effet décoratif, dues au pinceau de M. A. Serebriakof — se divise en quatre groupes principaux : Alaska et Colombie britannique sur la côte nord-ouest ; Mexique et Amérique centrale ; pays situés dans l'isthme de Panama, Colombie et Equateur ; Pérou et Bolivie (1). Le premier groupe n'offre guère de remarquable, avec quelques masques peints en bois ou en calcaire, que des poteaux totémiques en bois peint, et des objets en schiste, tous sculptés avec une virtuosité extraordinaires et offrant les plus étonnantes combinaisons de motifs zoomorphes et anthropomorphes.

L'apport du Mexique — où régnèrent surtout les Aztèques, conquérants aux mœurs fastueuses et féroces, sans cesse ruisselants du sang des sacrifices humains, et qui avaient succédé au XIVe siècle

(1) Les notices en tête du catalogue fournissent sur l'art de chacun de ces pays les renseignements les plus utiles.

aux Toltèques — est beaucoup plus considérable ; c'est lui, avec le Yucatan (royaume des Mayas) et le Pérou (royaume des Incas) qui a fourni la contribution la plus importante et la plus intéressante : en architecture, des temples et des palais ornés de bas-reliefs (dont de grandes photographies montrent les ruines) juchés au sommet de gigantesques soubassements en forme de pyramide ou sur de hautes terrasses fleuries auxquelles donnaient accès des escaliers monumentaux ; en sculpture, des statues de divinités (parfois sous forme d'animaux : serpent emplumé, singe, etc.), de personnages divers, de bêtes stylisées, d'un accent singulièrement expressif, et d'autant plus remarquables que, ne connaissant pas les instruments de métal, c'est par la simple percussion sur le granit et autres matières dures ou par de patients polissages que leurs auteurs ont réalisé ces œuvres (la plus belle peut-être est une tête de guerrier-aigle dont le visage s'inscrit dans l'ouverture du bec du rapace ; on remarquera également, à l'entrée du hall, un tambour de guerre en bois — que Fernand Cortez, dit-on, eut en main — décoré d'aigles), des objets rituels en diorite en forme de jougs, d'un usage non encore déterminé, surtout des masques funéraires en marbre, en agate, en obsidienne, etc., prodigieux de grandeur de style, de variété et d'intensité d'expression. Ces masques sont, avec la tête de mort en cristal de roche prêtée par le Musée du Trocadéro les objets les plus étonnants de l'exposition : qu'on voie, pour n'en citer que quelques-uns, le masque en marbre noir incrusté de coquillages aux yeux et à la bouche n° 209 ; ceux en marbre ou en jadéite de la collection Stoclet de Bruxelles (nos 122 et 141), les nos 128, 130, 1035, 1037, 1039, 1209, et surtout l'extraordinaire masque formé d'une portion de crâne humain incrusté de turquoises et de coquillages du Musée de Berlin (1207). Les productions de la céramique, vases à décors géométriques ou ornés de *facies* humains (l'un d'eux, appartenant au Musée céramique de Sèvres, n° 310, a même la forme d'une tête humaine), aux riches et chaudes colorations, méritent également l'admiration. Dans le domaine pictural, à défaut des fresques qui décoraient les intérieurs des palais et des temples, nous avons les manuscrits sur papier d'agave, enluminés de vives couleurs, où de mythiques personnages s'agitent en une infinité de petites scènes qui, pour la plupart, sont encore pour nous des rébus, car on

commence à peine à en déchiffrer les inscriptions, ou bien, comme dans le magnifique *Codex Borbonicus* qui appartient à notre Bibliothèque du Palais-Bourbon (n° 419), retracent, accompagnée d'allégories, la suite des jours du calendrier.

Les manuscrits des Mayas, eux, n'ont encore livré aucun de leurs secrets. Ces Mayas, concentrés au sud du Mexique (Yucatan), au Guatemala, au Honduras, au Salvador, ont développé dès le IIe siècle avant notre ère et jusqu'à la conquête, la plus brillante des civilisations américaines. Dans l'ordre intellectuel, ils ont découvert le zéro et la valeur des chiffres suivant leur position. Architectes fastueux, mais peu adroits, ils ont laissé de massifs monuments, mieux conservés que ceux des Mexicains, mais cachés aujourd'hui au sein des forêts, qui s'échelonnent de 96 avant J. C. au commencement du XIe siècle de notre ère et dont de riches sculptures corrigeaient la lourdeur. Ils ont érigé également de grandes stèles monolithes sculptées, encore debout, que nous montrent de belles photographies.

Aux Antilles, au Nicaragua, à Costa-Rica et sur le territoire de la république actuelle de Panama, a fleuri une civilisation mélangée d'influences venues de l'Amérique centrale ou de l'Amérique du Sud et qui est représentée ici surtout par des haches cérémonielles en basalte, des « métates », ou pierres à broyer le maïs, ornées de sculptures, et des objets en or, amulettes pour la plupart. On admirera particulièrement les magnifiques bijoux (l'un, un pendentif, est fait d'un couple de condors, un autre est une grenouille stylisée) offerts par la république de Panama à M. Doumergue. Les Chibchas, qui habitèrent la Colombie actuelle, ont été de non moins habiles orfèvres, témoins les nombreux bijoux en or ou alliage d'or et de cuivre, en forme d'animaux, réunis dans les vitrines de l'exposition. La région de l'Equateur a fourni des sièges sculptés supportés par des pumas, des bas-reliefs, des statues, des vases à col anthropomorphe et à décor géométrique polychrome.

Enfin, au Pérou — où se sont succédé, avant les Incas du temps de Pizarre, plusieurs civilisations d'aires et d'époques diverses dont une des plus anciennes et la plus remarquable est celle de Tiahuanaco, du nom des ruines gigantesques qui s'élèvent au sud du Titicaca, parmi lesquelles la porte du Soleil dont les bas-reliefs ont fourni les motifs, condors, pumas et personnages

géométrisés, qui décorent les poteries et les tissus, tandis que la civilisation inca a produit les grands monuments du Cuzco, sa capitale, — les nécropoles de ces races successives ont livré, intacts avec leur fraîcheur primitive, grâce à la sécheresse du climat et du sable, les vêtements des cadavres desséchés et les objets mobiliers placés dans les tombes : poteries d'une technique, d'une beauté de décor (géométrique, humain ou animal), et d'une richesse de tons admirables, tissus de laine tramée de coton, brodés de vives couleurs ou couverts de mosaïques de plumes multicolores, qui sont parmi les pièces les plus séduisantes de cette exposition.

§

Dans un tout autre genre, l'Exposition de l'art danois qui vient de succéder (1), au **Musée du Jeu de Paume**, à celle de l'art belge depuis l'impressionnisme, est, avec l'exposition du Musée des Arts décoratifs, la manifestation la plus neuve et la plus captivante de cette « saison » artistique.

Bien loin des primitives civilisations d'Amérique, elle nous ramène à notre époque pour nous introduire dans la vie placide d'une race aux mœurs douces et simples, satisfaite des humbles joies de sa modeste existence, et cette atmosphère de calme et d'intimité repose délicieusement du tourbillon de Paris et du détraquement actuel. L'exposition (dont il faut commencer la visite par la salle du fond) débute, comme l'école danoise elle-même, après la fondation, en 1754, de l'Académie des Beaux-Arts de Copenhague. Les premiers artistes représentés, Abildgaard et Juel, sont surtout des peintres de portraits ; à l'effigie équestre de l'impératrice Catherine II par le premier, qui avait séjourné en Russie où il était fort apprécié, nous préférons les portraits du second, surtout celui du *Jeune homme en jaquette rouge*, (n° 101) et celui de la *Sœur du peintre à son ouvrage* (n° 98). Mais c'est Eckersberg qui va être le fondateur de l'école vraiment danoise. De son apprentissage chez David il avait rapporté le souci du dessin et de l'observation de la nature dont témoignent surtout son beau *Portrait du sculpteur Thorvaldsen* (n° 34), de *Mme A.-M. von Uhden* (n° 31) et le grand tableau où il a représenté *La Famille Nathanson* (n° 36) ; mais il se

(1) Le 8 juin, pour durer jusqu'au 8 juillet.

montre également sensible aux jeux du clair-obscur dans un intérieur (n° 37) et aux nuances de la lumière et de la couleur dans des paysages, peints en Italie en 1814, qui font songer à Corot sans toutefois l'égaler (n°s 30, 32, 33) et dans un fin paysage danois (n° 40). Une *Femme nue vue de dos* montre les mêmes qualités. Il faut mettre sur le même plan que lui le Slesvigois Christian Jensen, auteur du magnifique portrait de *Mme Hohlenberg* (n° 85) qui, par son style, par la largeur de sa facture et par ses délicates harmonies de gris et de noirs, semble combiner David et Manet, et d'autres effigies excellentes (n°s 87 et 90), mais d'une technique plus sèche. Eckersberg sut orienter ses successeurs dans cette voie, qu'il avait suivie, de l'observation sincère de la nature et de la vie ambiante. Ce sera là désormais le caractère distinctif de l'école danoise, et, comme le remarque très justement M. Karl Madsen dans la substantielle et remarquable préface du catalogue de l'exposition, « c'est là en même temps sa gloire et sa limitation ». Il y a chez tous les meilleurs élèves d'Eckersberg « à la fois une délicatesse de conception et une chaleur de sentiment dans l'interprétation des sujets familiers, modestes et souvent humbles », qui sont d'un charme prenant : voyez, notamment, de Rørbye, *Le Peintre Lorentzen à son chevalet* (n° 202) ; — de Köbke l'admirable portrait, une des perles de l'exposition, du *Paysagiste Södring* (n° 122), celui de *Mme Högen* (n° 124), ceux de ses parents (n°s 132 et 133), la vue de la *Salle des moulages à Charlottenbourg* (n° 120) et les paysages de Copenhague et des environs (n°s 129, 125, 131, 134, 135, 142, etc.), qu'il avouait lui être plus chers que les sites de la campagne romaine ; — de Constantin Hansen, dans la même note, le portrait de ses deux sœurs (n° 76), la *Jeune fille à son ouvrage* (n° 75), des vues du *Forum romain* (n° 79), du *Temple de Cérès à Poestum* (n° 80) et du *Château de Kronborg* (n° 77) ; — de Bendz, des intérieurs (n°s 14 et 16) finement observés, comme l'est également celui d'un autre élève d'Eckersberg, Hans Müller, qui rappelle et égale ceux que peignaient chez nous un Drolling et en Allemagne un Kersting, qui étudia d'ailleurs à Copenhague. Dalsgaard (n°s 19 et 21) et plus tard Frölich dans son *Accouchée* (n° 20) continuent la même tradition d'intimité amoureusement rendue. Puis Dreyer, Lundbye (auteur, entre autres, d'un grand paysage, n° 147, qui fait

songer à notre Daubigny), P.-C. Skovgaard (fils du peintre Joakim Skovgaard, dont on nous montre, outre le joli portrait de son fils Pierre, une aquarelle, *Eve et le serpent*, spécimen des curieuses compositions religieuses qu'il peignit), s'attachent aussi à reproduire les sites de leur pays. Marstrand, plus varié, va de délicates scènes d'intérieur (n° 144) à des épisodes colorés de la vie romaine et à des compositions d'après les comédies de Holberg. — Puis vient une période assez vide, précédant la renaissance qui vers 1880 se manifeste avec la génération des peintres qui avaient reçu les renseignements de Paris : Paulsen, Philipsen, Tuxen, Larsen, et surtout Kröyer dont les belles toiles, *Le Déjeuner d'artistes* (n° 111), *Le Comité de l'exposition d'art français à Copenhague* (n° 112), *Nuit d'été à Skagen*, (n° 114) si apparentée à notre Besnard, démontrent l'influence victorieuse de notre école. Cependant, à côté d'eux, un Viggo Johansen, dans des scènes d'intérieur justement observées (n°s 94, 95, 96), un Jerndorff (n° 92) et un Peter Hansen (n° 84) dans leurs paysages, un Ring dans ses tableaux de vie rurale (n° 192 et autres), Michael Ancher dans ses pêcheurs et son exquise *Jeune malade* (n° 9), Nielsen avec sa *Jeune poitrinaire* (n° 174), restent fidèles aux traditions et aux motifs locaux. Mais le triomphateur de ce groupe est Hammershoï : dans ses portraits estompés, ses intérieurs gris presque vides, aux valeurs si finement observées, il est, avec encore plus de sensibilité et plus de subtilité d'expression, l'héritier des Eckersberg, des Köbke et des Bendz et le meilleur représentant, à la fin du XIXe siècle, de cette école danoise si originale et si charmante dans sa volontaire discrétion.

La sculpture n'est représentée que par quelques œuvres, où l'on remarquera surtout deux bas-reliefs de Thorvaldsen : *L'Amour chez Anacréon* et *Numa Pompilius et la nymphe Egérie*, un petit groupe *Adam et Ève* par Becken, un buste du poète Andersen par Bissen, et un *Chasseur de panthères*, groupe en bronze par Jerichau.

§

L'exposition, que nous avons déjà annoncée, de « la Jeunesse vue par les maîtres du XVIe au XIXe siècle », organisée à la **galerie Jean Charpentier** au profit de l'œuvre si intéressante « L'Entr'aide à domicile », tient toutes les alléchantes promesses incluses dans son titre, grâce à des œuvres de choix, dont la plu-

part peu connues, empruntées à des collections publiques ou privées. On y admirera notamment, du XVIe siècle, un portrait de *Fillette à l'oiseau mort* de l'école des Pays-Bas, prêté par le Musée de Bruxelles, et de délicieux « crayons » de l'école des Clouet, venus de notre Cabinet des estampes ; — du XVIIe siècle, un *Enfant endormi* de l'école des Pays-Bas, prêté par le Musée de La Haye, un joli *Portrait de Mlle du Vouldy* par Beaubrun, la ravissante *Leçon de danse* et des *Enfants musiciens* de Mathieu Lenain, un groupe d'enfants de Philippe de Champaigne non moins magistral, un *Louis XIV jeune* par Testelin et un autre attribué à Nicolas Mignard, deux *Enfants* attribués à Frans Hal et à Nicolas Maes ; — du XVIIIe siècle, plusieurs toiles sorties des collections Cognacq, Veil-Picard, Wildenstein, David Weill et autres : *L'Enfant au hochet* de Boucher, *La Poupée mécanique* de Lancret, un *Jeune prince* de Perronneau, un *Jeune homme au carton* de Lépicié. *Les Amants heureux* et une gouache, *La Promenade dans le parc*, de Fragonard, une *Jeune fille endormie* de Colson, réplique du tableau du Musée de Dijon, des Greuze, *Louis XVII et la duchesse d'Angoulême* par Mme Vigée-Lebrun, *Deux enfants* de Reynolds, *Innocence* de Raeburn ; — du XIXe siècle, le beau *Portrait du Roi de Rome* et l'exquis tableau *Frère et sœur* de Th. Lawrence, un *Jeune garçon* de Corot, l'admirable portrait de Chassériau par lui-même, une *Amazone* d'Alfred Dreux, et — la place nous manque pour les énumérer toutes — des toiles remarquables de Cals, Manet, Dezas, Berthe Morisot, Carrière, Renoir, Puvis de Chavannes, Gauguin, des aquarelles et des dessins de Devéria, Boulanger, Eugène Lami, Gavarni, etc., des miniatures, quelques sculptures, parmi lesquelles un petit *Amour* de Clodion, deux charmants bustes par Chardigny et Ph. Roland, celui de *Mme Récamier* par Chinard, l'*Henri IV jeune* de Rude, une tête du *Prince impérial* de Carpeaux, deux groupes, œuvres de jeunesse, de Rodin, des biscuits de Sèvres, un habit du dauphin Louis XVII, une collection de poupées, etc.

§

Dans les **galeries Arthur Sambon** (7, square de Messine) est aussi ouverte jusqu'au 5 juillet, au profit de l' « Union des Arts », une très instructive exposition des Paysagistes vénitiens

et français des XVIIe et XVIIIe siècles : une centaine de toiles et de dessins, présentés dans un décor de meubles et de bibelots de l'époque qui la rend encore plus attrayante. On y peut suivre à travers des œuvres de peintres illustres ou peu connus (tels, parmi ces derniers, Carlevaris, Magnasco, Marieschi, Mario Ricci, Zuccarrelli en Italie, Crépin et Vallin en France) toute l'évolution du genre, excellemment résumée dans la préface de M. Arthur Sambon. Il y a là, entre ces toiles toutes intéressantes, quelques chefs-d'œuvre qu'il faut aller admirer : un *Saint Pierre marchant sur les flots* de Magnasco, une *Terrasse* de Canaletto, plusieurs Guardi, parmi lesquels *Le Doge se rendant à l'église Saint-Nicolas du Lido*, un *Enlèvement d'Hélène* de Tiepolo, la *Bacchanale* de Poussin appartenant à M. Paul Jamot, qui a figuré il y a trois ans à l'Exposition du paysage au Petit-Palais ; une *Pastorale* de Fragonard, deux exquis Louis Moreau, et un *Ermite priant dans un temple en ruines* d'Hubert Robert.

§

A ceux qui n'auraient pu visiter la belle exposition Houdon organisée le mois dernier à la Bibliothèque de Versailles et dont nous avons parlé dans notre dernière chronique, il faut recommander aussi — d'autant plus qu'il s'agit d'aider aux efforts des Ligues française et espagnole contre le cancer — d'aller visiter l'important ensemble, comprenant plus de 150 pièces, réuni en ce moment, comme nous l'avons annoncé, à la **galerie Buvelot**, 9, quai Voltaire, et dont un luxueux catalogue perpétuera le souvenir. Ils y trouveront, en plus de la majeure partie des sculptures exposées à Versailles, plusieurs œuvres de premier ordre (malheureusement mélangées à d'autres peut-être moins authentiques) qui n'y figuraient pas, notamment le célèbre *Ecorché* de l'Ecole des Beaux-Arts, le buste de *Sophie Arnould*, celui de la *Princesse Lucien Bonaparte*, le *Gustave III* en marbre et un plâtre du *Diderot* du Musée de Stockholm, et le buste en bronze du *Prince Henri de Prusse*, venu de Potsdam, qu'on avait vu au pavillon de l'Allemagne à l'Exposition universelle de 1900. (On a fait au gouvernement allemand la gracieuseté, que nous n'avons pas été le seul à trouver excessive et même choquante, de mettre cette dernière œuvre à une place d'honneur entre deux magnifiques bouquets de roses, alors que le *Napoléon* de Versailles se tient bien modestement à côté, dans son ombre. Mais

n'a-t-on pas eu également, le jour de l'inauguration, le spectacle édifiant de Son Éminence le cardinal Dubois faisant assaut d'amabilités avec M. Herriot sous le regard narquois du *Voltaire* de la Comédie-Française? et ne sied-il pas, si l'on ne veut passer pour un esprit chagrin, de se montrer attendri par tant d'émouvantes embrassades ?). La toile de Boilly du Musée des Arts décoratifs représentant Houdon modelant le buste de Laplace, une copie de l'*Atelier de Houdon* du même Boilly qui est conservé au Musée de Cherbourg, un curieux tableau d'Hubert Robert montrant Houdon travaillant à sa statue de *Saint Bruno* dans l'église Sainte-Marie-des-Anges à Rome, des portraits, autographes et documents divers, ajoutent encore à l'intérêt de cette exposition.

§

Mentionnons enfin, en terminant, la présentation pendant quelques jours seulement, du 12 au 16 juin, au profit des « Amis du Louvre » et de l'« Union des Arts », dans un local nouveau (102, rue du Bac) « **des bleus de Chine** » **de la collection Larcade**, installés par une fantaisie bizarre, d'un illogisme déconcertant, derrière la façade d'une maison gothique transportée ici d'Abbeville. Ceux qui n'ont pas eu le privilège d'admirer ces précieuses céramiques des époques Ming et Kang-hi, aux merveilleuses tonalités bleu turquoise, pourront en avoir quelque idée par les planches en couleurs accompagnant l'article que leur a consacré M. Pierre Plessis dans le numéro de juin de la *Renaissance*.

Quant aux belles expositions Corot et « d'Ingres à Picasso » (portraits de femmes), nous laissons à notre excellent et plus compétent confrère M. Gustave Kahn, le soin d'en dire l'intérêt.

AUGUSTE MARGUILLIER

ARCHÉOLOGIE

Jules Gérard : *Meudon* ; Presses universitaires de France.— Funck-Brentano : *Bastille et Faubourg Saint-Antoine*, Hachette.

Dans la série des monographies concernant les lieux de villégiature au-dessous de Paris, **Meudon**, dont nous parle M. Jules Gérard dans un volume aux illustrations abondantes, a toujours été un des plus fréquentés. C'est un gros village au pied des collines couvertes de bois et qui porta jadis un des beaux châteaux,

résidence royale, de l'époque de Louis XIV. Meudon comporte plusieurs agglomérations séparées et aux caractères distincts : Meudon centre ou le Vieux-Meudon, Fleury, le Val, le Bas-Meudon, Bellevue,etc., dont l'ensemble a constitué la localité à laquelle on accède directement par la Seine. A l'origine, on y trouve un fief important de Saint-Germain-des-Prés, dont les moines furent considérés longtemps comme les seigneurs du pays. Le fief s'étendait de chaque côté de la Seine. Divers seigneurs sont signalés dans la suite, mais surtout pour avoir porté le nom de Meudon et aucun ne joue d'ailleurs dans la localité un rôle important. Au XVIIe siècle, l'Hôtel-Dieu et Notre-Dame de Paris possédèrent quantité de biens dans le pays. On apercevait en divers endroits dans le village de Meudon : le pressoir, le moulin et le four banal, le lavoir public ; les habitations étaient groupées autour de l'église près de laquelle se voyait le cimetière du lieu. Le fief, appelé « Chastel de Meudon », apparaît en 1415 et se trouve la propriété d'un changeur lucquois, nommé Ysbarre. Dès cette époque, Meudon était devenu un lieu de villégiature pour les Parisiens. On sait qu'au XVIe siècle, Ronsard y habita quelque temps. En 1537, François Ier avait donné à la duchesse d'Etampes l'usufruit du domaine. Et en 1550, Ambroise Paré y élut domicile. En 1552, le domaine passa à Charles de Lorraine, qui fut ministre des finances sous François II et fit travailler au château et à ses annexes, entre autres à une grotte artificielle élevée dans le goût du moment et qui fut transformée par la suite. La propriété passa plus tard au comte Abel Servien, qui fut surintendant des finances et y fit de très nombreux changements. En 1679, le domaine de Meudon passa à Louvois, qui fit divers embellissements ; ses domaines s'étendaient sur toute la région C'est de cette époque que date le curieux abreuvoir du village (1682). En 1691, la veuve du ministre céda le domaine au grand-dauphin, fils de Louis XIV, qui fit encore des transformations et mourut en 1711. La fin du grand roi fut une époque de misères et il est indiqué que, pour Meudon même, le pain revenait à 5 sous 2 deniers la livre. Sous Louis XV, on sait que le roi Stanislas Leczinski y habita de 1636 à 1637.

L'extension de Meudon s'affirme dès le XVIIIe siècle ; on y comptait, en 1709, deux cents feux en comprenant ceux de Fleury, le Val-Meudon, les Moulineaux, le Bas-Meudon et Bellevue, plus les écarts de Villebon, d'Aubervilliers, ainsi que les fiefs de Cotti-

gny, du Colombier et de la Pissote. Avec la Révolution, le château-vieux se trouva incendié en 1795 ; l'immeuble qui servait d'ateliers et d'arsenal eut beaucoup à souffrir ; sa démolition eut lieu à la fin de 1806.

En 1814, on se battit rageusement à Meudon, et en 1870 la localité fut occupée par les Allemands qui y commirent leurs déprédations habituelles. De son passé en somme brillant, Meudon a conservé peu de chose, si on excepte l'église que reproduisent des illustrations du volume et qui semble d'ailleurs un édifice ancien d'assez peu de valeur. Du château, il est resté le bâtiment très retapé qui sert d'observatoire ; ailleurs la Tour de Villebon, etc. Mais il y a de beaux parcs, des terrasses, des bribes de construction, de l'espace et de l'air ; et Meudon reste un des lieux de villégiature les plus agréables des environs de Paris. Le volume de M. Jules Gérard fournit d'abondants renseignements, surtout administratifs ; c'est une monographie consciencieusement faite, mais d'un format malheureusement incommode. La préface de M. Marcel Poète est un « prêchi-prêcha » sur l'urbanisme, où il est question « des plans de travaux », de l'amélioration, de l'arrangement des villes, etc... C'est le prétexte que nous a valu le quartier Saint-Paul du côté de l'hôtel de Sens, et maintenant les démolitions des rues entre la Banque et le Palais-Royal.

Après nous avoir parlé de l'Ile Saint-Louis et de l'Arsenal, M. Funck Brentano continue sa promenade par la **Bastille et le Faubourg Saint-Antoine**. L'ancienne forteresse royale qui s'élevait au bout du boulevard Henri-IV, et dont il n'est resté que le plan sur le sol, remontait à Charles V ; la première pierre en fut posée par Hugues Aubriot, prévôt des marchands, le 22 avril 1370. C'était une énorme construction flanquée de huit tours reliées par des courtines et qui portaient les noms de : tour du Coin, tour de la Chapelle, tour de la Restaudière, de la Bazinière, tour du Trésor ; une autre s'appelait tour de la Comté, une dernière portait le nom de tour de la Liberté, du fait que ses détenus pouvaient se promener dans les cours.

Quant à la fameuse prise de la Bastille le 14 juillet 1789, on sait qu'elle n'a jamais eu l'importance qui lui a été attribuée. Les vainqueurs délivrèrent 7 prisonniers dont 4 faussaires, 2 fous et un gentilhomme accusé de mauvaises mœurs. Mais la Bastille

étant surtout le symbole de l'autorité royale, sitôt tombée on se hâta de la démolir.

Le Paris d'alors offrait surtout, de ce côté où nous trouvons le faubourg Saint-Antoine, une agglomération de petites communes: Picpus, Reuilly, Rambouillet, Bercy, Popincourt, la Roquette, etc., dont la réunion a formé le faubourg actuel. La célèbre foire aux pains d'épices doit son origine à une « assemblée » qui se tenait, avec la permission de l'Abbesse de Saint-Antoine, dans l'enclos du monastère. C'est au règne de Louis XI que remonte le plus ancien dessin représentant la grande maison religieuse du faubourg qui a été remplacée, on le sait, par l'hôpital actuel.

Dès 1692, le faubourg paraît peuplé surtout de menuisiers et d'ébénistes, fabricants de meubles, qui sont toujours la grande industrie de ce quartier. Mais il y eut de longs démêlés avec les corporations qui se trouvaient lésées par l'extension de cette industrie, d'ailleurs favorisée par l'autorité royale et qui prétendait faire rentrer les industriels du faubourg dans le droit quelque peu tracassier de la fabrication d'alors.

A Picpus, Henri IV avait un pavillon de chasse; Ninon de Lenclos y eut un logis où se succédèrent ses admirateurs; la Clairon s'y reposait des fatigues du théâtre.

Aujourd'hui on parcourt avec intérêt l'ancien faubourg Saint-Antoine, qui a conservé bien des vestiges du passé; on y trouve d'anciens immeubles comme ceux que possède la cour de l'Etoile d'Or, la cour du Nom de Jésus, de la Forge Royale, de la Boule Blanche, des Trois Frères, de la Maison Brûlée, du Bel Air avec le curieux escalier en bois dit des Mousquetaires et au numéro 73, un cabinet, avec grille ancienne. On ne peut mentionner tout, mais nous marquons le numéro 166, maison à pignon, et, dans l'ancien enclos même de l'abbaye, la boucherie d'autrefois qui contenait dix étaux et avait seule le droit de vendre de la viande dans le quartier. Enfin, entre la rue du faubourg-Saint-Antoine et la rue de Montreuil se trouve un très curieux pâté de maisons dont quelques boutiques ouvrent sur les deux voies ; et la petite halle ancienne, boucherie transformée en poste de police avec une fontaine et un corps de garde attenant.

A l'extrémité du faubourg Saint-Antoine s'ouvre l'ancienne place du Trône, où la guillotine fut établie en permanence en 1793. Tout proche est le cimetière où furent enterrées 1430 victimes déca-

pitées par la Révolution, parmi lesquelles André Chénier. La colonne qui s'élève sur la place de la Bastille a été précédée d'un éléphant dressé sur le même piédestal et qui fut exilé du côté de la gare de Vincennes, où il tomba en ruines. Il servait de refuge aux indigents et à des légions de rats qui envahirent le quartier lorsqu'on démolit la bête.

La gare de Vincennes occupe l'emplacement d'un ancien ghetto ou juiverie dont un mur a subsisté. On lit avec plaisir le petit volume de M. Funck Brentano, et l'on regrette que la librairie Hachette ne lui ait pas confié une part plus importante de la description de Paris.

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Publications sur Glozel, de MM. Mendès-Corréa, Ferrarino, Cartereau, Piveteau, Reinach, Vayson de Pradenne, Franchet. — Signes alphabétiformes sur tessons de poterie préhistorique. — La Pierre d'Aïn Djemâa.

Publications sur Glozel. — Dans son article de *l'Archeion* (Rome), t. IX, 1928, n° 1 (tirage à part de 10 pages) Mendès Corréa étudie **La question de Glozel et l'origine de l'alphabet**. Bref historique de l'affaire; « chacun des opposants veut se maintenir *per fas et nefas* sur les positions qu'il a marquées d'avance ». Plus loin : «Nier Glozel après nos trouvailles en des conditions formelles d'authenticité serait un péché contre notre conscience. » Caractère de la station : néolithique ancien. Ecriture : l'auteur, après avoir pensé d'abord à des survivances paléolithiques, se rallie à la thèse de Morlet, mais en rajeunissant avec Reinach et Elliot Smith la fin du magdalénien ; « les dynasties les plus anciennes de l'Egypte ont donc pu être contemporaines des derniers chasseurs de rennes de l'Europe occidentale et centrale. Ainsi l'écriture de Glozel ne devancerait que de quelques siècles les plus anciennes écritures méditerranéennes connues ». Bref, article à lire, très sage, qui se termine par une critique, sage aussi, du Rapport de la Commission, d'Amsterdam.

L'article de Pietro Ferrarino dans *Vita e Pensiero*, Milan, avril 1928, 7 pages serrées, sur **Glozel, un enigma archeologico**, donne un historique du problème, cite les opinions des deux camps et conclut, comme un article d'Ugo Antonielli

dans le *Bollettino* de la Société de géographie italienne, qu'il s'agit d'une énorme mystification ; ce qui prouverait que la science en général et surtout l'archéologique « rencontre sur son chemin de nombreuses embûches ».

Emile Cartereau, qui préfère écrire Glozet, parle de ses **Fours antiques** dans une brochure de 8 pages avec un cliché. Il suit Franchet pour la description et l'explication de la première fosse, rappelle la trouvaille de la première brique à inscriptions, et donne de celle-ci une traduction où apparaît la divinité gauloise Esus. L'auteur juge que son « système de déchiffrement se vérifie de nouveau d'une façon concluante ».

Jean Piveteau, dans la *Revue de Paris* du 1er mai, signale **A propos de Glozel** les principaux éléments du problème et résume les théories explicatives en présence. Il affirme que « des constatations irréfutables de la non-authenticité de certains objets jettent un doute sur les autres ». Donc, dit-il, il faut attendre.

Dans les *Lettres* du 1er avril, cocasse **Discours du comte Begouen** lors de la réception d'Emile Fradin à l'Académie française en 1938. Qu'il y ait un côté comique dans l'Affaire Glozel, je n'en disconviens pas ; mais on n'a pas vu encore où il est.

Salomon Reinach, dont on a signalé ici précédemment les *Ephémérides de Glozel*, publie chez Kra une brochure in-16 de 54 pages, dont 7 de reproductions d'écritures épigraphiques (non pas cursives) comparées. Cette étude sur **Glozel, la découverte, la controverse, les enseignements**, est vraiment bien faite. Reinach sait écrire, ce qui repose des élucubrations de la plupart des antiglozéliens ; il sait classer les faits et les critiques. Conclusion : « Le progrès se fera sûrement, avec ou sans la préhistoire officielle ».

Là est le comique tant cherché : il y a cent ans la préhistoire n'existait même pas ; il y a cinquante ans, les archéologues classiques la dédaignaient ; mais depuis la guerre, les préhistoriens, devenus officiels à leur tour, n'ont plus assez de mépris pour ceux qui ne sont pas de leur spécialité. Qui donc écrira la vie romancée de cette Cendrillon devenue marâtre en vieillissant ?

L'éditeur Paul Catin publie deux séries d'ouvrages, l'une pour Glozel, dans laquelle a paru une brochure de Morlet sur **La**

Commission internationale déjà signalée ici, l'autre contre Glozel, qui débute par un mémoire de 76 pages dû à Vayson de Pradenne et intitulé : **L'Affaire de Glozel ; Historique de l'Affaire ; Enseignements ; Appendice.** Celui-ci comprend : 1° les « constatations » de Marcellin Boule ; 2° une discussion sur la réfutation par Morlet du Rapport de la Commission d'Amsterdam ; 3° des extraits du Rapport Champion ; 4° une critique des *Ephémérides de Glozel* de Salomon Reinach. Ce savant en prend pour son grade ; la manière dont Vayson de Pradenne injurie un homme qui a à son actif une œuvre scientifique et critique aussi considérable me console d'être maltraité aussi (page 18) en termes choisis. A Depéret, Vayson n'ose trop s'attaquer ; il se contente de répéter le mot de Boule que le savant géologue a fait à Glozel « son noviciat en préhistoire », ce qui en d'autres temps eût été un éloge. Les injures et les sophismes sont les armes parlantes de Vayson. Il prêche que Morlet et nous tous avons « lancé » Glozel. Aussi toute l'argumentation est-elle présentée sous cet angle. Par compensation, tous les antiglozéliens sont au moins « éminents » : l'auteur tâche de diminuer l'autorité des proglozéliens et d'accroître celle des antiglozéliens, vieux procédé polémique dont la valeur est bien usée. Pour le reste, réédition des arguments connus. Naturellement, pas un mot des découvertes concordantes de Chez Guerrier et de Puyravel.

L. Franchet, auquel on devait déjà un article sur la première tombe ou fosse, qu'il regardait comme un four de verrier, a posé de nouveau la question **Glozel ? ?** dans la *Revue scientifique* du 12 mai (il en existe des extraits) ; les illustrations comparatives sont utiles ; la critique de certains passages de la Commission d'Amsterdam est à retenir. Si, dit-il, les objets sont faux, leur auteur ne peut être qu'un érudit fort bien documenté. Intéressante discussion sur le type des animaux représentés sur les galets de Glozel. Conclusion : « Glozel n'est pas néolithique ; c'est réellement un lieu de sorcellerie de l' époque romaine. »

Si maintenant vous n'êtes pas fixé, c'est que vous êtes bien difficiles !

A. VAN GENNEP.

§

Signes alphabétiformes sur tessons de poterie préhistorique. — Depuis les découvertes de Glozel les signes alphabétiformes sont à l'ordre du jour.

Aussi nous paraît-il utile de publier deux fragments de poterie provenant de fouilles préhistoriques, encore inédites, que nous avons effectuées en collaboration avec notre collègue et ami M. J.-S. Albaille, de Béziers.

Nous ne voulons pas nous lancer dans les discussions, tenant à notre indépendance. Mais après avoir visité le gisement et les

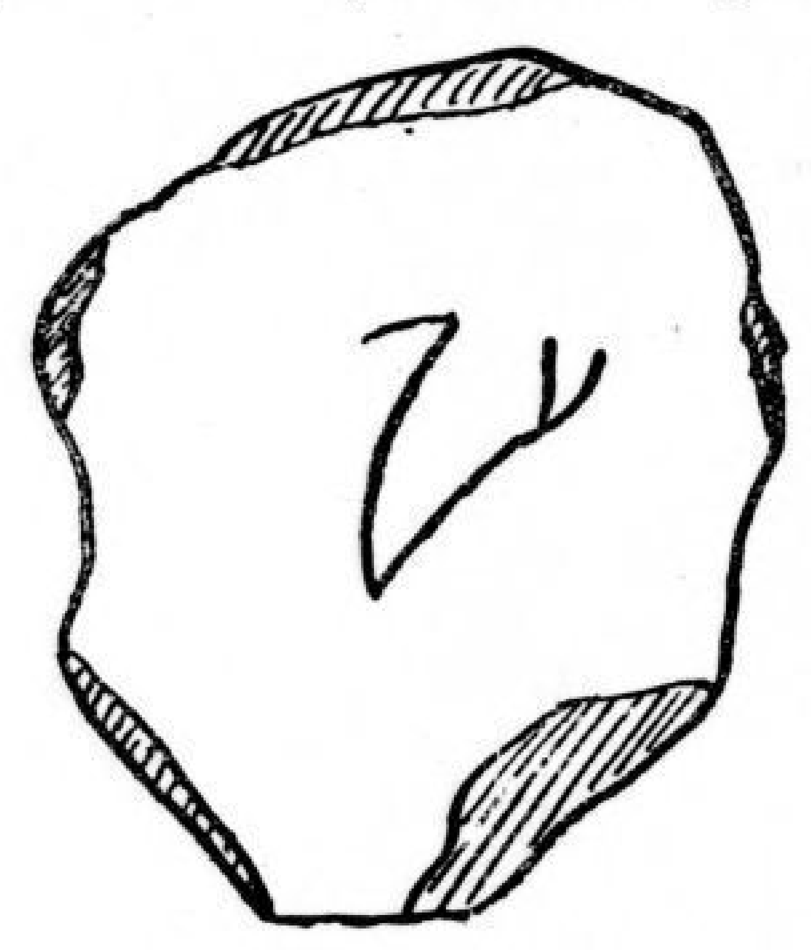


Fig. I (grandeur naturelle).

collections de Glozel, nous croyons de notre devoir de signaler ces deux pièces, espérant qu'elles seront de quelque utilité pour les archéologues.

Le premier tesson (fig. 1) représente une marque ressemblant à une lettre. Elle est sur fragment de poterie brunâtre, mal cuite, type classique des poteries néolithiques. Comme elle est gravée sur la face intérieure, nous pensons qu'elle n'a pu être faite qu'après brisure du vase dans la sépulture, brisure sûrement intentionnelle.

Ce fragment a été trouvé, il y a peu de jours, dans une nouvelle grotte sépulcrale située dans le massif de la Clape entre Béziers et Narbonne. Cette sépulture contenait des ossements humains

avec un mobilier funéraire de la fin du néolithique, peut-être même de l'énéolithique, comme toutes les grottes sépulcrales de ce massif.

La seconde pièce (fig. 2) est beaucoup plus intéressante. Elle a été trouvée en 1913, dans la couche supérieure d'une grotte sépulcrale près d'Armissan (Aude) dans ce même massif de la Clape. Cette sépulture était énéolithique, 1er âge du bronze, comme l'indiquent nettement certains objets recueillis (poignard triangulaire cuivre-bronze, perles verre bleu, etc.) C'est un tesson de poterie tournée, grise. Sur la face extérieure ont été gravés, avant cuisson et d'une main sûre, trois signes alphabétiformes ressemblant étrangement à ceux de Glozel.

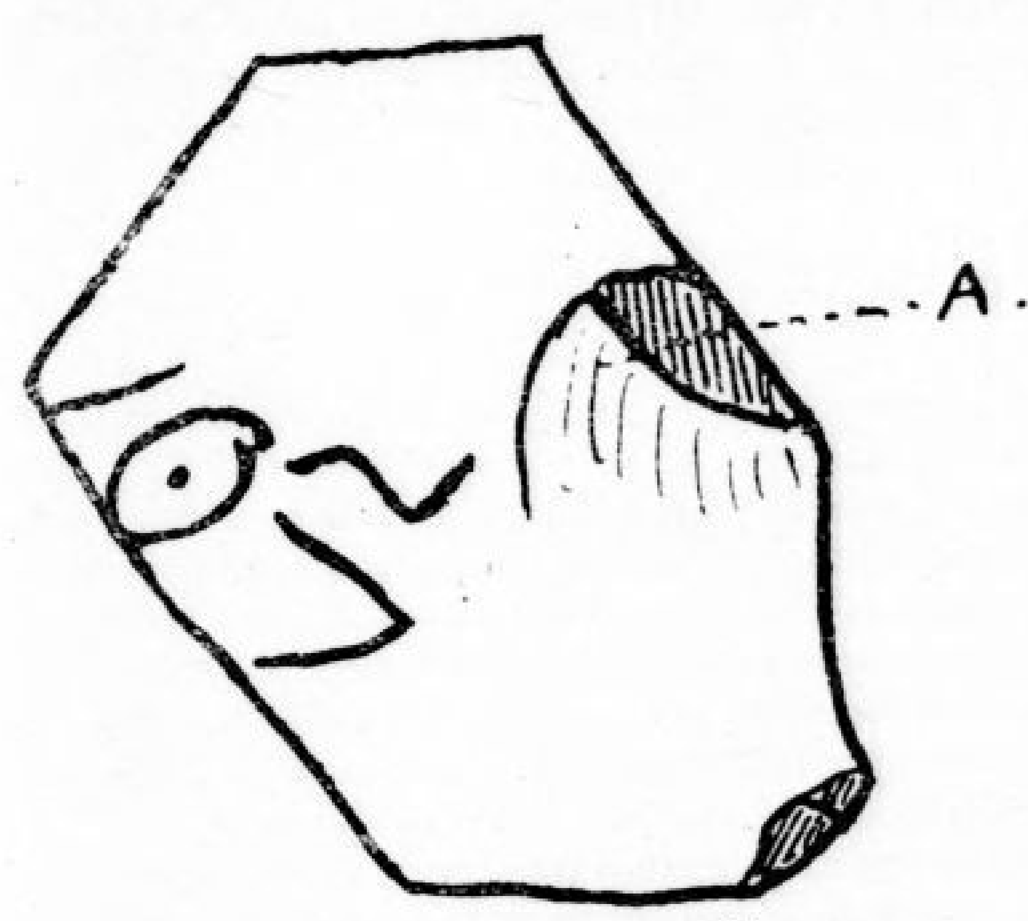


Fig. II (grandeur naturelle).
A. — Anse brisée.

Au moment de sa découverte, nous n'avions accordé qu'une attention distraite à cette pièce. Aujourd'hui, elle nous paraît devoir prendre une certaine importance. A quelle époque devons-nous la classer ? A l'énéolithique ? C'est peut-être discutable, bien qu'elle ait été mise au jour dans une sépulture vierge de toute exploration au moment de sa découverte. En tout cas, elle ne peut atteindre le deuxième âge du fer, car, à cette époque, nous trouvons dans la région l'écriture ibérique.

Pour conclure, comme nous le disions au début de cette note, nous laissons, s'il y a lieu, aux archéologues spécialisés le soin d'étudier ces deux pièces et de... discuter. Nous nous contentons de les signaler.

Béziers.

EUGÈNE GENSON.

§

La Pierre d'Aïn Djemâa. — Une jeune, mais importante revue scientifique, le *Bulletin de la Société de Préhistoire du Maroc*, publie dans ses nos 1 et 2 de l'année 1928 une première étude sur la *Pierre d'Aïn Djemâa*, découverte il y a un peu plus de deux ans.

Voici la description préliminaire qu'en donne *Le Comité* du Bulletin:

Dans le courant de janvier 1926, des ouvriers indigènes qui travaillaient sur les terres de la Ferme du Service de l'Elevage d'Aïn Djemâa (à 15 kilomètres sud-ouest de Casablanca) ont, en labourant, mis au jour une grande pierre portant une inscription profondément gravée.

M. Morane, Directeur de la Ferme, ayant informé notre Société de cette découverte, nous avons pensé qu'il convenait avant tout de protéger et préserver ce document, qui peut être d'un grand intérêt pour l'étude des « Siècles obscurs de Maghreb ». En conséquence, la pierre a été transportée à Casablanca, où elle sera placée au Musée.

Cette pierre mesure approximativement 1m 60 de longueur, 50 centimètres dans la plus grande largeur et son épaisseur moyenne est de 20 centimètres.

L'inscription ne présente aucun caractère arabe ou hébraïque, mais les signes s'apparentent à ceux des inscriptions libyco-berbères relevées par M. Flamand (*Les Pierres écrites du Nord-Africain.*)

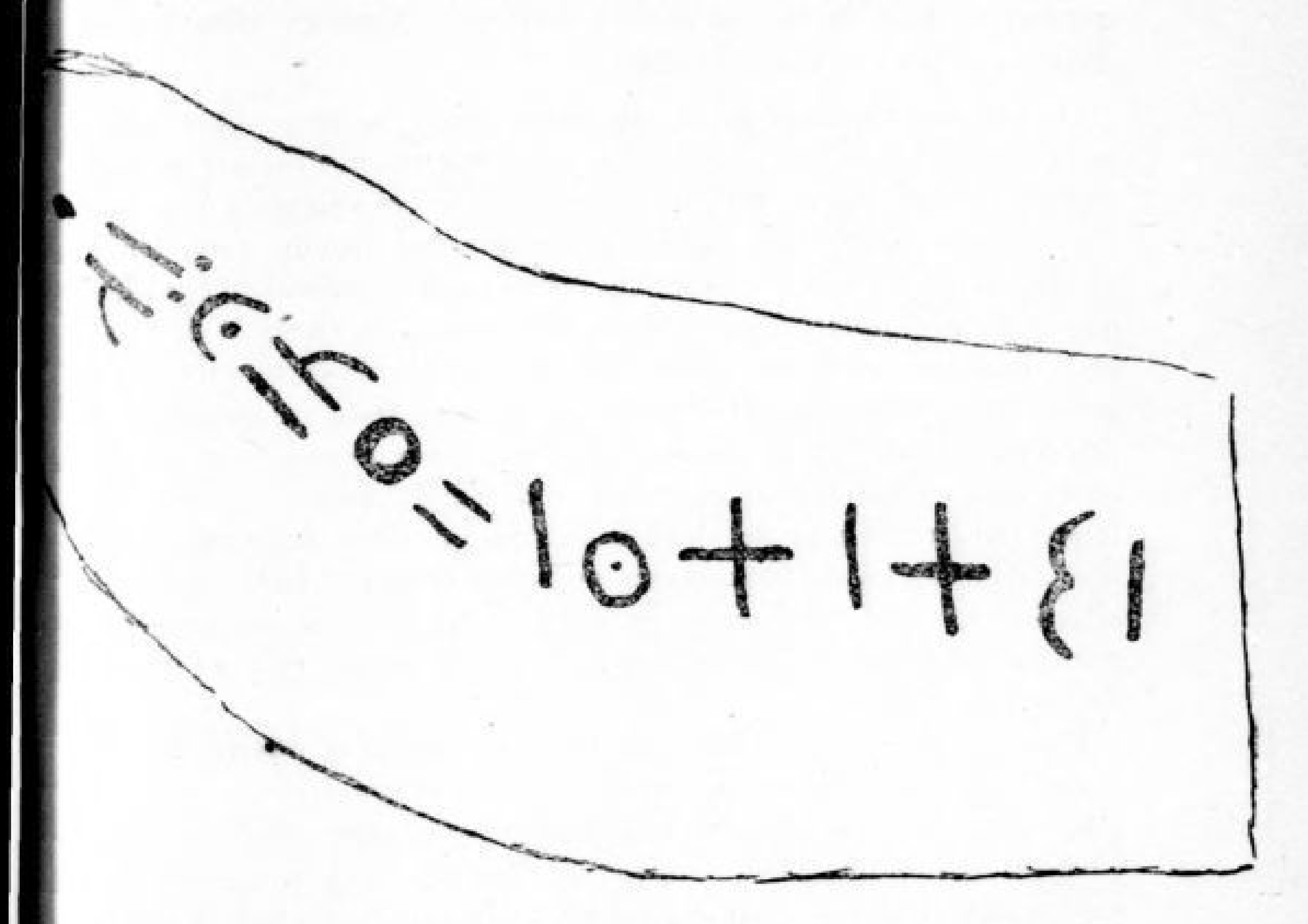
Ensuite, MM. R. Lesven et A. Mercier consacrent un article sur les *observations lithologiques* de cette pierre, dont on peut voir deux excellentes reproductions.

La roche est constituée par un calcaire poreux fréquent dans la région, appartenant à la formation dite « dune consolidée » ; ce sont des débris de mollusques littoraux en parcelles toujours très petites, et accessoirement d'autres débris calcaires qui ont été reliés par un ciment calcaire....

Les traits sont relativement lisses, étant donné la nature poreuse de la roche ; certains signes ont une profondeur qui dépasse 20 millimètres et une largeur de 12 ; le sillon possède une surface interne, plan cylindrique, en forme de U à branche écartée ; la présence dans certains

sillons d'épaulements très nets nous fait croire que le travail a été obtenu par raclage, sans pouvoir préciser la nature de l'outil employé.

Les lecteurs du *Mercure de France* sont trop familiarisés avec les signes glozéliens pour qu'il soit nécessaire de souligner ici l'analogie des caratères d'Aïn Djemâa avec ces derniers.



Dessin au trait de la pierre d'Aïn Djemâa d'après les deux photographies qui nous ont été communiquées par la Société de Préhistoire du Maroc.

Néanmoins, nous ne prétendons pas pour cela que la nouvelle inscription soit contemporaine des signes alphabétiformes de Glozel, qui présentent une variété plus grande et un aspect plus archaïque.

Mais on peut, sans exagération, parler de filiation. Ce n'est pas la première fois d'ailleurs que nous signalons des analogies entre l'écriture glozélienne et l'écriture lybico-berbère.

Dr A. M.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

La villa Tanit et la nièce de Gustave Flaubert.— L'édition allemande des *Lettres de Flaubert à sa nièce Caro-*

line parue en 1906, à Minden, contient un intéressant article de M. Wilhem Fischer, qui doit figurer dans le prochain et dernier volume de la correspondance française du grand écrivain. Cet article nous semble bien caractériser et résumer la vie de Mme Franklin-Grout et le rôle qu'a joué cette fidèle et vigilante gardienne dans la vie du maître écrivain. Nous en donnons ci-dessous la plus grande partie :

On sait que Flaubert perdit de bonne heure sa sœur Caroline, — sœur unique tendrement aimée. La jeune femme qui, malgré sa santé délicate, s'était mariée avec un ami de son frère, s'éteignit à la suite d'une fièvre puerpérale, après avoir mis au monde son premier enfant. L'enfant, la petite Caroline, restait dans la maison de campagne que le père Flaubert avait achetée à Croisset aux bords de la Seine, peu d'années avant sa mort. Elle grandit élevée et soignée par sa grand'mère, veuve du célèbre chirurgien, qui, sous un extérieur un peu froid, cachait un dévouement maternel sans bornes — et par son oncle qui, malgré les exigences de son travail littéraire, trouvait le temps d'instruire la petite nièce et de s'occuper des fantaisies de son âme enfantine. La correspondance nous fait connaître cette charmante affection de l'oncle pour la petite. Lorsque Caroline se marie avec un grand commerçant de Dieppe, son mariage ne change rien à l'intimité de ces relations.

Flaubert fut enlevé en 1880 par une mort subite et prématurée. La jeune Madame Commanville perdit dans l'illustre écrivain son plus fidèle ami, celui qui lui avait remplacé père et mère. Devenue veuve environ dix ans plus tard, la nièce de Flaubert, tout en habitant successivement Paris et Antibes, faisait de fréquents voyages à l'étranger.

En 1900, elle se remaria avec un ami de jeunesse, le Dr Franklin-Grout qui, à cette époque, donnait ses soins aux malades de la maison de santé de Passy. Le ménage s'installa dans un appartement de la rue Alboni. On avait en entrant l'impression que les propriétaires étaient amis du grand air et du soleil. La rue Alboni descend sur la Seine en escaliers assez raides. L'appartement bordait la plus élevée des terrasses formées par ces escaliers, de sorte que la plus grande partie des fenêtres donnait sur le Champ-de-Mars. Le visiteur étonné voyait s'étendre devant lui un panorama d'une beauté invraisemblable pour une capitale. Depuis la silhouette écrasante de la Tour Eiffel à gauche, l'œil enchanté suivait les sinuosités de la Seine se perdant à droite vers Boulogne, dans les brumes de l'horizon. Perché dans l'air et le soleil, ce coin semblait fait pour des esprits avides de liberté.

Au bout de quelques années, le Dr Franklin-Grout ayant quitté la

maison de santé, le ménage s'est installé presque complètement à Antibes et c'est dans la villa Tanit, construite par sa propriétaire, que se sont accumulés les trésors littéraires qu'on y voit encore. Mme Franklin-Grout passe là la plus grande partie de l'année. La saison chaude la ramène vers le nord. Au printemps et à l'automne, on la revoit à Paris, tandis que l'été elle alterne ses voyages avec de tranquilles séjours dans la propriété de son mari près de Rouen.

C'est dans la plus belle partie de la Côte d'Azur, entre Cannes et Nice, au pied d'une colline volcanique, que la vieille cité d'Antibes s'élève. Jadis grande ville de cent mille habitants, sa fondation existe depuis des siècles, elle comprend aujourd'hui quelques centaines de maisons s'entassant contre les murs blancs de deux tours carrées. A une demi-heure de la ville vers l'ouest, là où le cap d'Antibes s'avance dans la mer, on tourne à droite du côté du pays. Un sentier mène au milieu des jardins, vers la hauteur boisée où la villa Tanit domine la mer.

C'est un cadre tout autre, mais non moins beau que celui de Paris, que la nièce de Flaubert a choisi sur la côte d'Azur. Bien que justifiant son nom sous l'influence de la déesse carthaginoise, c'est au matin, au soleil levant, que la villa Tanit déploie tous ses charmes. Quand la brise matinale secoue le feuillage sombre du laurier, quand les branches odorantes de l'eucalyptus ruissellent de rosée et que, dans les plates-bandes du jardin, les anémones, les violettes et les cyclamens lèvent leurs têtes multicolores, alors apparaît dans sa blancheur, entre le branchage des oliviers argentés et des chênes toujours verts, la vieille cité d'Antibes avec son château-fort taciturne et vibrant de lumière au-dessus des flots bleus. Jadis, les galères sarrasines jetaient l'ancre, la nuit, dans ces golfes aujourd'hui peuplés des voiles blanches d'un yacht inoffensif ou d'une barque chargée de légumes. C'est à ces moments de fraîcheur matinale que ce coin prend une jeunesse éternelle. L'esprit remonte en arrière dans les vieux âges ; là-bas, contre cette côte classique, on croit voir aborder Ulysse et ses naufragés,

La villa elle-même est un trésor. Elle contient, pour un lettré, des raretés d'une valeur incalculable : c'est d'abord l'ensemble des manuscrits de Gustave Flaubert, c'est-à-dire à peu près chaque ligne que sa main a tracée ; puis sa bibliothèque augmentée de toutes les éditions de ses œuvres et des publications qui s'y rapportent, jusqu'aux plus récentes, et un nombre infini de souvenirs, cadeaux donnés par les amis de l'écrivain.

La nièce de Flaubert vit au milieu de tous ses souvenirs, elle en est le centre. Cette villa n'est point un musée aux armoires inaccessibles, qui conservent des choses mortes. Tous ces trésors font partie de l'installation, ils participent à la vie de tous les jours, et, caressés par les

mains et l'œil de la maîtresse, ils jouissent d'une sécurité qu'aucun musée ne pourrait leur donner. L'heureuse propriétaire peut avoir tout cela à la portée de sa main, sans rien craindre. La tenue excellente de sa maison lui permet ce luxe sans risque. C'est avant tout le grand salon de réception qui s'honore d'un riche choix de choses uniques. Dans le fond, derrière deux pianos à queue, à droite et à gauche, s'élèvent jusqu'à une hauteur majestueuse des bibliothèques à colonnes torses : en haut, les livres laissés par le maître jettent, avec l'or fané de leurs titres, une séduction discrète dans la pièce. En bas, dans des vitrines, ce sont les manuscrits définitifs des chefs-d'œuvre dont la voix d'airain retentit à travers le monde. A côté, deux moules dessinent la blancheur de leur plâtre : cette énorme tête, c'est celle de Flaubert ; l'autre, plus petite, sa mère sur le lit de mort. Dans le coin opposé du salon, de petits arbustes entourent un marbre, une tête charmante de jeune femme à longues papillotes, œuvre de Pradier, sa sœur Caroline qui, pendant la vie de Flaubert, ne quittait pas son cabinet de travail de Croisset. Bien d'autres objets complètent le caractère de recueillement de cette grande pièce où le passé se lie avec une intimité charmante au présent. Certes, on sent ici le respect de l'art, mais le culte du passé n'y fait pas tort à la vie. La nièce de Flaubert croit fermement que ceux qui ne sont plus revivent par l'amour que nous leur avons voué.

Mme Franklin-Grout a fait de son salon d'Antibes un centre d'animation et de souvenirs. En vraie Française, elle donne aux relations mondaines une place assez large dans son existence. Peut-être éprouve-t-elle de temps en temps le regret de ne plus être « dans le mouvement » depuis qu'elle a quitté Paris ? La capitale, facilitant l'échange des idées, doit garder un grand attrait pour une femme de son caractère. Mais l'hiver à Antibes ne manque pas non plus de distractions. Les propriétaires de la villa Tanit entretiennent des relations d'amitié avec les familles indigènes du pays ; ils donnent des matinées dansantes où sont conviés les officiers des deux régiments d'Antibes ; les dîners et les réceptions réunissent des artistes et des savants d'une réputation internationale. L'arrivée des étrangers sur la Côte d'Azur ramène bien des amis anciens à la nièce de Flaubert, qui les reçoit avec une exquise hospitalité. On emporte l'impression que la maîtresse de maison est heureuse de grouper autour d'elle les personnes et les caractères. Bienveillance, politesse, sympathie, bonnes manières règnent partout où Mme Franklin-Grout reçoit.

Mais à la villa Tanit la vie mondaine n'est pas seulement une source de plaisirs. La nièce de Flaubert y voit un devoir qui — à ce que nous croyons — a un sens très élevé à ses yeux. Dédaignant d'être uniquement l'héritière matérielle et légale de Flaubert, elle continue autant

qu'elle peut les relations d'amitié que son oncle avait nouées, faisant ainsi du souvenir et du culte de l'écrivain le but même de sa vie. Mme Franklin est heureuse d'offrir à ses amis une hospitalité ennoblie par l'art. Elle ne s'enferme pas égoïstement dans sa vie solitaire ; elle y voit une obligation d'en faire profiter ses semblables.

Son éducation spéciale, ses riches ressources intellectuelles, son intimité avec les premiers écrivains de son temps, ses voyages et ses occupations artistiques ont donné à Mme Franklin une indépendance d'esprit qui permet de juger sans parti pris ceux qui l'approchent. Elle admet les personnalités les plus différentes et les idées les plus opposées. La largeur de ses vues révèle visiblement l'empreinte de l'homme éminent qui l'a élevée. En effet, Flaubert — ses lettres le témoignent — n'a pas ménagé ses soins pour mettre en garde sa nièce contre l'esprit superficiel, piège dangereux même pour des femmes intelligentes, quand elles sont gâtées par le monde. Certes, en regardant la jeune femme qui s'élevait si au-dessus de son sexe, Flaubert a dû sentir une sorte d'orgueil paternel mêlé de reconnaissance, car il avait vraiment réussi à se créer une confidente intelligente pour le reste de sa vie. Cependant, l'intimité avec des hommes supérieurs n'a pas jeté Mme Franklin-Grout dans les excès d'un féminisme outrancier. Les droits et les réformes qu'elle réclame ne dépassent jamais les limites de la justice et du bon goût.

Indulgente pour les relations mondaines, elle se montre d'un large éclectisme dans le domaine de l'art. Ceci n'empêche pas ses préférences. Elle avoue qu'elle doit plus d'élévation à Beethoven et à Wagner qu'à Haydn et à Mozart. La grande ligne monumentale lui dit plus que l'arabesque gracieuse. Les œuvres de la Renaissance sont plus près de sa nature que celles du rococo. C'est encore l'art du nord qui trouve un écho dans son âme. Les œuvres mystiques de l'architecture gothique, Shakespeare et les légendes germaniques, ressuscitées par Wagner, sont des mondes qu'elle connaît bien. Serait-elle sans cela la nièce de son oncle, la véritable fille de Normandie ? Comme Flaubert, elle appartient, avec ses yeux d'un bleu clair et sa peau fine, à la race blonde. Sa distinction, ses calmes mouvements sont en harmonie avec la régularité de ses traits, avec sa parole réfléchie, sa voix douce et tranquille ; toutes les lignes de sa personne la font reconnaître au premier abord comme Française du nord.

Tous ceux qui connaissent la noble et paisible existence de Mme Franklin-Grout, à côté de son mari à Antibes, trouveront que les dieux ont favorisé son sort. Cependant, si l'aisance de sa vie la protège contre les petitesses et les déceptions, ne croyez pas qu'elle ne connaisse point d'amertume. « Plus on vit, plus on souffre », la vérité de ce mot de son oncle lui est bien connue. Mais tout ce que le destin lui apporte de dou-

loureux n'a jamais pu affaiblir sa foi dans la vie, son énergie contre le découragement fataliste. Son idéal est « une existence remplie » et ce qu'elle déteste le plus, c'est le temps inutilement dépensé. On ne se figure pas ce qu'elle sait faire dans une journée. La complexité de ses intérêts ne l'a pas empêchée de réaliser de beaux travaux qui l'honorent. Peu de temps après la mort de son oncle, elle publia *Bouvard et Pécuchet*, ouvrage posthume et inachevé, auquel elle fit succéder plus tard *Par les Champs et par les Grèves*. Mais son œuvre principale, c'est la publication de la correspondance de Flaubert, travail qui comprend des années de labeur et dont tous les admirateurs de l'écrivain lui savent un gré infini. Deux ou trois toiles du grand salon prouvent le réel talent de Mme Franklin comme peintre. Avec le même amour qu'elle voue à l'art, elle embrasse la vie journalière. Qu'il s'agisse des devoirs de maîtresse de maison, de plantations d'orangers, d'agrandissement de la villa ou d'un achat de terrain, elle sait donner à tout ce qu'elle fait un caractère d'ordre intelligent. Son sens intime de la vie lui permet de saisir les vrais rapports des choses et la juste valeur des objets. Pénétrer les situations et les caractères, bien connaître les motifs des actions d'autrui, se mettre, en vertu de ses connaissances, en rapport harmonieux avec son entourage et donner ainsi à la vie sa plus parfaite expression, sa plus grande valeur individuelle, c'est cet art qui est particulièrement propre à Mme Franklin-Grout. Si, sous la plume de Flaubert, revient souvent le mot de Gœthe : « Notre devoir, c'est l'exigence de chaque jour », ne pourrait-on pas rappeler en terminant ce petit portrait littéraire et pour résumer la façon dont la nièce regarde la vie, ces autres lignes de l'Olympien de Weimar écrites dans le *Divan* :

Mein Erbteil wie herrlich, weit und breit !
Die Zeit ist mein Besitz, mein Ack ist die Zeit !

Mon héritage, combien splendide, immense et large !
Le temps est à moi, mon champ est le temps.

WILHELM FISCHER.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Sur le sionisme. — A la suite de l'article de M. Kadmi-Cohen, *la Faillite sioniste*, publié dans notre numéro du 1er juin, nous avons reçu la réponse suivante :

> L'influence dont la France jouira en Palestine, l'empreinte de la civilisation française sur cet Etat en formation dépend du rôle que voudront jouer les Israélites français au moment....

(*Mercure de France*, 15-IV-1922, p. 551.)

L'article de M. Kadmi-Cohen intitulé *La Faillite Sioniste,* et paru dans le numéro du 1er juin 1928, risque de décourager et d'éloigner du Sionisme les Juifs de France qui commencent à s'y intéresser. Et c'est regrettable, car point n'était nécessaire, pour dire quelques vérités à l'Angleterre, qui ne remplit pas pleinement son mandat (et pour attaquer les dirigeants du mouvement) de troubler le lecteur par un exposé tendancieux.

Cet article contient un certain nombre de vérités et quelques avertissements salutaires. Il contient également des inexactitudes et des exagérations. On ne manquera pas de les relever une à une ailleurs. Aux lecteurs du « Mercure », nous ne devons que les rectifications d'intérêt français.

M. Kadmi-Cohen est très mal renseigné sur les choses de France. Il ignore les rapports du Sionisme et de ses dirigeants, tant avec l'opinion française qu'avec les dirigeants de la politique française. Mieux renseigné, il n'aurait pas écrit le paragraphe contenant cette phrase qui le résume : « Le Sionisme resta neutre » (pendant la guerre). Le Sionisme ne resta pas neutre. Et c'est parce qu'il avait « misé » sur la victoire des Alliés que M. Ribot, après les démarches de M. Sokolov, fit le premier pas (avant toute autre puissance) qui aboutit à la « Déclaration Balfour ». Et je ne sache pas qu'il y eut, au service de nos ex-ennemis, de bataillon juif comme celui qui servit sous les ordres du général Allenby.

Mieux renseigné sur l'état de l'opinion française, l'auteur de l'article n'aurait pas pensé intéresser les lecteurs français par un plaidoyer en faveur d'un sionisme américano-commercial. Ce qui a séduit les Français qui ont étudié le « Fait sioniste » sur place ou sur documents, c'est précisément ce qui n'intéresse ni les Américains ni M. Kadmi-Cohen, à savoir les efforts d'ordre intellectuel ou social. Tout récemment, dans une conversation privée, un éminent collaborateur du « Mercure », le docteur Couchoud, qui a visité la Palestine, soulignait la beauté du mouvement sioniste, qui rallie les juifs riches et pauvres autour d'un même idéal. Les uns donnent leur argent, les autres leur travail, ensemble ils soumettent les diverses formules de la Coopération au jugement de l'expérience. Expériences d'ailleurs imposées par les circonstances. L'organisation sioniste laisse chacun libre d'agir à sa guise. Aucune forme de la propriété n'est interdite aux immigrants. Chacun choisit celle qui lui plaît parmi celles que la nécessité a fait naître.

Il en est de même des écoles hébraïques, qui ne paraissent nullement indispensables à certains juifs trop américanisés. Il fallait cependant une langue commune à ces immigrants venant de 42 pays. Pouvait-on donner la préférence au jargon judéo-allemand, totalement inconnu aux

juifs séphardites et à ceux venant des pays musulmans ? L'hébreu, lui, n'est totalement inconnu par aucun juif.

En vérité, M. Kadmi-Cohen, qui est sioniste, doit regretter l'impropriété du titre sensationnel qu'il a donné à son article. La « Faillite Sioniste », que d'aucuns lisent la « Faillite du Sionisme » (*l'Univers israélite*), ne signifie dans l'esprit de l'auteur que la faillite d'une certaine méthode, appliquée par une certaine équipe. En effet, ce n'est pas la première fois que le sionisme change de méthode. Le Sionisme a été, nous dit-on, successivement nationaliste (?), politique, pratique, avant d'être... ce qu'il est aujourd'hui. Et ce n'est pas pour rien que M. K.-C. a été élève du lycée hébraïque de Tel-Aviv(1), et est devenu docteur ès sciences politiques et sociales. Il ne demande qu'à sortir le Sionisme de sa phase actuelle pour le faire passer à la phase qu'il appelle « Economique » avec un grand « E ».

M. Kadmi-Cohen ne veut pas d'idéologie (comme Napoléon). Il ne veut pas non plus de « mendicité ». Les Sionistes français seraient bien aises de connaître le secret qui permettrait de créer en Palestine une agriculture ou une industrie sans subventions venues du dehors. Si le Gouvernement français avait possédé ce secret, il n'aurait pas été obligé de nous imposer si lourdement pour reconstituer les départements dévastés par la guerre. La Palestine n'est pas en meilleur état, grâce à l'incurie turque et à la paresse arabe. Les Anglais dépensent 2.000 livres pour installer une famille dans leurs colonies. Que M. K.-C. leur livre son secret, en échange de la concession des terres abandonnées en Palestine.

LÉON FILDERMAN.

Nous avons communiqué la lettre ci-dessus à M. Kadmi-Cohen, qui nous répond :

Tout au début de sa réponse, M. Filderman fait une citation. Il se cite lui-même ; le tout pour dire que mon « article, qui contient un certain nombre de vérités et quelques avertissements salutaires », risque de détourner du Sionisme les Juifs de France qui commencent à s'y intéresser. Cette besogne est antinationale, antifrançaise, car « l'influence dont la France jouira en Palestine dépend du rôle que voudront jouer les Israélites français », etc.

Il y a là de toute évidence une pétition de principes, que les lecteurs auront d'eux-mêmes remarquée. Au surplus, le procédé relève d'une controverse de réunion publique. Est-ce que sérieusement M. Filderman pense que ne pas encourager les Israélites français dans la voie sioniste est faire œuvre antipatriotique ? Dans ce cas, son reproche serait valable également à l'égard de l'Alliance Israélite Univer-

(1) M. Kadmi-Cohen trouve ce lycée désormais inutile.

selle, qui n'est pas du tout favorable au Sionisme. M. Filderman reculerait certainement devant une monstruosité pareille, car il sait comme tout le monde les services éminents et si appréciés en haut lieu, qui ont été rendus à l'influence française à l'étranger par l'Alliance. Et je pourrais citer d'autres corps constitués israélites en France, d'un patriotisme éprouvé, qui sont opposés au Sionisme. Alors, pourquoi employer cet argument ?

Le point que je dois relever tout particulièrement est celui où M. Filderman fait la discrimination entre « les rectifications d'intérêt français » et les autres. Les premières méritent de figurer au *Mercure* ; aux secondes il sera répondu ailleurs.

Qu'il me permette de ne pas me rallier à cette façon de voir. Je n'envisage pas le Sionisme sous une double face ; l'une tournée vers les Juifs, l'autre vers les non-Juifs : aux uns l'on pourrait dire toute la vérité ; aux autres, il ne conviendrait d'en montrer qu'une partie.

Je pense que le Sionisme est une question humaine, internationale, mondiale. Tous les peuples sans exception sont intéressés à sa solution favorable. Il y a quelques années, un collaborateur éminent du *Mercure de France* a traité du « Poison Juif ». A deux reprises différentes, disait-il en substance, les Juifs empoisonnèrent le monde. Une première fois avec le Christianisme, une seconde fois, à deux millénaires d'intervalle, par le bolchevisme. Je ne sais pas si le christianisme a empoisonné le monde, j'ignore si le bolchevisme actuel est bien dû aux Juifs. Mais ce qui est certain, c'est que la question juive empoisonne effectivement le monde, tant pour l'inextricable problème des minorités nationales que par l'insoluble question de l'immigration. La question juive est donc bel et bien une question de politique internationale et sa seule solution radicale est dans le Sionisme. Ce point de vue est tellement vrai qu'en dehors de la presse française, comme *le Temps* qui a donné une analyse de mon étude, d'importants organes étrangers, tels la *Gazette de Lausanne*, l'*Indépendance Belge*, etc. l'ont traité dans leurs articles de fond. C'est également à ce titre que le *Mercure de France* a cru pouvoir lui accorder l'hospitalité de ses colonnes, et non pas par l'attrait malsain « du titre sensationnel », comme M. Filderman semble l'insinuer.

M. Filderman conteste mon affirmation que pendant la guerre le « Sionisme resta neutre ». Je saurais un gré infini à mon honorable contradicteur de produire une seule déclaration officielle ou un seul fait ou acte quelconque qui puisse être considéré comme point de départ de l'intervention. Les pourparlers entre MM. Ribot et Sokoloff ne relèvent que du domaine de la diplomatie. Certes, il y a eu un bataillon ou plutôt deux bataillons qui combattirent aux côtés des Alliés, mais leur création, leur recrutement, leur équipement, leur armement et leur instruc-

tion se firent en dehors de toute influence officielle ou officieuse de l'organisation sioniste et furent dues exclusivement à l'initiative privée d'un homme qui, en son temps, fut blâmé par les dirigeants sionistes, et qui, depuis, a été exclu de la direction du mouvement. D'ailleurs la disproportion entre l'effectif de ces deux bataillons et ceux que l'organisation sioniste eût été à même de mettre en ligne, si elle était intervenue dans le conflit mondial, est telle que la question peut être considérée comme tranchée.

En sollicitant violemment mon texte, M. Filderman veut y voir un « plaidoyer en faveur d'un Sionisme américano-commercial », et il s'empresse de lui opposer l'idéalisme français, qui apprécie surtout « les efforts d'ordre intellectuel et social ». Puis vient le traditionnel couplet sur l'enquêteur qui est allé sur place. De grâce, soyons sérieux ! Nous savons le rôle que joue la mise en scène pour ceux qui visitent la Palestine en qualité d'invités ; qui ne comprennent pas l'hébreu ni le yiddisch et qu'on tient par la main depuis leur débarquement jusqu'à leur embarquement. Et puis il ne s'agit pas « d'efforts d'ordre intellectuel ou social », mais de préparer les fondations d'un Etat. Ce ne sont pas les universitaires qui ont créé le Maroc moderne ou ce joyau de l'Empire colonial français qu'est l'Indochine. Je ne pense pas que M. Filderman veuille mettre dans le même sac les grands coloniaux français et les « businessmen yankee ». Alors pourquoi me prêter des opinions que je n'ai pas ?

Le Sionisme n'impose pas de formes communistes de la propriété ? Certainement non, car il y a la puissance mandataire qui saurait mettre le holà. Mais par ses encouragements et ses subventions aux syndicats ouvriers, qui fixent unilatéralement et arbitrairement les salaires des ouvriers, il fausse toute la vie économique du pays. Le Sionisme n'est pas non plus étranger aux tristes exploits du Syndicat du Bâtiment à Tel-Aviv, ou à ceux des ouvriers agricoles de Petah-Tikvah. La Palestine fut pendant de longs mois dans une situation analogue à celle de l'Italie avant l'avènement du fascisme. La sévère crise économique fit l'office de la « marche sur Rome ».

C'est un procédé classique et éprouvé qui consiste à prêter à son contradicteur certaines opinions pour les combattre plus aisément ensuite. M. Filderman use assez familièrement de ce procédé. Il me prête gratuitement la préférence pour le jargon judéo-allemand et se met à plaider pour l'hébreu. Les lecteurs qui ont lu mon étude savent que je ne me suis élevé que contre un seul fait : c'est que le budget sioniste consacre 18 o/o de ses recettes à l'Instruction publique, au lieu de réserver son argent à des œuvres plus utiles. Il ne faut pas oublier qu'il y a des dizaines de milliers de personnes en Palestine qui ne mangent pas à leur faim et il y a des richesses naturelles qui restent inexploitées. C'est

le pays lui-même qui doit pourvoir à ses écoles. Les ressources de l'extérieur ne doivent être employées qu'à la mise en valeur du pays.

Je m'arrêterai ici dans ma réplique à M. Fildermann. Les lecteurs qui auront confronté les deux thèses, après avoir lu mon étude, seront certainement à même de se former une opinion.

Mais pour épuiser le sujet, je dois répondre à une question qui a pu naître chez quelques-uns. Un éminent homme d'Etat français m'a demandé, lorsque je lui ai donné connaissance de mon étude, si je croyais sa publication opportune. Je lui ai répondu que je la considérais comme indispensable et urgente. Et voici pour quelles raisons.

L'étendue de la faillite sioniste est autrement grande qu'il ne ressort de mon étude volontairement atténuée. Que l'on juge par ces deux faits :

1°) Les experts qui ont été envoyés en Palestine concluent (cela a transpiré bien que depuis plusieurs mois l'organisation sioniste tienne leur rapport secret), à une suspension totale de toute immigration pendant une période de 5 à 10 ans.

2°) L'emprunt sioniste de 3.000.000 $ gagé sur les terres juives, négocié actuellement aux Etats-Unis et destiné à couvrir *les dépenses courantes*.

Veut-on savoir ce que signifie la suspension de l'immigration ? Cela veut dire que, bien que le pays soit presque vide d'habitants (la Palestine ne contient que 12,17 0/0 de la population qu'elle pourrait contenir), il n'est capable d'absorber et d'intégrer dans son économie qu'une moyenne de 5.000 immigrants par an. C'est-à-dire que le chiffre d'immigrants, joint à l'accroissement naturel de la population juive existante actuellement en Palestine, est et restera inférieur à l'accroissement normal des Arabes, qui bénéficient au même titre que les Juifs des bienfaits de l'administration anglaise au point de vue de l'hygiène, natalité, etc... La durée du mandat s'en trouve d'autant abrégée. Les faits parlent assez haut pour que je n'aie pas à en tirer une conclusion quelconque.

L'emprunt sioniste aux Etats-Unis.

Un premier point : la légalité de cet emprunt. L'organisation sioniste est mandataire du peuple juif vis-à-vis de la Société des Nations. Son mandat général a pour but de créer en Palestine un Foyer National juif. Or, l'art. 1988 du Code Napoléon, qui est reproduit dans tous les codes de toutes les nations civilisées, dit ceci : « Le mandat conçu en termes généraux n'embrasse que les actes d'administration. S'il s'agit d'aliéner ou *hypothéquer*, ou de quelque autre acte de propriété, le mandat doit être exprès ».

L'organisation sioniste veut hypothéquer les terres juives en Palestine sans le vote d'un Congrès qui n'a pas été convoqué. Elle, ou les hommes.

qui agissent en son nom, commettent donc un délit de droit commun, que le code pénal français prévoit et réprime par son art. 408.

Le côté économique et politique de l'emprunt est plus grave encore. Si l'organisation sioniste est hors d'état d'assurer ses dépenses courantes, comment les assurera-t-elle quand s'y joindront les intérêts annuels de l'emprunt et son amortissement ? Est-ce une crise passagère qu'elle subit ? Non. La désaffection du monde juif grandit chaque année à l'égard du Sionisme. Les espoirs qu'on avait réveillés se sont mués en déceptions. Le bel enthousiasme d'antan, quand les femmes donnaient leurs bijoux et leurs alliances en or, a disparu. On sait et l'on voit qu'il n'y a rien. Alors qu'adviendra-t-il ?

Eh bien, rien ! L'Organisation Sioniste, qui ne peut pas faire face à ses obligations, fera faillite, commercialement. Les créanciers réaliseront leur gage La vallée d'Esdrelon passera entre les mains de quelques banquiers américains On y construira une fabrique de chewing gum. Sur le Mont des Oliviers on édifiera un cinéma, et dans les dancings des bords du Jourdain, des nègres se contorsionneront en jouant : *Yes, sir, that's my baby.*

La faillite sioniste n'est pas le produit d'un cerveau déréglé. C'est la réalité de demain, c'est la suite logique et inéluctable de son idéologie initiale.

Il est temps encore de sauver la situation, mais à condition d'intervenir immédiatement et par tous les moyens efficaces. Demain il sera trop tard. Et ceux qui auront laissé passer, sans agir, ce dernier délai, encourront la terrible responsabilité de l'immense déception du peuple quand, trop tard, il connaîtra enfin la vérité.

KADMI-COHEN

L'ART DU LIVRE

L'Exposition du Pavillon de Marsan. — Un disparu : Siméon. — Les Eglogues de Virgile.

Nulle occasion n'était plus favorable à l'examen des livres illustrés publiés depuis deux ans que **l'Exposition du Pavillon de Marsan.** Sélection excellente qui honore le sens critique de ses organisateurs. D'autres se seraient perdus dans la masse d'œuvres improvisées en hâte pour le peuple, chaque jour plus nombreux, des bibliophiles. Ici l'on a vraiment présenté l'essentiel, ce qui sera consacré par l'avenir. Les salles du Livre, au dernier Salon d'Automne, montraient déjà une richesse d'efforts, une somme de réussites qui, par comparaison, rendaient pauvres les autres sections. Un numéro spécial du *Crapouillot* (le

Jardin du bibliophile) fêtait de la plus vivante façon le renouveau qui s'annonça au lendemain de la guerre et provoqua le retour des meilleurs artistes contemporains à la gravure originale. Un excellent ouvrage de Raymond Hesse, *Le livre d'art du XIXe siècle à nos jours*, publié récemment dans la collection que dirige Georges Huisman, groupait d'autre part avec lucidité les tentatives modernes par techniques.

Au Pavillon de Marsan, on s'est efforcé de réunir, dans la mesure du possible, les envois d'un même éditeur ou d'un même artiste. A côté d'ouvrages publiés déjà, on n'a pas hésité à montrer des ouvrages en préparation. Témoin le panneau d'Ambroise Vollard. Personne n'a fait autant pour le livre moderne et d'une façon plus désintéressé que cet éditeur-mécène. *Les âmes mortes* (Chagall), l'*Ubu aux colonies* (Rouault), *le Pot de fleurs de la mère Ubu* (Puy), le *Chef-d'œuvre inconnu* (Picasso), *Les Fêtes galantes* (Laprade), les *Petites fleurs de Saint-François* (Emile Bernard), *Sainte Monique* (Bonnard), autant d'heureuses promesses. Il semble que le *Dingo*, pour lequel Bonnard grava d'admirables cuivres, n'ait pas encore été compris par les bibliophiles. N'ont-ils pas boudé, tout d'abord, à *Parallèlement*, *à Daphnis* ?

§

L'exemple de Bonnard qui, jusqu'ici, n'avait guère donné que des lithographies, montre le développement de l'eau-forte originale en quelques années. Seul Laboureur pratiquait l'eau-forte ou le burin avec cette ingéniosité qui fait le charme de *Silences du colonel Bramble*, de *l'Envers du Music Hall*, de *Petits et Grands Verres*, de *Couleurs* ou de *Suzanne et le Pacifique* (ce dernier ouvrage commandé par une nouvelle société de femmes bibliophiles, les *Cent et Une*). Voici qu'Hermine David développe ses dons avec la plus vivante et personnelle fantaisie, qu'elle collabore avec Giraudoux (*Simon le Pathétique*), avec Derême (*le Zodiaque*), avec Suarès (*Cressida*), avec Toulet (*la jeune fille verte*) ou avec Mauriac. *Fabien* fait partie de la petite collection bleue pour laquelle René Hilsum s'adressa successivement à Alix, à Lurçat, à Jeanne Rosoy, après Laboureur et Laurencin). *Tableaux de Paris*, ouvrage un peu massif, mais qui aura son heure, est formé de lithographies de Bonnard, de Rouault, de Daragnès et d'eaux-fortes de Marquet, de Matisse,

de Segonzac (qui prépare un *Bubu de Montparnasse*), de Céria, de Waroquier, etc. On reconnaît là l'heureuse direction de Daragnès qui, maintenant, a ses presses et ses tireurs. Cet artiste édifie pour Emile-Paul, avec une rare intelligence, des ouvrages dont la formule varie suivant l'auteur et ne s'emprisonne jamais dans une conception uniforme.

Naudin, qui avait déjà donné le *Neveu de Rameau* chez Blaizot, y publie une suite de robustes eaux-fortes pour l'*Ingénu*. Laprade mêle sa poésie à celle de La Fontaine (*Les Amours de Psyché et de Cupidon*). Qui, mieux que Dignimont, pouvait illustrer Tristan Bernard (*Amants et Voleurs*) ou Carco (*Perversité*, les *Nuits de Paris*, *Ces Messieurs Dames*) ? Les vibrants paysages de Mainssieux pour *Un été dans le Sahara*, ouvrage en tous points remarquable où s'affirme une personnalité qui sut demander à Delacroix, à Jongkind les meilleurs enseignements ; les compositions d'Asselin pour *Mort de quelqu'un*, de Gromaire pour les *Petits poèmes en prose*, de Gœrg pour le *Tableau de l'Au Delà* de Galanis pour le *Grand Meaulnes* ou de Foujita pour l'*Honorable partie de campagne*, contribuent également au réveil de l'eau-forte.

§

Celui de la lithographie n'est pas moins important. Quelques-uns des meilleurs ouvrages publiés depuis une année doivent leur éclat à la pierre : le *Poète assassiné* (Raoul Dufy), les *Hommes abandonnés* (Vlaminck), le *Serpent* (Marchand). Vertès prodigue dans l'*Europe galante* aussi bien que dans *La Vagabonde* ou dans le *Tableau de la Mode* un sens aigu du cosmopolitisme et de l'érotisme modernes. Collaboration non moins heureuse : celle de Berthold Mahn et de Duhamel (*Confession de minuit, Deux hommes*). Yves Alix commente les scènes de *La Basoche* (collection des Tableaux contemporains) et Girieud Domnine de Paul Arène. Comme suite à l'*Amour Vénal*, Luc-Albert Moreau donne aujourd'hui *Images cachées*. Deux études pour une *Tentation de Saint-Antoine*, des titres de musique pour les *Chansons Madécasses* de Ravel, montraient à l'Exposition du Pavillon de Marsan le métier profond de cet artiste, le meilleur de nos lithographes avec Boussingault dont nous admirions à la dernière manifestation des Peintres-Graveurs

Indépendants, deux planches pour l'album *Paris* (en préparation à la Société Littéraire de France). Les *Campagnes Hallucinées* rejoignent au bout de huit années les *Villes Tentaculaires* : quarante-trois bois et sept lithographies de Brangwyn alternent (peut-être y a-t-il d'ailleurs quelque inconvénient à cette juxtaposition, l'œil se posant sur des matières trop différentes et qui se nuisent, comme nous en avions fait déjà la remarque à propos du *Serpent*). Suivant la volonté de l'éditeur, le livre se déroule sur un thème de panique, de désolation, d'exode et de ruine. *Maître Pierre Pathelin*, que viennent de recevoir les Bibliophiles du Palais, est orné de lithographies de Berdon qui, par leur carrure, leur mouvement, s'accordent à merveille avec le livre. Un comique ample s'en dégage qui rejoint Daumier à travers Rouault. L'art de grouper des personnages, qui apparaissait déjà dans *les Ballades* de Villon éditées par Seheur, s'affirme ici. On remarquera les solides bas-reliefs où l'artiste a rassemblé toute la figuration, la fantaisie avec laquelle, en bon metteur en scène, il a varié les « sorties » du Juge, du Drapier et du Berger. A de telles trouvailles on reconnaît l'illustrateur-né.

De petits paysages lithographiés par Signac, Marquet, Puy, Albert André, Asselin, Jacques Laplace, fournissent aux *Mémoires d'un Touriste* la plus vivante illustration.

§

Le bois ? Comme il semble abandonné par la mode et quelle différence avec les années 1918-1920 ! « Nous n'irons plus au bois ». Les lauriers seraient-ils coupés ? Non, puisque Gus Bofa, Sonia Lewitska, dont une exposition, chez Sambon, montrait dernièrement l'inspiration puissante et naïve puisée dans une double hérédité russe et polonaise (ses bois, à la fois raffinés et populaires, ont une séduction et une couleur très particulières), Sauvage, Jou, Véra montrent que la technique qu'ils renouvellent conservera toujours, par définition, sa suprématie dans le livre. C'est une grande perte pour l'art que la mort de **Siméon**, qui vient d'être enlevé à l'âge de quarante-deux ans. Nous avions signalé déjà ses illustrations pour Anatole France (Mornay avait été, je crois, son premier éditeur) et, plus récemment, pour *Un Cœur virginal* et pour *Mon oncle Benjamin*. C'est à ses frais que ce beau graveur avait édité *Jean des Figues* orné de

bois en couleurs : il eut au moins la joie d'en connaître le succès.

L'exposition du Pavillon de Marsan n'avait pas omis de faire appel aux aînés, à Emile Bernard, à Hermann Paul, à P.-E. Colin et surtout à Jacques Beltrand, dont les derniers camaïeux pour *Maîtres et Amis* de Valéry (voyez notamment la transposition admirablement intelligente du Baudelaire de Manet ou du Verlaine de Carrière) constituent un tour de force.

Les **Eglogues de Virgile** comptent au nombre des plus beaux ouvrages qui soient sortis depuis vingt ans. La mise en page et l'ordonnance typographique en reviennent au comte Harry Kessler qui a mis plusieurs années à concevoir et à préparer ce monument digne de l'antique. Les bibliophiles mettront les *Eglogues* à côté du *Daphnis et Chloé* de Bonnard ; c'est à dessein que je rapproche ces deux livres, parce qu'un même sentiment y préside et qu'ils ont presque la même couleur. Les bois d'Aristide Maillol, de même que les lithographies de Bonnard, s'inscrivent comme des bas-reliefs ; Maillol par la seule force du trait exprime ce que Bonnard traduit à l'aide de modulations. Mais tout, les thèmes mêmes, ces jeux de bergères nues, de pâtres et de chèvres dans un paysage lumineux et composé, cette odeur d'adolescence qui monte de chaque page, cet art de caresser un corps comme un fruit ferme ou comme une amphore, la belle filiation avouée par ces deux admirables artistes avec Renoir, enfin l'aisance avec laquelle le sculpteur, comme le peintre, rejoint l'émotion antique sans faux archaïsme, tout fait de ces deux grands livres des frères. Les bois des *Eglogues* remontent à plusieurs années ; les plus récents ont été gravés en 1925. (C'est dans sa propriété de Banyuls que l'artiste a « retrouvé » les oliviers de Virgile, les tombeaux, les fontaines, les danses, et les nymphes et les sylvains) ; d'autres datent de 1912 et je pense même que plusieurs sont inspirés des fresques, des tapisseries ou des gravures où s'essayait, à la fin du siècle dernier, le génie décoratif de Maillol. Le texte (à gauche les vers latins, à droite l'excellente traduction de Marc Lafargue) a été composé d'après les caractères élégants que traça Nicolas Jenson au quinzième siècle ; c'est la Cranach Press de Weimar qui s'est chargée de l'impression. La lumière circule dans ces pages bien aérées dont on a respecté les grandes marges de manière à laisser au texte la noblesse d'une inscription. Le papier même, légè-

rement teinté, a le grain et l'éclat du marbre : c'est Gaspard Maillol qui l'a fabriqué à Monval, près Marly. Un chine eût peut-être favorisé davantage la qualité du tirage ; mais le chine, s'il est plus réceptif, n'a pas de corps, est grisâtre et souillé toujours par les matières qui s'y mêlent. La pureté, le galbe du Gaspard Maillol étaient dignes à la fois du sculpteur-graveur et du poète. Il est possible que les bibliophiles, qui ont mis vingt ans à aimer *Daphnis*, ne perçoivent que lentement la grande beauté des *Eglogues*. Que d'ouvrages aujourd'hui fameux ne seront que poussière alors que le monument auquel le comte Kessler a présidé gardera sa solidité et son éclat !

CLAUDE-ROGER MARX.

LETTRES RUSSES

Novy Mir, nos 3 et 4. — *Les Archives rouges*, nos 24 et 25.

Novy Mir (Le monde nouveau) est devenu indiscutablement la plus intéressante des revues russes, et pas seulement de celles qui paraissent aujourd'hui, mais de celles d'autrefois. Par la variété des rubriques et la quantité d'œuvres remarquables qui sont publiées, la lecture de cette revue est des plus attrayantes. Ami ou adversaire du régime soviétique, on ne peut nier le fait qu'il y a en ce moment, en Russie, une véritable éclosion de talents jeunes, originaux. Il y a Pilniak, Romanov, Ivanov et d'autres encore, qui ont pris une place considérable non seulement dans la littérature russe, mais dans la production littéraire mondiale. Depuis janvier, *Novy Mir* publie l'œuvre remarquable d'un jeune écrivain, N. Ognev : *Le Journal de Kostia Riabtzov*. C'est l'histoire d'un jeune homme très pauvre, qui passe par différentes écoles supérieures et qui, obligé de gagner durement sa vie, se trouve mêlé à tous les milieux. C'est probablement le tableau le plus saisissant qu'on ait fait de la vie actuelle en Russie et du milieu de la jeunesse communiste, et cette œuvre, par sa profondeur et sa force, égale, si elle ne les surpasse, les meilleures œuvres de Gorki. Le journal commence avec la mort du père de Kostia. Celui-ci se tient là, près de la dépouille mortelle de son père, en compagnie d'un jeune communiste, Korsounski. Les deux camarades parlent :

— Que penses-tu de la mort ?

— D'abord j'espère ne pas mourir. Sûrement que d'ici peu il y aura une invention pour cela. Et puis, s'il faut mourrir, je mourrai.

— Non, il ne s'agit pas de cela. La mort est un phénomène biologique, objecte Riabtzov. Alors, voici ce qui m'intéresse : peut-il arriver que les mêmes électrons et les atomes qui composaient autrefois ma personnalité se réunissent de nouveau ?

— Diable le sait. Il est tout à fait inutile de penser à cela. Tu l'as dit toi-même, c'est un processus biologique. Alors à quoi bon raisonner.

— Quoi, tu n'as pas peur de la mort ?

— Non. Chez nous, dans un hangar, un gamin abandonné est mort. Il est mort comme ça, tout d'un coup, on ne se doutait de rien. Alors nous avons pris le corps, l'avons jeté dans la rue, et personne n'a eu peur. Nous avons continué à jouer aux dés.

Puis, c'est la solitude, la misère noire. Pour manger un morceau de pain, Riabtzov doit faire tous les métiers, et il échoue dans un bouge où tous les visiteurs sont obligés de danser le fox-trott. Là, il s'enivre avec les prostituées et commence à prêcher aux danseurs la doctrine marxiste. On le chasse à coups de pied.

Plus loin, c'est la description d'une soirée dans un refuge d'étudiants. Après de longues discussions sur les avantages du mariage enregistré ou non enregistré, on prend le thé.

On apporta l'eau bouillante. Mais personne n'avait la moindre parcelle de thé, et tous durent se contenter de boire de l'eau chaude, sans sucre, comme moi-même le faisais les derniers temps

— Voulez vous des confitures d'abricots avec votre thé ?

Cette confiture, voici ce que c'est. Une jeune fille passe son doigt sur la table et le porte à sa bouche, comme s'il s'agissait d'une cuillerée de confitures et dit, en s'adressant à toute l'assistance : « Moi, je mange des confitures d'abricots ». Une autre fait le même geste et dit seulement : « Moi, des confitures de fraises », etc.

Finalement, Riabtzov, sans un kopeck, se trouve dans la rue, en compagnie d'un étudiant. Celui-ci, plus expérimenté, le pousse à demander à une prostituée de le laisser coucher sur le parquet de sa chambre. Deux filles acceptent cette proposition, mais apprenant que les garçons n'ont pas le sou, elles les chassent en les injuriant copieusement ;

Et de nouveau, il faut errer sur le boulevard. Nous marchons jusqu'à une guérite. Lui commence à fouiller la neige et tire de dessous des feuilles. Malgré le froid, car je n'avais pas de gants, je me suis mis à faire la même chose. En quelques minutes, nous avions retiré un assez gros tas de feuilles.

— Eh bien, commanda-t-il, maintenant couchons-nous dos à dos et couvre-toi le ventre avec des feuilles, et, pour t'endormir, récite une prière.

— Quelle prière ?

— Je m'en fous du lit, je dormirai sur la neige... Je m'en fous du lit, je dormirai sur la neige...

Je fis ainsi et, peu après, je m'endormis.

Les **Archives Rouges**, qui continuent à paraître régulièrement, donnent toujours des documents historiques du plus haut intérêt. Ceux du n° 24 ont trait à la répercussion de la révolution d'octobre sur le front, et à l'ultime résistance de Kerensky. Dans ce même numéro, on trouve, en outre, une série de notes et de lettres des ambassadeurs des pays étrangers à leur gouvernement, où ils exposent leurs vues sur la révolution russe. Le plus actif de ces diplomates était l'ambassadeur d'Angleterre, Buchanan, dont toutes les sympathies allaient à la révolution et qui travaillait de toutes ses forces à consolider le gouvernement provisoire. Mais qui comprenait mieux que quiconque la révolution russe, c'était l'ambassadeur du Japon, Ouchida. Tandis que les autres diplomates voyaient comme conséquence de la chute de l'autocratie l'augmentation de la force combative de la Russie, Ouchida indiquait que, fatalement, le front serait contaminé par la propagande révolutionnaire et fléchirait. Plus encore : dans ses premières dépêches, il laisse entrevoir que la Russie sera contrainte à une paix séparée avec l'Allemagne.

A signaler également, dans ce numéro des *Archives Rouges*, des lettres très intéressantes des membres de la famille impériale, du commencement de mars 1917. Le 3 mars, quand on ignore encore l'abdication de l'empereur, la femme du grand-duc Paul Alexandrovitch, la princesse Paley, envoie à Tsarskoïé-Sélo, à l'impératrice Alexandra, la copie des lettres de son mari au grand-duc Cyrille et à Rodzianko, au sujet de la déclaration faite par Miliukov sur la possibilité d'une régence du grand-duc Michel :

C'est inadmissible, écrit le grand-duc Paul à Cyrille ; il est possible que ce ne soit que des intrigues de la Brassova (1); peut-être ne sont-ce là que des potins, mais nous devons être sur nos gardes et, par tous les moyens, conserver à Nicky son trône. Si Nicky signe le manifeste que nous avons élaboré sur la constitution, il donnera ainsi satisfaction à

(1). Epouse morganatique du grand-duc Michel.

toutes les exigences du peuple et du gouvernement provisoire. Parle à Rodzianko et montre-lui cette lettre.

Le manifeste dont il est question avait été élaboré le 1er mars 1917 par le grand-duc Paul lui-même, et signé par plusieurs grands-ducs. Quelques jours après l'abdication de Nicolas II et la renonciation du grand-duc Michel, tous les grands-ducs, sur l'initiative de Nicolas Mikhaïlovitch, déclarèrent qu'ils renonçaient à tous leurs droits au trône et sur les domaines impériaux. On sait que dix ans plus tard, le grand-duc Cyrille Vladimirovitch se proclamait empereur de toutes les Russies!

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Luc-Durtain : *L'Autre Europe. Moscou et sa foi*, Nouvelle Revue Française, 1927. — Karl Anton Prinz Rohan : *Moskau*, Verlag G. Braun in Karlsruhe, 1927.

M. Luc-Durtain est allé, comme on le sait, en Russie en compagnie de M. Georges Duhamel. Il a été question au *Mercure de France* des impressions rapportées par ce dernier de sa visite en Russie des Soviets, *Le Voyage de Moscou*. Maintenant son compagnon de route nous présente ses impressions à lui, ou plutôt des méditations sur la vie actuelle de Moscou et sur la mentalité de la Russie contemporaine. Ecrit d'une plume alerte, plein de descriptions pittoresques, de remarques parfois profondes et justes et presque toujours spirituelles, le livre de M. Luc-Durtain, **L'Autre Europe. Moscou et sa foi**, est d'une lecture agréable et profitable, surtout pour ceux qui n'ont jamais visité « l'Autre Europe ».

Pendant son séjour à Moscou, M. Luc-Durtain a visité plusieurs établissements scientifiques, des musées, des hôpitaux, des prisons. Il va sans dire qu'il n'a été que dans les institutions que lui ont fait visiter les aimables et gracieuses personnes chargées de sa réception et de son passe-temps. Comme il sied à un visiteur bien élevé, M. Luc-Durtain est enchanté de tout ce qu'on a bien voulu lui montrer et il ne tarit pas en éloges. M. Sémachko, le commissaire du peuple pour l'hygiène publique, ancien médecin sanitaire sans valeur scientifique, est présenté au lecteur sous la qualité de *professeur* Sémachko, dont la figure « décèle l'exercice continuel de l'attention, la méditation sagace »

(p. 118). Après un court entretien avec lui, M. Luc-Durtain fait remarquer : « Je crois bien avoir vu à la tête d'un ministère un homme utile et un honnête homme. » M. Pierre Kogan, ancien critique littéraire de deuxième rang, nommé par le gouvernement bolcheviste, en vertu de sa foi marxiste inébranlable, professeur à l'université et directeur d'une institution créée en toute hâte et dont les fonctions sont difficiles à préciser, mais dont le titre est grandiloquent — l'Académie des Sciences Artistiques, — ce M. Pierre Kogan dirige son établissement, comme l'a pu constater M. Luc-Durtain, « avec un incontestable libéralisme » (p. 141).

Mais ces preuves de courtoisie n'empêchent pas toutefois M. Luc-Durtain de dire parfois aux potentats de Moscou de rudes vérités. Ayant visité une école modèle de la capitale bolcheviste, il adressa un petit discours à la petite et gentille Maïpa qui l'y a amené, et termina par ces mots :

... A côté de certaines naïvetés, j'ai observé dans cette bâtisse-là deux ou trois innovations intéressantes dont nous pourrions en France faire notre profit... Bon!.. Voilà qui est bien ! Maintenant je voudrais visiter *une école laïque* (p. 138-139).

C'est que M. Luc-Durtain a bien saisi le caractère strictement unilatéral, partial, on dirait confessionnel, de l'instruction communiste. Et il a grandement raison d'adresser à M. Lounatcharsky, commissaire à l'Instruction Publique, les paroles qui suivent :

Vous vous faites gloire d'ouvrir devant tous les esprits un chemin strictement orthodoxe. Certains poussent jusqu'au bout de l'étroite voie et sans doute y trouvent-ils leur récompense. Mais les consciences les plus amples, celles que précisément vous vous devez de conquérir, s'arrêteront-elles aux bornes que vous leur imposez ? L'esprit souffle où il veut : eh bien, il s'en ira à côté de vous !

Les éducations pieuses que connut l'Occident, ce sont elles qui firent les anticléricaux. Craignez que le meilleur de cette jeunesse, si vous la couvez de trop près, ne se tourne avec ingratitude contre vous ! (p. 143).

Les points de vue judicieux ne manquent pas à l'étude intéressante de M. Luc-Durtain. Mais ce ne sont pas ces remarques, toujours spirituelles, comme nous l'avons dit, qui présentent le fond et l'intérêt principal des méditations de l'auteur. Ce qui

caractérise le livre de M. Luc-Durtain et le met au premier plan des investigations faites par des enquêteurs étrangers dans la Russie contemporaine, c'est la conception générale, d'ordre social et philosophique, qu'il s'est faite au sujet du communisme russe. Pour lui, le coup d'Etat bolcheviste du 24 octobre 1917 n'était pas une révolution, c'était la révélation *d'une nouvelle religion* :

Apporter le marxisme et la science aux profonds besoins de l'homme, fondre et amalgamer le tout : telle est, nous l'avons constaté, l'idée des animateurs du régime. Synthèse peut-être irréalisable : expérience neuve et curieuse à coup sûr. Les éléments les plus disparates, l'âme slave, les imprégnant de mysticisme, déjà les unit en un *credo*. Religion dotée par Lénine de ces intimes contradictions qui sont l'achoppement logique des systèmes, mais en augmentent singulièrement la valeur efficace.

Placée au centre de la civilisation si particulière qu'elle domine, cette foi ne laisse-t-elle pas déjà distinguer un évangile, des apôtres, un ordre militant, voire des hérésies ? Etonnante apparition sur le seuil du xxe siècle ! Dérobée à la plupart des yeux par les formules mécaniques où elle trouve son armature, rien de moins qu'une nouvelle mystique humaine proposée à notre monde malheureux, à ce monde souffrant de tant de misères, si inquiet dans ses richesses même ! Immense événement !... (p. 343-344).

M. Luc-Durtain sait-il que cette opinion sur la Russie des Soviets, révélant « à notre monde malheureux » la nouvelle foi, a été émise déjà, dans la presse allemande, par M. le prince de Rohan, pacifiste connu, rédacteur en chef de la *Europaïsche Revue*, qui avait visité la Russie au cours de la même année 1927 ?

Dans cette Russie matérialiste, écrit-il dans ses notes de voyage publiées sous le titre *Moscau*, il s'agit de forces religieuses profondément enracinées (p. 23) Il ne faut pas se méprendre : la foi russe est propre et solide, elle englobe de larges couches de la population et ses racines vont aux profondeurs de l'âme russe (p. 66).

Pour M. le prince de Rohan, le parti communiste est un ordre monastique qui a su transformer l'athéisme en une doctrine de foi,

et seulement celui qui sait ce qu'est un ordre peut saisir l'essence même de toute la Russie contemporaine, c'est pourquoi elle est exclusive. Le parti communiste tend à se développer, mais il procède au recrutement de ses membres avec la plus grande circonspection. Pour

devenir un véritable communiste, il faut passer un stage de candidat qui dure de six mois à deux ans... Un autre trait singulier de l'ordre, c'est l'obéissance, « la discipline de parti »... Le communiste est tenu, en outre, à ne pas accepter plus de 250 roubles par mois de traitement .. La séparation du pouvoir et de la richesse y est presque complètement réalisée (p. 29, 30).

La veille de son départ de Russie, M. le prince de Rohan a écrit dans son journal de voyage au sujet du paysage russe :

C'est le seul paysage en Europe qui réellement traduit l'éternité. Tout plat dans les steppes, où l'on voit l'horizon à plusieurs kilomètres. Pas de couleur, pas d'herbage, pas d'arbres, pas d'oiseaux, pas de nuages, pas de vent. Le temps n'y existe pas, puisque rien n'advient. Une heure ressemble à une autre. Le Néant ou Dieu. Cette tension précisément se fait sentir en Russie dans tous les domaines : dans sa musique, dans sa passion bestiale et céleste en même temps, dans son animosité et son amour de la vie, dans la mort. La guerre, la peine capitale, le suicide, tout s'y présente sous un autre aspect qu'ailleurs. Cette tension entre le Néant et Dieu n'admet que de grandes solutions, de grandes catastrophes, de grandes poses (p. 137).

Bien flatteur pour la Russie. Mais la plume qui traçait ces lignes, n'est-elle pas allée plus loin que ne voulait celui qui la tenait ? Certes, le mouvement communiste, qui a su entraîner dans sa course vers l'avenir inconnu de larges masses de la population, présente ce contraste saisissant dont parle le prince de Rohan, mais est-ce que chaque révolution, mouvement populaire, en particulier tout le mouvement d'ordre social, ne nous révèle pas le même spectacle ? Il suffit de nous retourner et de regarder en arrière pour discerner, dans le passé de l'Europe occidentale, des phénomènes analogues. Les steppes russes, peut-être, y sont pour peu de chose, sinon pour rien. Il est juste de dire que le léninisme décèle certains traits d'ordre religieux, mais les mêmes traits — l'abnégation, la foi fanatique, un mysticisme *sui generis* — ont pu être observés dans le mouvement révolutionnaire russe avant les bolchevistes, comme, en général, dans chaque mouvement d'idées n'importe où, et l'âme slave n'y est, peut-être, pas pour beaucoup. Le prince de Rohan a bien savamment énuméré les particularités du parti communiste — sa façon de recrutement, l'obéissance aveugle, l'exclusivisme, — mais tout cela, ce sont des traits caractérisant aussi bien *le régime de caserne* qu'un ordre monastique. Les thèses principales des

études excellentes de M. Luc-Durtain et du prince de Rohan sur la Russie bolcheviste ne sont pas faites, il nous semble, pour être agréées sans objections par un lecteur, si peu au courant soit-il, des choses de Russie.

S. POSENER.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

R. Grelling : *Comment la Wilhelmstrasse écrivait l'histoire pendant la guerre*, Costes.

En 1921, M. R. Grelling, l'illustre auteur de *J'accuse*, avait noté quelques-uns des exemples les plus caractéristiques de la façon dont le gouvernement allemand avait mutilé ou modifié les documents diplomatiques de juillet 1914 pour cacher sa complicité avec l'Autriche. Des publications d'écrivains à la solde de l'Allemagne ou suggestionnés par elle ayant faussement accusé les Alliés de ce qu'avaient fait les Allemands, la Société de l'Histoire de la Guerre a eu la bonne idée de publier les notes de M. Grelling ; elles forment un volume intitulé : **Comment la Wilhelmstrasse écrivait l'histoire pendant la guerre**

La Wilhelmstrasse avait fait subir des mutilations à ses documents dans toutes ses publications, mais elles avaient été (et c'est caractéristique) l'objet d'un soin particulier dans tout ce qui touchait de près ou de loin au télégramme par lequel le Tsar le 30, à 1 h. 20 du matin, avait proposé de soumettre le différend au Tribunal de La Haye. Il fallut 14 heures à Guillaume pour qu'il se décidât à répondre,

Il se garda bien d'ailleurs, dans sa réponse, de dire son opinion sur la proposition du Tsar. C'est par la publication de Kautsky qu'on sait qu'il l'avait qualifiée d' « idiotie ». Mais le télégramme du tsar était si gênant qu'il fut omis entièrement du premier Livre Blanc allemand et de fausses heures de départ et d'arrivée furent données aux télégrammes voisins pour cacher l'omission. Quelques mois plus tard, le gouvernement russe ayant publié le télégramme omis, la Wilhelmstrasse se trouva obligée de le comprendre dans le second Livre Blanc, mais elle maintint les heures fausses de départ.

Une autre omission bien caractéristique des Livres Blancs est celle des nombreux passages où les agents militaires allemands à Saint-Pétersbourg se portaient garants des sentiments pacifi-

ques des cercles dirigeants russes. Ils avaient un tort : ils attestaient que le Tsar et ses conseillers n'avaient pas eu de désir plus ardent que le maintien de la paix.

M. Grelling a réellement droit à la plus haute admiration. A une époque où aucun historien n'osait s'élever au-dessus de cette maxime si dangereuse : « Juste ou injuste, c'est ma patrie ! » il a mis, sans aucune réticence, son talent au service de la vérité. Par la supériorité de sa conscience, il s'est placé au premier rang des historiens.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Eugène Pépin : *Champigny-sur-Veude et Richelieu.* Avec des illust.; Laurens. » »

Salomon Reinach : *Glozel, la découverte, la controverse, les enseignements.* Avec 23 modèles d'alphabets; Kra. 6 »

Art

Adolphe Basler et Ernest Brummer : *L'art précolombien.* nombr. illust.; Librairie de France. » »

Albert Flament : *La vie de Manet.* (Coll. *Le roman des grandes existences*); Plon. 15 »

Edmond et Jules de Goncourt : *L'art du dix-huitième siècle,* III. Edit. définitive publiée sous la direction de l'Académie Goncourt; Flammarion et Fasquelle. 15 »

Pierre Guastalal : *L'esthétique et l'art;* Vrin. 20 »

Pierre Lesueur : *Dominique de Cortone dit Le Boccador.* Du château de Chambord à l'Hôtel de Ville de Paris. Avec 12 pl. h. t. en phototypie et des figures; Laurens. » »

Henry Martin : *Saint-André.* Avec des illust.; Laurens. » »

Charles Oulmont : *Les femmes peintres du dix-huitième siècle.* Avec 60 pl. h. t. en héliogravure; Rieder. 16 50

Raymond Régamey : *Prudhon.* Avec 60 pl. h. t. en héliogravure; Rieder. 16 50

Achille Ségard : *Albert Carrier-Belleuse, 1824-1887.* Avec des reproductions; Champion. » »

Education

P.-A. Lascaris : *L'éducation esthétique de l'enfant;* Alcan. 50 »

Esotérisme et Sciences psychiques

Dr G. Tontolini : *La sélection du vrai;* Libr. de France. 20 »

Histoire

Youri Bezsonov : *Mes vingt-six prisons et mon évasion de Solovki,* traduit du russe par E. Semenoff. Avec 9 grav. et 4 cartes; Payot. 20 »

Eugène Cavaignac : *La paix ro-*

maine. (*Histoire du monde*, tome V); Boccard. » »

Nicolas II : *Lettres à sa mère et de sa mère, l'impératrice douairière de Russie*, traduction, introduction et notes de Paul-L. Léon; Kra. 12 »

G. Pagès : *La monarchie d'ancien régime en France*; Colin. 9 »

La politique extérieure de l'Allemagne, 1870-1914. Documents officiels publiés par le Ministère allemand des Affaires étrangères. Tome IV : *1er novembre 1883-30 septembre 1886*, traduit par Henri Audoin; Costes. » »

La politique russe d'avant-guerre et la fin de l'empire des tsars, 1904-1917, mémoires du Baron M. de Taube; Leroux. 40 »

P. de Vaissière : *Conspiration de Cinq-Mars*. (Coll. *Récits d'autrefois*); Hachette. 7 »

Linguistique

Maxime Kœssler et Jules Derocquigny : *Les faux amis ou les trahisons du vocabulaire anglais*. Avant-propos de M. Louis Cazamian. Lettre de M. Emile Borel; Vuibert. 32 50

Littérature

Duchesse d'Abrantès : *Mémoires*. Avec une introduction de Georges Girard. I : *Souvenirs historiques sur la Révolution et le Directoire*, tome II; Cité des Livres. » »

M. Allotte de La Fuye. *Jules Verne, sa vie, son œuvre*; Kra. 16 50

Francis Ardan : *Debout, le mort*. Au héros enghiennois lieutenant Contamine de Latour. Palingénésie marocaine; Jouve. » »

Phyllis Aykroyd : *Louis Le Cardonnel*. Introduction du prof. Rudmose-Brown; Dent, Londres, et Pierre Richard, 9, rue du Refuge, Valence (Drôme). 15 »

M. Berger-Creplet : *Le Cardinal Mercier intime*, révélations et inédits; Figuière. 10 »

Félix Bertaux : *Littérature allemande*. (Coll. *Panoramas des littératures contemporaines*); Kra. 18 »

Léon Bloy : *Lettres à ses filleuls, Jacques Maritain et Pierre Van der Meer de Walcheren*. Préface de Jacques Maritain; Stock. » »

Jacques Thomas de Castelnau : *Le Paris de Louis XIII, 1610-1643*. Avec des illust. ; Hachette. » »

Charlie Chaplin : *Mes voyages*; traduction de P.-A. Hourey; Kra. 12 »

Benjamin Constant : *Journal intime, 1804-1818*, nouv. édit. accompagnée d'éclaircissements biographiques, de notes et d'une introduction par Paul Rival; Stock. » »

Maryse Choisy : *Un mois chez les filles*, reportage; Edit. Montaigne. 12 »

Ernst Robert Curtius : *Marcel Proust*, traduit de l'allemand par Armand Pierhal; Edit. de la Revue nouvelle. 30 »

Henri Danjou : *Place Maubert*. Dans les bas-fonds de Paris; Albin Michel. 12 »

Albert Dubeux : *Les traductions françaises de Shakespeare*. (Etudes françaises, 15e cahier); Belles-Lettres. » »

Louis Emié : *Langage et humour chez Marcel Proust*; Le Rouge et le Noir. 5 »

Pierre d'Exideuil : *Le couple humain dans l'œuvre de Thomas Hardy*; Edit. de la Revue nouvelle. 20 »

Roger Frène : *Guy Lavaud*; Les Marges. 3 50

Georges Grimaux : *L'humanité plus heureuse*; Presses universitaires. 18 »

Hérondas : *Mimes*, texte établi par J. Arbuthnot Nairn et traduit par Louis Laloy; Belles-Lettres. » »

J.-K. Huysmans : *Œuvres complètes*. II : *Marthe, histoire d'une fille. Emile Zola et « L'Assommoir »*; Edit. Crès. » »

Panaït Istrati : *Mes départs*, pages autobiographiques; Nouv. Revue franç. 12 »

Jean de Joinville : *Le livre des saintes paroles et des bons faits de notre saint roi Louis*, mis en français moderne par André Mary; Payot. 20 »

Comte H. de Keyserling : *Figures*

symboliques, traduit de l'allemand avec une préface par Christian Sénéchal; Stock. » »

Léon Lemonnier : *Les traductions d'Edgar Poe en France de 1845 à 1875 : Charles Baudelaire*; Presses universitaires. 25 »

Guillaume de Lorris : *Le roman de la rose*, principaux épisodes traduits par Mme B.-A. Jeanroy. (Coll. *Poèmes et récits de la Vieille France*); Boccard. » »

Ovide : *Les Métamorphoses*, I-V, texte établi et traduit par Georges Lafaye; Belles-Lettres. » »

Jean de Poitiers : *Richesse et pauvreté du mot amour*; Messageries Hachette. » »

Marise Querlin : *Les ventres maudits (les filles-mères)*, enquête; Edit. de France. 12 »

Adolphe Retté : *Le voyageur étonné*; Messein. » »

Léon Riotor : *L'Hôtel de Ville*. (Coll. *Visages de Paris*); Lafitte. 6 »

Henri Robert : *Les grands procès de l'histoire*, 6e série. Avec 43 illust; Payot. 15 »

J.-H. Rosny aîné : *Carillons et sirènes du nord*; Edit. de France. 15 »

Louis Roubaud : *Au pays des mannequins*, le roman de la robe; Edit. de France. 12 »

Marcel Schwob, 1867-1905 : *Œuvres complètes. Mélanges d'histoire littéraire et de linguistique. (L'argot. Villon. Rabelais)*. Bernouard. En souscription.

Madame de Stael : *Lettres à Benjamin Constant*, publiées pour la première fois en original par Mme la Baronne de Nolde, avec une introduction et des notes par Paul-L. Léon. Avant-propos de Gustave Rudler; Kra. 35 »

F. Taldir Jaffrenon : *La véritable histoire de La Tour d'Auvergne-Corret, 1743-1800*; Figuière. 12 »

Le théâtre édifiant aux XIVe *et* XVe *siècles*. Introduction et traduction par F.-Ed. Schneegans. (Coll. Poèmes et récits de la Vieille France); Boccard. » »

Jean Thomas : *Quelques aspects du romantisme contemporain*. (Etudes françaises, 16e cahier); Belles Lettres. » »

Auguste Viatte : *Un ami de Ballanche : Claude-Julien Bredin, 1776-1854. Correspondance philosophique et littéraire avec Ballanche*, publiée et commentée par Aug. Viatte; Boccard. » »

Auguste Viatte : *Les sources occultes du romantisme. Illuminisme, théosophie, 1770-1820*. Tome I : *Le préromantisme*. Tome II : *La génération de l'empire*; Champion. » »

Emile Zola. *Œuvres complètes. Œuvres critiques : Le Naturalisme au théâtre*. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Emile Zola : *Œuvres complètes. Œuvres critiques. Nos auteurs dramatiques*. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

Musique

Raymond-Raoul Lambert : *Beethoven rhénan*. (Reconnaissance à « *Jean Christophe* »); Presses françaises. 3 50

Robert Pitrou : *Franz Schubert, vie intime*; Emile-Paul. 18 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Archives secrètes de l'empereur Nicolas II, traduit du russe et annoté par V. Lazarewski; Payot. 20 »

Commandant Kœltz : *L'offensive allemande de 1918. Les conditions politiques et militaires*; Costes. 6 »

N. Monasterev : *Dans la mer noire, 1919-1924*, traduction française par le lieutenant de vaisseau Jean Perceau. Avec 18 illust. h. t.; Payot. 20 »

Philosophie

Dr Ch. Blondel : *Introduction à la psychologie collective*; Colin. 9 »

Albert Burloud : *La pensée conceptuelle*, essai de psychologie générale; Alcan. 35 »

Jules de Gaultier : *La sensibilité métaphysique*, nouv. édition; Alcan. 15 »

Florian Parmentier. *Camille Spiess et sa psycho-synthèse;* Le Fauconnier. » »

Poésie

Justinien Baudassé : *Les eaux calmes;* Figuière. 5 »

Suzanne Bloch-Roukhomovsky : *L'âme pensive;* Messein. 9 »

Claude-Manse : *Zigzag;* Messein. 6 »

Edouard Cresson : *Rêveries et variations poétiques, 1920-1926;* Messein. 12 »

Fernand Divoire : *Itinéraire*, poèmes avec parenthèses; Stock. » »

Joseph Dulac : *Amour, couleur du temps;* La Caravelle. » »

Marcel Dumenger : *Haltes du songe;* Le Rouge et le Noir. » »

Charles-Théophile Féret : *La Normandie exaltée;* Nouv. Revue franç. 12 »

B. Fondane. *Trois scénarii. (Paupières mûres. Barre fixe. Mtasipoj)*, cinépoèmes. Avec 2 photos de Max Roy; Documents internationaux de l'esprit nouveau. » »

Alphonse Gaillard : *Ma Franche-Comté.* Autographe de F. Mistral. Illust. de H. Ethevenaux; Edit. Sequania, Besançon. » »

Jean-Marie Guislain : *Pan et Syrinx*, dialogue légendaire; Bon Plaisir, Toulouse. 6 »

Louis de Launay : *La voie sacrée;* Revue des Poètes. 12 »

Georges Maybon : *Le palanquin rouge.* Préface de H. d'Ardenne de Tizac; Imp. Privat, Toulouse. » »

Giovanni Moscatelli : *Moi sans toi.* Avec un bois de la collection « Poésie »; La Caravelle. » »

Xavier Privas : *Trente ans de chansons*, 1re partie; Figuière. 12 »

Jean Rapnouil : *Le temps dérobé.* Jouve. 10 »

Henri de Régnier : *Flamma Tenax;* Mercure de France. 12 »

Olivier Rolland : *Les condamnés*, poèmes sans espoir; Figuière. 12 »

Jean Tauzin : *Capricantes;* Monde moderne. » »

Politique

Maurice de Rameru: *Entre la France et nous*, essai sur la minorité romande en Suisse; Edit. J. Budry. 20 »

Léon Trotsky : *Vers le capitalisme ou vers le socialisme?* Libr. du travail. 3 50

Henri Vaugeois : *La fin de l'erreur française.* Préface du Marquis de Roux; Libr. d'Action française. 15 »

Simon Zagorsky : *Où va la Russie? (Vers le socialisme ou vers le capitalisme.)* S. n. d'édit. 10 »

Préhistoire

A. Vayson de Pradenne : *L'Affaire de Glozel*, historique de l'affaire. Enseignements. Appendice. (Rapports divers. Les « Ephémérides » de M. S. Reinach). (*La Controverse de Glozel*, n° 1); Catin. 7 »

Questions coloniales

A. Baillardel et A. Prioult : *Le Chevalier de Pradel, vie d'un colon français en Louisiane au* XVIIIe *siècle d'après sa correspondance et celle de sa famille;* Maisonneuve. 40 »

Albert Duchène. *La politique coloniale de la France. Le ministère des Colonies depuis Richelieu.* Préface de M. Gabriel Hanotaux; Payot. 36 »

Arthur Girault : *Principes de colonisation et de législation coloniale. V : 3e partie. L'Afrique du Nord. 2 : La Tunisie et le Maroc;* Recueil Sirey. » »
12 »

Questions juridiques

Raoul Toscan : *L'extraordinaire et tragique aventure du marchand de complaintes Jean Gondraud, dit Papard, l'assassin de Saint-Amand-en-Puisaye, 1843-1845.* Avec commentaires psycho-pathologiques du Docteur Beaussart et des illust.; R—ue du Centre. 6 »

Questions militaires

Gaston Zeller : *L'organisation défensive des frontières du nord et de l'est au* XVIIe *siècle.* Avec une carte h. t.; Berger-Levrault. 12 »

Questions religieuses

J.-F. Heckert. *La religion au pays des Soviets,* traduit de l'anglais; Edit. sociales internationales. 12 »

Emmanuel Malynski : *La mission du Peuple de Dieu,* 7e partie. *John Bull et l'Oncle Sam;* Libr. Cervantès. 12 »

Léon Moureau : *Catholicisme ou politique d'abord?* Lettre-préface de Jacques Maritain; La Nouvelle équipe. 4 75

Aimé Puech : *Histoire de la littérature grecque chrétienne d'après les origines jusqu'à la fin du* IVe *siècle.* Tome I : *Le Nouveau Testament,* par Aimé Puech; Belles-Lettres. » »

Roman

Gilbert d'Alem. *L'oreille de Roland,* roman à cheval; Figuière. 12 »

André Armandy : *Le maître du torrent;* Edit. de France. 12 »

Alexandre Arnoux : *Les gentilshommes de Ceinture;* Grasset. 12 »

A. Bernard-André : *La Ligue des bâtards;* Figuière. 10 »

Sylvain Bonmariage et Henry-Louis Dubly : *La gloire et la femme;* Mercure de Flandre. 15 »

Berthe Bonnet-Garnier : *L'ombre des burnous;* Renaissance du Livre. 12 »

Aline Caro-Delvaille : *Ce charmant Thaddée Svenko;* Lemerre. » »

Gaston Chérau : *L'ombre du maître;* Plon. 12 »

Curnonsky et J.-W. Bienstock : *Le Café du Commerce;* Albin-Michel. 12 »

Jean-Marie Defrance : *La formidable énergie;* Edit. Argo. 12 »

Lucien Duplessy : *L'homme double;* Edit. Argo. 12 »

Charles Foley : *La cloche des pendus;* Flammarion. 12 »

Henry de Forge : *Soi-même;* Renaissance du Livre. 12 »

Pierre Frédérix : *Ta main gauche.* (Coll. *Le Prisme*); Calmann-Lévy. 12 »

Gilbert de Voisins : *L'absence et le retour;* Grasset. 12 »

Flavien Girard : *La leçon d'amour dans une île;* Monde moderne. » »

Hélène Iswolsky et Anna Kachina : *La jeunesse rouge d'Inna;* Edit. de France. 12 »

René Jeanne : *Le retour prodigue de l'enfant;* Figuière. 12 »

Henry Lauresne : *La sonate pathétique;* Le Rouge et le Noir. » »

Jean Leune : *Nora la blonde;* Berger-Levrault. » »

Henry-K. Marks : *Valma,* traduit de l'anglais par Mme Aline Caro-Delvaille; Nouv. Revue franç. 12 »

Roger Martin du Gard : *Les Thibault.* 4e partie : *La consultation;* Nouv. Revue franç. 12 »

Roger Martin du Gard : *Les Thibault.* 5e partie : *La Sorellina;* Nouv. Revue franç. 12 »

Maxime-Wexner : *Vingt-neuf février;* Figuière. 10 »

Armand Mercier : *La folle passion de Greta;* Edit. de France. 12 »

Marie Missir et Jean Mauclère : *La montagne en prière;* Edit. de la Vraie France. 12 »

Georges Normandy : *Le charnier;* Flammarion. 12 »

Marcelle Prat : *L'amant brutal;* Fayard. 12 »

Henri Regnault : *Le chantage sentimental.* Préface de Berthe Dengennes; Leymarie. 9 »

Saint-Sorny : *La caravane;* Emile-Paul. 12 »
Thierry Sandre : *Les yeux fermés;* Nouv. Revue franç. 12 »
Philippe Soupault : *Les dernières nuits de Paris;* Calmann-Lévy. 12 »
Marika Stiernstedt : *Les meules du Seigneur;* Albin-Michel. 12 »
T. Trilby : *Marie-Pierre au volant ou la grande aventure;* Flammarion. 12 »
Edith Wharton : *Le bilan,* traduction de Louis Gillet; Perrin. 12 »
Willy : *Contes sans feuille de vigne;* Querelle. 12 »
Pierre Zenda : *Mon harem de Deauville;* Fayard. 12 »

Sciences

Marcel Boll et Charles Salomon : *Introduction à la théorie du quanta.* (Les équations de la mécanique et de l'électronique); Doin. 85 »
A.-F. Buytendijk. *Psychologie des animaux,* traduction française du Dr R. Bredo, médecin vétérinaire. Préface du professeur Ed. Claparède. Note du Dr L. Lépinay. Avec 56 illust.; Payot. 25 »
Marcel Roland : *Tableau de Lilliput ou Essai sur les infusoires;* Rieder. 6 »

Sociologie

Eugène W. Burgers : *La « Non-partisan League ». Une expérience américaine de socialisme d'Etat agraire.* Préface d'Edouard Lambert; Giard. 28 »

Varia

François Latour : *Le « plus grand Paris » problème national;* Imp. municipale. » »
Georges Montorgueil : *Les eaux et les fontaines de Paris.* Avec 12 phototypies h. t.; Payot. 40 »

Voyage

Dr Henry Aurenche : *Vers Jérusalem.* Préface de E. Baumann. Avec des illust; Perrin. 25 »
A. Broquelet : *A travers nos provinces, Provence et Languedoc.* Avec des illust; Garnier. 18 »
Marcelle Tinayre : *Terres étrangères.* Norvège, Suède, Hollande, Andalousie; Flammarion. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

A la Société J.-K. Huysmans. — Commémoration Léon Deubel.— Prix littéraires. — Esthètes et esthéticiens. — Réponse à une critique. — — Une révolution du genre « Baedeker ». — Le prix du pain à Paris il y a cent ans. — A propos de la navigation de MM. Alain Gerbault et André Maurois. — Le coup de la dédicace. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

A la Société J.-K. Huysmans. — La deuxième assemblée générale de la Société J.-K. Huysmans s'est tenue le jeudi 7 Juin dernier sous la présidence de M. Lucien Descaves, qu'entouraient une cinquantaine de membres, fondateurs et adhérents, de la Société.

Dans l'allocution qu'il a prononcée, M. Descaves a parlé notamment des travaux qu'il a consacrés à Huysmans depuis la dernière assemblée générale.

Ils sont nombreux; la bibliographie « huysmansienne » ne cesse de

s'enrichir. MM. Charles Grolleau et Georges Garnier ont publié, sous le titre : *Un Logis de J.-K. Huysmans* ; *les Prémontrés de la Croix-Rouge*, une étude très documentée, sur le 11 rue de Sèvres ; le docteur Michel de Lézinier, qui connut Huysmans, une première série d'intéressants souvenirs ; M. L. Waguer, un des plus jeunes membres de la Société, a obtenu son diplôme d'études supérieures avec une thèse sur la mystique dans l'œuvre de Huysmans ; le deuxième volume des œuvres complètes (*Marthe, Emile Zola et « l'Assommoir »*) vient de paraître et le troisième (*Les Sœurs Vatard*) est sous presse ainsi que le numéro 2 du Bulletin J.-K. H. ; des rééditions de luxe sont en préparation (*A Rebours* ; *En Rade* ; les *Croquis parisiens* et les *Foules de Lourdes*, ces deux derniers illustrés par Charles Jouas) ; une traduction anglaise de *Là-Bas* avec préface de Lucien Descaves, etc.

Bref, la bibliographie « huysmansienne » ne cesse de s'enrichir ; n'est-ce pas pour un auteur le meilleur signe de survie?

§

Commémoration Léon Deubel. — Le quinzième anniversaire de la disparition du poète, qui en juin 1913 se jeta dans la Marne pour échapper à une existence précaire et souvent douloureuse, réunit autour de sa tombe, au cimetière de Bagneux, le 14 juin, la Société des Amis de Léon Deubel. Des fleurs furent déposées sur la sépulture. M. Georges Duhamel, en termes émouvants, évoqua le destin tragique de ce méconnu, que les vicissitudes de la vie découragèrent et qui ne put achever son œuvre. M. Léon Bocquet parla au nom des amis personnels du poète. Puis Mmes Cliquennois et Gabisto dirent des vers de Deubel, Guy-Charles Cros et Marcel Martinet.

§

Prix littéraires. — Les prix Catulle Mendès (2.500 francs) et Primice Catulle Mendès (3.000 francs) ont été attribués, le premier à M. André Romane, auteur des *Délassements amoureux* ; le second à M. Marcel Ormoy, auteur du *Visage retrouvé*.

§

Esthètes et esthéticiens.

Paris, le 16 juin 1928.

Mon cher Directeur,

Dans sa rubrique *Les Revues* (numéro du *Mercure* du 15 juin), notre sympathique confrère Charles-Henry Hirsch nous fait l'honneur de consacrer une importante critique à nos essais sur l'art de notre temps. Par quelques interprétations erronées, il nous prouve judicieusement qu'on ne saurait être trop clair : *nous préconisons le jugement de l'esthéticien, nous réprouvons les préventions de l'esthète.* Dans notre

conclusion, « pour l'esthéticien » doit se traduire par *dites*; « pour l'esthète », par *ne dites pas*. Ainsi

DITES	NE DITES PAS
XIV. — La vogue inconsidérée du théâtre de genre et du cinéma, du roman et de la musique tient surtout à une cause non artistique : la lutte contre le désœuvrement, l'ennui ou l'anxiété.	XIV. — Pendant que les ignorants vont voir *Phi-phi*, comme il fait bon d'appartenir à l'élite qui se presse aux exposés philosophiques de Raymond Duncan !

Est-il possible que M. Charles-Henry Hirsch ait pu se méprendre à ce point ? A-t-il cru, en nous citant, que nous poussions l'« auto-dénigrement » jusqu'à nous traiter nous-mêmes des « pauvres esthètes non éduqués » ? Cette confusion — puisqu'à son dire, il y a confusion — est excusable de la part du lecteur, qui, à notre époque fiévreuse, se contente de parcourir hâtivement des études lentement élaborées.

De ce fait, « l'amour ôté, il n'y a plus d'art », phrase de Remy de Gourmont (par ailleurs, dilettante subtil et spirituel), est prise *les deux fois* dans le mode ironique.

Néanmoins, nous sommes heureux de constater une fois de plus l'opportunité de cette *Revue de la quinzaine* et de remercier ouvertement un de ses collaborateurs pour l'occasion qu'il nous offre de préciser notre pensée, qui, pour discutable qu'elle puisse être, exige avant tout d'être comprise par qui veut la combattre. Il nous démontre par surcroît à quel point sont communs et invétérés les préjugés de l'esthète, puisqu'on persiste à les attribuer à ceux-là mêmes qui s'évertuent à les ridiculiser.

Veuillez agréer, etc.

MARCEL ET ANDRÉ BOLL.

§

Réponse à une critique. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Paris, le 6 juin 1928.

Monsieur le Directeur,

Vous avez publié, dans une récente chronique scientifique, une critique par M. Boll de mon livre : « Eléments de la physique des rayons X (Introduction à la radiologie médicale et à l'étude générale des rayonnements) ». Je veux bien négliger les appréciations de votre collaborateur en ce qui me concerne personnellement, et je reconnais très volontiers que mon livre, comme beaucoup d'autres que connaît M. Boll, est loin d'être parfait. Toutefois j'estime indispensable de rectifier certaine inexactitude de fait qui pourrait induire vos lecteurs en erreur ; aussi fais-je appel à votre courtoisie pour vouloir bien insérer à côté des prochains articles de M. Boll ces quelques lignes de réponse :

1° Bien que la formule imprimée à la page 81 soit fausse par suite d'une erreur de transcription (qu'il eût été bon d'ailleurs de signaler), l'« important » tableau de la page 83 a été établi, naturellement, à l'aide de la formule rela-

tiviste correcte ; il se trouve être lui-même *parfaitement exact* à la précision près des calculs, soit environ 0,5 pour 100. Or M. Boll a écrit que ce tableau était « complètement faux, à 1000 pour 100 près ». Pour reprendre ses propres termes, il est inconcevable qu'un physicien averti — et qui affecte une telle sévérité — ait pu croire un seul instant que les nombres en question soient dix fois trop grands ou trop petits. Car ces nombres, qui donnent la vitesse d'un électron en fonction de la différence de potentiel qui sert à le projeter, sont aujourd'hui d'un emploi tout à fait banal.

J'ajoute que dans mon livre, qui est très élémentaire, il n'est nullement question de masse transversale, et qu'il n'y est fait à la relativité que de lointaines allusions.

2° Je relève une erreur de psychologie surprenante de la part du professeur qu'est M. Boll, consistant dans le rapprochement tout à fait déplacé de mon livre avec celui de Mrs. M. et L. de Broglie. Le très remarquable ouvrage de ces savants s'adresse à des physiciens, ou du moins à des lecteurs possédant, du côté des sciences physiques, une culture déjà étendue ; il est inaccessible aux profanes et à la grande majorité des médecins ou biologistes. Or c'est à ceux ci précisément que s'adresse exclusivement mon travail, lequel ne constitue (comme son titre l'indique) qu'une introduction à la Science.

Pour terminer, je dois ajouter que j'avais donné loisir à M. Boll de rectifier lui-même son erreur. Cela m'a valu de sa part la lettre monumentale dont je vous adresse ci-joint une copie. Je ne vois aucun inconvénient, pour ma part, à ce qu'elle soit publiée intégralement en même temps que ma présente réponse.

Veuillez agréer, etc. F. WOLFERS.

§

Une révolution du genre « Baedeker » : L' « Offizielle Führer » de Berlin.— Il est bon de signaler ici l'intéressante transformation du genre « Baedeker » dans les guides pour le voyageur. Il est vrai qu'il s'agit de Berlin, mais l'exemple pourra être imité ailleurs. On vient, en effet, de mettre en vente en Allemagne un *Offizieller Führer* à travers Berlin qui, au lieu de la monotone pérégrination anonyme, nous conduit à travers la capitale du Reich en compagnie de spécialistes, qui ont rédigé chacun des chapitres de cet intéressant volume rouge et les ont signés. Les « curiosités » sont ici traitées en fonction du curieux et non plus avec la même uniforme méthode d'amoncellement de détails. Inutile de dire que Baedeker n'a rien à voir avec cette publication, car l'éditeur de Leipzig fait d'assez bonnes affaires avec ses bouquins pour ne pas songer à en modifier l'ordonnance.

Nous recommandons surtout aux curieux la lecture de ce qu'a écrit le Dr Sonnenschein — dont le « rayon de soleil » éclaire d'étranges horreurs — sur les arrière-fonds sociaux de l' « Athènes de la Sprée ». Nous apprenons de lui que Berlin compte 3.500 aveugles, 272.900 assistés — à peu près la population de Königsberg — en Prusse — 50.000 enfants illégitimes, un excédent de 700 décès sur les naissances de chaque année, 19.000 grands blessés de guerre et 300 individus relâchés quo-

tidiennement, des prisons ! On voit qu'il y a, derrière les criardes façades rococo et les tapageuses enseignes lumineuses, beaucoup d'ombre boueuse et que la « grande Babylone » s'est déplacée vers le nord. Le rédacteur de ce guide, M. Carl Vetter, a su associer à un texte parfait une illustration de choix. Signe des temps : celle ci ne commence plus comme naguère par une vue du château d'*Unter den Linden*. Ce qu'on nous présente en première place, c'est la grande façade du Reichstag, avec son inscription : *Dem Deutschen Volke*. — C. P.

§

Le prix du pain à Paris il y a cent ans. — L'année 1828 fut classée parmi les années « ordinaires », c'est-à-dire ni bonne, ni mauvaise dans le « tableau indicatif du prix réel, à Paris, du kilogramme de pain, de première qualité », tableau dressé au moyen du dépouillement des mercuriales déposées au Ministère de l'Agriculture et que nous avons sous les yeux.

On considérait alors les récoltes comme *bonnes* lorsque le prix du pain était resté, en moyenne, au-dessous de 35 centimes le kilogramme; comme *ordinaires*, lorsque ce prix avait varié entre 35 et 40 c. et comme *mauvaises* lorsqu'il avait dépassé 40 c.

Or, il y a exactement cent ans, c'est-à-dire dans la première quinzaine de juillet 1828, le pain se vendait 26 centimes 1/4 le kilo.

Ce fut, il est vrai, le prix le plus bas de l'année.

Dans la première et la seconde quinzaine de janvier, il était à 40 c.; dans la première quinzaine de février à 38 c. 3/4 ; dans la seconde à 36 c. 1/4 ; dans la première quinzaine de mars à 35 c., dans la seconde à 36 c. 1/4; dans la première quinzaine d'avril à 37 c. 1/2, dans la seconde à 36 c. 1/4, prix où il se maintint dans la première quinzaine de mai pour descendre à 35 c. dans la seconde ; il était à 33 c. 3/4 dans la première quinzaine de juin et à 35 c. dans la seconde ; à 26 c. 1/4, nous l'avons dit, dans la première quinzaine de juillet et à 37 c. 1/2 dans la seconde ; il restait à 41 c. 1/3 en août et en septembre, montait à 43 c. 3/4 dans la première quinzaine d'octobre, à 46 c. 1/4 dans la seconde, ainsi qu'en novembre. Enfin, il était à 48 c. 3/4 en décembre 1828.

Ces chiffres donnaient une moyenne, pour l'année, de 39 c. 05.

En 1928, la commission consultative départementale chargée de fixer, chaque semaine, le prix-limite, le maintient entre 2 fr.30 et 2 fr.40, soit six fois environ le prix de 1828.

A noter qu'en 1828, des bons de pain avaient été délivrés pendant 9 mois et demi et qu'on avait employé la réserve estimée 6 millions. — L. DX.

§

A propos de la Navigation de MM. Alain Gerbault et André Maurois.

Bordeaux, le 12 juin 1928.

Monsieur le Directeur,

On ne peut pas reprocher aux critiques littéraires de ne pas tout connaître ; mais pourquoi vouloir, à toute force, donner des leçons ?

Dans les textes cités, pages 505 du *Mercure* du 1er juin, MM. Gerbault et Maurois disent des choses toutes différentes, et MM. Le Grix et Auriant ne s'en rendent pas compte.

Gerbault navigue avec une voile de cape, c'est-à-dire une voile plus petite que sa grand voile ordinaire ; mais *il n'est pas à la cape*. Il reçoit le vent presque complètement de l'arrière, puisqu'il est grand largue, et le bateau marche dans la direction de son avant, restant sur sa course, de lui-même, le pilote n'ayant pas besoin de toucher la barre. En réduisant la voilure, notamment la grand voile, et en la disposant convenablement, le bateau marche tout seul dans une direction acceptée par Gerbault.

Le bateau de M. Maurois *navigue* ou *est* à la cape (ce qui est la même chose). Dans cette situation, le bateau est orienté perpendiculairement à la direction du vent, les écoutes des voiles étant molles, de façon que celles-ci ne donnent pas prise au vent. Le bateau n'a ainsi que très peu de vitesse dans la direction de son avant, et comme le vent lui arrive de côté, il s'en va autant en travers qu'en avant. Autrement dit, il dérive autant qu'il marche.

En résumé, le bateau de M. Maurois est à la cape. Celui de Gerbault n'y est pas. Pourquoi parler, à ce sujet, de démarquage ?

Veuillez agréer, etc. ANDRÉ MARLY.

Paris, le 13 juin 1928.

Monsieur le Directeur,

En analysant le *Voyage au pays des Articoles*, d'André Maurois, M. Le Grix a éveillé l'attention des techniciens maritimes. J'ai eu la curiosité d'interroger l'un d'eux à la suite de l'écho publié par le *Mercure de France*, du 1er juin. Voici l'opinion d'un capitaine au long cours, vieux marin de la voile et grand admirateur d'Alain Gerbault :

Il est curieux, m'a-t-il avoué, de voir le directeur de la *Revue Hebdomadaire* chercher querelle à M. André Maurois sur des termes qu'il emploie au contraire, après Alain Gerbault, très judicieusement. On ne peut en dire autant de M. Le Grix lorsqu'il écrit :

> Il saurait qu'on ne navigue pas à la cape, puisque mettre en cape, c'est précisément ne pas avancer et qu'on ne peut ainsi changer de route. Il saurait que pas plus sur le pont de ce petit bateau que sur un grand navire, il n'y a de capots de claires-voies, mais bien des capots et des claires-voies.

Que d'erreurs en peu de mots ! M. Le Grix emploie à contre-sens l'expression mettre à la cape, qui désigne l'ensemble des manœuvres nécessaires pour faire prendre au bâtiment la position d'équilibre, dite de cape. Il la confond avec les termes : tenir la cape, naviguer à la cape, tous deux synonymes, d'un emploi courant et désignant l'allure tenue par le navire une fois cette position obtenue.

Mais qu'est-ce donc que cette allure de la cape ?

Le manuel du manœuvrier de l'Ecole navale la définit ainsi : « La position d'équilibre du navire, le vent dans les voiles. » Il ajoute : « Cette position d'équilibre, très difficile à obtenir avec toutes les voiles dessus, devient facile à garder lorsqu'on a diminué considérablement la surface de voilure. »

Equilibre de quoi ? me demanderez-vous. Equilibre des forces, ou plus exactement des couples agissant tant sur la voilure que sur la coque, et qui concourent dans la cape à faire tenir au navire une direction, *un cap* déterminé par rapport au vent et à la mer.

Sous cette allure, le bâtiment est loin d'être immobile, comme se le figure M. Le Grix. Sa vitesse peut, en réalité, varier dans de grandes proportions, suivant le but qu'on se propose.

Sur les grands navires, la cape n'est employée que par très mauvais temps, pour protéger par son propre remous le navire du choc des lames.

La vitesse est alors très réduite (un ou deux nœuds). Mais la dérive ou vitesse en travers est considérable et peut atteindre trois nœuds. Sur les petits bateaux, tout au contraire, on emploie souvent, comme Alain Gerbault, la cape pour éviter d'avoir à gouverner, et on arrive facilement à balancer la voilure de façon à obtenir la position d'équilibre permettant de naviguer, vent de travers, la barre amarrée, en conservant une vitesse de trois ou quatre nœuds avec une dérive relativement modérée... Tous les pêcheurs à lignes traînantes pêchent ainsi, « à la cape », des heures entières.

C'est donc tout à fait à bon droit que M. Maurois nous dit qu'en naviguant à la cape, barre amarrée, pendant la nuit, il trouvait qu'au réveil la route était à peu près la même. Il sous-entendait, évidemment, qu'entre temps, la direction du vent n'avait pas changé.

M. Le Grix semble confondre la cape avec *la panne*, qui est une autre position d'équilibre, où le déplacement du navire, s'il n'est pas nul, est très faible. Mais, je ne me laisserai pas entraîner trop loin.

Et qu'est-ce donc qu'un capot ?

On appelle ainsi des sortes de chemises en toile à voile dont on habille certains objets délicats ou peu étanches placés sur le pont, afin de les protéger des intempéries et des embruns. Sur les grands et petits bateaux, il y a des capots de compas, des capots d'écoutilles et des

capots de claires-voies. Ceux-ci sont même les plus importants, car les claires-voies, de par leur structure, ne sont jamais étanches ; leur capot est un accessoire indispensable, si l'on ne veut pas être trempé dans la cabine. Il est nécessaire, par grosse mer, de les amarrer solidement pour les empêcher d'être arrachés.

Il ne nous reste plus qu'à féliciter M. Maurois et à lui souhaiter de continuer de courir gaillardement son bon bord à la suite d'Alain Gerbault à travers les océans.

UN ABONNÉ.

§

Le coup de la dédicace. — Il ne date pas d'aujourd'hui. La *Cité des Intellectuels* de Firmin Maillard révèle que les emprunts parfois exagérés des « Vies romancées » se pratiquaient déjà sous l'Empire, le second, et que le geste était le même pour apaiser les susceptibilités des auteurs.

Une dame Fernande de Lisle, d'autant plus subtile qu'elle avait quitté Paris pour la province, avait fait jouer, avec quelque succès, un proverbe intitulé *Après l'orage vient le beau temps*.

Il ne parut pas en librairie sous sa signature, mais sous celle de Louis Enault, « travailleur infatigable » — spécifie le Larousse — qui, dans un volume de nouvelles, la *Rose blanche*, que publia Hachette, le camoufla de ce nouveau titre : *Une larme ou petite pluie abat grand vent*.

Cette dédicace avouait le larcin et était destinée à sauver les apparences :

A Madame Fernande de Lisle.

Madame, je vous offre ce petit proverbe à peu près comme on rend aux gens ce qu'on leur a pris. Vous avez trouvé l'idée, je n'ai fait que la déranger un peu, y ajouter des personnages inutiles et gâter, en l'écrivant, ce que vous sentiez si bien.

Acceptez cependant ce souvenir des temps passés, auxquels vous aussi, peut-être, avez-vous dit plus d'une fois : *Perche non ritorni !*

LOUIS ENAULT.

C'était cynique et d'une galanterie relative. Mme Fernande de Lisle eut le mauvais goût de peu goûter ce cadeau et d'écrire aux journaux, comme on crie : Au voleur ! pour revendiquer son bien. Nul n'y fit attention et d'aucuns jugèrent sa réclamation déplacée. Le plagiaire n'avait-il pas à l'avance payé sa dette ? — P. D.

§

Le Sottisier universel.

De Paris. — M. Maurice Paléologue, le fameux diplomate français, a été élu aujourd'hui membre de l'Académie Française. Son concurrent le plus sérieux

était M. Claude Barrère, représentant plus orthodoxe de la diplomatie française. — *Manchester Guardian*, 9 juin.

Mais tout de même, en France surtout, bien des villes anciennes se sont étendues et agrandies dans la direction de l'Ouest... l'Ouest qui est pour nous, gens de l'Est, la direction du soleil couchant. — *L'Immeuble et la Construction dans l'Est*, 22 mai.

— J'ai passé quelques jours de vacances en Suisse allemande : Lausanne, Genève, Neuchâtel... — NINO FRANK, Interview de Pierre Bost, *Nouvelles Littéraires*, 2 juin.

Humble et docile servante de sa sœur maîtresse, elle est pareille à Marthe de Magdala. — A. T'STERSTEVENS, *Revue hebdomadaire*, 2 juin.

Le gouverneur Morris qui succéda en 1792 à Jefferson [comme ambassadeur des Etats-Unis à Paris] est une attachante et remarquable personnalité... Le gouverneur Morris avait installé sa légation au 48 de la rue de la Planche. — RENÉ PUAUX, *Le Temps*, 10 juin.

La sottise qui, cinq fois sur dix, l'indigne, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent le fait rire aux larmes. — RÉGIS MICHAUD, *Nouvelles Littéraires*, 9 juin.

Au point de vue matrimonial, les Saxe-Cobourg n'ont pas la cote favorable en Europe. D'autre part, la vie à Belgrade n'a rien d'attrayant. Si le roi Boris s'obstine à vouloir perpétuer les Saxe-Cobourg de Bulgarie avec une princesse de l'Europe occidentale, il risque fort de rester célibataire. — *Cri de Paris*, 13 mai.

Mais on ne badinait pas avec les mœurs au beau temps de l'ordre public. — *Le Temps*, 28 avril.

The Hotel de Massa... was demolished in recent years. It was built under the Second Empire, by the Duc de Massa, whose entertainments were one of the principal topics of conversations of Parisian society in the time of Napoléon III. — *New-York Herald*, Paris, 2 june 1928.

§

Publications du « Mercure de France ».

FLAMMA TENAX, 1922-1928, poésies, par Henri de Régnier. Volume in-16 double couronne, 12 fr. La première édition a été tirée à 770 exemplaires sur vergé pur fil Montgolfier numérotés de 276 à 1020, à 40 fr. Il a été tiré en in-8 raisin : 44 ex. sur japon impérial, numérotés à la presse de 1 à 44, à 175 fr.; 198 ex. sur Hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 45 à 242, à 120 fr.; 33 ex. sur vélin de Rives bleu, numérotés à la presse de 243 à 275, à 120 fr.; 1 ex. sur japon à la forme, marqué à la presse A A (H.C.).

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE. — A dater d'aujourd'hui 1er juillet, le prix des ouvrages de la Bibliothèque choisie est porté à 25 francs.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

La certitude de la stabilisation a redonné du ton à notre marché et nos fonds Etat ont reconquis des cours élevés. Les Bons du Trésor restent soutenus et les divers mprunts du Crédit National ont participé à la faveur dont jouit le groupe de nos ntes.

Grande fermeté des établissements de crédit, notamment du Comptoir d'Escompte et e la Société Générale ; au groupe foncier, redressement du Crédit Foncier, du Sous-Comptoir des Entrepreneurs. Nos chemins de fer ont été favorablement influencés ar l'augmentation des recettes, qui s'accuse de semaine en semaine ; les valeurs de ransports en commun se sont également inscrites en reprise. On note également une neilleure orientation des affaires de la grosse métallurgie, des constructions mécaniques t des charbonnages.

La hausse a été générale sur les valeurs électriques, les produits chimiques et les ndustries textiles. Le compartiment des valeurs de pétrole s'est présenté en meilleure endance ; on a plus particulièrement recherché celles appartenant au groupe roumain. Au marché du caoutchouc, l'indécision reste assez grande, les commentaires auxquels on se livre sur l'avenir de la matière, commentaires souvent contradictoires, n'étant pas faits pour en faire départir.

Transactions actives en valeurs coloniales qui bénéficient d'achats suivis ; calme absolu dans le compartiment des mines d'or et de diamants.

Le Masque d'Or.

CRÉDIT NATIONAL

L'assemblée ordinaire, tenue le 5 juin sous la présidence de M. Martin, président du Conseil d'administration, assisté de MM. Letondot et Chassériaux, comme scrutateurs, et où 175.000 actions étaient présentes ou représentées, a approuvé les comptes de l'exercice 1927, accusant un bénéfice net de 13.924.677 francs, auxquels s'ajoute le report antérieur de 1926, soit 216 fr.. soit au total, 14.140.882 francs, réparti comme suit : réserve légale, 696.233 francs ; dividende, 9 fr. 75 brut, 1.950.000 fr. ; libération partielle de 25 fr. par titre, 5 millions ; impôts afférents, 1.097.560 fr. ; part de l'Etat dans les bénéfices, 4.774.993 fr ; report à nouveau, 622.093 francs.

Le dividende de 9 fr 75 brut sera payable à partir du 6 juin.

L'assemblée a ratifié la nomination de M. Michel Machart, comme administrateur. Elle a réélu MM. Jules Lorthiois, Maxime Renaudin, Roger de Trégomain, administrateurs sortants.

En ce qui concerne les opérations relatives aux indemnités de dommages de guerre, le Crédit a payé en espèces 1.230.535.632 francs et il a réglé ou fait régler, sous forme de titres, des indemnités représentant, en annuités de 15 à 30 ans, 1 milliard 232.601.866 fr. ; en titre décennaux, 1 milliard 215.113.108 francs ; en obligations sexennales, 186.264.488 francs ; en titres quadriennaux, 299.417.861 francs.

En ce qui concerne les prêts à long terme, ils s'élevaient à 45.700.600 francs pour 1927 : l'ensemble des prêts atteignait 629.009.024 francs à la même date ; déduction faite des remboursements, le solde ressortait à 521.480.157 francs.

Une assemblée extraordinaire tenue après l'assemblée ordinaire a décidé que le total des avances faites à un même emprunteur serait limité à 5 millions au lieu de 2 millions antérieurement.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e).

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 90 fr | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr. 50

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.